

Le barde du futur

Anderson, Poul

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Le grand temple de la science-fiction

Poul Anderson

Le barde du futur

A seize mille mètres de haut, cela ne se voyait guère. La Terre était une tache verte et brune voilée par des nuages, la vaste voûte de la stratosphère s'étendant sans limites apparentes dans l'espace infini, et mis à part les vibrations du moteur, il régnait



PRESSES  POCKET

PRIX ET DISTINCTIONS
DÉCERNÉS À POOL ANDERSON

1959. Macmillan « Cock Robin Award » du « premier mystère » pour *Perish by the Sword*.
1961. Hugo de la Best Short Fiction pour « The Longest Voyage ».
1964. Hugo de la Best Short Fiction pour « No Truce with Kings ».
1969. Hugo de la Best Novelette pour « The Sharing of Flesh ».
1971. Nebula de la Best Novelette pour « The Queen of Air and Darkness ».
1971. Hugo de la Best Novela pour « The Queen of Air and Darkness ».
1972. Locus Award de la Best Short Fiction pour « The Queen of Air and Darkness ».
1972. Nebula de la Best Novelette pour « Goat Song ».
1973. Hugo de la Best Novelette pour « Goat Song ».
1975. August Derleth Award pour « Hrolf Kraki's Saga ».
1978. Gandalf Award, Grand Master of Fantasy.
1979. Hugo de la Best Novelette pour « Hunter's Moon ».
1981. Nebula de la Best Novela pour « The Saturn Game ».
1982. Hugo de la Best Novela pour « The Saturn Game ».
1982. Skylark Award pour son excellence en Hard SF.
1984. Grey Mauser Award à la Fantasy Fair.

*LE GRAND TEMPLE
DE LA SCIENCE-FICTION
Collection dirigée par Jacques Goimard*

POUL ANDERSON

Le Barde du Futur

Anthologie réunie et présentée par Marc DUVEAU

Presses Pocket

LES ENFANTS DE DEMAIN © POUL ANDERSON 1947.
ÉPILOGUE © POUL ANDERSON 1962.
LA CRITIQUE DE LA RAISON PURE © POUL ANDERSON 1962.
LE BARBARE © POUL ANDERSON 1956.
LA VAILLANCE DE CAPPEN VARRA © POUL ANDERSON 1957.
TERRIEN, PRENDS GARDE ! © POUL ANDERSON 1951.
LE MARTYR © POUL ANDERSON 1960
DUEL SUR LA SYRTE © POUL ANDERSON 1951.
INTERDICTION DE SÉJOUR © POUL ANDERSON 1961.
SAM HALL © POUL ANDERSON 1953.

© Presses Pocket 1988 pour la présente édition.

SOMMAIRE

PRÉFACE : LE MERVEILLEUX ET LA LIBERTÉ

LES ENFANTS DE DEMAIN

ÉPILOGUE

LA CRITIQUE DE LA RAISON PURE

LE BARBARE

LA VAILLANCE DE CAPPEN VARRA

TERRIEN, PRENDS GARDE !

LE MARTYR

DUEL SUR LA SYRTE

INTERDICTION DE SÉJOUR

SAM HALL

BIBLIOGRAPHIE

PRÉFACE

LE MERVEILLEUX ET LA LIBERTÉ

Poul Anderson a ceci de particulier qu'il est probablement l'un des auteurs les plus prolifiques que compte aujourd'hui la littérature fantastique et de science-fiction. Sa bibliographie compte en effet plus de quatre cents entrées, qu'il s'agisse de nouvelles, de poèmes, d'essais, de recueils ou de romans ayant connu de multiples éditions.

Cette caractéristique était plus commune chez les auteurs qui écrivaient à l'époque des *pulps*. Ils fournissaient alors à des magazines bon marché des textes qui étaient eux aussi, malheureusement, assez souvent bon marché, c'est-à-dire mal payés et de qualité médiocre. Seule importait la quantité fournie.

Mais Poul Anderson a commencé à publier en 1947, l'époque des *pulps* révolue, et sa production a toujours montré un bon, souvent un très bon, parfois un excellent niveau, comme l'attestent les nombreux prix qui sont venus au fil des ans couronner ses nouvelles.

Une telle œuvre pose pour l'analyste un problème infini : comment y trouver cohérence, progression, maturation ? Poul Anderson a en effet, en plus de quarante ans, écrit dans tous les genres, et sur tous les tons : Il est reconnu comme l'un des tout premiers auteurs d'*heroic fantasy* pour des romans tels que *The Merman's Children* (1979), *Hrolf Kraki's Saga* (1973), *The Broken Sword* (1954), *Three Hearts and Three Lions* (1961), ou son pastiche personnel de Conan le Barbare avec *Conan the Rebel* (1980). Dans le domaine de la science-fiction, *Tau Zéro* (1970), *Orion Shall Rise* (1983), Enseigne Flandry, Nicholas Van Rijn, David Falkayn, *La Patrouille du Temps* sont des titres ou des noms de héros et de cycles passés aujourd'hui parmi les classiques.

Ses romans policiers, même s'ils sont peu nombreux, lui ont valu l'estime des spécialistes et la reconnaissance des lecteurs. Pour son roman *Perish by the Sword*, il obtint en 1959 la Macmillan's Cock Robin Award du meilleur premier mystère, la plus haute récompense dans ce domaine particulier.

Mais s'il sait parfois consacrer son talent aux textes à énigme, ses domaines de prédilection restent la science-fiction et l'*heroic fantasy*, et l'on peut même affirmer qu'il a, en quarante ans, créé un genre littéraire qui se trouve à mi-chemin des deux, qui mêle adroitement les éléments parfaitement scientifiques et les réminiscences voilées ou

évidentes des mythes les plus anciens et des légendes européennes.

Le public ne s'y est pas trompé, qui l'a le plus souvent récompensé pour des textes relevant de ce genre qui lui est presque spécifique. Et quel meilleur exemple pourrait-on trouver pour préciser celui-ci que l'examen de sa nouvelle « Goat Song » (1972), intelligemment traduite en français sous le titre « Le Chant du Barde » ?

Sur une Terre future et incertaine, un poète poursuit un long monologue, pleurant sur son amour perdu, faisant résonner sa harpe dans les bois et les prairies d'une planète aseptisée à la population rare. Il y a aussi l'autre femme, qui l'aime et qu'il n'aime pas. Il y a ELLE, immortelle à l'éternelle jeunesse toujours recrée. Et il y a SUM, le « Tout », qui règle la vie humaine dans ses besoins, ses instincts, ses rêves, pour atteindre à l'ordre universel, à la stabilité du monde. Pour cela SUM a supprimé la peur de la mort en promettant pour tous la résurrection dans la fleur de la jeunesse. Alors, pour retrouver l'être aimé et disparu, le poète va défier ELLE, prêtresse de SUM, et descendre dans l'ancre du dieu métallique. Il doit passer avec celui-ci un marché, ressortir sans se retourner pour voir si sa compagne ressuscitée marche sur ses pas. Comme Orphée, impatient et incapable de croire, il se retournera et perdra à jamais son Eurydice. Il découvrira ensuite sur l'écran de consultation d'une bibliothèque les liens de sa propre histoire avec le mythe classique et se consacrera à une croisade pour la vie, pour la mort éternelle et contre la résurrection mécanique.

Poul Anderson a reconnu en diverses occasions que « Goat Song » devait énormément à la nouvelle d'Harlan Ellison « I Have no Mouth and I Must Scream », et souligné l'influence qu'avaient pu avoir sur son œuvre et sur l'ensemble de la science-fiction les auteurs de la « New Wave », la « Nouvelle Vague » surtout connue pour les textes publiés dans la revue anglaise *New Worlds* dans les années soixante. Mais en même temps qu'il reconnaissait cette filiation, il demandait quelle influence avait pu avoir sa nouvelle « Sam Hall » sur celle d'Ellison. Pour Anderson, tout se résume — à ce niveau — en un échange permanent et enrichissant, les auteurs de la nouvelle vague ayant amené aux vieux routiers de la S.-F. tels que lui des techniques narratives et littéraires différentes, et ayant pour leur part bénéficié de toutes les idées et de tous les thèmes développés par leurs prédécesseurs.

Pour en revenir à la nouvelle « Goat Song », outre le fait qu'elle est une adaptation du mythe d'Orphée et d'Eurydice et qu'elle traduit l'attachement de Poul Anderson pour l'Antiquité et ses légendes, elle est aussi significative du principal message que contient son œuvre.

« Quelle est cette liberté qui t'emplit la bouche ? demande ELLE.

— La liberté de sentir, de courir des risques, de s'émerveiller. D'être

à nouveau des hommes.

— Tu veux dire d'être à nouveau des animaux ! Souhaites-tu que l'on démolisse les machines qui nous protègent ?

— Oui, bien sûr. Elles furent peut-être utiles et bénéfiques, mais nous les avons laissées nous envahir, comme un cancer, et à présent rien, si ce n'est la destruction et un nouveau départ, ne peut nous sauver.

— As-tu pris en compte le chaos qui en résulterait ?

— Il est nécessaire. Nous ne serons jamais des hommes sans la liberté de souffrir. »

Et pour Anderson, c'est cette liberté de souffrir qui donne à l'homme la potentialité de se dépasser, de « voyager hors de lui-même, au-delà de la Terre et des étoiles, de l'espace et du temps, jusqu'au Mystère ».

Nous reviendrons sur l'aspect religieux de cette profession de foi émise par le barde mystique de « Goat Song ». Il transparaît dans un certain nombre de textes dans l'œuvre d'Anderson sans en être une constante, mais à chaque fois c'est de façon tranchante, comme un joyau jaillissant de sa gangue.

Dans les paroles du barde, l'essentiel est ce désir de liberté, ce besoin de se dépasser pour transcender sa condition, mais aussi toutes les contraintes liées au temps et à l'espace. Un besoin qui apparaît en permanence chez les héros de Poul Anderson et qui leur fait rejeter, entre autres contraintes, celles liées aux idéologies et à tous les mots en isme. On pourrait en citer d'innombrables exemples, probablement quatre cents, autant que d'entrées dans sa bibliographie : des plus modestes aux plus éclatants, de ceux qui sont incapables d'assumer ce besoin et les choix qui en découlent, à ceux qui incarnent véritablement ce besoin, des personnages de « The Last of the Deliverers » (1958) aux héros de *Orion Shall Rise* (1983), l'un des romans majeurs de Poul Anderson.

« The Last of the Deliverers » est un texte mineur, paru à l'origine dans *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, mais repris depuis dans de nombreuses anthologies, aussi bien dans la *Best of Poul Anderson* préfacée par Barry Malzberg (1976) que dans telle anthologie de science-fiction politique ou telle autre consacrée aux meilleurs textes des années cinquante. L'histoire est racontée par un enfant de neuf ans, ce qui justifie la franchise des jugements et la naïveté de la vision des événements. Cela commence par « Nous avions un fou qui vivait dans notre village, il avait près de cent ans ». Dans ce petit village au fin fond de l'Ohio, la vie renaît après une désagrégation complète de la civilisation américaine, mais l'on apprendra que la même désagrégation s'est produite en U.R.S.S. au même moment. Les gens vivent agréablement, sans grands besoins, se

contentant de choses simples. Ce qu'ils fabriquent est fait pour durer, pas pour être remplacé au gré des modes et des publicités, l'économie est fondée sur l'échange de biens que chacun produit, à son rythme et avec plaisir. Le fou est un républicain, qui ne parle que de production, de profit, de rentabilité. Arrive ensuite dans le village un étranger, cette fois un communiste, qui va passer aux yeux de l'enfant pour un autre fou. Il ne parle que d'exploiteurs et d'exploités, de réveil des travailleurs... Devant des gens tranquilles qui les regardent avec patience et compassion, ils en viendront aux mains, pour finalement s'entre-tuer loin de tous spectateurs, comme se sont entre-tuées leurs civilisations. Anderson rejette ainsi dos à dos républicains et communistes, faisant sort à l'avance à l'image de fasciste et d'homme de droite qui lui fut faite en particulier au moment de la guerre du Vietnam.

Orion Shall Rise est l'un des plus longs romans de Poul Anderson avec *The Avatar* (1978). C'est un livre qu'il aurait sans doute aimé voir couronner par les lecteurs ou les professionnels, mais il n'en fut malheureusement rien et le titre passa presque inaperçu lors de sa parution. Par rapport aux personnages de « *The Last of the Deliverers* », ceux de *Orion Shall Rise* sont de véritables héros, de ceux dont on fait les légendes et pas seulement les histoires de « fadas ». Ils se révèlent capables de rejeter toutes les idéologies, toutes les traditions, toutes les cultures pour choisir leur propre chemin, même si cela se fait avec déchirement.

L'histoire commence en Bretagne, dans des lieux chers à Anderson, quelques siècles après une apocalypse nucléaire, sur la même Terre que celle de Maurai, le peuple de la mer sujet de plusieurs nouvelles : « *The Sky People* » (1959) ; « *Progress* » (1962) ; « *Windmill* » (1973). En France la civilisation s'est reconstruite sous la domination éclairée d'une sorte de gigantesque ballon dirigeable, Skyholm, l'île du Ciel. L'Amérique du Nord est partagée entre les Mongs, venus de Mongolie après l'holocauste, et les descendants des Américains, dits libres citoyens, et qui sont artisans, entrepreneurs, commerçants... Dans le Pacifique, le peuple de la mer a assuré sa suprématie, débordant même de ses frontières marines pour assurer son hégémonie sur l'Amérique du Sud et établir en de multiples points du monde comptoirs commerciaux ou colonies officielles. L'Asie, la Russie et l'Europe de l'Est ont disparu de la scène géopolitique et sont retournées à la barbarie. Le sort du monde semble se jouer entre trois sociétés très typées, les Mongs à la civilisation militarisée et animés par leur religion implantée aussi en Espagne, les Méricains et leur désir de progrès qui implique l'utilisation prohibée de l'atome, et le peuple de la mer et sa civilisation fondée sur le respect de la nature et sur l'utilisation des énergies douces.

Ce sont trois types de sociétés qu'Anderson a défendues plus ou moins fréquemment durant sa carrière au travers de ses textes. Et dans *Orion Shall Rise* il arrive une fois de plus à la conclusion que toute autorité, toute structure devient néfaste lorsqu'elle est érigée en dogme et se veut infaillible. Décrite de façon idyllique dans ses apparitions précédentes, la société du peuple de la mer s'est pervertie à force d'étendre sa domination sur d'autres. Ses thèses sont devenues seules justes et doivent être imposées, quels que soient les moyens à employer : guerre, tueries, destructions aveugles, mais avec des moyens « propres » qui ne gaspillent pas l'énergie ou des ressources naturelles déjà trop exploitées avant le « Jour du Jugement », l'holocauste atomique. Dans une note préliminaire, Anderson prévient d'ailleurs le lecteur qu'il « pourra être surpris des inconsistances entre le texte qui suit et les autres contes du monde des Maurais. Mais l'inconsistance est humaine. De nouvelles données, de nouvelles réflexions provoquent souvent une révision de nos idées sur le passé, et même sur le présent. Et il est évident que le futur n'est pas exempt de ces retournements ». La civilisation des colliers de fleurs et de l'amitié avec les dauphins n'est plus qu'un système âpre au pouvoir, même si le décor est conservé, des fleurs, des hommes et des femmes à demi nus, des chants et de la musique sur les vaisseaux guerriers. De la même façon, les héritiers de la civilisation nord-américaine décrits dans *Orion Shall Rise* sont exemplaires d'une autre partie de l'œuvre de Poul Anderson. Ainsi, dans le cycle des nouvelles réunies en 1983 sous le titre de *New America*, on assistait à l'évolution d'une colonie terrienne face à un environnement hostile, et cela sous l'impulsion de l'initiative individuelle et de la libre entreprise.

Dans le cycle des aventures du marchand Van Rijn, le principal ressort du progrès, la clef des situations les plus inextricables, est l'appel à l'initiative individuelle symbolisée par Van Rijn lui-même, capitaliste disproportionné en silhouette et en richesse, amateur de belles femmes et d'alcools fins, matois et astucieux.

Mais la libre entreprise, comme l'écologie, atteignent leurs limites lorsqu'elles sont érigées en systèmes. L'héroïne d'*Orion Shall Rise* déclare à un moment qu'il y a des choses trop sérieuses pour les laisser entre les mains d'un gouvernement. À la fin du roman, alors qu'elle et son compagnon défient les gouvernants du monde entier, elle dit dans un discours retransmis aux populations du monde entier à partir de l'unique fusée terrienne dont ils se sont emparés : « Hommes, femmes de toutes les nations, de toutes races et toutes conditions, vous laisserez-vous encore longtemps manipuler ? Quand allez-vous enfin dire à vos dirigeants "assez" ? Quand allez-vous enfin exiger le droit de mener vos propres vies ? »

L'attitude d'Anderson vis-à-vis de la religion est la même que celle

qu'il a face aux idéologies des noms en isme. Il brosse dans *Orion Shall Rise* le portrait lumineux d'une prêtresse de Gaea, la déesse de la religion des Monges et des Espagnols. Mais la défense de Gaea trouve ses limites dans le sang et la destruction que répandent certains de ses disciples, sans scrupules, avec des remords dont ils se mortifient, pour le triomphe de leur foi. La religion, pour Anderson, devient malheureusement néfaste quand elle est l'excuse d'esprits malades, l'alibi à la quête du pouvoir ou l'opium des masses.

Dans sa nouvelle « A Chapter of Revelation » (1972), sur une Terre où la tension mondiale atteint un paroxysme, alors que tous redoutent la guerre finale, un brave homme de garagiste, poussé par son épouse, écrit à une émission de télévision pour exprimer ses idées simples sur le sort du monde. Descendant d'immigrés, exemple type du petit entrepreneur qui a monté son affaire à la sueur de son front (et Anderson est lui aussi descendant d'immigrés et libre entrepreneur), s'exprimant de façon hésitante, il est sélectionné par l'animateur de l'émission et invité à exprimer son message à une heure de grande audience. Dans la bouche de l'animateur : « Vous indiquez, monsieur Habib, que vous pensez que l'homme a besoin de foi autant qu'il a besoin de nourriture. Qu'il est avide de croire en quelque chose de plus grand que lui, quelque chose qui mérite que l'on se donne complètement, et qui en retour donne une signification à l'univers. »

Louis Habib n'est pas un homme religieux, il est simplement croyant. Mais il juge que la foi n'est pas suffisante, ni l'ancienne ni celles que l'homme a inventées, communisme et fascisme, et qui l'ont rendu fou. Louis Habib veut simplement un signe, une preuve indéniable et scientifique que Dieu existe. Et il passe si bien dans la lucarne de la télévision que son message fait le tour du monde, fait trembler les gouvernements de tous bords, déchaîne les passions.

Les autorités américaines tenteront de le faire disparaître en l'isolant, mais seront forcées de le laisser de nouveau parler, timide et hésitant, humble devant ce qu'il ose réclamer, refusant de se laisser manipuler. Il précisera le signe qu'il demande, et celui-ci se produira, incroyable, inhumain, générateur de tous les chaos. Mais son histoire s'achèvera cruellement lorsque son message sera devenu à son tour objet de foi et de folie, et lui-même son prophète. Il sera déchiré par la masse idolâtre en quête de reliques.

L'analyse des nouvelles et des romans de Poul Anderson montre qu'il n'est pas de droite, et encore moins de gauche : dans *Orion Shall Rise* les sociétés communistes sont simplement inexistantes, retournées à la barbarie ; dans « A Chapter of Revelation » l'agitation des gouvernants russes ou chinois est aussi futile que celle des dirigeants occidentaux...

Pour ses choix personnels, exprimés dans les textes étudiés ci-

dessus tout comme dans beaucoup d'autres, Poul Anderson a toujours hésité entre l'écologie, les économies dites de marché ou un mélange des deux. Cela donnant souvent des sociétés fragiles, fondées sur les échanges, et des populations surtout faites d'artisans et d'artistes. Dans un roman comme *The Night Face* (1978), aucun gouvernant n'est élu, aucune hiérarchie n'existe mais certains sont simplement reconnus de bon conseil et écoutés plus que d'autres. Ce roman est aussi exemplaire de l'influence du celtisme dans l'œuvre d'Anderson et de façon plus générale de tous les mythes et légendes du passé. Rejetant toutes les formes d'idéologie, d'oppression, de gouvernement, refusant les règles édictées, le passé et sa magie constituent un domaine d'évasion qu'il aime parcourir et dont il ouvre les portes pour le lecteur. Il aboutit parfois pour cela à la mise en place de civilisations archaïques, ou comme dans *The High Crusade* (1960) à l'intrusion de la population entière d'un village du Moyen Âge au milieu d'une civilisation intergalactique. Le seigneur féodal du village se rendant d'ailleurs rapidement maître de l'univers.

Descendant d'immigrants danois, ses origines jouent là un très grand rôle. Dans sa vie même, hors de ses textes, il a parfaitement assumé cet amour du passé en s'imposant comme un membre éminent de la Society for Creative Anachronism, qui tient ses réunions sous forme de tournois en costumes et de banquets médiévaux. Ses membres viennent d'horizons divers, mais tous prennent le temps de se fabriquer costumes et armes d'époque, se baptisent de titres et de noms anciens, et font toujours l'objet d'articles pleins d'étonnement et parfois de sarcasmes dans les colonnes des journaux des petites villes provinciales dans lesquelles ils se réunissent. Anderson est l'un des bardes de cette association, et a déjà écrit pour elle bon nombre de poèmes et de chants.

Poul Anderson est un personnage fascinant. Il défile en costume médiéval entouré d'autres valeureux chevaliers et de gentes dames. Il écrit des essais scientifiques. Il fut un auteur assez précoce (né en 1926, il publia son premier texte en 1947). Il est sans doute l'écrivain le plus productif de sa génération... Et quel que soit le texte de lui que l'on lit, on y trouve une capacité sans égale d'invention, de merveilleux, de sérieux (il a une formation de physicien), et surtout, il nous en voudrait de ne pas le souligner, une formidable volonté de distraire.

Son œuvre est diverse à l'infini, elle invite souvent à la réflexion, mais surtout, et il l'a dit et répété, elle est faite pour que le lecteur y prenne plaisir et s'y évade. On se doit de reconnaître qu'en cela il a parfaitement réussi. Les textes de ce recueil en seront pour le lecteur, nous l'espérons, une preuve tangible.

Marc Duveau

LES ENFANTS DE DEMAIN

Pour son premier texte publié, Poul Anderson s'est inspiré d'un thème qui était alors très actuel, l'utilisation guerrière des bombes atomiques et ses conséquences. Hiroshima, Nagasaki n'étaient vieux que de deux ans, et l'horreur en était encore probablement présente à l'esprit de tous les lecteurs d'Astounding. De guerre froide en réchauffement des relations Est-Ouest, le sujet est resté une constante de la science-fiction dite postapalyptique.

Le traitement qu'en donne Anderson est cru et pessimiste, mais apparaît déjà au fil des pages sa foi dans la capacité de l'homme à faire front devant l'adversité.

Sur le métier du monde
les Nornes tissent le destin,
Elles n'en peuvent former
ni changer le dessin [1].
Wagner, Siegfried

À seize mille mètres de haut, cela ne se voyait guère. La Terre était une tache verte et brune voilée par des nuages, la vaste voûte de la stratosphère s'étendant sans limites apparentes dans l'espace infini, et, mis à part les vibrations du moteur, il régnait autour du vaisseau un silence et une sérénité que nul homme ne pourrait jamais entamer. En regardant vers le bas, Hugh Drummond distinguait le Mississippi brillant tel un sabre au clair, et ses méandres paresseux avaient le même tracé que ceux montrés par sa carte. Les montagnes, la mer, le soleil, aussi bien que le vent et la pluie, n'avaient pas changé. Point n'y avait suffi le lent cheminement de moins d'un million d'années, ni les initiatives humaines qui n'avaient jeté dans la nuit sans fin qu'un éclat trop bref pour avoir une influence quelconque.

Plus bas, cependant, et surtout à l'endroit où il y avait eu des villes... L'homme isolé dans son stratojet solitaire jura à voix basse, avec amertume, et ses jointures blanchirent sur les commandes. Il était grand, sa haute silhouette maigre péniblement casée dans la minuscule cabine pressurisée, et il n'avait pas encore quarante ans.

Pourtant ses cheveux noirs étaient striés de gris, ses épaules étaient voûtées sous la combinaison de vol usée, et son long visage ingrat avait les traits contractés dans une expression hagarde. Ses yeux étaient enfoncés et cernés par la fatigue, sombres et terribles dans leur intensité. Il en avait trop vu, il avait survécu à trop de choses, si bien qu'il avait commencé à ressembler à la plupart des autres gens de la planète. *Héritier des siècles*, fut sa réflexion morne.

Machinalement, il accomplit les gestes nécessaires pour suivre sa route. Les repères naturels au sol étaient toujours là et il disposait de jumelles puissantes pour l'aider. Toutefois, il ne s'en servait pas beaucoup. Elles montraient trop de larges cratères peu profonds, leur surface lisse et vitreuse reflétant le soleil avec l'éclat sourd et neutre d'un œil de serpent, le sol autour d'eux un désert chaotique et calciné. Et il y avait les régions encore plus mal loties — où ne subsistait plus rien de vivant, des arbres morts tordus, des envolées de sable, des squelettes aux os éparpillés, et parfois la nuit une sinistre fluorescence bleue. Les bombes avaient été un cauchemar, accourant sur des ailes de feu et d'horreur pour secouer la planète par leurs coups fatals portés aux villes. Mais la poussière radioactive était pire que n'importe quel cauchemar.

Il survola des villages, et même des petites villes. Certaines étaient abandonnées — la poussière contaminée volant au vent, la peste ou la faillite économique les ayant rendues inhabitables. D'autres semblaient encore animées d'une faible demi-vie. Dans le Midwest en particulier, des efforts pathétiques avaient été faits pour revenir à un système agricole, mais les insectes et les maladies bactériennes...

Drummond haussa les épaules. Depuis près de deux ans qu'il voyait tout cela en inspectant la planète défigurée et mutilée, il aurait dû y être habitué. Les États-Unis avaient eu de la chance. L'Europe, par contre...

Der Untergang des Abendlandes [2], songea-t-il lugubrement. *Spengler avait prévu la chute d'une civilisation surdéveloppée. Il n'avait pas prévu les bombes atomiques, les bombes à poussière radioactive, les bombes bactériologiques, les bombes chimiques... les bombes, les bombes sans vie ni raison volant tels des insectes monstrueux au-dessus du monde frissonnant. Aussi n'avait-il pas deviné l'étendue de l'écroulement.*

Il s'appliqua à chasser ces pensées de son esprit. Il ne voulait pas s'y attarder. Il avait vécu avec elles deux ans et c'était déjà trop long de deux éternités. D'ailleurs, il était presque de retour chez lui.

La capitale des États-Unis se trouvait au-dessous de lui et il inclina le stratojet dans une longue plongée rugissante vers les montagnes. Pour une capitale, elle ne payait pas de mine, cette petite ville blottie dans une vallée des Cascades [3]. Mais les eaux du Potomac avaient envahi la tombe de Washington [4], et à proprement parler il n'y avait

plus de capitale. Les membres du gouvernement étaient dispersés à travers le pays, gardant un contact précaire par avion et radio, toutefois Taylor, dans l'Oregon, jouait aussi bien qu'une autre le rôle de centre nerveux.

Il transmet de nouveau le signal sur son émetteur, conscient — avec un certain picotement dans le dos — des batteries de roquettes pointées sur lui dans la verdure de ces montagnes. Quand un seul avion peut transporter de quoi anéantir une ville, tous les appareils sont suspects. En fait, personne d'autre que les initiés n'était censé savoir que cette bourgade banale avait de l'importance, mais on ne pouvait jamais être sûr. La guerre n'était pas officiellement terminée. Elle ne le serait peut-être jamais, la lutte pour la vie prenant le pas sur l'urgence des traités.

Un émetteur à faisceau lumineux lui répondit par un prudent : « O.K. Pouvez-vous atterrir dans la rue ? »

La rue était une étroite voie poussiéreuse entre deux rangées de maisons de bois, mais Drummond était un bon pilote et c'était un bon jet. « Oui », dit-il. Sa gorge avait perdu l'habitude de la parole.

Il réduisit sa vitesse par une descente en spirale jusqu'à planer avec seulement le plus faible des bruissements de vent sur son appareil. Quand ses roues touchèrent la rue, il freina sèchement et s'immobilisa dans un rebond.

Le silence le frappa comme un coup. Le moteur devenu muet, le soleil dardant ses rayons du haut d'un ciel bleu éclatant sur la grisaille de maisons « provisoires » rudimentaires, cet air de lieu frappé de total abandon au pied de montagnes impassibles... chez lui ! Hugh Drummond rit, un bref aboiement âpre sans une once d'humour, et souleva la verrière de l'habitacle.

Il constata qu'il y avait quand même pas mal de gens qui regardaient depuis le seuil des portes et dans les rues latérales. Ils semblaient assez bien nourris et vêtus, beaucoup étaient en uniforme, ils paraissaient posséder un but dans la vie et de l'espoir. Seulement, bien sûr, ils se trouvaient dans la capitale des États-Unis d'Amérique, le pays le plus chanceux du monde.

« Sortez de là... vite ! »

La voix péremptoire tira Drummond de l'introspection à laquelle ces mois de solitude l'avaient entraîné à s'abandonner. Il baissa les yeux et vit une équipe vêtue de salopettes de mécaniciens, dirigée par un homme à l'air harassé en tenue de capitaine.

« Oh... bien sûr, dit-il avec lenteur. Vous voulez cacher l'avion. Et, évidemment, un terrain d'atterrissage classique vous trahirait.

— Dépêchez-vous, sortez, bougre d'idiot ! N'importe qui, *n'importe quoi*, pourrait passer au-dessus de nous et apercevoir...

— Il ne manquerait pas d'être repéré par un système de détection

efficace tel que vous en possédez encore, commenta Drummond en glissant ses jambes bottées par-dessus le bord du cockpit. Et, d'ailleurs, il n'y aura plus de raids. La guerre est finie.

— J'aimerais le croire, mais qu'est-ce que vous en savez ? Magnez-vous. »

Les mécanos poussèrent précipitamment l'appareil le long de la rue. Drummond, saisi d'un bizarre sentiment de solitude, le regarda s'éloigner. En somme, l'avion avait été son vrai foyer depuis... combien de temps ?

L'appareil fut arrêté devant une fausse maison dont la façade entière fut rabattue de côté. Une rampe de béton s'enfonçait vers le bas et Drummond put voir l'amorce d'une immense caverne. Un éclairage intérieur provoquait des reflets sur des alignements d'avions argentés.

« Pas mal, convint-il. Non pas que cela ait encore de l'importance. Cela n'en a probablement jamais eu. La plus grande partie de l'enfer est arrivée par fusées-robots. Mais enfin... » Il fouilla dans sa veste à la recherche de sa pipe. Les insignes de colonel scintillèrent brièvement quand le vêtement se rabattit.

« Oh... pardon, mon colonel ! s'exclama le capitaine. Je ne savais pas... »

— Il n'y a pas de mal. J'ai perdu l'habitude de mettre un uniforme réglementaire. Dans beaucoup d'endroits où je suis allé, un Américain n'a pas la grosse cote. » Drummond tassa du tabac dans sa pipe de bruyère, la mine rembrunie. Il se refusait à compter combien de fois il avait dû utiliser le Colt qu'il portait à la hanche, ou même les mitrailleuses de son appareil, pour sauver sa peau. Il aspira la fumée avec reconnaissance. Elle donnait l'impression de chasser en partie l'amertume.

« Le général Robinson a dit de vous conduire à lui quand vous arriveriez, monsieur, dit le capitaine. Par ici, s'il vous plaît. »

Ils longèrent la rue, leurs bottes soulevant d'âpres petits nuages de poussière. Drummond regardait attentivement autour de lui. Il était parti très peu de temps après que le *Ragnarok* [5] eut fini par décroître de lui-même, quand l'organisation de l'un et de l'autre camp se fut trop affaiblie pour continuer à fabriquer puis envoyer les bombes, en même temps que maintenir l'ordre, alors que la famine et la maladie commençaient leur horrible randonnée sur leur propre sol. À cette époque, les États-Unis étaient un chaos anarchique, il n'existait plus de villes — et, depuis, il n'avait eu que des conversations radio extrêmement brèves et rares, chaque fois qu'il avait pu trouver un poste émetteur à longue portée encore en état de marche. Des progrès remarquables avaient été accomplis entre-temps. Jusqu'à quel point, il

ne le savait pas, mais le seul fait qu'existait quelque chose comme une capitale en était une preuve suffisante.

Robinson... Son visage buriné se crispa dans une expression soucieuse. Il ne connaissait pas de Robinson. Il avait compté être reçu par le Président qui l'avait envoyé en mission, lui et quelques autres. À moins que les autres n'aient... Non, il était le seul à être allé en Europe de l'Est et en Asie de l'Ouest, cela, il en était sûr.

Deux sentinelles gardaient l'entrée de ce qui était manifestement un magasin réaménagé. Il n'y avait plus de magasins. Il n'y avait plus rien à y mettre. Drummond pénétra dans la fraîche obscurité d'une antichambre. Le crépitemment d'une machine à écrire, la jeune femme revêtue de l'uniforme des W.A.C. [6] qui s'en servait... Il resta bouche bée et cligna des paupières. C'était... impossible ! Machines à écrire, secrétaires... n'avaient-elles pas disparu avec le reste du monde, deux ans plus tôt ? Si le Moyen Âge était revenu sur Terre, cela ne semblait pas... *juste*... qu'il existe encore des machines à écrire. Cela ne cadrerait pas, ne...

Il prit conscience que le capitaine lui avait ouvert la porte du fond. À son entrée dans la pièce, il se rendit compte à quel point il était fatigué. Son bras pesait une tonne quand il salua réglementairement l'homme installé derrière la table.

« Repos, repos. » La voix de Robinson était cordiale. En dépit des cinq étoiles sur ses épaules, il ne portait ni cravate ni veste, et son visage rond était souriant. Toutefois, il avait l'air foncièrement coriace et compétent. Pour diriger les choses à l'heure actuelle, c'était indispensable.

« Asseyez-vous, colonel Drummond. » Robinson indiqua du geste un fauteuil proche du sien et l'aviateur s'y laissa choir en frissonnant. Son regard tourmenté inventoria la pièce. Elle était assez bien équipée pour être un bureau d'avant-guerre.

Avant-guerre ! Un mot comme une épée, tranchant dans l'histoire avec la brutalité d'un meurtre, estompant tout le passé qui devenait une vague lueur dorée à travers des files de nuages noirs tachés de reflets rouges. Et... deux ans seulement ! *Deux ans seulement !* L'équilibre de l'esprit n'était vraiment plus qu'une notion vide de sens en un monde où survenaient de telles inversions cauchemardesques. Voyons, c'est à peine s'il se rappelait Barbara et les gamins. Leurs traits s'étaient effacés dans un flot d'autres visages — des faces affamées, des masques de mort, des figures humaines devenues bestiales à force de privations, de souffrances et de haine réprimée comme seule nourriture. Son chagrin s'était perdu dans l'agonie d'un monde et, par certains côtés, lui-même s'était transformé en machine.

« Vous avez l'air recru de fatigue, dit Robinson.

— Oui... oui, monsieur...

— Laissez tomber l'étiquette. Je n'y tiens pas. Nous allons collaborer de façon très étroite, nous n'avons pas de temps à perdre en diplomatie.

— Hm-hm. Je suis venu par le pôle Nord, vous savez. Pas dormi depuis... passé de fichus moments. Mais, si je peux me permettre de poser la question, vous... »

Drummond hésita.

« Moi ? Je suppose que je suis Président. *Ex officio, pro tem* [7] ou l'équivalent. Mais vous avez besoin de boire quelque chose. » Robinson sortit d'un tiroir une bouteille et des verres. L'alcool coula bruyamment dans un flot à l'odeur revigorante. « Du scotch d'avant-guerre. Jusqu'à ce qu'il soit épuisé, je m'abstiens du tord-boyaux de contrebande moderne. *Gambai*. »

Le breuvage de feu au goût de fumée procura à Drummond un choc qui le réveilla. Sa chaleur était plaisante dans son estomac vide. Il entendait la voix de Robinson avec une netteté surréaliste.

« Oui, c'est moi qui mène la barque maintenant. Mes prédécesseurs ont commis l'erreur de rester ensemble et de voyager beaucoup pour tenter de remettre le pays en état. Voilà comment la maladie s'est attaquée au Président, à mon avis, et je sais qu'elle en a eu plusieurs autres. Naturellement, il n'y avait pas moyen de procéder à une élection. Les forces armées étaient presque l'unique organisation à subsister, nous avons donc dû gérer la boutique. Berger en avait la charge, mais il s'est fait sauter la tête quand il a appris qu'il avait respiré des poussières radioactives. Alors le commandement m'est échu. J'ai eu de la chance.

— Je vois. » Cela ne faisait guère de différence. Quelques douzaines de morts supplémentaires n'étaient pas grand-chose quand plus de la moitié de la planète était anéantie.

« Vous attendez-vous à ce que... la chance continue ? » Une question d'une franchise brutale, peut-être, mais les mots ne sont pas des bombes.

« Oui. » Robinson était ferme sur ce point. « L'expérience nous a servi, beaucoup servi. Nous avons éparpillé l'armée, nous l'avons répartie entre de petits avant-postes à des points stratégiques un peu partout dans le pays. Pendant une longue période, nous avons complètement cessé de voyager sauf en cas d'absolue nécessité, et alors avec un luxe de précautions. Ce qui a enrayé les épidémies. Les micro-organismes avaient été cultivés pour agir en milieu peuplé, voyez-vous. Ils étaient quasi réfractaires aux techniques médicales connues mais, sans hôtes ni porteurs, ils sont morts. Je pense que les bactéries naturelles en ont dévoré la plupart. Nous faisons toujours attention quand nous nous déplaçons, mais nous ne courons pratiquement plus de risques maintenant.

— Y en a-t-il d'autres qui soient revenus ? Pas mal avaient été envoyés comme moi pour découvrir ce qui était réellement arrivé à la planète.

— Un seul est rentré, d'Amérique du Sud. La situation des gens là-bas est semblable à la nôtre, mais comme ils n'avaient pas nos structures serrées ils ont glissé plus avant dans l'anarchie. Personne d'autre n'est revenu excepté vous. »

Ce n'était pas surprenant. En fait, il y avait de quoi s'étonner que quelqu'un soit de retour. Drummond s'était porté volontaire après que la bombe qui avait effacé Saint Louis de la carte eut anéanti sa famille, sans s'attendre à survivre et sans guère se soucier d'y parvenir. Peut-être était-ce justement la raison pour laquelle il avait survécu.

« Prenez votre temps pour rédiger un rapport détaillé, dit Robinson, mais en gros comment cela se passe-t-il là-bas ? »

Drummond haussa les épaules. « La guerre est finie. Faute de combattants. L'Europe est retournée à l'état sauvage. Elle se trouvait coincée entre l'Amérique et l'Asie, or les bombes sont venues des deux côtés. Pas beaucoup de survivants et ce sont des animaux affamés. La Russie, d'après ce que j'ai constaté, a su s'organiser à peu près comme vous ici, sauf que la situation générale est pire que la nôtre. Naturellement, je n'ai pas réussi à découvrir grand-chose là-bas. Je ne suis pas allé jusqu'en Inde ou en Chine mais, en Russie, j'ai entendu des rumeurs... Non, le monde a subi une désagrégation trop profonde pour continuer la guerre.

— Alors nous pouvons sortir au grand jour, dit Robinson à mi-voix. Nous pouvons vraiment commencer à reconstruire. Je pense qu'il n'y aura plus d'autre guerre, Drummond. Je crois que le souvenir de celle-ci sera trop profondément imprimé dans la race pour qu'aucun de nous l'oublie jamais.

— Vous est-il aussi facile de la passer par profits et pertes ?

— Non, non, bien sûr que non. Si notre culture n'a pas vu interrompre sa continuité, elle a subi un terrible recul. Nous ne nous en remettrons jamais totalement. N'empêche... nous voilà remontant de nouveau la pente. »

Le général se leva en jetant un coup d'œil à sa montre.

« Six heures. Venez, Drummond, rentrons à la maison.

— À la maison ?

— Oui, vous habitez avec moi. Mon garçon, vous avez l'air d'un vrai zombi. Il vous faut au moins un mois de sommeil entre des draps propres, de cuisine faite à la maison et d'atmosphère familiale. Ma femme sera contente de vous avoir ; nous ne voyons presque pas de nouveaux visages. Et aussi longtemps que nous travaillerons ensemble, j'aimerais vous avoir sous la main. Le manque d'hommes compétents est terrible. »

Ils descendirent la rue, suivis d'un aide de camp.

Drummond eut de nouveau conscience de la lassitude qui rendait douloureux tous ses os et toute sa chair. Un foyer — après deux ans de villes fantômes, de cheminées fracassées au-dessus de la neige tachée de sang, d'appentis fragiles abritant la faim et la mort.

« Votre avion sera aussi rudement utile, dit Robinson. Ces appareils à propulsion nucléaire sont plus rares que les fameuses dents qu'on attendait naguère des poules. » Il eut un petit gloussement de rire sourd, comme à une plaisanterie plutôt macabre. « Il vous a donné près de deux ans de vol sans avoir besoin de carburant. Pas eu d'autres difficultés ?

— Quelques-unes, mais il y avait assez de pièces de rechange. » Inutile de parler de la frénésie de ces heures et de ces journées de travail forcené, d'improvisation téméraire, alors que la faim et la peste guettaient celui qui s'attardait trop longtemps. Il avait eu ses ennuis aussi pour trouver de la nourriture, en dépit des provisions abondantes avec lesquelles il était parti. Il s'était battu pour des rogatons pendant les hivers, il avait repoussé des fous furieux qui l'auraient tué pour un oiseau qu'il avait abattu ou un cheval mort sur lequel il avait récupéré de la viande. Il détestait ce pillage et cela lui aurait été égal pour lui-même s'ils avaient réussi à le tuer. Mais il avait une mission, et la mission était tout ce qui lui restait comme centre d'intérêt dans sa vie, alors il s'y était cramponné avec une énergie fanatique.

Maintenant la tâche était terminée et il se rendait compte qu'il ne pouvait pas se reposer. Il n'osait pas. Le repos lui donnerait du temps pour se souvenir. Peut-être trouverait-il un répit dans le gigantesque travail de reconstruction. Peut-être.

« Nous y voilà », dit Robinson.

Drummond cligna des yeux sous le coup d'une nouvelle stupéfaction. C'était une voiture, camouflée par les broussailles, avec un chauffeur militaire... *Une voiture !* Et en fort bon état, par-dessus le marché.

« Nous avons remis en marche quelques puits de pétrole et une petite raffinerie a été réparée, expliqua le général. Elle fournit suffisamment d'essence et de gasoil pour la circulation que nous avons. »

Ils s'installèrent sur la banquette arrière. L'aide de camp s'assit devant, avec un fusil, prêt à tirer. La voiture démarra et commença à descendre une route de montagne.

« Où allons-nous ? » questionna Drummond, un peu ahuri.

Robinson sourit. « Personnellement, dit-il, je suis quasiment le seul veinard de la Terre. Nous avons une petite résidence d'été au bord du lac Taylor, à quelques kilomètres d'ici. Ma femme s'y trouvait quand

la guerre a éclaté, elle y est restée et personne n'est venu dans les parages jusqu'à ce que j'amène ici avec moi les ministères. J'ai maintenant une maison pour moi tout seul.

— Oui, oui, vous avez de la chance », répliqua Drummond. Il regardait par la portière, sans voir les bois éclaboussés de soleil. Au bout d'un instant, il demanda, d'une voix un peu âpre : « Comment le pays s'en tire-t-il réellement à présent ?

— Pendant un temps, cela a été difficile. Diablement difficile. Quand les villes ont disparu, nos réseaux de transport, de communication et de distribution ont cessé de fonctionner. En fait, notre économie entière s'est effondrée, mais pas d'un seul coup. Puis il y a eu la poussière radioactive et les épidémies. Les gens se sont enfuis et il y a eu des batailles rangées quand les endroits exempts de contamination, et qui étaient surpeuplés, ont refusé d'accueillir d'autres réfugiés. La police avait disparu avec les villes et l'armée ne pouvait pas faire beaucoup de patrouilles. Nous étions occupés à combattre les soldats ennemis qui étaient passés par-dessus le pôle pour nous envahir. Nous ne les avons pas encore tous capturés. Des bandes errent dans le pays, des hors-la-loi affamés et prêts à tout, et bon nombre d'Américains se sont lancés dans le brigandage quand ils n'ont plus eu d'autres ressources. Voilà pourquoi nous avons ce garde, bien que jusqu'à présent aucun ne se soit montré par ici.

— Les armes utilisant les insectes et les maladies cryptogamiques avaient pratiquement anéanti nos récoltes et, cet hiver-là, tout le monde a eu faim. Nous avons enrayé l'action des parasites avec des méthodes modernes, quoique de justesse au début et, l'année suivante, nous avons eu un peu de nourriture. Évidemment, comme les circuits de distribution n'étaient pas encore rétablis, il y a beaucoup de gens que nous n'avons pas réussi à sauver. Et la culture reste une affaire délicate. En fait, nous n'avons pas stoppé l'action des parasites pour longtemps. Si nous disposions d'un centre de recherches aussi bien équipé que ceux qui ont produit ces fléaux... Mais nous progressons. Nous progressons.

— La distribution... » Drummond se frotta le menton. « Y a-t-il des chemins de fer ? Des véhicules à chevaux ?

— Nous avons quelques voies ferrées en bon état, mais l'ennemi s'est attaché à détruire la plupart des nôtres avec autant de soin que nous les leurs. Quant aux chevaux, ils ont été à peu près tous mangés au cours du premier hiver. Pour ma part, je n'en connais qu'une douzaine. Ils sont dans ma propriété ; j'essaie d'en élever assez pour qu'on puisse les utiliser, mais... (Robinson eut un sourire amer.) ... d'ici que nous en ayons élevé suffisamment, les usines devraient avoir recommencé à fonctionner depuis un bon bout de temps.

— Donc, maintenant... ?

— Le pire est derrière nous. À l'exception des hors-la-loi, nous avons la population assez bien en main. Les gens civilisés sont relativement bien nourris, avec de quoi se loger. Nous avons des ateliers de construction mécanique, des petites usines et d'autres unités de ce genre qui fonctionnent, assez pour maintenir "à niveau" notre réseau de transport et autres mécanismes. Nous n'allons pas tarder à être en mesure de leur faire prendre de l'extension, de commencer effectivement à développer ce que nous avons. D'ici cinq ans environ, je pense, nous serons assez intégrés pour supprimer la loi martiale et organiser une élection générale. C'est une tâche difficile qui nous attend, mais une tâche passionnante. »

La voiture s'arrêta pour laisser une vache traverser lourdement la route, un veau trotant à sa suite. Elle était maigre, avec de longs poils rudes, et elle s'écarta nerveusement de la voiture en se précipitant dans les broussailles.

« Sauvage, expliqua Robinson. La plupart des bêtes vraiment sauvages ont été tuées pour procurer de la nourriture au cours de ces deux dernières années, mais une quantité d'animaux d'élevage se sont échappés quand leurs propriétaires sont morts ou se sont enfuis, et ils ont vécu en liberté depuis. Ils... » Robinson remarqua le regard fixe de Drummond. Le pilote observait le veau. Ses pattes avaient la moitié de la longueur normale.

« Un mutant, commenta le général. On en trouve beaucoup. Les radiations dues aux bombes ou aux poussières contaminées. Il y a même pas mal de difformités dans les naissances humaines. » Il fronça les sourcils, les yeux voilés par l'inquiétude. « En fait, c'est précisément là notre plus grave problème. C'est... »

La voiture déboucha de la forêt sur la berge d'un petit lac. Le paysage était paisible, les eaux calmes pareilles à de l'or en fusion dans les rayons obliques du soleil, des arbres alignés le long de la circonférence et tout autour d'eux les montagnes. Sous un énorme pin se dressait un cottage, une femme sur la terrasse.

On aurait dit un été avec Barbara... Drummond jura en sourdine et suivit Robinson vers le petit bâtiment. Non, ce n'était pas pareil, cela ne pouvait pas l'être. Ne pourrait plus jamais l'être. Des soldats gardaient cet endroit contre des maraudeurs de passage et... Il y avait près de son pied une fleur d'aspect curieux. Une pâquerette, mais énorme, rouge, malformée.

Un écureuil pépia du haut d'un arbre. Drummond vit qu'il avait les traits aplatis au point d'être presque humains.

Puis il fut sur la terrasse et Robinson le présenta à « mon épouse Elaine ». C'était une jolie jeune femme dont le regard se posait avec compassion sur le visage épuisé de Drummond. L'aviateur s'efforça de ne pas arrêter son esprit sur le fait qu'elle était enceinte.

Il fut introduit dans la maison et il savoura la détente d'un bain chaud. Ensuite le dîner fut servi, mais il était déjà abruti de sommeil et, quand Robinson le mit au lit, il s'en rendit à peine compte.

La réaction se produisit et, pendant une semaine environ, Drummond se déplaça dans une sorte de brouillard, pas bon à grand-chose pour lui-même ni pour personne d'autre. Mais il était étonnant de constater ce qu'une quantité importante de nourriture et de sommeil pouvait donner comme résultat, et un soir en rentrant Robinson le trouva en train de griffonner sur des feuilles de papier.

« Je mets mes notes en ordre... expliqua-t-il. J'aurai fini de rédiger le rapport complet d'ici un mois, je pense.

— Bon. Mais rien ne presse. » Robinson se carra avec lassitude dans un fauteuil. « Le reste du monde peut attendre. Je préférerais vous voir vous en occuper à temps perdu et vous joindre à mon état-major pour votre travail principal.

— O.K. Seulement, cela consiste en quoi ?

— En tout. La spécialisation n'existe plus ; trop peu de spécialistes et de matériel ont survécu. Je crois que votre tâche première sera de diriger le bureau des statistiques.

— Hein ? »

Robinson eut un sourire qui s'étira de travers.

« Le bureau, ce sera vous, en dehors du petit nombre d'assistants que je pourrai vous céder. » Il se pencha en avant, dit avec conviction : « Et c'est une des tâches les plus importantes qui soient. Vous ferez pour ce pays ce que vous avez fait pour l'Eurasie centrale, seulement de façon beaucoup plus détaillée. Drummond, il faut que nous *sachions*. »

Il sortit d'un tiroir de bureau une carte qu'il déploya.

« Tenez, les États-Unis sont ici. J'ai indiqué en rouge les régions reconnues inhabitables. » Ses doigts suivirent le contour des vilaines taches. « Trop nombreuses et il y en a sans doute encore d'autres que nous n'avons pas encore découvertes. Bon, les croix bleues sont les postes militaires. » Ils étaient disséminés çà et là dans le pays, près des centres de regroupement de population. « Pas assez de ceux-là. Nous sommes juste capables de maintenir l'ordre parmi les citoyens respectueux des lois qui sont dans une situation à peu près convenable. Quant aux bandits, soldats ennemis et réfugiés sans attache... ils continueront à vivre en sauvages, ils se cachent au cœur des bois et des landes, ils se livrent au pillage chaque fois qu'ils le peuvent. Et ils propagent les maladies. Nous ne parviendrons à les enrayer pour de bon que lorsque tout le monde sera installé définitivement quelque part, ce qui est difficile à imposer. Drummond, nous n'avons même pas assez de soldats pour mettre au point un

système féodal de protection. La peste se répand comme un feu de prairie dans ces rassemblements humains.

« Il faut que nous *soyons renseignés*. Il nous est nécessaire de connaître le nombre des gens qui ont survécu — la moitié de la population, un tiers, un quart, quelle que soit la proportion. Nous avons besoin de savoir où ils sont et ce qu'ils ont comme ravitaillement, afin de pouvoir établir un réseau de distribution équitable. Nous devons repérer dans les villes moyennes tous les ateliers, laboratoires et bibliothèques encore debout pour récupérer leur contenu, qui est inestimable, avant que des pillards ou les intempéries nous prennent de vitesse. Nous devons localiser les médecins, ingénieurs et autres gens de métier, pour les faire travailler à la reconstruction. Nous devons trouver les hors-la-loi et les rassembler. Nous... Je pourrais continuer comme ça indéfiniment. Une fois que nous aurons toutes ces données, nous serons en mesure d'établir un plan d'ensemble détaillé pour redistribuer de la façon la plus efficace la population, l'agriculture, l'industrie et le reste, pour rétablir dans le pays l'autorité de l'administration et de la police, pour ouvrir des réseaux de transport et de communication réguliers... pour remettre la nation sur pied.

— Je comprends, dit Drummond avec un hochement de tête. Jusqu'à présent survivre et se cramponner à ce qui existait encore était la priorité. Maintenant, vous êtes en position de commencer une opération de développement à *condition de savoir* où et dans quelles limites procéder à ce développement.

— Exactement. » Robinson roula une cigarette avec une grimace. « Plus beaucoup de tabac. Ce que j'ai est absolument infect. Mon Dieu, cette guerre était une folie !

— Toutes les guerres le sont, répliqua Drummond avec objectivité, mais la technologie a progressé au point de nous donner un poignard pour nous trancher la gorge avec. Auparavant nous nous contentions de nous taper la tête contre les murs. Robinson, nous ne pouvons pas revenir aux habitudes anciennes. Il faut absolument que nous repartions sur une nouvelle voie... une voie saine et raisonnable.

— Oui. Et cela m'amène... » Son interlocuteur jeta un coup d'œil vers la porte de la cuisine. Ils entendaient venant de là le bruit réjouissant des assiettes et sentaient des odeurs de cuisson qui faisaient monter l'eau à la bouche. Il baissa la voix. « Autant vous en parler maintenant, mais n'en soufflez pas mot à Elaine. Elle... ce n'est pas le moment qu'elle s'inquiète. Drummond, avez-vous vu nos chevaux ?

— L'autre jour, oui. Les poulains...

— Euh... L'an dernier, pour onze juments, nous avons eu cinq naissances. Deux poulains étaient si anormaux qu'ils sont morts dans

la semaine, un autre au bout de quelques mois. Un des deux restant a des sabots fendus et pratiquement pas de dents. Le dernier a l'air normal... jusqu'ici. Un sur onze, Drummond.

— Ces chevaux se trouvaient-ils à proximité d'une zone radioactive ?

— Probablement. Ils ont été rassemblés au fur et à mesure qu'on les a découverts et amenés ici. Je sais que l'étalon a été capturé près de la zone de Portland. Mais s'il était le seul porteur de gènes ayant subi des mutations, cela ne se manifesterait sûrement pas à la première génération, n'est-ce pas ? Si j'ai bien compris, presque toutes les mutations sont dues à des caractères récessifs, selon les lois de Mendel [8]. Même s'il y en avait un dominant, il apparaîtrait chez tous les poulains, mais aucun de ces poulains ne ressemblait aux autres.

— Hum-m-m... Je ne suis pas très ferré en génétique, mais je sais que les radiations, ou plutôt les particules secondaires chargées qu'elles produisent, provoquent des mutations. Seulement les mutants sont rares et ont tendance à suivre certains schémas...

— Étaient rares, voulez-vous dire ! » Robinson devint subitement grave, une expression de peur dans les yeux. « N'avez-vous pas remarqué les animaux et les plantes ? Ils sont moins nombreux qu'auparavant et... d'accord, je n'en ai pas tenu un compte précis mais, sur tous ceux qui ont été vus ou tués, la moitié au moins avaient quelque chose d'anormal, à l'intérieur ou à l'extérieur. »

Drummond tira longuement sur sa pipe. Il avait besoin de quelque chose à quoi se raccrocher, dans un nouveau déchaînement de folie. D'une voix très calme, il déclara :

« Au cours de biologie, à l'université, on m'a expliqué qu'en majeure partie les mutations sont défavorables. Davantage de tendances à ne pas faire quelque chose qu'à le faire. Les radiations stériliseront peut-être un animal ou provoqueront divers degrés de changement génétique. On peut avoir une mutation si létale que son possesseur ne voit jamais le jour ou ne tarde pas à mourir. On peut avoir toutes sortes de facteurs plus ou moins handicapants, ou simplement des modifications aléatoires qui n'influent guère ni dans un sens ni dans l'autre. Ou encore dans certains cas il arrive qu'un élément soit carrément favorable, mais on ne peut pas dire alors que son possesseur est un vrai membre de l'espèce. Et les mutations favorables elles-mêmes comportent en général un prix à payer qui est la perte partielle ou totale d'une autre fonction.

— Exact. » Robinson hocha la tête avec accablement. « Une de vos tâches de recensement sera d'essayer de localiser tous ceux qui sont qualifiés en génétique et de les envoyer ici. Toutefois, votre mission

réelle, que vous devrez être seul à connaître avec moi et un ou deux autres, le travail qui passe avant toute autre considération, sera de trouver les mutants humains. »

Drummond avait la gorge sèche. « Il y en a eu beaucoup ? demanda-t-il dans un souffle. »

— Oui, mais nous ne savons pas combien ni où. Nous sommes renseignés seulement sur les gens qui demeurent près d'un poste militaire, ou qui sont en rapport assez régulièrement avec nous d'une manière ou d'une autre, ce qui fait quelques milliers de personnes au maximum. Parmi elles, la natalité est descendue à environ la moitié du taux d'avant-guerre. Et plus de la moitié des naissances sont anormales.

— *Plus de la moitié...*

— Oui. Naturellement, ceux qui présentent des différences extrêmes meurent rapidement ou sont placés dans une institution que nous avons créée dans les Alleghanies [9]. Par contre, quelle attitude adopter envers des êtres viables si leurs parents les aiment quand même ? Un gosse avec des organes difformes, rudimentaires ou manquants, une structure interne altérée, une queue ou même quelque chose de pire... Ma foi, la vie ne sera pas pour lui un lit de roses, mais s'il est en mesure de survivre... Et de se perpétuer...

— Et un être d'apparence normale risque d'avoir une bizarrerie qui passera inaperçue, ou une caractéristique qui mettra des années à se révéler. Ou même un être normal sera porteur de gènes récessifs et les transmettra... Mon Dieu ! » L'exclamation était moitié blasphème moitié prière. « Mais comment est-ce arrivé ? Les gens ne se trouvaient pas tous près des zones atteintes par les bombes atomiques.

— Peut-être que non, bien qu'une quantité de survivants soient des rescapés de leur périphérie. Mais il y a eu cette première année, où tout le monde était sur les routes. On pouvait passer sans la voir assez près d'une région bombardée pour être contaminé. Et cette maudite poussière radioactive, transportée par le vent. Elle a une longue demi-vie [10]. Elle restera active pendant des dizaines d'années. En outre, comme dans toute culture qui s'effondre, la licence sexuelle était monnaie courante. L'est encore. Oh, pour se répandre, ça s'est répandu.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi cela s'est autant disséminé. Même ici.

— Ma foi, j'ignore les raisons pour ici. Je suppose qu'une bonne partie de la flore et de la faune locales sont originaires d'ailleurs. Ce coin est préservé. La région contaminée la plus proche est située à cinq cents kilomètres, derrière une barrière de montagnes. Il doit y avoir beaucoup d'îlots de ce genre où les conditions sont relativement normales. Il faut que nous les trouvions aussi. Mais ailleurs...

— La soupe est servie », annonça Elaine, qui sortit de la cuisine pour se rendre à la salle à manger avec un plateau rempli.

Les hommes se levèrent. Drummond regarda Robinson d'un air morne et dit d'une voix sans timbre : « O.K. Je vous aurai vos renseignements. Nous dresserons la carte des zones à mutations et des zones saines, nous recenserons la population et les ressources, nous finirons par recueillir toutes les données que vous voulez. Mais... qu'est-ce que vous allez faire après ?

— J'aimerais bien le savoir, répliqua Robinson, l'air hagard. J'aimerais bien le savoir. »

L'hiver régnait pesamment sur le Nord, un vaste ciel gris comme gelé au-dessus des ondulations blanches des plaines. Les trois derniers hivers étaient venus de bonne heure et avaient persisté longtemps. La poussière, la poussière contaminée des bombes qui restait suspendue dans l'atmosphère et réduisait la constante du soleil d'un ou deux centièmes meurtriers. Il y avait même eu quelques tremblements de terre, déclenchés par des bombes au bon endroit dans des parties du monde géologiquement instables. La moitié de la Californie avait été ravagée quand une bombe de sabotage avait provoqué un important glissement de la Faille de San Andreas. Et cela avait soulevé encore plus de poussière.

L'hiver de Fimbul, se dit tristement Drummond. *Le destin fatal annoncé par la prophétie. Mais non, nous survivons. Par contre, peut-être pas en tant qu'êtres humains...*

La plupart des gens étaient partis vers le sud et, là-bas, la surpopulation avait fait de la famine, de la maladie et de la lutte intestine les aspects ordinaires de la vie. Ceux qui s'étaient obstinés à rester par ici, et avaient eu de la chance avec leurs récoltes en dépit des parasites, se trouvaient dans une situation plus enviable.

Le jet de Drummond survola le cratère noir qui était tout ce qui subsistait des Villes Jumelles [11]. La radioactivité était encore assez forte pour fondre la neige et le creux ressemblait à l'orbite vide d'un crâne. Drummond soupira, mais il s'endurcissait au spectacle de la mort. Il y en avait tant. Seules comptaient désormais les affres de la vie qui lutte pour se maintenir.

Il concentra son attention dans le crépuscule sinistre, plongeant bas au-dessus des champs qui s'étendaient à perte de vue. Des carcasses calcinées de fermes, l'ossature de villes fantômes, les restes desséchés d'une terre contaminée par la poussière radioactive — mais des voyageurs avaient parlé devant lui d'une agglomération assez importante à proximité de la frontière canadienne, et il lui revenait de la découvrir.

La responsabilité de bien des choses lui avait incombé au cours des

six derniers mois. Il avait eu à dénicher les moyens de pratiquer son enquête, à organiser sa poignée d'assistants surmenés en équipe compétente et à se lancer dans cette longue chasse.

Ils n'avaient pas couvert le pays. C'était impossible. Leurs quelques avions étaient allés dans des régions choisies plus ou moins au hasard, pour tâcher d'établir une image représentative de la situation. Ils avaient exploré des coins perdus en montagne, en plaine et en forêt, nouant un contact avec des gens isolés, encore démoralisés, établis çà et là à l'écart. Dans l'ensemble, c'était plutôt fatigant qu'autre chose. La plupart étaient touchants dans leur joie de voir le moindre symbole de l'ordre, de la loi et de ces « jours anciens » qui semblaient paradisiaques. De temps à autre, cela ne se passait pas sans danger ni difficultés, quand ils se heurtaient à des groupes méfiants, moroses ou carrément hostiles n'éprouvant que suspicion pour un gouvernement qu'ils associaient au désastre, une fois même il y avait eu une bataille rangée avec des hors-la-loi sans attache. Néanmoins, le travail avait avancé et les préliminaires étaient maintenant presque terminés.

Les préliminaires... Cerner avec précision la situation était une tâche qui dépassait de beaucoup les possibilités qu'avait le pays entier de l'entreprendre actuellement. Mais Drummond possédait assez de faits pour une extrapolation valable. Lui et son équipe avaient réuni la majeure partie des données essentielles et commencé à les mettre en corrélation. En questionnant, en observant, en cherchant et trouvant, par tous les moyens qui leur tombaient sous la main, ils avaient rempli de notes leurs carnets. Et dans cette esquisse au tracé dépouillé de dessin chinois dont elle avait le réalisme absolu, la vérité était là.

Encore ce coin-là, puis je rentre, se dit Drummond pour la... millième ?... fois. Son cerveau s'enlisait dans l'automatisme à force de tourner dans le même cercle terrible sans découvrir d'issue. Robinson ne va pas aimer ce que je lui dirai, mais c'est bien ça. Et sombrement, lentement : Barbara, peut-être valait-il mieux que vous soyez partis comme ça, toi et les enfants. Vite, proprement, sans même vous en rendre compte. Ce monde-ci ne vaut pas grand-chose. Ce ne sera jamais plus le nôtre.

Il aperçut l'endroit qu'il cherchait, un enchevêtrement de bâtiments sur les rives gelées du Lac des Bois, et son jet descendit dans un murmure vers le sol blanc. Les histoires qu'il avait entendues concernant cette agglomération n'étaient pas trop encourageantes, mais il supposait qu'il s'en sortirait. De toute façon, les autres avaient ses renseignements, cela n'avait donc pas d'importance.

Quand il eut atterri dans la clairière juste à côté du bourg, en se servant des skis du jet, la plupart des habitants l'y attendaient. Dans l'obscurité grandissante, ils formaient un groupe dépenaillé à l'apparence sauvage, aux vêtements confectionnés sans art avec ce

qu'ils avaient pu trouver comme morceaux d'étoffe et de cuir. Les hommes barbus, aux yeux durs, étaient armés de gourdins, de coutelas et de quelques revolvers. En sortant de l'appareil, Drummond eut soin de garder les mains éloignées de son propre automatique.

« Salut, dit-il. Je viens en ami.

— Cela vaut mieux pour vous, grommela leur chef. Qui êtes-vous, d'où venez-vous et pourquoi ?

— Pour commencer, mentit Drummond avec aisance, je tiens à vous préciser que j'ai un autre homme avec un avion qui sait où je me trouve. Si je ne suis pas de retour dans un temps donné, il viendra avec des bombes. Toutefois, nous n'avons aucune intention de nuire ou de nous ingérer dans vos affaires. C'est une simple visite de courtoisie. Je suis Hugh Drummond, de l'armée des États-Unis. »

Ils assimilèrent cela avec lenteur. Visiblement, ils n'étaient pas bien disposés envers le gouvernement, mais ils redoutaient trop les avions et les armes pour se montrer ouvertement hostiles. Le chef cracha. « Combien de temps allez-vous rester ?

— Juste la nuit, si vous voulez bien me loger. Je paierai — il éleva en l'air un petit sac — avec du tabac. »

Leurs yeux étincelèrent et le chef dit : « Vous coucherez chez moi. Venez. »

Drummond lui donna le cadeau propitiatoire et partit avec le groupe. Cela ne lui plaisait guère de dispenser avec cette libéralité de tels inestimables agréments de la vie, mais la mission était plus importante. Et le chef semblait un peu radouci par les filaments bruns odorants. Il les flairait avec avidité.

« Je fume de l'écorce et de l'herbe, confia-t-il. Terrible.

— Pour ne pas dire plus », acquiesça Drummond. Il remonta le col de sa veste et frissonna. Le vent qui commençait à souffler était glacial.

« Qu'est-ce que vous venez faire ici au juste ? voulut savoir quelqu'un d'autre.

— Eh bien, simplement voir où en est la situation. Nous avons fait redémarrer le gouvernement et nous remettons les choses en état. Seulement nous avons besoin de savoir où sont les gens, ce dont ils ont besoin, et ainsi de suite.

— Veux pas entendre parler du gouvernement, marmotta une femme. C'est lui qui nous a attiré tout ça.

— Oh, allons. Nous n'avons pas demandé à être attaqués. » Drummond croisa mentalement les doigts. Il n'avait jamais su ni ne s'était soucié de savoir qui était à blâmer. Les deux côtés qui avaient laissé grandir jusqu'à l'hystérie la peur réciproque et les points de friction... En fait, il n'était pas certain que les États-Unis n'avaient pas envoyé les premières fusées, sur l'ordre de quelques fonctionnaires

agressifs ou pris de panique. Personne de vivant n'admettait être au courant.

« C'est le jugement de Dieu, pour les péchés de nos chefs, insista la femme. La peste, le feu mortel, tout ça, c'est-y pas prédit dans la Bible ? C'est-y pas que nous vivons les derniers jours du monde ?

— Peut-être. » Drummond fut content de s'arrêter devant une longue hutte basse. Les discussions religieuses étaient déjà un sujet brûlant dans le meilleur des cas et, à l'heure actuelle, avec pas mal de gens c'était de la dynamite.

Ils entrèrent dans le bâtiment meublé de façon primitive mais passablement confortable. Bon nombre s'y entassèrent avec eux. En dépit de leur méfiance, ils étaient curieux et quelqu'un venu d'ailleurs en avion était une rareté extraordinaire à cette époque.

Les yeux de Drummond allèrent discrètement de-ci de-là dans la pièce, notant des détails. Trois femmes — cela signifiait un retour au concubinage. Il fallait s'y attendre en un temps où les hommes étaient peu nombreux et où la force faisait la loi. Des ornements et des ustensiles, des outils et des armes de bonne qualité — oui, cela confirmait ce qu'il avait entendu dire. Ce n'était pas exactement un bourg de brigands, mais ils avaient dressé des embuscades aux voyageurs, pillé d'autres villages quand les temps étaient durs, et ils avaient établi une sorte de domination sur le pays environnant. Cela aussi était monnaie courante.

Sur le sol, il y avait une chienne qui allaitait une portée. Trois chiots seulement et l'un d'eux était dépourvu de poils, un autre n'avait pas d'oreilles et le dernier possédait davantage de doigts qu'il n'aurait dû. Parmi les enfants présents qui écarquillaient de grands yeux, plusieurs étaient âgés de deux ans ou moins et, presque sans exception notable, eux aussi étaient différents.

Drummond poussa un profond soupir et s'assit. En un sens, cela tranchait la question. Il avait compris depuis longtemps, et trouver des mutations ici, dans un endroit aussi éloigné de la destruction atomique, était en somme l'ultime preuve dont il avait besoin.

Il était obligé d'établir des relations cordiales, sinon il ne récolterait pas grands renseignements sur des choses comme la population, la production d'aliments et tout ce qu'il y avait d'autre à savoir. Forçant à sourire ses lèvres raidies, il sortit une gourde de sa veste. « Du whisky d'avant-guerre, annonça-t-il. Qui a envie d'une goutte ?

— Ah, si on en veut ! » La réponse fusa dans une douzaine de voix et de termes. La gourde circula, les hommes se bousculant en jurant et tendant la main pour la saisir. *Ce qu'ils brassent doit être rudement mauvais*, songea Drummond avec une ironie amère.

Le chef cria un ordre et une de ses femmes s'affaira devant le

fourneau primitif. « On vous prépare un peu de boustife, déclara-t-il d'un ton chaleureux. Et mon nom est Sam Buckman.

— Enchanté de faire votre connaissance, Sam. »

Drummond serra énergiquement la grosse patte velue. Il était nécessaire de démontrer qu'il n'était pas une petite nature, une espèce de gandin de la ville prêt à se laisser rouler dans la farine.

« C'est comment, ailleurs ? questionna quelqu'un peu après. Il y a si longtemps que nous n'avons pas de nouvelles...

— Vous n'avez pas perdu grand-chose », répliqua Drummond entre deux bouchées. La nourriture était vraiment bonne. Il esquissa brièvement un tableau de la situation. « Vous êtes dans des conditions matérielles supérieures à la plupart, conclut-il.

— Oui. Bien possible. » Sam Buckman gratta sa barbe broussailleuse. « Ce que je donnerais pour une lame de rasoir... ! Ce n'est pas facile, néanmoins. La première année, nous n'étions pas mieux lotis que les autres. Moi, je suis cultivateur, j'avais gardé quelques épis de maïs et un peu de blé et d'orge dans mes poches tout cet hiver-là, même quand je crevais de faim. Une bande de réfugiés affamés ont pillé ma ferme, mais j'ai réussi à m'échapper et j'ai fini par aboutir ici. L'année suivante, j'ai pris une ferme du coin qui était vide et je suis reparti de zéro. »

Drummond doutait que la ferme ait été abandonnée, mais ne dit rien. La simple survie l'emportait sur bien des considérations.

« D'autres sont venus s'installer ici, reprit le chef, rappelant ses souvenirs. Nous exploitons les terres ensemble. Nous y sommes obligés ; un seul homme ne parviendrait pas à se suffire à lui-même, pas avec les insectes, les maladies, les plantes qui se développent en toutes sortes de variétés inattendues, sans oublier les hors-la-loi qui traînent partout. Il n'y en a pas des quantités dans la région, n'empêche que l'hiver dernier nous avons mis en fuite des soldats ennemis. » Il en rayonnait de fierté, mais Drummond ne fut pas particulièrement impressionné. Une poignée de conscrits faméliques, gelés, perdus et désorientés sur le sol d'un pays ennemi, sans espoir de jamais retourner chez eux, n'étaient pas redoutables.

« Ça commence à s'arranger, tout de même, conclut Buckman. Nous tenons le bon bout. » Il fronça les sourcils en se rembrunissant, et un malaise palpable gagna la salle. « S'il n'y avait pas les naissances...

— Oui... les naissances. Les petits nés depuis peu. Même le bétail et les plantes. » Un vieil homme avait pris la parole, les yeux voilés par une expression frisant la folie. « C'est la marque de la Bête. Satan se déchaîne sur la terre...

— Tais-toi ! » Énorme, hérissé de colère, Buckman bondit de son siège et empoigna le vieillard par son cou décharné. « Tais-toi ou je t'assomme, espèce de menteur. Aucun fils de moi n'est marqué par le

diable.

— Ni de moi..., Ni de moi... » Le sourd grondement des voix s'égreña dans la hutte, morose et chargé de crainte.

« C'est le jugement de Dieu, je vous dis ! » La femme s'exclamait de nouveau sur un ton strident. « La fin du monde est proche. Préparez-vous à la seconde venue... »

— Toi, tu te tais aussi, Mag Schmidt », coupa Buckman avec hargne. Il se tenait les épaules courbées, ses bras noueux se balançaient, ses mains s'ouvraient et se fermaient, ses petits yeux injectés de sang jetaient des regards farouches dans la salle. « Ferme ta gueule et garde-la fermée. Ici, c'est encore moi le patron et si ça ne te plaît pas, fiche le camp. Je ne crois toujours pas que ce mioche en forme de sac que tu as eu soit tombé dans le lac par accident. »

La femme recula craintivement, les lèvres serrées. La salle s'emplit d'un silence d'orage. Un des bébés se mit à pleurer. Il avait deux têtes.

Lentement, lourdement, Buckman se tourna vers Drummond qui était assis sans bouger contre le mur. « Vous voyez ? demanda-t-il d'un ton morne. Vous voyez ce qu'il en est ? Peut-être qu'il s'agit de la malédiction de Dieu. Peut-être que le monde se meurt. Peux pas dire. Je sais seulement qu'il y a très peu d'enfants et que la plupart sont contrefaits. Cela va-t-il continuer ? Tous nos gosses seront-ils des monstres ? Devons-nous... tuer ceux-ci et espérer que nous aurons des bébés humains ? Qu'est-ce que c'est ? Que faut-il faire ? »

Drummond se leva. Il sentait sur ses épaules comme le poids des siècles, la lassitude sans bornes, absolue, d'avoir vu cette panique difficilement contenue et entendu cet appel désespéré trop souvent, bien trop souvent.

« Ne les tuez pas, dit-il. C'est le pire des meurtres et cela ne servirait à rien. Les bombes en sont la cause et vous ne pouvez pas l'enrayer. Vous continuerez à avoir des enfants comme ça, alors autant vous y habituer tout de suite. »

Par stratojet à propulsion atomique, le Minnesota n'était pas loin de l'Oregon et Drummond se posa dans la ville de Taylor vers midi le lendemain. Cette fois, aucune hâte pour mettre à couvert son appareil, et sur le flanc de la montagne s'ouvrait une balafre de terre nue à l'endroit où se construisait lentement un nouveau terrain d'atterrissage. Les hommes surmontaient leur terreur du ciel. Un autre péril leur restait à affronter maintenant et pour éviter celui-là il était vain de se cacher.

Drummond suivit à pas lents la grand-rue glacée pour se rendre au bureau central. Le froid était paralysant, l'intensité du gel, calme et impitoyable, pénétrait les vêtements, la chair et les os. Il ne faisait guère meilleur à l'intérieur. Les installations de chauffage étaient

encore de piètres improvisations.

« Vous voilà de retour ! » Robinson vint à sa rencontre dans l'antichambre, soudain galvanisé par l'impatience. Il était devenu maigre et nerveux, il paraissait avoir dix ans de plus, mais le besoin de savoir lui jaillissait par tous les pores. « Alors, comment ça se passe ? Comment ça se passe ? »

Drummond montra un carnet de notes volumineux. « Tout est là, dit-il d'un ton de mauvais augure. Tous les faits dont nous aurons besoin. Pas encore reliés officiellement entre eux, mais la conclusion est assez évidente. »

Robinson posa un bras sur son épaule et l'entraîna dans le bureau. Il sentit trembler la main du général, mais il s'était assis et avait bu quelque chose avant qu'ils reparlent travail.

« Vous avez fait du bon boulot, déclara le président avec chaleur. Quand le pays sera de nouveau organisé, je veillerai à ce que vous obteniez une médaille pour cela. Vos hommes dans les autres avions ne sont pas encore rentrés.

— Non, ils rassembleront des données pendant longtemps. La tâche ne sera pas terminée avant des années. Je n'ai ici qu'un aperçu, mais cela suffit. Cela suffit. » Les yeux de Drummond avaient de nouveau une expression hallucinée.

Robinson eut un pincement au cœur en croisant ce regard trop fixe. Il murmura d'une voix mal assurée : « C'est... mauvais ?

— Pire. Sur le plan matériel, le pays se relève. Mais sur le plan biologique nous sommes arrivés à un carrefour et nous avons pris la mauvaise route.

— Que voulez-vous dire ? *Que voulez-vous donc dire ?* »

Drummond y alla carrément, le lui assenant aussi sec et raide qu'un coup de baïonnette. « La natalité dépasse un peu la moitié du taux d'avant-guerre, annonça-t-il, et environ soixante-quinze pour cent de toutes les naissances sont des mutants, dont les deux tiers peut-être sont viables et vraisemblablement fertiles. Naturellement, cela n'inclut pas les caractéristiques lentes à mûrir ou celles indécélables par observation à l'œil nu, ou encore les gènes récessifs altérés qui doivent être contenus dans une quantité de zygotes [12] par ailleurs normaux. Et cela se vérifie partout. Il n'y a pas d'endroits épargnés...

— Je vois », dit Robinson au bout d'un long moment. Il hocha la tête comme un homme qui vient de recevoir un coup de matraque et qui ne s'en rend pas encore bien compte. « Je vois. La raison...

— Est évidente.

— Oui. Le passage dans des zones contaminées par la radioactivité...

— Heu, non. Cela n'en expliquerait qu'une petite partie. Mais...

— Peu importe. Le fait est là, c'est suffisant. Il faut que nous

décisions des mesures à prendre.

— Et vite. » Les mâchoires de Drummond se contractèrent. « Cela ruine notre culture. Nous avons au moins préservé notre continuité historique, mais maintenant même cela est en train de disparaître. Les gens deviennent fous à voir les naissances monstrueuses se succéder. La peur de l'inconnu frappe des esprits encore ébranlés par la guerre et ses répercussions immédiates. La frustration de la paternité et de la maternité est peut-être l'instinct le plus fondamental de tous. Cela conduit à l'infanticide, à l'abandon, au désespoir, c'est un cancer à la racine de la société. Nous devons réagir.

— Comment ? Comment ? » Robinson contemplait ses mains d'un regard hébété.

« Je ne sais pas. Le chef, c'est vous. Peut-être une campagne éducative, bien que cela semble difficilement réalisable. Peut-être une accélération de votre programme pour rétablir l'unité du pays. Peut-être... Je ne sais pas. »

Drummond bourra sa pipe. Il arrivait au bout de son tabac, mais aimait mieux fumer longuement même un nombre limité de fois plutôt que d'aspirer souvent quelques maigres bouffées.

« Bien entendu, reprit-il d'un ton pensif, cela ne s'arrêtera probablement pas là. Il nous faudra au moins une génération sinon plus pour le voir, mais j'imagine assez bien les mutants formant une société. Cela vaudrait mieux pour eux, car ils seront plus nombreux que les humains. Le problème est que si nous nous contentons de laisser aller les choses, on ne peut pas dire où elles iront. La situation est sans précédent. Nous risquons d'aboutir à une culture de variations spécialisées, ce qui serait très mauvais du point de vue de l'évolution. Il y aurait lutte entre types de mutants ou avec les humains. Les croisements risqueraient de produire des monstres pires, notamment quand les gènes récessifs accumulés commenceront à se manifester. Robinson, si nous voulons avoir une influence sur ce qui se passera dans les quelques siècles à venir, nous devons réagir vite. Autrement, c'est la boule de neige qui échappe à tout contrôle.

— Oui, oui, nous devons agir sans tarder. Et fermement. » Robinson se redressa dans son fauteuil. La résolution durcissait son expression, mais ses yeux fixaient le vide. « Nous sommes mobilisés, reprit-il. Nous avons les hommes, les armes et l'organisation. Ils ne seront pas capables de résister. »

Le froid de cendre des sentiments de Drummond fut ébranlé, mais c'était par une atroce crispation de peur. « À quoi pensez-vous ? jeta-t-il sèchement.

— À la mort raciale. À faire stériliser tous les mutants et leurs parents n'importe où et quand ils seront dépistés.

— Vous êtes fou ! » Drummond bondit de son fauteuil, empoigna Robinson aux épaules par-dessus le bureau et le secoua. « Vous... voyons, c'est impossible ! Vous provoquerez la révolte, la guerre civile, la débâcle finale.

— Pas si nous nous y prenons bien. » De petites perles de sueur constellaient le front du général. « Cela ne me plaît pas plus qu'à vous, mais il le faut sinon la race humaine est perdue. Les naissances normales une minorité... » Il se dressa, haletant. « J'y ai longtemps réfléchi. Vos faits ont simplement confirmé ce que je soupçonnais. Il n'y a plus qu'à tirer l'échelle. Vous ne comprenez donc pas ? La marche de l'évolution doit être lente. La vie n'a pas été conçue pour un tel paroxysme de changement. À moins que nous ne parvenions à sauver la vraie souche humaine, elle sera absorbée et la différenciation continuera jusqu'à ce que l'humanité soit un rassemblement de monstres, probablement interstériles. Ou... il doit y avoir une quantité de gènes récessifs mortels. Dans une vaste population, ils peuvent s'accumuler sans qu'on s'en aperçoive jusqu'à ce que pratiquement tout le monde en possède, alors ils commenceront à se manifester d'un seul coup. Nous serons exterminés. C'est déjà arrivé chez les rats et d'autres espèces. Si nous éliminons maintenant la souche des mutants, nous pouvons encore sauver la race. Ce ne serait pas cruel. Nous avons des techniques de stérilisation rapides et indolores qui ne détruisent pas l'équilibre endocrinien. Mais il faut le faire ! » Sa voix monta au registre d'un cri âpre et aigu, se cassa. « Il faut le faire ! »

Drummond le gifla, avec force. Robinson emplît ses poumons dans une longue aspiration haletante, s'assit et se mit à pleurer — et c'était en quelque sorte la vision la plus horrible qui puisse exister. « Vous êtes fou, dit l'aviateur. Vous êtes devenu cinglé à force de ruminer cela tout seul ces six derniers mois, sans renseignements précis ni possibilités d'agir. Vous avez perdu toute perspective.

» Nous ne pouvons pas recourir à la violence. D'abord, elle détruirait irrémédiablement notre culture qui chancelle au bord de l'effondrement et elle la transformerait en combat à outrance de chiens enragés. Nous ne le gagnerions même pas, ce combat. Nous sommes inférieurs en nombre et nous serions dans l'incapacité d'imposer notre loi à un continent, voire à une planète. Et rappelez-vous ce que nous avons dit une fois, qu'il fallait abandonner la méthode barbare d'antan pour faire des choix, parce qu'elle n'apporte jamais de bonne solution ? Ce serait faire fi d'une leçon qui nous a été inculquée brutalement il y a moins de trois ans. Nous retournerions à l'état d'animaux... pour finir par être exterminés.

» Et d'ailleurs, continua-t-il à mi-voix, cela ne nous avancerait pas. Des mutants continueraient à naître quand même. Le poison est partout. Des parents normaux engendreront des mutants à un moment

ou à un autre. Il nous faut admettre le fait et vivre avec, voilà tout. La *nouvelle* race humaine y sera bien obligée.

— Excusez-moi. » Robinson releva son visage qu'il avait caché dans ses mains. C'était un visage pénible à voir, blême et vieilli, mais son expression était calme. « Je... j'ai perdu les pédales. Vous avez raison. J'ai réfléchi à tout cela, je me suis angoissé, posé des questions, j'ai vécu et respiré avec, j'ai passé des nuits blanches et quand je finissais par dormir j'en rêvais. Je... oui, je comprends votre point de vue. Et vous avez raison.

— N'en parlons plus. Vous avez subi une tension effarante. Trois ans sans une seconde de repos et la responsabilité d'une nation, et maintenant ça... Tout le monde a le droit d'être un peu déboussolé, c'est sûr. Nous finirons bien par trouver une solution.

— Oui, naturellement. » Robinson versa deux rasades d'alcool et avala la sienne d'un trait. Il se mit à arpenter la pièce de long en large et sa formidable compétence lui revint en vagues de force et d'assurance. « Voyons... L'eugénisme [13], bien sûr ! Si nous nous y attaquons d'arrache-pied, nous aurons la nation étroitement organisée d'ici dix ans. Alors... ma foi, je ne crois pas réalisable d'empêcher les mutants de se marier entre eux, mais nous pouvons sûrement édicter des lois pour protéger les humains et encourager leur propagation. Comme les mutations extrêmes sont probablement interstériles de toute façon et que la plupart des mutants sont handicapés d'une manière ou d'une autre, quelques générations devraient suffire pour que les humains redeviennent totalement dominants. »

Drummond fronça les sourcils. Il était soucieux : Cela ne ressemblait pas à Robinson d'être déraisonnable. Dans l'esprit du général s'était formé comme un point aveugle en ce qui concernait ce problème, le plus fondamental de tous les problèmes humains. Il dit d'une voix lente : « Cela ne marchera pas non plus. Premièrement, ce serait difficile à imposer et à appliquer. Deuxièmement, nous reprendrions à notre compte la vieille notion du *Herrenvolk* [14]. Les mutants sont inférieurs, les mutants doivent être maintenus à leur place... pour faire respecter ce principe, surtout par une majorité, il vous faudrait un État entièrement totalitaire. Troisièmement, cette solution-là ne serait pas viable non plus, parce que le reste du monde, presque sans exception, n'est pas soumis à ce genre de régime et nous ne serons pas en position d'exercer une telle autorité avant longtemps... des générations. D'ici là, les mutants auront dominé partout là-bas et, s'ils s'irritent de la façon dont nous traitons chez nous les leurs, nous ferons bien de courir nous mettre à l'abri.

— Vous présumez beaucoup. Comment savez-vous si ces centaines ou ces milliers de types divers vont agir de concert ? Ils se ressemblent encore moins entre eux qu'ils ne ressemblent aux humains. On

pourrait les opposer les uns aux autres.

— Peut-être. Seulement, ce serait repartir sur le vieux chemin de la trahison et de la violence, le chemin de l'Enfer. Inversement, si chaque pas-tout-à-fait-humain est qualifié de "mutant", comme s'il appartenait à une classe différente, il se croira différent et agira en conséquence à l'égard de l'ensemble des "humains". Non, la seule solution de bon sens — *de survie* — est d'abandonner totalement le préjugé de classe et la haine raciale pour œuvrer en tant qu'individus. Nous sommes tous... eh bien, des habitants de la Terre et la répartition en classes est meurtrière. Nous sommes tous obligés de vivre les uns avec les autres et autant vaudrait en prendre notre parti.

— Oui... oui, c'est juste aussi.

— Au demeurant, je le répète, n'importe quelle tentative de cet ordre ne servirait à rien. La Terre entière est atteinte par la mutation. Cela durera longtemps. Même les souches humaines les plus pures produiront des mutants.

— Heu-oui, c'est vrai. Le mieux que nous ayons à faire semble donc de repérer toutes ces souches et de les ramener dans les quelques régions saines qui restent. Cela fera une petite population humaine, mais au moins elle sera *humaine*.

— Je vous le dis, c'est impossible, scanda Drummond. Il n'y a pas d'endroit épargné. Pas un seul. »

Robinson suspendit ses allées et venues de lion en cage et le regarda comme on toise un adversaire à combattre. « Vraiment ? dit-il d'une voix presque grondante. Pourquoi ? »

Drummond le lui expliqua, ajoutant d'un ton incrédule : « Vous saviez sûrement cela. Vos physiciens ont dû en mesurer la quantité. Vos médecins, vos ingénieurs, ce généticien que je vous ai déniché. Vous avez manifestement appris de lui une bonne partie de ces renseignements biologiques que vous m'avez assenés. Ils ont tous dû vous dire la même chose. »

Robinson secoua la tête avec obstination. « Cela ne se peut pas. Ce n'est pas rationnel. La concentration ne serait pas assez forte.

— Voyons, pauvre idiot, vous n'avez qu'à regarder autour de vous. Les plantes, les animaux... Il n'y a pas eu de naissances à Taylor ?

— Non. La ville est encore principalement peuplée d'hommes, mais les femmes commencent à s'y installer en petit nombre et plusieurs bébés sont en route... » Le visage de Robinson se crispa soudain de désespoir. « Elaine est sur le point d'accoucher. Elle est ici, à l'hôpital. Comprenez donc, notre autre enfant est mort de la peste. Celui-ci est tout ce que nous avons. Nous voulons qu'il grandisse dans un monde affranchi du besoin et de la peur, un monde paisible et raisonnable où il pourra jouer, rire et devenir un homme, pas une bête crevant de faim dans une caverne. Vous et moi, nous n'en avons plus pour

longtemps. Nous sommes la vieille génération, celle qui a détruit le monde. C'est à nous de le rebâtir, puis de nous retirer pour laisser nos enfants en jouir. L'avenir est à eux. Il faut que nous le préparions pour eux. »

Une intuition soudaine paralysa Drummond pendant de longues secondes. La compréhension vint, puis la pitié et une curieuse douceur qui métamorphosa sa figure hâve aux traits osseux.

« Oui, murmura-t-il, je vois, oui. Voilà pourquoi vous vous consacrez tout entier à travailler pour construire un monde normal, un monde sain. Voilà pourquoi vous avez failli devenir fou quand cette menace s'est précisée. Voilà... voilà pourquoi vous ne pouvez pas, vous ne pouvez absolument pas admettre... »

Il prit l'autre homme par le bras et le guida vers la porte. « Venez, dit-il. Allons voir comment ça se passe pour votre femme. Peut-être qu'en chemin nous lui trouverons des fleurs. »

Le froid silencieux les assaillit de ses morsures tandis qu'ils descendaient la rue. La neige crissait sous leurs pas. Elle était déjà encrassée par les fumées et les poussières de la ville mais, au-dessus de leurs têtes, le ciel était incroyablement pur et bleu. Leur souffle sortait en volutes blanches de leurs bouches et de leurs narines. Les bruits d'hommes affairés à reconstruire parvenaient faiblement jusqu'à eux entre les montagnes qui les dominaient.

« Est-ce que nous ne pourrions pas émigrer sur une autre planète, dites-moi ? » questionna Robinson qui répondit lui-même : « Non, actuellement nous n'avons pas l'organisation ni les ressources nécessaires pour installer une colonie. Il faut nous débrouiller sur la Terre. Quelques endroits sûrs — il y en a sûrement en dehors de celui-ci — pour héberger les vrais humains jusqu'à ce que la période de mutation soit finie. Oui, c'est faisable.

— Il n'y a de sécurité nulle part, insista Drummond. Existerait-il même des endroits épargnés que les mutants l'emporteraient toujours en nombre sur nous. Votre généticien a-t-il une idée sur la façon dont cette situation évoluera sur le plan biologique ?

— Il ne sait pas. Sa spécialité comporte encore une grande part d'inconnu. Il peut émettre une hypothèse intelligente, pas plus.

— Hmm. En tout cas, notre problème est d'apprendre à vivre avec les mutants, d'accepter quiconque en tant que... qu'habitant de la Terre... quelle que soit son apparence, de cesser de penser que la violence ou l'intrigue ont jamais, résolu quoi que ce soit, de bâtir une culture fondée sur le bon sens individuel. C'est drôle, poursuivit Drummond d'un ton rêveur, que les vertus idéalistes, la tolérance, la sympathie, la générosité, soient devenues les conditions essentielles nécessaires à la simple survie. Je suppose que cela a toujours été vrai,

mais il a fallu la mort de la moitié de la planète et la fin d'une ère biologique pour nous amener à voir ce simple petit fait. L'œuvre à accomplir est colossale. Nous avons un demi-million d'années de brutalité et de cupidité, de superstition et de préjugés à vaincre en quelques générations. Si nous échouons, l'humanité est perdue. Néanmoins, nous devons tenter l'aventure. »

Ils dénichèrent des fleurs, en pot, dans une maison. Robinson les paya avec ce qui lui restait de tabac. Quand il atteignit l'hôpital, il transpirait. Tout en marchant, il avait la sueur qui lui gelait sur la figure.

L'hôpital était le bâtiment le plus important de la ville et il était assez bien équipé. Une infirmière les accueillit à leur entrée.

« Je m'apprêtais à vous envoyer chercher, général Robinson, dit-elle. Le bébé est en route.

— Comment... va-t-elle ?

— Bien, jusqu'à présent. Veuillez attendre ici, je vous prie. »

Drummond se laissa choir dans un fauteuil et observa d'un œil hagard Robinson qui allait et venait d'un pas saccadé. *Le pauvre diable. Pourquoi les futurs pères sont-ils censés être si comiques ? C'est comme de rire d'un homme soumis à la torture. Moi je sais, Barbara, je sais.*

« Ils ont des anesthésiques, murmura le général. Ils... Elaine n'a jamais été très forte.

— Elle s'en tirera très bien. » *C'est l'après qui m'inquiète.*

« Oui... oui... Mais combien de temps, combien de temps ?

— Cela dépend. Ne vous en faites pas. » Avec un violent effort sur lui-même, Drummond fit un sacrifice pour un homme envers qui il éprouvait de la sympathie. Il bourra sa pipe et la lui tendit. « Tenez, fumez donc, cela vous remettra.

— Merci. » Robinson tira nerveusement des bouffées.

Les minutes passaient avec lenteur et Drummond se demanda vaguement comment il s'y prendrait quand... cela... se produirait. Cela n'arriverait pas nécessairement. Cependant les chances étaient toutes contre une solution aussi simple. Il n'était pas psychologue. Mieux valait laisser les choses suivre leurs cours.

L'attente cessa enfin. Un médecin sortit, semblable à quelque mystérieux grand prêtre dans ses vêtements blancs. Robinson resta planté devant lui, immobile.

« Vous êtes un homme brave », dit le médecin. Son expression quand il enleva son masque était dure et fermée. « Il vous faudra tout votre courage.

— Elle... » C'était à peine un son humain, ce croassement.

« Votre femme se porte bien. Par contre, le bébé... »

Une infirmière apporta la petite forme vagissante. C'était un garçon. Mais il avait comme membres des tentacules caoutchouteux

terminés par des doigts sans os.

Robinson regarda et quelque chose s'éteignit en lui à ce moment-là. Quand il se détourna, son visage était mort.

« Vous avez de la veine », dit Drummond, qui le pensait réellement. Il avait vu trop d'autres mutants. « Au bout du compte, pour peu qu'il arrive à se servir de ses mains, il se débrouillera très bien. Il sera même avantage en ce qui concerne certains genres de travaux. Ce n'est pas une difformité, à proprement parler. Si rien d'autre ne cloche, vous avez un bel enfant.

— *Si !* On ne sait jamais avec les mutants.

— D'accord, mais vous avez du cran, Elaine et vous. Ensemble, vous vous en sortirez. »

L'espace d'un instant, Drummond éprouva une intense désolation intime. Il reprit, peut-être pour masquer cette sensation de deuil :

« Je vois pourquoi vous n'avez pas compris le problème. Vous *ne le vouliez pas*. C'était un blocage psychologique, supprimant un fait que vous n'osiez pas envisager. Au fond, ce garçon est le centre de votre vie. Vous étiez incapable de considérer la vérité le concernant, alors votre subconscient a refusé net de vous laisser réfléchir rationnellement à la question.

« Maintenant, vous savez. Maintenant, vous vous rendez compte qu'il n'y a pas d'endroit privilégié, en aucun point de la planète. La seule multiplicité fantastique de naissances de mutants dans la première génération aurait pu vous l'indiquer. La plupart de ces nouvelles caractéristiques sont récessives, ce qui implique qu'il faut que l'un et l'autre des parents les aient pour qu'elles apparaissent dans le zygote. Toutefois, les changements génétiques sont aléatoires, si l'on excepte une tendance à adopter des formes approximativement semblables. Voyez le trèfle à quatre feuilles, par exemple. Songez combien grand doit être le nombre total de ces changements pour produire tellement de mutations correspondantes en un ou deux ans. Imaginez quelles quantités innombrables de récessifs il doit y avoir, qui n'existent que dans les structures de gènes jusqu'à ce que leurs homologues se présentent. Nous sommes obligés de courir le risque que quelque chose de vraiment redoutable s'accumule. Nous ne le saurons jamais que trop tard.

— La poussière...

— Oui. La poussière radioactive. Elle est colloïdale, en suspension, d'autres innombrables radiocolloïdes se sont formés quand les bombes ont explosé, et le sol a pris des formes isotopiques instables près des cratères. Sans oublier sûrement aussi des gaz radioactifs. Le poison est répandu maintenant dans le monde entier, éparpillé par le vent et les courants aériens. Les colloïdes peuvent rester suspendus indéfiniment dans l'atmosphère.

« La concentration n'est pas forte au point de supprimer toute vie, encore qu'un physicien m'ait dit que d'après ses mesures elle est très proche de la limite dangereuse et qu'il y aura probablement beaucoup de cancers. Mais elle est partout. Dans chaque bouffée d'air que nous respirons, dans chaque miette que nous mangeons et chaque goutte que nous buvons, dans chaque motte de terre sur laquelle nous marchons, la poussière radioactive est présente. Elle est dans la stratosphère, elle descend droit jusqu'à la surface et certainement à une bonne distance au-dessous. Nous ne pourrions lui échapper qu'en nous cloîtrant dans des abris à air conditionné et en portant des combinaisons spatiales chaque fois que nous sortirions et, dans les conditions actuelles, c'est impossible.

« Auparavant, les mutations étaient rares parce qu'il fallait qu'une particule chargée avance très près d'un gène et agisse à toute vitesse pour que son effet électromagnétique provoque des changements physico-chimiques, puis il fallait que le chromosome en question entre dans le cycle de reproduction. À présent, les particules chargées et les rayons gamma qui en fabriquent toujours davantage sont partout. Même à un taux de concentration relativement bas, on peut parier presque à coup sûr qu'un organisme donné aura des cellules modifiées tellement nombreuses qu'au moins une produira un mutant. Il y a même une forte chance qu'existent des rencontres de gènes récessifs semblables dans la première génération, comme nous l'avons vu. Personne n'est à l'abri, aucun endroit n'est épargné.

— Le généticien estime que de vrais humains subsisteront.

— Quelques-uns, vraisemblablement. En somme, la radioactivité n'est pas trop concentrée et elle diminue progressivement. Mais cela demandera cinquante ou cent ans pour que le processus tombe à un niveau insignifiant et, d'ici là, la lignée pure sera nettement en minorité. Et il y aura encore tous ces gènes récessifs disponibles, prêts à entrer dans la danse.

— Vous aviez raison. Nous n'aurions jamais dû créer la Science. Elle a entraîné le crépuscule de la race.

— Je n'ai jamais dit ça. La race a suscité sa propre destruction, par un mauvais usage de la Science. Notre culture était scientifique, de toute façon, à part son fondement psychologique. C'est à nous de franchir cette étape, la dernière et la plus difficile. Si nous le faisons, la race a encore une chance de survivre. »

Drummond poussa Robinson vers la porte du fond. « Vous êtes épuisé, vanné, prêt à tout lâcher. Entrez voir Elaine. Transmettez-lui mes amitiés. Puis prenez un long repos avant de recommencer à travailler. Je suis toujours d'avis que vous avez un beau petit. »

Machinalement, le président *de facto* des États-Unis quitta la pièce. Hugh Drummond le suivit des yeux et resta un instant le regard fixe,

puis il sortit dans la rue.

Tomorrow's Children
Traduit par Ariette Rosenblum

ÉPILOGUE

Après l'apocalypse, la Terre s'est transformée. Il pourrait s'agir de l'apocalypse de la nouvelle précédente, ou bien d'une autre aux conséquences identiques. L'humanité a survécu, mais son monde lui est devenu étranger.

La peinture que fait Anderson de cette Terre du futur est l'une des plus curieuses qu'un écrivain ait jamais imaginée. Il l'étaye cependant d'un raisonnement scientifique qui ne fait qu'en alourdir l'horreur.

I

Son nom était une série d'impulsions radioélectriques. Converti en leur équivalence en ondes sonores, ce nom aurait été un affreux grincement ; aussi, puisque comme toute conscience il était le centre de son propre système de coordonnées, appelons-le Zéro.

Ce jour-là, il était sorti chasser. Les réserves d'énergie étaient basses dans la caverne. Cet autre que l'on pourrait de façon appropriée désigner par Une, car c'était l'occupant le plus important de l'univers de Zéro, n'avait pas réclamé. Mais point n'en était besoin. Lui aussi avait ressenti une diminution de potentiel. Les accumulateurs croissaient en abondance dans le voisinage, seulement il fallait traiter une quantité extravagante de ces éléments pour recharger Une pendant qu'elle concevait. Les mobiles avaient une énergie plus concentrée. Et, bien sûr, ils étaient plus hautement organisés. Des pièces entières pouvaient être détachées du corps d'un mobile et utilisées par Une, sans guère de modifications pour ne pas dire aucune. Zéro lui-même, tout en ayant des exigences de fonctionnement moindres, avait envie d'une charge plus aisée à assimiler que celle fournie par les accumulateurs.

Bref, tous deux avaient besoin d'un changement de nourriture.

Les proies ne s'approchaient plus de la caverne. Les cent dernières années avaient enseigné que c'était dangereux. Éventuellement, Zéro le savait, il devrait déménager. Seulement la pensée d'aider Une sur des kilomètres et des kilomètres de terrain abrupt, embroussaillé et

dangereux, l'incitait à attendre. Il y avait sûrement encore de gros mobiles à découvrir dans un rayon de quelques jours autour de sa résidence actuelle. Avec l'aide d'Une, Zéro assujettit sur ses épaules un porte-fardeaux, prit en main des armes et, vers le coucher du soleil, il se mit en route.

Le ciel était encore clair quand Zéro trouva une piste : des quartz brisés pas encore cicatrisés, de l'écorce sciée sur plusieurs troncs, une trace de lubrifiant. Réglant ses récepteurs sur leur plus forte sensibilité, il vérifia toutes les bandes généralement rendues bruyantes par les mobiles. Il capta une conversation à basse amplitude entre deux personnes à cent cinquante kilomètres de là, transmise d'aussi loin par quelque caprice atmosphérique ; plus près, il perçut les impulsions de petites choses trottinantes, ne valant pas une chasse ; un objet volant fila au-dessus de lui de toute la vitesse de ses réacteurs et emplit brièvement de parasites sa perception. Mais aucune vibration en provenance du gros mobile. Celui-ci devait être passé là depuis longtemps et se trouver à présent hors de portée de réception.

Bah, il n'avait qu'à suivre la piste, il rattraperait à la longue le lourd scieur. C'était sans doute un scieur — Zéro en reconnaissait les traces — et cela valait une poursuite prolongée. Zéro effectua une rapide vérification de son appareillage. Toutes les pièces semblaient en bon état. Il se mit en marche, à grands pas qui ne pouvaient manquer à la longue de rejoindre n'importe quoi se déplaçant sur des chenilles.

Le crépuscule s'effaça. Une lune presque pleine s'éleva au-dessus des montagnes comme un petit oculaire froid. Des vapeurs nocturnes rougeoyaient en masses et en écharpes sur fond de ciel noir pourpré où des étoiles scintillaient dans le spectre optique et bruissaient et chantaient dans les longueurs d'ondes radioélectriques. La forêt miroitait par ses alliages, scintillait de reflets glacés par ses mouchetures de silicate. Du vent soufflait au-dessus de lui à travers les panneaux absorbeurs de radiations, les faisant tinter les uns contre les autres ; un fouisseur vrombissait, un défricheur écrasait sur son passage des cristaux fins comme de la dentelle, une rivière dévalait le long d'une gorge, dans un bouillonnement froid, vers la vallée au-dessous.

Zéro avançait en zigzaguant entre les troncs, les poutrelles et les barres articulées avec l'aisance d'une longue pratique et, ce faisant, restait surtout attentif à ses récepteurs radio. Il y avait quelque chose de bizarre dans les hautes fréquences de communication ce soir, une note brève de temps à autre... une série de notes, des voix, des ronronnements qui ne ressemblaient à rien de ce qu'il avait entendu auparavant ou dont il avait entendu parler... mais le monde était un mystère. Nul n'était jamais allé au-delà de l'océan à l'ouest ou des

montagnes à l'est. Finalement, Zéro cessa d'écouter et se concentra sur sa traque. C'était difficile, avec ses détecteurs optiques rendus en grande partie inopérants par l'obscurité, et il progressait lentement. Une fois, il saigna une pousse de cylindre pour avoir du lubrifiant et, une autre fois, il dilua ses acides en buvant de l'eau. À plusieurs reprises, il sentit une polarisation dans ses cellules énergétiques et il s'arrêta un moment pour la laisser se dissiper : il se reposa.

L'aube pâlit le ciel au-dessus des lointains pics enneigés et peu à peu le peignit de rouge. Des volutes de brume remontèrent du fond de la vallée le long des pentes, sentant l'humidité et le sulfure. Zéro était de nouveau en mesure de voir la piste et il se mit à avancer avec ardeur.

C'est alors que l'étrangeté se manifesta de nouveau — plus fort.

Zéro se laissa glisser vers le sol. La grille de son détecteur pivota vers le ciel. Oui, les vibrations venaient d'en haut. Elles continuèrent à s'amplifier. Il ne tarda pas à les identifier comme étant semblables au bruit radio associé au fonctionnement d'un mobile. Mais elles différaient de tous les types qu'il connaissait. Et il y avait autre chose, un grincement râpeux et intermittent, comme si Zéro avait aussi capté la friture à la limite d'un faisceau d'ondes courtes modulées...

Le son l'assaillit.

Au début, ce fut le plus grêle des sifflements, haut et froid au-dessus des nuages de l'aube. Mais en quelques secondes il grossit en un rugissement qui secoua la terre, se réverbéra dans les montagnes et fit résonner les panneaux solaires jusqu'à ce que toute la forêt retentisse. La tête de Zéro devint une chambre d'échos ; le vacarme semblait projeter son cerveau d'un côté sur l'autre. Il tourna vers le ciel des détecteurs ahuris, horrifiés. Et il vit la chose descendre.

Pendant un instant, follement, il crut que c'était un volant. Elle en avait la longue forme fuselée et les ailerons effilés. Mais aucun volant n'avait jamais plongé vers la Terre sur une queue de flamme multicolore. Aucun volant n'occultait une aussi monstrueuse portion de ciel. Alors que la chose devait être encore à plus de trois kilomètres !

Il sentit la destruction quand la chose se posa, les cadres brisés, les cristaux fondus, un petit fouisseur écrasé dans sa tanière, et comme une vague d'angoisse à travers la forêt. Il se jeta à plat sur le sol et se cramponna des quatre mains à sa raison. Le silence qui suivit, une fois le monstre posé, fut comme un ultime coup de tonnerre.

Avec lenteur, Zéro redressa la tête. Ses perceptions s'éclaircirent. Un arc de soleil surgit par-dessus la sierra. Il trouva presque révoltant que le soleil se lève comme si rien ne s'était produit. La forêt demeurait silencieuse, à peine distinguait-on un bourdonnement radio.

Les derniers échos allèrent s'éteindre derrière les montagnes.

Un peu de résolution : ce n'était pas le moment de se préoccuper de sa propre existence. Zéro lança le maximum de courant dans son émetteur : *Alerte, alerte ! Toutes les personnes qui reçoivent, préparez-vous à retransmettre. Alerte !*

À une distance d'environ soixante-cinq kilomètres, l'être que l'on pourra appeler Deux répondit, accroissant en même temps la puissance du courant : « C'est toi, Zéro ? J'ai remarqué quelque chose de bizarre dans la direction de chez toi. Que se passe-t-il ? »

Zéro ne répliqua pas aussitôt. D'autres appels arrivaient, un afflux de voix dans sa tête — venant de sommets montagneux, de collines et de plaines, de cabanes, de tentes et de cavernes — chasseurs, mineurs, agriculteurs, ratisseurs de mer, carriers, outilleurs devinrent soudain une unité. Mais il était en train d'émettre vers son propre foyer : « Reste à l'intérieur, Une. Conserve de l'énergie. Je suis indemne, je serai prudent, reste cachée et attends mon retour. »

« Silence ! » lança une stridence que tous reconnurent comme émanant de Cent. Il était le plus vieux d'entre eux, il avait probablement passé par un total d'une demi-douzaine de corps. Une polarisation irréversible avait un peu ralenti ses facultés mentales, les avait émoussées, mais la sagesse de son âge persistait et il présidait leurs conseils. « Zéro, raconte ce que tu as observé. »

Le chasseur hésita. « Ce n'est pas facile. Je suis à... » Il décrivit le lieu. (« Ah, oui, murmura Cinquante-Six, près de la grande coulée de galène. ») « La chose ressemble un peu à un objet volant, mais est énorme, trente mètres de long ou plus. Elle est descendue à trois kilomètres environ au nord d'ici sur un jet incandescent et elle est maintenant silencieuse. J'ai cru percevoir un signal radio. Si c'est le cas, le cri ne ressemble à aucun jamais émis par un mobile.

— De cette région, ajouta judicieusement Cent. Mais la chose doit venir de très loin. A-t-elle l'air dangereuse ?

— Son réacteur est destructeur, dit Zéro, mais rien de cette taille avec des ailerons relativement aussi étroits ne pourrait descendre en vol plané. Ce qui me fait douter que ce soit un prédateur.

— Accus-leurre, lança Huit.

— Hein ? Que veux-tu dire ? questionna Cent.

— Eh bien, si des accus-leurres sont capables d'émettre des signaux assez puissants pour maîtriser n'importe quel petit mobile qui s'approche et l'obliger à entrer dans leurs broyeurs, peut-être cette chose possède-t-elle la même faculté. Alors, à en juger par ses dimensions, son leurre doit avoir une portée formidable et de près il est en mesure de subjuguier de gros mobiles. Qui sait même aussi des personnes. »

Quelque chose comme un frisson courut le long de la bande de

communication.

« C'est probablement juste un broutard, dit Trois. Dans ce cas... » Son signal cessa d'être perceptible, mais la pensée se poursuivait dans tous leurs cerveaux partiellement reliés : *Un mobile de cette taille ! Des mégawattheures dans sa batterie. Des centaines ou des milliers de pièces utilisables. Des tonnes de métal. Cent, ton arrière-grand créateur se rappelait-il un gibier pareil dans les millénaires fabuleux ?*

Non.

S'il est dangereux, il doit être détruit ou chassé d'ici. S'il ne l'est pas, il doit être réparti entre nous. Dans l'un et l'autre cas, il doit être attaqué !

Cent confirma la décision : « Que toutes les personnes mâles prennent des armes et se dirigent vers le lieu de ralliement, à la Clairière Rompue, au-dessus de la rivière Goût-de-Cuivre. Zéro, suis le gibier d'aussi près que cela semble faisable, observe de ton mieux, mais garde le silence à moins que quelque chose de tout à fait imprévisible ne se produise. Quand nous serons rassemblés, tu nous donneras les détails qui nous permettront de mettre au point un plan précis. Et dépêche-toi. »

Les voix s'estompèrent dans les circuits récepteurs de Zéro. Il était de nouveau seul.

Le soleil monta au-dessus des pics et plongea de longs rayons entre les bâtis de la forêt. Les accumulateurs tournèrent vers lui le côté noir de leurs panneaux absorbeurs et burent la radiation avec avidité. Les brumes se dissipèrent, laissant fûts et poutrelles brillants d'humidité. Une brise fit tinter les pousses de silicate sous ses pieds. Pendant un instant, Zéro éprouva une sensation étonnamment vive de beauté. Le désir qu'Une puisse être ici auprès de lui et la pensée qu'il risquait d'être bientôt du métal fondu sous l'haleine du monstre rendirent plus acide l'éclat du matin.

La résolution se concrétisa en lui. Plus profond, en lui, tempêtait une franche cupidité. Durant toutes les décades qu'il avait traversées depuis son activation, il n'avait connu aucun festin pareil à celui que fournirait ce gibier. Avec rapidité, il se prépara. Pour commencer, il examina les armes dont il se servait d'ordinaire. Le lasso en fil métallique n'immobiliserait jamais le monstre, et il ne pensait pas non plus que le marteau de fer soit efficace pour écraser des pièces mobiles délicates — le monstre ne semblait pas en être muni — ni que les carreaux d'acier de son arbalète puissent percer une plaque mince et produire un court-circuit crucial. Mais la barre à mine terminée en fer de lance et en pied-de-biche pouvait être utile. Il la garda dans une main, tandis que deux autres détachaient la quatrième et la déposaient avec son armement supplémentaire dans le porte-fardeaux. Après quoi, à sa place, elles accrochèrent avec dextérité son chalumeau. Personne ne se servait de ce dispositif artificiel sauf pour un travail

indispensable ou le coup de grâce à donner à un gros mobile dont les batteries pouvaient remplacer l'énergie formidable dépensée par la flamme ou encore en cas de nécessité absolue. Mais si le monstre l'attaquait, cela constituerait sûrement une absolue nécessité. Pour le moment, son intention était seulement de l'observer.

Il se leva et partit à grands pas au milieu des ombres et des reflets de soleil, son corps recouvert de peinture de camouflage presque invisible. Les mobiles qui le détectèrent s'enfuirent ou firent le mort. Même le grand faucheur n'était pas un prédateur aussi redouté qu'une personne qui chassait. Ainsi en était-il depuis ce jour lointain où quelque génie sauvage oublié avait produit le premier pont d'allumage primitif et où l'électricité avait été domestiquée.

Zéro se trouvait presque à mi-chemin du but, se déplaçant avec de plus en plus de lenteur et de prudence à chaque pas, lorsqu'il perçut les nouveaux venus.

Il s'arrêta net. Le vent faisait résonner les branches au-dessus de lui, noyant tout autre bruit, mais ses détecteurs électroniques l'avertirent qu'il y avait... deux... trois formes qui se déplaçaient, venant de la direction du monstre. Et leur émission était aussi étrangère que celle qui en venait directement.

Zéro demeura longuement sur place, plein de méfiance à s'efforcer de percevoir, et de comprendre ce qu'il percevait. La production d'énergie des trois était faible, à peine décelable même d'aussi près ; un fousseur ou un coureur utilisait davantage de puissance pour se mouvoir. Cette production d'énergie avait aussi quelque chose de bizarre, elle ne ressemblait pas réellement à celle d'un mobile : trop simple, comme si seulement un ou deux circuits oscillaient, plate, froide, sans activité. Par contre, l'émission de signal — ce devait être un signal, cette friture — eh bien, c'était un vrai hurlement. Les choses produisaient un tel vacarme que des récepteurs réglés sur le minimum les auraient encore captées à dix kilomètres. Comme si elles ignoraient la notion de gibier, de prédateurs, d'ennemis.

Ou comme si elles s'en moquaient.

Zéro ne bougea pas pendant un moment encore. L'étrangeté de cette apparition provoquait en lui un fourmillement. On pourrait dire qu'il rassemblait son courage. À la fin, il serra plus fort sa barre à mine et se mit en route pour rejoindre les trois.

Ils ne tardèrent pas à être nets dans ses détecteurs optiques et radar au milieu des hautes futaies. Il se figea derrière un bâti et regarda. La stupeur réduisit au silence son cerveau même. Il avait déduit de leur niveau d'énergie que les choses étaient petites. Or elles étaient moitié aussi grandes que lui et même un peu plus ! Pourtant chacune n'avait qu'un moteur ; dont le rendement avait un niveau tout juste suffisant pour mouvoir le bras d'une personne. Ce ne pouvait être leur source

d'énergie. Mais alors, quelle était cette source ?

La faculté de réfléchir lui revint. Il étudia plus en détail leur bizarrerie. Les choses n'offraient pas grande différence de forme avec lui-même, bien qu'ayant deux bras, une bosse dans le dos et une face sans traits marqués. Totalement différents du monstre, mais indiscutablement associés à lui. Il les avait sans aucun doute dépêchées comme yeux espions, tels ceux employés par un rouleau compresseur. Depuis un siècle environ, certaines personnes tentaient de créer des assistants de ce genre avec des mobiles domestiqués à l'usage des personnes qui chassaient. Oui, une chose aussi grosse et maladroite que le monstre avait sûrement besoin d'auxiliaires.

Le monstre était-il donc bien un prédateur ? Ou même — l'idée traversa comme la foudre tous les circuits de Zéro — un penseur ? Comme une personne ? Il s'efforça de trouver un sens aux signaux modulés entre les trois bipèdes. Non, il n'y arrivait pas. Mais...

Une minute !

L'antenne de Zéro exécuta un frénétique mouvement de va-et-vient. Impossible de nier la vérité. Ce dernier signal avait émané du monstre, masqué par quinze cents mètres de forêt. Un signal du monstre aux bipèdes. Mais est-ce qu'ils répondaient ?

Les bipèdes se dirigeaient vers le sud. Au rythme où ils progressaient, ils avaient de bonnes chances de tomber sur des traces d'habitation, et de suivre ces traces jusqu'à la caverne où se trouvait Une, longtemps avant que les mâles de Cent se soient rassemblés à la Clairière Rompue.

Le monstre apprendrait l'existence d'Une.

La décision se forma. Zéro ouvrit en grand son émetteur, mais il se mit à diffuser de la façon la plus large possible plutôt que d'employer une émission très localisée. Il ne voulait pas donner d'indication sur les lieux où se trouvaient ceux qu'il appelait. « *Attention, attention !* Syntonisez-vous sur moi : transmission sensorielle directe. Je m'apprête à tenter de capturer ces mobiles. »

Cent regarda par les détecteurs optiques de Zéro, écouta avec ses récepteurs et s'exclama : « Non, attends, il ne faut pas que tu révèles notre existence avant que nous soyons prêts à agir.

— Le monstre sera de toute façon bientôt au courant de notre existence, répliqua Zéro. La forêt est pleine d'anciens sites de campements, d'outils brisés, de pièges, de pierres éclatées, de tas de scories. Maintenant, j'aurai en principe l'avantage de la surprise. Si j'échoue et que je suis détruit, cela devrait encore vous fournir des renseignements importants. Tenez-vous en alerte ! »

Il s'élança de derrière les poutrelles.

Les trois l'avaient dépassé. Ils détectèrent sa présence et se retournèrent vivement. Il entendit une modulation hachée de leur

sortie de signal. Une réponse claqua, d'une fréquence plus basse, la voix du monstre ? Pas le temps de se poser de questions là-dessus. Si lents et balourds qu'ils fussent, les bipèdes s'étaient mis en mouvement. Celui du centre saisissait un tube suspendu en travers de son dos. Fonçant lourdement vers eux dans un crissement de quartz écrasés et un entrechoquement sonore de branches, Zéro songea : *Je n'ai encore fait aucun geste hostile mais...* Le tube cracha une flamme et rugit.

Un impact projeta de côté Zéro qui tituba. Il tomba sur un genou. Des circuits arrachés le submergèrent de signaux de destruction. Quand les palpitations de souffrance s'atténuèrent, sa tête s'éclaircit assez pour voir que la moitié du haut de son bras gauche avait été emportée.

Le tube était braqué droit sur lui. Il se redressa. La conscience du danger qu'il courait flamba en lui. Le deuxième bipède avait entouré de ses bras le troisième qui tirait sur un objet plus petit pour le dégager, d'un étui.

Zéro projeta toute sa puissance dans ses effecteurs. Sa silhouette rendue floue par la vitesse, il se précipita de côté tandis que sa main gauche restante lançait la barre à mine. Celle-ci traversa comme un météore un rayon de soleil et frappa le tube. Le tube échappa à l'étreinte du bipède, heurta violemment le sol et se recourba.

Aussitôt, Zéro bondit sur les trois. Il avait déjà identifié leur système de communication, un émetteur et une antenne qui, ô surprise, se trouvaient à l'extérieur de la peau ! Sa main droite s'abattit en travers du dos d'un bipède, arrachant l'appareil radio. Son chalumeau cracha un jet précis. Fondu, le communicateur d'un second bipède devint muet.

Le troisième tenta de fuir. Zéro le rattrapa en quatre enjambées, arracha son antenne et l'emporta gigotant sous un bras tandis qu'il donnait la chasse aux deux autres. Quand il eut capturé le deuxième, le dernier tint tête et le martela pitoyablement avec ses mains. Il les ligota tous les trois ensemble avec son lasso d'acier. Par précaution, il vida le porte-fardeaux de celui qui avait tiré sur lui. Ces objets minces risquaient d'être dangereux quand bien même le tube qui les lançait était brisé. Il fourra les bipèdes dans son propre porte-fardeaux.

Puis il s'attarda un moment. La forêt n'offrait que peu de bruits audibles à part le vent dans les accumulateurs. Par contre, le spectre radio était en tumulte. Le monstre hurlait ; l'émission de Zéro grondait entre ciel et flanc de montagne, de personne à personne, et était ainsi relayée à travers tout le pays.

« Plus de communication maintenant, dit-il en conclusion de son rapport. Je ne veux pas que le monstre me repère. J'ai empêché ses auxiliaires de communiquer avec lui. Maintenant, je vais les emmener

à ma caverne pour les étudier. J'espère apporter des informations utiles au rendez-vous.

— Cela risque d'effrayer le monstre et de le faire partir, observa Soixante-Douze.

— Ce serait tant mieux, répondit Cent.

— Dans ce cas-là, dit Zéro, au moins aurai-je rapporté quelque chose de ma chasse. »

Il cessa d'émettre et se fondit dans les ombres de la forêt.

II

La navette avait quitté le vaisseau spatial sur un simple murmure de réacteurs. Les appareils du bord ronronnaient, cliquetaient, chuchotaient, aspiraient l'air épuisé et rejetaient l'air épuré, s'affairaient à régler des détails de chaleur et de lumière, de calcul et de propulsion. Cela ne constituait toutefois qu'un fond pour le silence.

Hugh Darkington regardait par le hublot avant. Dans la courbe que décrivait la navette pour s'écarter de l'orbite de la fusée, la grande coque miroita en travers de son ciel... s'éloigna vers l'arrière et diminua rapidement jusqu'à devenir invisible. Les étoiles qu'elle avait masquées surgirent, nets points scintillants sur une immensité noire.

Elles ne lui paraissaient pas différentes. Elles l'étaient, bien sûr. Vues de la Terre, les constellations devaient être totalement autres. Mais dans l'espace il y avait tant d'étoiles visibles qu'elles formaient un chaos continu, du moins aux yeux de Darkington. Dans le poste de commandement, le capitaine Thurshaw lui avait fait remarquer que la Voie Lactée avait une apparence nouvelle, cette courbe manquait et cette baie ne se trouvait pas là trois milliards d'années auparavant. Pour Darkington, cela demeurait des mots vides de sens. Il était biologiste et n'avait jamais porté beaucoup d'intérêt à l'astronomie. Dans la première réaction de stupeur devant le désastre et la solitude, la configuration exacte de la galaxie était vraiment le cadet de ses soucis.

La navette continuait sa plongée en spirale. À présent, la lune passait dans son champ de vision. Pendant cette éternité qui s'était écoulée depuis que le *Voyageur* avait quitté la Terre, la Lune s'était écartée de leur planète natale ; pas autant qu'on aurait pu le prévoir, étant donné, disaient-ils, que le détroit de Behring avait disparu ainsi que tous les autres lieux qu'ils avaient connus ; n'empêche que maintenant elle ne semblait plus qu'un sou terni et lointain. Dans les

télescopes du vaisseau spatial, elle avait son aspect habituel. Quelques sites nouveaux : montagnes, cratères et mers ; les sites anciens un peu érodés ; mais Thurshaw avait identifié bon nombre de détails dont il se souvenait. Il était absurde que la lune subsiste alors que tout le reste avait changé.

Même le soleil. Observé à travers un écran assombrissant, le disque solaire était boursofflé et éblouissant. Peut-être pas tant que cela en réalité. La Terre s'était un peu rapprochée, résultat de la friction millénaire des poussières et des gaz interplanétaires. Le Soleil lui-même était devenu un peu plus gros et plus brûlant par suite de l'intensification des réactions nucléaires. En trois milliards d'années, c'étaient des choses qui finissaient par se remarquer même à l'échelle cosmique. Pour un organisme vivant, elles équivalaient à l'approche de la mort.

Darkington jura tout bas et crispa si fort le poing que la peau se tendit. C'était un homme mince, au visage long, aux traits tirés, et ses cheveux châtons étaient prématurément parsemés de gris. Ses souvenirs englobaient de magnifiques tours dominant une place d'Oxford, des merveilles vues au microscope, un voilier louvoyant au large de Nantucket dans le vent qui rabattait sur lui de l'écume et une sonnerie de cloches d'église, des moments de camaraderie passés au-dessus d'un échiquier ou à lever de lourdes chopes en grès pleines de bière, des forêts voilées de brume et flambant des couleurs automnales de l'été de la Saint-Martin : et tout cela n'était plus. Le choc s'était amorti, les cent hommes et femmes embarqués dans le *Voyageur* étaient en mesure de se remettre à exister, mais leur Terre d'origine avait été retranchée de leur vie et le moignon était douloureux.

Frederika Ruys posa une main sur la sienne et la serra légèrement. Muscle par muscle, il se détendit et réussit finalement à esquisser un sourire en réponse au sien. « Après tout, dit-elle, nous savions que nous partions pour longtemps. Que nous risquions fort de ne jamais revenir.

— Mais nous aurions été sur une planète vivante, répondit-il d'une voix étouffée.

— Eh bien, nous pouvons encore en trouver une, déclara Sam Kuroki depuis son siège de pilote devant les commandes. Il n'y a pas moins de six étoiles du type de la Terre à moins de cinquante années-lumière.

— Ce ne sera pas la même chose, protesta Darkington.

— Non, dit Frederika. En un sens, toutefois, est-ce que cela ne sera pas plus ? Nous qui sommes les derniers humains de l'univers, nous recommencerons la race ! »

Il n'y avait pas de timidité dans sa façon d'être. Ce n'était pas une beauté, elle était rondelette, quelconque de visage, avec des cheveux

blonds plats et une bouche trop grande. Mais des détails de ce genre avaient perdu leur importance depuis que le vaisseau était sorti de la phase d'accélération temporelle. Frederika Ruys était un brave cœur et un ingénieur de valeur. Darkington estimait avoir eu une chance incroyable qu'elle l'ait choisi.

« Peut-être ne sommes-nous pas les derniers, d'ailleurs », dit Kuroki. Ses traits plats s'étirèrent dans un de ses fréquents sourires ; il affrontait l'immensité avec l'effronterie d'un moineau. « Il devrait y avoir d'autres colonies que la nôtre implantées quelque part, non ? Évidemment, à l'heure qu'il est, leurs descendants sont peut-être bien des nains chauves qui passent leur temps plongés dans le calcul infinitésimal.

— J'en doute, répliqua Darkington avec un soupir. Si des humains avaient survécu n'importe où ailleurs dans la galaxie, ne crois-tu pas qu'ils seraient au moins revenus et... et auraient semé de nouveau la vie ici ? Sur la planète mère ? » Sa respiration se fit plus courte. Ils en avaient discuté plus de cent fois tandis que le *Voyageur* tournait en orbite autour d'une Terre méconnaissable, mais ils ne pouvaient s'empêcher de dire et redire des évidences, de même qu'on se sent comme obligé de tâter sans arrêt la blessure qu'on a au corps. « Non, je crois que la guerre a réellement commencé peu après notre départ. La situation mondiale était au bord de l'explosion. »

Voilà pourquoi le *Voyageur* avait été construit et surtout pourquoi il était parti en si grande hâte, continua mentalement Darkington. Cinquante couples se précipitant pour aller s'installer sur Tau Ceti II [15] avant que les missiles soient lâchés. Oh, oui, il s'agissait officiellement d'une équipe scientifique, et l'une des grandes fondations avait financé l'entreprise. Mais en fait, tout le monde le savait, l'espoir était d'assurer qu'un fragment de civilisation serait sauvé et reviendrait un jour aider à la reconstruction. (Même la Panasie reconnaissait qu'une guerre totale ferait reculer l'histoire de cent ans ; les gouvernements occidentaux étaient moins optimistes.) Dans les derniers mois, la tension s'était accrue si affreusement vite qu'on n'avait pas pris le temps de vérifier vraiment à fond la propulsion par champs de force. Un moteur aussi nouveau et aussi peu connu aurait dû subir des vingtaines de vols d'entraînement avant de s'élancer à sa puissance maximale. Mais... eh bien... l'année suivante, cela risquait d'être trop tard. Et, d'ailleurs, des vaisseaux d'exploration *avaient* visité les étoiles proches, se déplaçant à une vitesse de très peu inférieure à celle de la lumière, leurs équipages faisant pendant quelques semaines seulement l'expérience du temps de transit. Pourquoi pas le *Voyageur* ?

« La guerre totale ? dit Frederika, comme elle l'avait si souvent

répété déjà. Menée jusqu'à ce que le monde entier soit devenu stérile ? Non, je me refuse à le croire.

— Pas de façon aussi simple et brutale, admit Darkington. La guerre s'est probablement terminée avec un vainqueur nominal ; mais il était plus décimé et dévasté que personne n'avait osé l'imaginer. Trop appauvri pour reconstruire ou même entretenir les petites usines qui subsistaient. Une descente en vrille vers des temps obscurs.

— Hmm, je n'en jurerais pas, objecta Kuroki. Il existait des machines en bon nombre. Automatisées, surtout. Comme ces plates-formes marines autoreproductrices à énergie solaire, qui exploitaient des gisements de minéraux. Et beaucoup d'autres inventions capables de s'entretenir elles-mêmes. Je ne vois pas pourquoi l'industrie n'aurait pas pu être relancée sur ces bases-là.

— La radioactivité a dû se répandre partout, souligna Darkington. Elle a un effet de longue durée sur l'écologie... Oh, certes, le processus a peut-être pris des siècles, commençant par l'évolution ou la mort d'une espèce, puis ce fut le tour d'une autre qui en dépendait, et ainsi de suite. Mais comment les survivants humains auraient-ils pu recréer la technologie quand la biologie se désintégrait autour d'eux ? » Il se secoua et, redressant les épaules, honteux de l'apitoiement sur lui-même auquel il s'était laissé aller un instant plus tôt, il regarda l'horreur en face. « C'est ce que j'imagine. Je peux me tromper, mais cela paraît coller aux faits. Je suppose que nous n'aurons jamais de certitude absolue. »

La Terre apparut. Le disque planétaire était toujours liseré de bleu virant au noir. Des nuages flottaient toujours comme des balles de coton au-dessus d'océans étincelants ; ils luisaient sur le fond sombre proche de la ligne terminatrice [16], où ils reflétaient la première clarté d'avant le lever du soleil. La Terre était belle à jamais [17].

Par contre, les formes des continents étaient nouvelles, mouchetées de reflets durs sur du noir et de l'ocre, là où jadis ils avaient été d'un doux vert et brun. Il n'y avait plus de calottes polaires, les températures au niveau de la mer allaient de moins de quinze à plus de quatre-vingt-six degrés Fahrenheit. Il ne restait plus d'oxygène à l'état libre ; l'atmosphère se composait d'azote, de ses oxydes, d'ammoniaque, d'acide sulfhydrique, d'anhydride sulfureux, d'anhydride carbonique et de vapeur. Les spectroscopes n'avaient découvert aucune trace de chlorophylle ni d'aucun autre composé organique complexe. La surface du sol, entrevue vaguement entre les nuages, était métallique.

Cette planète n'était plus la Terre. Il n'y avait aucune raison valable pour que le *Voyageur* envoie une navette et trois humains d'une valeur inestimable afin d'examiner son absence de vie. Pourtant, personne n'avait suggéré de quitter le système solaire sans cette ultime visite.

Darkington se rappelait qu'on l'avait emmené voir sa grand-mère quand elle était morte. Il avait douze ans et il l'aimait. Ce n'était pas elle dans la boîte, cet étrange masque neutre, mais alors où était-elle ?

« En tout cas, ce qui est arrivé semble s'être produit il y a trois milliards d'années, déclara Kuroki, d'une voix un petit peu trop forte. N'y pense plus. Nous avons assez de nos propres ennuis. »

Les yeux de Frederika étaient restés fixés sur la planète. « Impossible pour nous d'oublier, Sam, répliqua-t-elle. Nous nous demanderons toujours et nous espérons... que pour eux, les enfants, au moins... Cela n'a pas été trop cruel. » Darkington eut un sursaut de surprise en l'entendant continuer, à voix très basse, oublieuse de ses compagnons :

*Pour te dire que le soleil s'est couché.
Et tu verras sa haute taille avec surprise,
dans ses yeux la bonté et la douceur sans fard*

*mais tu protesteras, qu'il n'est pas encore tard,
qu'aller au lit n'est pas encore de mise,
qu'il te faut encore pour jouer quelques instants,
mais tu viendras pourtant avec un grand sourire
pour surtout ne pas t'entendre dire
« Les bébés pleurent, mais tu es grand.
Range tes jouets, il est temps d'aller dormir ».*

*Elle te laissera prendre avec toi un vieil ours racorni,
doutant qu'il puisse partager les demeures de tes rêves,
elle remontera les couvertures jusqu'à ton cou,
caressera ta tête, et ses baisers seront doux,
puis te laissera dans la chaleur de ton lit,
« Dors bien, et que ta nuit soit sans trêve ! »*

Kuroki jeta un coup d'œil vers Frederika. La chemise écossaise se plissa entre ses larges épaules. « Tiens, des poèmes, dit-il. Qui a écrit ça ?

— Hugh, répondit Frederika. Tu ne savais pas qu'il avait publié de la poésie ? Beaucoup, même. J'ai admiré ce qu'il écrivait longtemps avant de le rencontrer. »

Darkington rougit. L'intérêt de Frederika était flatteur, mais il considérait *Alors la mort viendra* comme une œuvre de jeunesse.

Toutefois sa confusion lui fit oublier sa tristesse. (En surface. Au fond, elle serait toujours là, en chacun d'eux. Il espérait n'en pas trop transmettre à leurs enfants. Ne pleurons pas éternellement sur les malheurs de Sion [18].) Se penchant en avant, il observa la planète

avec un intérêt qui grandit à mesure que la courbe d'approche les faisait tourner autour du globe. Il espérait quelques réponses à une satanée kyrielle de questions.

Et d'abord pourquoi, en trois milliards d'années, la vie ne s'était-elle pas développée à nouveau ? La radioactivité avait dû disparaître en quelques siècles au maximum. Les conditions de la Terre des premiers temps s'étaient rétablies. Ou non ? Qu'est-ce qui avait manqué, cette fois-ci ?

Il s'arracha avec un sursaut à ses réflexions quand Kuroki dit : « Eh bien, je pense que nous pouvons redresser un peu notre trajectoire. » Un surprenant intervalle de temps s'était écoulé. Le pilote effleura des commandes et la légère accélération augmenta. Le disque terrestre, déjà énorme, s'enfla avec une vitesse terrifiante, comme s'il tombait sur eux.

Puis, sans que cela se soit fait de façon perceptible, le disque n'était plus de côté ou au-dessus, il était au-dessous et ce n'était plus quelque chose parmi les étoiles mais le sol convexe de la création en forme de boule. Les réacteurs rugirent plus puissamment. Les mâchoires de Kuroki se serrèrent au point que des nœuds de muscles saillirent. Ses mains dansaient comme celles d'un pianiste.

Il était moins le maître que l'assistant de la navette, Darkington le savait. Un poids d'autant de tonnes descendant à travers les turbulences atmosphériques à une telle vitesse, cherchant au radar un point d'atterrissage sûr, ne pouvait être manipulé par un cerveau et des nerfs organiques. Le système central de décision de la navette — essentiellement un ordinateur dont les entrées étaient fournies par les instruments de bord et dont les impulsions efférentes allaient directement aux commandes — accomplissait les opérations essentielles. Sa tâche était d'une complexité fantastique : à peu de chose près, aussi difficile que le travail de diriger les muscles quand un homme marche. Les doigts de Kuroki disaient à la navette : « Va par là », mais le système central pouvait passer outre à ses ordres.

« Je pense que nous allons nous poser au milieu de ces montagnes. » Le pilote était obligé de crier à présent, car les réacteurs rugissaient de plus en plus fort. « Je veux descendre juste à l'est de la ligne où se lève actuellement le soleil, nous aurons ainsi une journée entière devant nous et c'est là l'endroit le plus prometteur de la région. Les plaines ont l'air trop marécageuses. »

Darkington acquiesça d'un hochement de tête et jeta un coup d'œil à Frederika. Elle sourit et dressa les pouces dans le geste traditionnel du bon espoir. Il se pencha, tirant sur son harnais de sécurité, pour effleurer de ses lèvres celles de la jeune femme. Elle rosit de plaisir et il trouva cette réaction étrangement touchante.

Un jour, sur une autre planète... qui n'était peut-être même pas née quand ils avaient quitté la Terre...

Il lui avait fait part de ses craintes, que le moteur ne se détraque de nouveau quand ils s'élanceraient dans l'espace extra-atmosphérique et qu'il ne les propulse encore une fois à travers le temps, irrésistiblement, jusqu'à ce que le carburant soit épuisé. Le plein des réservoirs équivalait à trois milliards d'années, plus ou moins quelques millions ; ou en tout cas c'était l'estimation des physiciens du bord. Dans six milliards d'années de notre ère, ne risquaient-ils pas que le Soleil ait tellement enflé qu'il les engloutirait quand ils reviendraient ?

Elle lui avait tapé sur les doigts avec sa règle à calcul et avait dit non, mais tu es obligé de me croire sur parole parce que tu n'es pas assez calé en maths. J'ai étudié jusqu'aux équations différentielles, fut sa réplique. Elle avait souri et répondu qu'alors il n'avait jamais suivi de cours de maths. Apparemment, avait-elle dit, l'accélération temporelle s'explique très bien par la théorie qui sous-tend la propulsion gravitationnelle. Et d'ailleurs l'effet en a été démontré en laboratoire. Oh, oui, je suis au courant, avait-il dit ; la poussée du réacteur passe par rotation dans la quatrième dimension et s'applique à l'axe temporel au lieu de l'axe spatial. Tu n'y connais rien du tout, avait-elle lancé, comme ce que tu viens de dire le prouve. Mais peu importe. Ce qui nous est arrivé, c'est qu'une tubulure défectueuse a provoqué l'effet d'accélération temporelle dans notre moteur. Maintenant, nous avons tout démonté et remonté à partir de zéro. Nous savons qu'il fonctionnera correctement. Les réservoirs sont rechargés. L'écosystème du vaisseau est en ordre. Dès que nous le voudrons, nous pourrons nous envoler vers un soleil plus jeune, et voyager cinquante années-lumière sans vieillir plus que de quelques mois. Après quoi, voyant qu'il n'y avait personne aux alentours, elle s'était blottie dans ses bras ; et ce geste avait été plus réconfortant que ses paroles.

Un dernier adieu à Grand-Mère la Terre, songea-t-il. Puis nous pourrions recommencer la vie que nous tenons d'elle.

La pression s'accroissait sur lui. Vers la fin, il resta étendu dans son fauteuil, devenu maintenant couchette, et s'appliqua à respirer.

Ils atteignirent le sol.

Le silence résonna longtemps dans leurs oreilles. Kuroki fut le premier à bouger. Il désangla son petit corps et fit revenir son siège à la verticale. Une main décrocha le microphone, l'autre enfonça des boutons. « Navette appelle *Voyageur*, psalmodia-t-il. Nous sommes O.K. jusqu'à présent. À vous, *Voyageur*. Allô, allô ! »

Darkington se libéra avec des gestes raides, toute sa chair vibrait, et il aida Frederika à se redresser. Elle s'appuya sur lui une minute. « La Terre », dit-elle. La gorge serrée : « Veux-tu regarder par le hublot le

premier, chéri ? Je m'aperçois que je n'en ai pas le courage. »

Il s'avisa avec un choc qu'aucun d'eux n'avait encore jeté un coup d'œil au paysage. D'un mouvement convulsif, il s'exécuta.

Il resta si longtemps immobile qu'elle finit par lever la tête et regarder elle-même.

III

L'étrangeté ne leur apparut dans sa totalité que lorsqu'ils sortirent après avoir endossé leurs scaphandres. Alors, sans dire grand-chose, ils allèrent de-ci delà, regardant et touchant. Leur cerveau était lent à imaginer les *gestalts* [19] qui leur permettraient de voir réellement ce qui les entourait. Une masse confuse de détails ne pouvait s'inscrire dans leurs cerveaux, la forme sous-jacente ne se laissait pas dégager de l'impression brute enregistrée par leurs sens. Un arbre est un arbre, n'importe où et n'importe quand, quelque complexe que soit sa ramure ou curieuse la forme de ses feuilles et de ses fleurs. Mais qu'est-ce qu'un...

...fût épais de métal gris, planté dans le sable, au centre d'un squelette labyrinthique de poutrelles droites et courbes entre lesquelles couraient des agencements encore plus énigmatiques comprenant des hélices, des tores, des rubans de Moëbius et des éléments géométriques moins connus ; le tout mesurant environ quinze mètres de haut ; arborant à son sommet plusieurs centaines de minces plaques de métal dont la face noire est tournée vers le soleil ?

Quand vous avez atteint le stade où vous êtes en mesure de le décrire même de cette façon succincte, alors vous l'avez effectivement appréhendé !

Darkington finit par s'apercevoir que cet agencement de base se répétait, avec d'infinies variations de taille et de forme, aussi loin que portait son regard. Certains spécimens étaient grands et sveltes, d'autres petits et déployés en largeur et ils couvraient le flanc de la colline. Les « sous-bois » étaient obscurcis par leur ombre, mais des éclairs de soleil fuiguraient dans ce noir quand le vent agitait la face réfléchissante des plaques. Ce même vent déclenchait un vacarme de cliquetis, de claquements et de lointains coups de gong, sur des kilomètres et des kilomètres de métal.

Il n'y avait pas d'humus, rien que du sable, jaune et d'un rouge tirant sur le rouille. Cependant, en dehors du cercle qui avait été dévasté par les réacteurs de la navette, Darkington découvrit que la

Terre était recouverte d'un tapis d'excroissances prismatiques, hautes de quelques centimètres, apparemment enracinées dans le sol. Il en cassa une pour l'examiner de plus près et vit des cristaux minuscules, répétés à l'infini, dans une sorte de matériau siliceux transparent : comme des flocons de neige ou des toiles d'araignées en verre. Cette matière étincelait avec un tel éclat, provoquant de si nombreux arcs-en-ciel, qu'il ne parvenait pas bien à en étudier l'intérieur. Il pouvait tout juste distinguer au centre une masse sombre de... fils électriques, bobines, transistors ? *Non*, se dit-il, *ne sois pas ridicule*. Il tendit la chose à Frederika qui s'exclama devant sa beauté.

Lui-même s'avança à travers un espace dégagé, avec l'espoir de découvrir un paysage qui aurait au moins une apparence vaguement familière. À l'endroit où la pente de la colline devenait trop forte pour supporter le développement d'autre chose que des cristaux — ils en faisaient une nappe éblouissante de diamants — il vit des contours érodés, le lointain sabre blanc d'une cascade, des blocs erratiques éparpillés et quelques pitons pareils à des obélisques rongés. Le terrain ondulait jusqu'à des lointains bleutés ; une chaîne de montagnes coiffées de neige gardait l'horizon à l'est. Le ciel, au-dessus, était plus foncé que de son temps, d'un bleu légèrement verdâtre, plein de nuages. Il était incapable de regarder en face le grand soleil ardent.

Kuroki le rejoignit. « Qu'en penses-tu, Hugh ? questionna le pilote.

— J'ose à peine le dire. Et toi ?

— Zut, cette satanée usine de chaudronnerie qui me ferraille dans les oreilles m'empêche de réfléchir. » Kuroki grimaça derrière son masque. « Ferme ton micro et parlons par radio. »

Darkington acquiesça. Sans amplification, le bruit parvenait jusqu'à lui à travers son casque insonorisé comme un tintement éloigné. « Nous pouvons admettre que rien de cela n'est accidentel, déclara-t-il. Aucun minéral ne pourrait se cristalliser de cette façon.

— Il ne me paraît pas manufacturé, pourtant.

— Ma foi, répliqua Darkington, il ne faut pas s'attendre à ce qu'ils façonnent leurs produits comme dans une usine humaine.

— Ils ?

— Ceux qui ont fait ça... ou ce qui l'a fait. Dans je ne sais quel but. »

Kuroki siffla. « Je redoutais que tu dises quelque chose de ce genre. Pourtant nous n'avons vu aucune trace de... villes, de routes, de rien... quand nous étions en orbite. Je sais que le plafond nuageux brouillait considérablement la vision, mais nous n'aurions pas pu manquer de voir les signes d'une civilisation capable de fournir une production à cette échelle.

— Pourquoi pas ? Si la civilisation ne ressemble même de loin à rien de ce que nous avons jamais imaginé ? »

Frederika s'approcha, laissant en plan une charretée d'instruments. « Ça grouille sur les fréquences radio basses et moyennes, annonça-t-elle. Vous n'avez jamais entendu pareil assortiment de ululements, bourdonnements, vrombissements, couinements et piaulements.

— Nous avons capté de temps à autre un peu de bruit radio pendant que nous étions en orbite, acquiesça Kuroki. Nous n'avons pas trouvé que ça rimait à grand-chose, à ce moment-là.

— Rien que du bruit, dit précipitamment Frederika. Pas assez varié pour être une sorte de... communication. Seulement je me demande ce qui le produit ?

— Des oscillateurs, dit Darkington. Un rayonnement parasite provenant de diverses sortes de... oh, flûte, je vais le dire en clair... de machines.

— Mais... » La main de Frederika se glissa vers la sienne. Un gant étreignit l'autre. Elle s'humecta les lèvres. « Non, Hugh, c'est absurde. Comment quiconque capable de fabriquer... ce que nous avons vu... aurait manqué de nous détecter en orbite et... de réagir d'une façon quelconque à notre égard ? »

Darkington haussa les épaules. Le geste se perdit dans sa cuirasse. « Peut-être attendent-ils leur heure. Peut-être ne sont-ils pas là pour le moment. La planète entière pourrait être une usine automatisée, tu sais. Comme ces collecteurs de minerais océaniques que nous avons de notre temps... » — cela faisait mal à dire — « dont Sam parlait pendant la descente. Il est possible que quelqu'un passe à intervalles réguliers récupérer la production.

— D'où viendrait-il ? demanda Kuroki d'un ton rauque.

— Je l'ignore, je te le répète. Cessons de hasarder des hypothèses et mettons-nous à rassembler des renseignements. »

Le silence s'installa entre eux. Les tours en charpente métallique résonnèrent. Finalement, Kuroki hocha la tête. « Bon. Alors, que diriez-vous d'une petite promenade ? Nous tomberons peut-être sur quelque chose. »

Personne ne parla de peur. Ils n'osaient pas.

Ils rentrèrent dans la navette et prirent les dispositions nécessaires. Le *Voyageur* devait rester encore au-dessus de l'horizon pendant plusieurs heures. Le capitaine Thurshaw donna avec réticence son accord à une exploration à pied. L'idée allait à l'encontre de sa formation, mais à quoi rimaient les règles des expéditions de reconnaissance dans de telles conditions ? Le système central de la navette pouvait maintenir un faisceau hertzien bloqué sur le vaisseau et ainsi relayer la communication entre la Terre et l'orbite. Tandis que Kuroki parlait, Darkington et Frederika préparèrent des provisions. Il n'y avait pas besoin de grand-chose. Le bloc condensateur dans chaque

combinaison spatiale contenait une charge suffisante pour alimenter le thermostat et le conditionneur d'air pendant cent heures environ et ils projetaient de ne s'absenter que trois ou quatre heures. Ils chargèrent deux sacs à dos avec des aliments, de l'eau et les « seaux » utilisés pour les fonctions naturelles comme manger, mais cela uniquement pour le cas où leur retour serait retardé. Les divers instruments scientifiques qu'ils emballèrent étaient d'une nécessité plus urgente. Darkington se munit d'un pistolet dans un étui. Quand il eut fini sa communication, Kuroki attacha sur son propre dos le long tube d'un bazooka et un plein râtelier de roquettes. Ils refermèrent leurs casques et sortirent.

« Quelle direction ? demanda Frederika.

— Plein sud, dit Darkington après avoir étudié le terrain. Nous allons suivre cette longue crête, tu vois. Plus difficile de se perdre. » Cela ne risquait guère, avec la navette émettant un signal directionnel continu. Néanmoins, tous avaient une boussole au poignet et ils relevèrent des repères tout en marchant.

La navette disparut bientôt à leur vue. Ils avançaient au milieu de tiges, de cadres et de spirales surréalistes, au-dessous de plaques de métal retentissantes. Les cristaux craquaient sous leurs pas et pulvérisaient la lumière solaire en éclats de couleurs incandescentes. Cependant, les rayons du soleil ne parvenaient pas en grand nombre à percer l'enchevêtrement au-dessus de leurs têtes ; les ombres étaient denses et mouvantes. Darkington commença à reconnaître différents types de structures. Il y avait de longues tiges noires apparemment télescopiques, frangées de plaques minces ; des sphères vitreuses attachées à des grilles compliquées ; des câbles qui formaient des boucles d'une poutrelle à l'autre. On voyait souvent des objets abattus en train de se désagréger sur le sol.

Frederika regarda plusieurs spécimens délabrés, en examina d'autres en bon état et dit : « Je pense que le matériau le plus important, le plus courant, est un alliage d'aluminium. Quoique... regardez ça... ces fils minces noyés au centre doivent être du cuivre. Et ceci, là, est probablement de l'acier au manganèse avec une couche protectrice de... de... quelque chose de plus inerte. »

Darkington observa à la loupe l'extrémité d'une traverse brisée. « Poreux, annonça-t-il. Est-ce que ce sont réellement des capillaires pour transporter l'eau ?

— Je croyais que les capillaires étaient des insectes velus avec une grande quantité de pattes qui se transforment un jour en papillons », dit Kuroki. Il fit mine d'esquiver un poing imaginaire. « O.K., O.K., il faut bien que quelqu'un soutienne le moral. »

La radio de la navette relayait un gémissement émis par le moniteur à bord du vaisseau. Frederika dit d'un ton patient : « Non, Sam, les

pattes ne se transforment pas en papillon... » Mais elle se souvint soudain qu'il n'y aurait plus jamais sur terre de petites ailes merveilleusement colorées et sa main heurta la visière de son casque comme si elle avait voulu s'essuyer les yeux avec ses doigts serrés.

Darkington était toujours absorbé dans la contemplation du spécimen qu'il tenait. « Je n'ai jamais eu connaissance d'une machine construite avec autant de finesse, déclara-t-il. Je pensais que seul un système biologique était capable...

— Stop ! Ne bougez plus ! »

La voix de Kuroki résonna sèchement dans leurs écouteurs. Darkington posa la main sur la crosse de son pistolet. À part cela, seule sa tête remua, tournant à l'intérieur du casque. Au bout d'un instant, lui aussi vit la chose.

Elle remuait au milieu des ombres, derrière un cylindre trapu surmonté par les habituelles plaques, noires d'un côté, réfléchissantes de l'autre. Peut-être un mètre de long, quinze à vingt centimètres de haut... la chose apparut en pleine lumière. Darkington entrevit un corps mince et six paires de courtes pattes en métal mat articulé. À l'extrémité de devant, un treillis pivota comme une antenne de radio-radar miniature. Un reflet s'alluma sur quelque chose de rond au-dessous, des lentilles jumelées ? Deux minces tentacules tenaient un fragment de métal provenant de l'un de ces grands échafaudages fixes. Ils l'introduisirent dans un orifice et des étincelles fusèrent vers le haut...

« Bon Dieu », souffla Kuroki.

La chose s'arrêta net. Le treillis frontal pivota en direction des humains. Puis la chose s'enfuit, avec une rapidité incroyable. En une demi-seconde, il n'y eut plus rien à voir.

Personne ne bougea pendant près d'une minute. Finalement, Frederika agrippa le bras de Darkington en poussant un petit cri. Il sortit de sa catalepsie et se mit à discourir sur les tortues-robots expérimentales datant des premiers temps de la recherche cybernétique — des gadgets très simples. Un moteur actionnait une plate-forme montée sur roues, dirigée par un élément photoélectrique qui approchait des sources lumineuses grâce auxquelles les batteries pouvaient être rechargées puis, quand c'était fait, elle devenait phototropique négativement et s'éloignait vers l'obscurité. Un circuit à réaction élémentaire. Mais les tortues avaient témoigné d'une étonnante ténacité, elles avaient escaladé des obstacles ou même les avaient contournés...

« Cette bête là-bas était beaucoup plus compliquée, coupa-t-elle.

— Bien sûr, bien sûr, dit Darkington. Mais...

— Je parie qu'elle a entendu Sam parler à la radio, elle nous a repérés grâce à son radar... ou peut-être même à ses yeux, si ces

machins en verre montés sur support sont des yeux... et elle a filé.

— Très possible, si tu tiens à utiliser un vocabulaire anthropomorphe. Toutefois...

— Elle mangeait cette traverse. » Frederika se dirigea vers le morceau de métal que le coureur avait laissé tomber. Elle le ramassa et revint d'un pas raide en le rapportant. « Regarde, l'extrémité a été usée par un ensemble de fraises grossières ou quelque chose du même genre. On ne pourrait guère manger de l'alliage avec des dents comme les nôtres. Il faut d'abord le réduire en poudre. Ça ou le dissoudre dans un composé chimique quelconque.

— Hé ! objecta Kuroki. Attention à ne pas dérailler complètement. »

« Que se passe-t-il en bas ? » questionna l'homme qui était à bord du *Voyageur*.

Ils reprirent leur marche comme des somnambules tout en relatant ce qu'ils avaient vu. Frederika conclut : « Ce... cet arrangement se concevrait assez bien comme une sorte d'usine automatisée — chimiosynthétique ou d'un type similaire — s'il était considéré seul. Mais pas avec des bêtes dans le genre de celle-là courant en liberté.

— Attends un peu, dit Darkington. Ce pourraient être des robots de maintenance, tu sais. Pour débayer les détritux et ce qui est démolí.

— Une science assez avancée pour construire ce que nous voyons n'utiliserait pas un système de maintenance aussi rudimentaire, répondit-elle. Défaís-toi de ta prudence professionnelle, Hugh, et admetts l'évidence. »

Avant qu'il ait eu le temps de répondre, ses écouteurs retentirent d'accents rauques incompréhensibles. Il s'arrêta et tenta de régler sur la bonne longueur d'ondes — le son ne cessait de s'éteindre, il ne l'entendait que par à-coups — mais la bande était trop large. Ce qu'il entendait ressemblait à un orchestre électronique pris de folie. La sueur lui picota la peau.

Quand le son se fut arrêté : « O.K., souffla Kuroki, explications, s'il vous plaît.

— Il pourrait s'agir d'un langage, je présume, dit Frederika, la gorge sèche. Ce n'était pas seulement quelques oscillations simples comme ce machin qu'il y avait sur les autres fréquences. »

Le capitaine Thurshaw en personne parla depuis le vaisseau en orbite. « Vous feriez bien de revenir à la navette et de vous préparer à décoller d'urgence. »

Darkington reprit son sang-froid. « Non, capitaine. Permettez. Je veux dire, heu, s'il y a des êtres intelligents... si nous désirons réellement entrer en contact avec eux... voilà le moment. Essayons au moins.

— Eh bien...

— Naturellement, nous raccompagnerons d'abord Freddie.

— Des clous ! dit la jeune femme. Je reste ici. »

Sans trop savoir comment, ils se retrouvèrent continuant leur route. Une fois, alors qu'ils traversaient un espace dégagé où seuls se dressaient des cristaux, ils aperçurent quelque chose en l'air. Aux jumelles, cela se révéla un objet métallique ayant vaguement mais en plus allongé la forme d'une raie manta. Apparemment, il devait être presque complètement creux, soutenu dans les hauteurs par les filets d'air glissant sous ses ailerons et propulsé à vitesse réduite par un jet gazeux. « Oh, bien sûr, murmura Frederika. Des oiseaux. »

Ils pénétrèrent à nouveau dans la zone de hautes charpentes métalliques. Les amplificateurs de leurs casques étaient ouverts en grand si bien que le fracas des plaques dans le vent était assourdissant. Comme une armure, fut la pensée absurde qui traversa l'esprit de Darkington. On pourrait en faire un poème. Une armure vide sur un cheval sauvage, ferraillant et cahotant au rythme du galop de sa monture le long des rues d'une ville inexplicablement déserte — symbole de...

Les impulsions radio qui pouvaient être des communications crépitèrent de nouveau dans leurs écouteurs. « Je n'aime pas cela, dit Thurshaw depuis le ciel. Vous vous trouvez en face de trop d'inconnues à la fois. Revenez à la navette et nous ferons le point. »

Ils continuèrent à avancer dans la même direction, machinalement. *Nous-mêmes ne paraissions pas déplacés dans cette froide forêt rigide,* songea Darkington. *Faisons demi-tour. Affirmons notre dignité en tant qu'êtres organiques. Nous ne sommes pas montés sur rails !*

« C'est un ordre, aboya Thurshaw.

— Très bien, monsieur, dit Kuroki. Et, heu, merci. »

Un bruit de course les arrêta net. Ils se retournèrent d'un mouvement vif. Frederika hurla.

« Que se passe-t-il ? hurla Thurshaw. Que se passe-t-il ? » Le langage inconnu brouilla brutalement son appel chargé de la colère de ne rien pouvoir faire.

Kuroki dégagea d'un geste rapide son bazooka et le plaça sur son épaule. « Attends ! » cria Darkington. Mais lui-même saisit son pistolet. L'arrivant les chargeait dans une gerbe de cristaux éclatés, repoussant de côté tiges et boucles de câbles. Son poids énorme ébranlait le sol.

Le temps ralentit pour Darkington ; il eut des minutes ou des heures pour extraire son pistolet, entendre Frederika crier son nom, voir Kuroki viser et tirer. La forme était haute comme une montagne devant lui. Deux mètres soixante-dix de haut, évalua-t-il dans une lointaine région de son cerveau affolé, trois mètres de monstruosité à

deux jambes et quatre bras, une tête encornée d'un réseau collecteur d'ondes, des yeux qui renvoyaient du soleil un reflet neutre, un orifice broyeur et... La roquette explosa. La chose tituba et tomba à demi. Un bras était en miettes.

« Ah ! » Kuroki glissa une nouvelle roquette dans son tube. « Reste où tu es, toi ! »

Frederika, qui étreignait frénétiquement Darkington, trouva le temps de dire d'une voix oppressée : « Sam, peut-être qu'il n'avait pas de mauvaises intentions », et Kuroki répliqua avec brusquerie : « Possible. Trop gros pour qu'on en coure le risque. » Puis ce fut le désastre.

Soudain une barre de fer qu'ils n'avaient même pas remarquée vint frapper le bazooka et l'envoya voler au loin. Et le géant fut au milieu d'eux. Une tape sur le dos de Kuroki écrasa sa radio et le précipita à terre. Une flamme grésilla et la voix de Frederika s'interrompit dans les récepteurs de Darkington.

Il se sauva à toutes jambes, son pistolet claquant sans résultat. « Cours, Freddie ! cria-t-il en phonie. Je vais essayer de... » La machine le ramassa. Le pistolet lui tomba de la main. Un instant plus tard, les jurons horrifiés de Thurshaw s'étaient tus : l'antenne radio de Darkington avait été arrachée à sa base. Frederika tenta de s'échapper, mais elle fut empoignée avec une égale aisance. Kuroki, qui s'était relevé, resta où il était et fit une tentative risible pour se défendre à coups de poing. La machine ne mit pas longtemps non plus à le capturer. Les poignets liés aux chevilles, fourrés dans un porte-charge sur les épaules du géant, les trois humains furent emportés en direction du sud.

IV

Au début, Zéro s'éloigna presque au pas de course. Le monstre devait savoir où étaient ses auxiliaires et au moins en partie ce qui leur était arrivé. Maintenant que le contact était rompu avec eux, il en enverrait peut-être d'autres à leur recherche, mieux armés. Ou il viendrait lui-même, rugissant et crachant le feu à travers la forêt. Zéro s'enfuyait.

Seule la voix du monstre, appelant d'une voix hachée ses membres perdus, le poursuivit. Au bout de quelques kilomètres, Zéro se tapit dans un bosquet de passerelles et ajusta ses récepteurs. En dehors d'accumulateurs qui poussaient dru et du ciel vide, il n'y avait rien à

voir. Le monstre avait cessé de crier. Il émettait encore un signal non modulé, mais l'éloignement l'atténuait au point que les faibles bruits radio alentour avaient presque annulé ce bourdonnement.

Les éléments que Zéro avait capturés émettaient une radiation considérable d'ondes sonores. Si ce n'était pas simplement le résultat d'un dérèglement de leur mécanisme endommagé, elle devait être produite par quelque système auxiliaire qu'ils avaient déclenché au moyen d'une commande interne. Les récepteurs de son de Zéro n'étaient pas assez sensibles pour lui indiquer si l'émission était modulée. Ce qui le laissait d'ailleurs indifférent. Certaines formes inférieures de mobiles étaient connues pour avoir des appareillages acoustiques bien développés, mais de telles pièces d'une portée aussi limitée n'auraient pu lui servir que de signal d'alarme concernant des incidents se passant dans la proximité immédiate. Et de nombreux kilomètres carrés étaient nécessaires à une personne pour subvenir à ses besoins. Comment une société de personnes aurait-elle pu exister sans la faculté de parler facilement sur des distances allant d'un horizon à l'autre ?

Tout à fait hors de propos, pour la première fois dans son siècle et demi d'existence, Zéro eut conscience du petit nombre de personnes qu'il avait observées directement avec son optique. Du petit nombre qu'il avait touchées. De temps à autre, dans un but ou un autre, plusieurs personnes se réunissaient. Les mâles de la famille d'une épousée l'accompagnaient dans son voyage pour se rendre à la demeure du marié. Des personnes isolées se rencontraient pour échanger les produits de leur travail. Mais vraiment... ce grand regroupement à la Clairière Rompue de tous les mâles en état de fonctionnement pour donner la chasse au monstre, ce devait être le plus important rassemblement de l'histoire. Pourtant, même Cent n'avait pas perçu ce que le fait avait d'exceptionnel.

Car les personnes restaient en communication perpétuelle. Ce n'était pas seulement les questions pratiques qui se discutaient. En fait, maintenant que Zéro y réfléchissait, ce genre de problèmes occupait une place infime dans les échanges. En majeure partie, il s'agissait de rituels, de conversations amicales ou d'art. Zéro avait eu de rares contacts de personne à personne avec Sept, mais les décennies durant lesquelles l'un avait critiqué la poésie de l'autre et vice versa les avaient rendus intimes. Les compositions de musique abstraite de Quatre-Vingt-Seize, les récits de Quatre-Vingts, les méditations de Cinquante-Neuf sur l'espace et le temps — ces choses-là appartenaient à tous.

La liaison sensorielle totale, quand l'entière puissance débitée par le corps était utilisée pour moduler la bande de communication, réduisait encore le besoin de contact physique. Zéro ne s'était jamais

tenu au bord de la mer. Mais il avait partagé la conscience de Quatorze, qui y habitait. Il avait perçu le lent mouvement interne des vagues, leur susurrement, le sel dans l'air ; il avait ressenti l'application de graisse sur sa peau pour la protéger de la corrosion, partagé la capture d'un mobile marin qu'on retire d'un filet et dont on se régale. Pendant ces heures-là, lui et le ratisseur de mer n'avaient formé qu'un seul être. Par la suite, il avait montré à Quatorze la forêt des hautes terres...

Qu'est-ce que j'attends ? La conscience de sa situation présente s'imposa de nouveau brutalement à Zéro. Le monstre ne s'était pas lancé à sa poursuite. Les éléments sur son dos s'étaient calmés. Mais il se trouvait toujours loin de chez lui. Il se leva et repartit, moins vite et en prenant plus de soin pour effacer les traces de son passage.

Au fil des heures, ses détecteurs internes l'avertirent d'une façon de plus en plus pressante qu'il avait besoin de se ravitailler. Vers le milieu du jour, il s'arrêta et se déchargea de ses trois prises. Elles se tortillaient faiblement et l'une d'elles avait dégagé un de ses bras. Plutôt que de les ligoter à nouveau, Zéro délia leurs membres et les attacha de nouveau en passant le câble en boucles successives autour de leur taille et d'une haute souche, puis en soudant le tout avec son chalumeau.

Cette dépense d'énergie le laissa avec une faim dévorante. Il explora la forêt en décrivant une spirale irrégulière jusqu'à ce qu'il trouve des accumulateurs de la variété calathiforme. Un coup rapide de sa barre à mine mit à nu leur intérieur spongieux, riche en éléments chargés d'énergie et en sels minéraux. Ce n'était pas très agréable à manger sans traitement préalable, mais Zéro était trop affamé pour s'y arrêter. Ce besoin pressant apaisé, il fut en mesure de chercher plus lentement et de façon plus approfondie. C'est ainsi qu'il trouva la trace d'un terrier, creusa le sable et tomba sur un fouisseur. C'était une femelle grosse d'un nouveau spécimen à demi terminé et il l'attrapa aisément. Cela aussi, ç'aurait été meilleur traité à la chaleur et à l'acide, mais même crus les matériaux avaient bon goût dans son broyeur.

Et maintenant rapporter quelque chose pour Une. Mieux que lui, elle était capable de ralentir son fonctionnement quand la nourriture se faisait rare, mais un état de coma alors que le monstre rôdait dans les parages pouvait être dangereux. Après avoir chassé une heure encore, Zéro eut la chance de lever un rotor. Celui-ci détala en écrasant barres et cristaux plus vite que Zéro n'était capable de courir, mais il l'atteignit d'un carreau d'arbalète en plein moyeu. Démembré et casé dans son porte-fardeaux, ce rotor constituait une charge immensément réconfortante.

Zéro revint vers ses prises. Se déplaçant sans bruit en comparaison

avec le vacarme que le vent déclenchait dans la forêt, il arriva près d'eux sans qu'ils s'en aperçoivent. Ils avaient cessé de tenter de s'échapper — il vit que le fil était brillant à l'endroit où ils avaient essayé de le scier sur un rocher coupant — et s'affairaient à d'autres tâches. L'un d'eux avait enlevé de son dos un objet en forme de boîte et avait inséré sa tête (?) et ses bras dans des trous munis de joints d'étanchéité. Un second était en train de retirer une boîte semblable de sa section inférieure. Le troisième avait enfoncé dans sa face le tube flexible sortant d'une bouteille.

Zéro s'approcha. « Laissez-moi examiner ça », dit-il avant de réaliser combien il était ridicule de leur parler. Ils s'écartèrent de lui peureusement. Il attrapa celui à la bouteille et ôta le tube. Un liquide s'écoula. Zéro allongea son détecteur chimique et goûta avec prudence. De l'eau. Très pure. Il ne se rappelait pas avoir jamais trouvé d'eau aussi exempté de minéraux dissous.

Pensivement, il relâcha l'être. Celui-ci boucha le tube. Donc, songea Zéro, ils avaient besoin d'eau comme lui, et ils emportaient une réserve avec eux. C'était naturel ; ils ne pouvaient pas — eux ou plutôt le monstre qu'ils servaient — connaître l'emplacement des sources et des cours d'eau du pays. Mais pourquoi buvaient-ils au moyen d'un tube ? Manquaient-ils d'un orifice adéquat pour l'ingestion de liquide ? Évidemment. Le petit trou dans la tête, par lequel le tube s'enfonçait, s'était refermé automatiquement quand le raccord avait été retiré.

Les deux autres avaient ôté leurs boîtes. Zéro étudia celles-ci et leur contenu. Dans les deux se trouvaient des fragments de matériaux spongieux, vaguement semblables aux boues de vidange normales du corps. Nourriture ou déchets ? Pourquoi un système aussi inconfortable ? Tout se passait comme si le mécanisme intérieur devait absolument être protégé contre le contact avec l'environnement.

Il rendit les boîtes et regarda plus en détail leurs utilisateurs. Ils n'étaient pas tout à fait aussi balourds qu'ils le lui avaient d'abord paru. Les bosses sur leur dos étaient des porte-fardeaux détachables comme le sien. Quelques-uns des objets suspendus à leurs ceintures ou fixés à leurs bras devaient aussi être des outils. (Pas des armes ou des moyens d'évasion, sans quoi ils s'en seraient déjà servis. Des accessoires artificiels spécialisés, donc, analogues à un chalumeau ou à une roue à rochet chirurgicale.) La silhouette de base bipède était plus nette de ligne que la sienne, presque lisse à l'exception des articulations des membres. La tête était un peu plus compliquée, mais moins que celle d'une personne. Sur une base cylindrique croissaient diverses parties, dont les générateurs d'ondes sonores qui babillaient tandis qu'il restait là à observer. Le visage était une plaque transparente, derrière laquelle remuait... quoi ? Une espèce de

mécanisme articulé, partiellement flexible.

Il n'y avait plus aucune possibilité de communication radio avec eux — ou à travers eux. Zéro essaya quelques gestes pour voir, mais les éléments ne firent que remuer. Deux s'enlacèrent. Le troisième agita les bras et poussa des glapissements audibles. Tout à coup, il s'accroupit et traça dans le sable des formes géométriques, ressemblant beaucoup aux figures de parade nuptiale dessinées par un coureur-de-dune.

Donc... non seulement ils possédaient une autonomie mécanique, comme les yeux espions d'un rouleau compresseur, mais ils étaient également capables d'une certaine indépendance dans leur comportement. C'étaient plus que de simples membres et détecteurs télécommandés du monstre. Plus probablement, il s'agissait de mobiles domestiqués.

Mais, dans ce cas, la race du monstre devait avoir modifié leur type encore plus profondément que la race des personnes n'avait changé le type de ses propres mobiles apprivoisés, là-bas dans les basses-terres. Ces bipèdes étaient d'une faiblesse comique en proportion de leur taille ; ils n'avaient ni broyeur ni orifice d'ingestion des liquides ; ils utilisaient la phonie à un degré qui indiquait que leurs capacités radio étaient primitives ; ils avaient besoin d'accessoires ; bref, ils n'étaient pas fonctionnels par eux-mêmes. Seuls les soins et l'abri fournis par leurs maîtres leur permettaient de rester longtemps en vie.

Mais que sont les maîtres ? Même le monstre pourrait bien n'être qu'un autre mobile. Et en fait, il paraissait dépourvu de membres. Les maîtres sont peut-être des personnes comme nous, venues d'au-delà de la mer ou des montagnes avec des connaissances nouvelles et prodigieuses.

Mais alors que veulent-ils ? Pourquoi n'ont-ils pas essayé de communiquer avec nous ? Sont-ils venus pour nous dépouiller de notre terre ?

La question était bouleversante. Zéro se remit hâtivement en mouvement. Avec son porte-fardeaux déjà chargé, il n'avait plus de place pour ses prises. D'ailleurs, être entassées dedans pendant des heures leur était sans aucun doute nuisible ; elles se déplaçaient avec nettement plus de vigueur maintenant, après un repos, que lorsqu'il les en avait sorties. Il les laissa simplement attachées ensemble, libéra le fil d'acier fixé autour de la souche en le coupant et tint cette extrémité à la main. Comme il continuait à prendre bien soin de ne pas laisser de piste, il ne se déplaçait pas trop vite pour qu'elles puissent suivre. De temps à autre, elles chancelaient et s'appuyaient l'une sur l'autre pour se soutenir — apparemment, leurs batteries se polarisaient plus vite que les siennes — mais il découvrit qu'elles pouvaient continuer s'il les laissait s'arrêter un moment, se coucher, utiliser leurs curieux ustensiles.

La journée s'écoula. À cette époque de l'année, peu après l'équinoxe de printemps, le soleil restait levé environ vingt heures. Après la tombée de la nuit, les captifs de Zéro commencèrent à trébucher et à avancer à tâtons. Il vérifia par perception sensitive directe qu'ils n'avaient pas de radar. S'ils en avaient eu, cette partie avait été détruite avec leurs communicateurs. Après réflexion, il fabriqua un siège rudimentaire dans une tige abattue et les poussa pour qu'ils s'asseyent dessus. Il les transporta ainsi avec deux mains. Ils ne firent aucune tentative pour s'échapper, émirent peu de sons, visiblement ils étaient épuisés. Pourtant, à sa surprise, ils commencèrent à remuer et à émettre sur fréquence acoustique quand il finit par arriver chez lui et les posa à terre. Il souda l'extrémité de leur fil d'acier à un billot de fer qu'il conservait en cas de nécessité.

Une portion de lui-même songea que leur mécanisme devait être vraiment très étrange, peut-être même si étrange qu'ils ne se révéleraient pas consommables. Manifestement, leurs batteries atteignaient de tels extrêmes de polarisation qu'elles devenaient comateuses, ce qu'une personne faisait seulement en cas d'urgence. Pour eux, cette désactivation paraissait être normale et ils sortaient spontanément de leur torpeur.

Il abandonna ses conjectures. La voix anxieuse d'Une l'avait assailli pendant qu'il s'affairait. « Qu'est-ce qui s'est passé ? Tu es blessé ! Approche, laisse-moi voir, oh, ton pauvre bras ! Oh, mon chéri !

— Rien de grave, la rassura-t-il. J'ai abattu un rotor. Prépare-toi un repas avant de t'inquiéter de moi. »

Il se laissa choir sur le sol de la caverne à côté de la grande et belle masse d'Une. Les globes luminescents, cultivés sur la pierre rugueuse des parois, faisaient miroiter sa peau et les gracieuses vrilles-outils qui se déroulaient pour l'enlacer. Le détecteur chimique de Zéro lui transmettait une légère odeur de solvants et de lubrifiants, une essence de féminité. L'entrée de la caverne était noire à cause de la nuit, sauf à l'endroit où une unique étoile jetait un éclat vif et quelque peu sinistre au-dessus des collines. La forêt gémissait et tintait tristement. Mais ici il avait de la lumière et la caresse d'Une sur son corps. Il était chez lui.

Elle ôta de ses épaules le porte-fardeaux mais ne se dirigea pas vers la marmite à traiter les aliments. La plupart de ses outils et son attention entière se concentraient sur son bras abîmé. « Il faut remplacer tout au-dessous du coude », décida-t-elle ; et, en modulation : « *Zéro, espèce d'idiot adoré, mon courageux, mon astucieux chéri, pourquoi t'es-tu exposé de cette façon ? N'as-tu pas encore compris que sans toi mon univers ne serait plus que rouille ?* »

« Je suis navré d'en retirer autant à la nouvelle personne, s'excusa-t-il.

— Aucune importance. Donne-moi à manger d'autres beaux gros

rotors comme celui-ci et j'aurai vite remplacé ce qui manque... et fini le reste aussi. » Son rire évolua dans un trille de la gaieté à la timidité. « Moi aussi, je veux que la nouvelle soit vitalisée bientôt, tu sais, pour que nous puissions en commencer une autre. »

En lui flamba le souvenir de ce moment, l'an passé, où son diagramme corporel avait afflué en champs magnétiques et en courants à travers celui d'Une, où les deux diagrammes avaient hétérodyné, s'étaient combinés jusqu'à l'oscillation tandis qu'au plus profond d'Une se produisait la première cristallisation. L'union sensorielle était bien peu de chose en comparaison.

Ce qu'ils faisaient ensemble maintenant avait une intimité comparable. Quand Une eut enlevé l'avant-bras démolé et que Zéro eut enfoncé le moignon dans l'orifice réparateur d'Une, un millier de fines vrilles intérieures enveloppèrent ce moignon, l'explorant, le contrôlant, testant. De nouveau, plus subtilement que dans la reproduction, les systèmes mécaniques et électrochimiques d'Une et de Zéro s'étaient fondus en un seul. Le processus ne se déroulait pas de façon consciente, c'était une fonction féminine ; à ce moment, Une n'était pas différente de la mobile la plus primitive unie dans un terrier obscur à son compagnon endommagé.

Cela prit du temps. La nouvelle personne que le corps d'Une créait en lui-même était, bien entendu, à vraie grandeur et, par chance, près d'être achevée. (Dans le cas contraire, Zéro aurait été obligé d'attendre que la nouvelle personne possède un bras bien développé.) Toutefois, elle n'avait pas encore été vitalisée et des tracés synaptiques essentiels n'étaient encore qu'à demi terminés, se cristallisant peu à peu dans une solution. On ne pouvait à la légère ou sans précaution détacher une pièce.

Cependant, à la longue, la fonction d'Une accomplit sa tâche. Lentement, presque à regret, Zéro retira sa nouvelle main. Son esprit et celui d'Une demeurèrent entrelacés un moment encore. Finalement, avec un soupçon d'humour tremblant, elle s'exclama : « Eh bien, comment remuent tes doigts ? Tout est-il en bon ordre ? Alors, mangeons. Je meurs de faim ! »

Zéro l'aïda à apprêter le rotor pour le consommer. Ils jetèrent aussi dans la marmite l'avant-bras endommagé. Pendant qu'ils préparaient et partageaient ce repas, il raconta ses aventures. Une n'avait pas témoigné de curiosité envers les trois bipèdes. Comme la plupart des personnes féminines, elle ne portait pas grand intérêt au monde en dehors de son foyer et elle avait simplement pensé qu'il s'agissait d'une nouvelle espèce de mobiles sauvages. Sa joie s'éteignit à mesure que Zéro parlait. « Oh, non ! s'écria-t-elle, dis-moi que vous n'allez pas combattre ce cracheur d'éclairs !

— Si. Nous y sommes bien obligés. » Il savait quelle image la

terrifiait, lui-même démoli au-delà de tout espoir de reconstruction, et il ajouta précipitamment : « Si nous le laissons libre, ni la tradition ni l'instinct ne savent ce qu'il est capable de faire. Ce qui est sûr, toutefois, c'est que quelque chose d'aussi gros causera des dégâts énormes. Même s'il ne s'agit que d'un broutard, son appétit détruira d'immenses étendues d'accumulateurs ; et c'est peut-être un prédateur. D'autre part, si nous l'abattons, quel trésor de nourriture ! Ta part et la mienne nous permettront de produire une douzaine de nouvelles personnes. L'énergie me donnera la possibilité de parcourir des centaines de kilomètres, donc d'acquérir encore davantage d'aliments et d'objets pour nous.

— En admettant qu'il soit assimilable, dit-elle d'un ton de doute. Il pourrait être plein d'acide fluorhydrique ou d'autres composants du même genre, comme les intouchables.

— Oui, oui. Et d'ailleurs, pourquoi l'objet volant ne serait-il pas la propriété d'êtres intelligents : ce qui n'implique pas nécessairement que nous ne l'abattrons pas et ne le consommerons pas. J'ai l'intention de résoudre cet aspect de la question tout de suite. Si les auxiliaires du monstre sont comestibles, le monstre l'est presque sûrement aussi.

— Mais dans le cas contraire... Zéro, sois prudent !

— Je le serai. À cause de toi aussi. » Il la caressa et sentit une vibration lui répondre. Il aurait été plaisant de rester assis toute la nuit ainsi, mais il devait partir bientôt pour le lieu de ralliement. Et d'abord il devait disséquer au moins un spécimen. Il prit sa barre à mine.

V

Darkington s'éveilla du demi-sommeil peuplé de cauchemars où il avait sombré quand il avait été jeté sur le sol de la caverne. Il tendit la main vers Frederika et elle vint à lui. Pendant un temps, il n'y eut que leurs murmures.

Finalement, ils s'accroupirent sur le sable et regardèrent autour d'eux. Le géant qui les avait capturés avait soudé l'extrémité libre du filin à un bloc de fonte brute impossible à remuer. Darkington était attaché de ce côté, ensuite c'était la jeune femme, puis Kuroki à l'autre bout. Ils disposaient d'un mètre vingt environ de jeu entre chacun d'eux. Dans le matériel qui leur restait, rien ne couperait ces torons d'acier.

« Une grotte calcaire, je pense », dit Kuroki d'une voix rauque.

Derrière le masque, il avait les traits tirés, hérissés de barbe, les yeux creux. Frederika n'avait guère meilleure mine. Ils n'auraient peut-être pas survécu au trajet pour venir jusque-là si le robot ne les avait pas portés pendant les dernières heures. Néanmoins, le cerveau de Darkington fonctionnait avec une curieuse clarté. Il était capable d'observer et de réfléchir aussi bien que s'il se trouvait en sécurité à bord du vaisseau spatial. Son corps n'était qu'une énorme souffrance, mais il n'en tenait pas compte et concentrait ses facultés pour comprendre ce qui s'était passé.

Ici, près de l'entrée, la caverne avait environ six mètres de hauteur et une largeur plus grande encore. Une trentaine de mètres plus loin, elle se rétrécissait et se terminait. Cet endroit était utilisé comme resserre : tout un magasin de pièces mécaniques et électroniques disparates, ainsi que des outils grossièrement façonnés en métal et en pierre qui avaient une apparence presque familière. Les murs étaient envahis par de minces fils électriques tout bourgeonnants d'une foule de petits globes cristallins. Ceux-ci émettaient une lumière blanche et froide qui rendait les ténèbres extérieures encore plus semblables à celles des premiers temps du monde.

« Oui, une caverne dans la paroi abrupte d'une montagne, dit Frederika. J'ai vu au moins cela. Je suis restée à peu près consciente tout le long du chemin et j'ai essayé de repérer le trajet que nous avons suivi. Non pas que cela ait une chance de nous servir à grand-chose, hein ? » Elle enserra ses genoux dans ses bras. « Il faut que je dorme bientôt... oh, il faut absolument que je dorme !

— Nous devons entrer en contact. » C'était la voix de Kuroki. (Grâces soient rendues à Dieu et à un ingénieur mort depuis des siècles pour avoir fait que les micros et récepteurs fonctionnent quand on appuyait le menton sur le bouton adéquat ! Sans possibilité de parler, il n'y aurait plus eu d'autre recours que de glisser doucement dans la folie.) « J'ai essayé de démontrer à ce cauchemar blindé que nous étions intelligents. J'ai dessiné des diagrammes et... » Il s'arrêta. « Bah, c'est probablement que ses constructeurs ne regardent pas à travers ses yeux. Nous renouvellerons la tentative quand ils se montreront.

— Il faut voir la réalité en face, Sam, dit Frederika d'une voix atone. Il n'y a pas de constructeurs. Il n'y en a jamais eu.

— Oh, non. » Le pilote adressa à Darkington un coup d'œil suppliant. « C'est toi le biologiste, Hugh. Crois-tu cela ? »

Darkington se mordit la lèvre. « Elle a raison, j'en ai peur. »

Le rire de Frederika leur claqua aux oreilles. « Savez-vous ce qu'est cette grosse machine là-bas, au milieu de la caverne ? Celle avec qui le robot est en train de batifoler ? Je vais vous le dire. Sa femme ! » Elle s'interrompit. Le rire résonnait trop affreusement dans leurs casques.

Darkington fixa son attention dans cette direction. La seconde chose n'avait guère de points communs avec la forme bipède, elle était courte et large — le double en volume — et montée sur huit courtes pattes qui ne devaient receler ni grande vitesse ni agilité. Un réseau aérien de capteurs radio, des lentilles optiques et des bras — deux, pas quatre — étaient semblables à ceux du bipède. Mais il y avait de nombreux membres supplémentaires qui étaient de longs tubes flexibles se terminant en appendices spécialisés. Du métal poli bleuté couvrait la majeure partie du corps.

Et pourtant, à voir comme ces deux-là se mouvaient...

« Je crois bien que tu as aussi raison sur ce point-là », conclut finalement Darkington.

Kuroki frappa le sol du poing et jura. « Excuse-moi, Freddie, reprit-il d'une voix étranglée, mais ne voudriez-vous pas expliquer ce que vous avez en tête ? Ce pétrin serait plus supportable si j'y comprenais quelque chose.

— Nous ne pouvons que faire des hypothèses, objecta Darkington.

— Eh bien, faites, alors !

— Une évolution des robots, dit Frederika. Après la disparition de l'homme, les machines qui restaient ont commencé à évoluer.

— Non, répliqua Kuroki. C'est fou. Impossible !

— Je pense que ce que nous avons vu serait impossible autrement, expliqua Darkington. La vie métallique ne peut pas surgir spontanément. Seuls les atomes de carbone fournissent les longues chaînes nécessaires pour le stockage chimique de l'information biologique. Néanmoins, le stockage électronique est également possible. Et... avant que le *Voyageur* parte... il existait déjà des machines autoreproductrices.

— À mon avis, celles qui ont joué un rôle important doivent être les plates-formes marines. » Frederika parlait comme en rêve. Ses yeux étaient fixés tout grands ouverts, sans ciller, sur les deux robots. « Vous vous rappelez ? En gros, c'étaient des boîtes flottantes motorisées, contenant de l'outillage spécialisé dans la métallurgie et mues par des batteries solaires. Elles extrayaient de l'eau de mer des minéraux dissous, magnésium, uranium, ce pour quoi chaque plate-forme flottante spécialisée avait été conçue. Quand sa cargaison était complète, elle se dirigeait vers un point du rivage où un entrepôt recevait son chargement. Une fois vide, elle retournait vers le large en chercher d'autre. Elle était équipée d'un dispositif de navigation à inertie, ainsi que de capteurs électroniques et de divers systèmes homéostatiques, afin d'être en mesure de surmonter les vicissitudes normales de son environnement.

« Et elle avait des diagrammes électroniques qui contenaient des

informations complètes sur sa propre construction. Ils commandaient les mécanismes installés à bord, qui fabriquaient les pièces de rechange dont le besoin se faisait sentir. Ces mêmes mécanismes ne cessaient aussi de produire et d'assembler d'autres plates-formes identiques complètes. Le premier modèle du genre avait coûté des centaines de millions de dollars, sans compter les travaux de recherche et de mise au point préliminaires. Par contre, une fois réalisé, il ne nécessitait plus aucun investissement. La production et l'expansion n'ont rien coûté à personne.

« Et après que l'homme eut disparu de la Terre... que toute vie eut cessé... les plates-formes marines étaient encore là, apportant patiemment leur chargement à des quais en ruine sur des rivages désolés, année après année dans un labeur toujours recommencé et dépourvu de sens... »

Elle se secoua. Le mouvement fut assez violent pour être visible dans son armure. « Continue, Hugh, dit-elle, la voix devenue âpre. Si tu peux. »

« Je ne possède aucune précision, commença-t-il avec circonspection. Il faudrait me dire comment la mutation est possible pour une machine. Mais si les diagrammes avaient effectivement été des enregistrements magnétiques sur fil ou sur bande, je pense qu'une irradiation intense les aura modifiés, comme elle aurait altéré un gène organique. Et pendant un temps il y a certainement eu des radiations en quantité. Les plates-formes ont commencé à fabriquer des doubles imparfaits. La plupart étaient mal construits, et ont probablement coulé. Toutefois, certains de ces doubles avaient des avantages. Par exemple, ils ont cessé de se rendre jusqu'au rivage pour rester à attendre, en vain, pendant des dizaines d'années, qu'on vienne les décharger. Il a dû y avoir finalement une plate-forme qui a possédé la première capacité primitive de tirer du métal de quelque chose de plus riche que l'océan : c'est-à-dire des autres plates-formes. Au cours de centaines de millions d'années, une écologie s'est développée. Il faut bien l'appeler une écologie. La Terre a été reconquise. Des *types* de machines entièrement nouveaux ont proliféré. Jusqu'à, eh bien, ce que nous avons vu aujourd'hui.

— Mais d'où provient l'énergie ? objecta Kuroki.

— Du soleil, je suppose. À présent, la batterie solaire originelle a dû être énormément affinée. Je verrais assez bien un stockage diélectrique au niveau moléculaire, dans des unités spécialisées — appelons-les accumulateurs — qui sont peut-être même de dimensions microscopiques. Bien entendu, la productivité par arpent doit être bien plus faible que de notre temps. Les alliages ne sont pas aussi labiles [20] que les acides aminés. Mais c'est compensé

largement par leur plus grande durée de vie. Et, comme vous avez pu le constater dans cette caverne, par l'interchangeabilité.

— Hein ?

— Si. Regarde ces pièces détachées entassées au fond. Sans doute certaines seront traitées, d'une manière analogue à la façon dont nous mangeons et digérons nos aliments, mais d'autres sont probablement conservées pour être utilisées comme pièces de rechange. Suppose que tu puisses enlever à des animaux que tu aurais tués des organes entiers et que tu puisses les installer en toi pour remplacer ce qui est en train de s'user. J'ai idée que c'est courant sur la Terre d'aujourd'hui. Le principe de la « boîte noire » a été intégré dans la plupart des machines de notre propre temps. Ce sera devenu un trait héréditaire.

— D'où vient le métal pour commencer ?

— De types de machines inférieurs. En fin de compte, de types sessiles qui décomposent les minéraux, manufacturent les alliages de base et accumulent davantage d'énergie diélectrique qu'ils n'en utilisent. L'équivalent d'une végétation. Fort probablement, leur... heu... métabolisme fait intervenir de puissants réactifs. De l'acide sulfurique et de l'acide nitrique dans des compartiments isolés doivent être les moindres d'entre eux. Je doute fort qu'il y ait l'équivalent de microbes, mais l'écologie semble se débrouiller très bien sans eux. C'est une forme d'existence plus grossière que la nôtre. Mais ça marche, ça marche.

— Sexualité comprise. » Frederika partit d'un rire un peu fou.

Darkington serra sa main gantée jusqu'à ce qu'elle se calme. « Somme toute, dit-il, il est très probable que dans les machines complexes la reproduction soit devenue la spécialité d'une forme, tandis que l'autre se spécialisait dans la force et l'agilité. À quoi doivent sans doute correspondre des différences psychologiques.

— Psychologiques ? » Kuroki se rebiffa. « Hé, minute ! Je sais qu'on dit... qu'on a beaucoup dit que les ordinateurs étaient des cerveaux électroniques et autres idioties, mais...

— Appelle le phénomène comme tu voudras, dit Darkington avec un haussement d'épaules. N'empêche que ce robot utilise des outils qui ont été fabriqués et qui n'ont pas poussé tout seuls. Le problème est de le convaincre que nous aussi, nous pensons.

— N'est-il pas capable de le voir ? s'exclama Frederika. Nous nous servons également d'outils. Sam a tracé des figures géométriques. Qu'est-ce qu'il veut de plus ?

— Je n'en sais pas assez sur ce monde pour hasarder même une conjecture, dit Darkington d'un ton las. Toutefois, j'imagine... eh bien... qu'un jour nous aurions pu voir un singe dressé accomplir toutes sortes d'actes compliqués sans supposer un instant qu'il était plus qu'un singe. Quelque curieux qu'il ait paru.

— Ou peut-être que le robot s'en fiche, simplement, dit Kuroki. Il y a des gens que cela aurait laissés froids.

— En admettant que l'idée de Hugh à propos de la « boîte noire » soit exacte, reprit Frederika d'une voix lente, alors la race des robots a dû évoluer en chasseurs, au lieu que la chasse ait été inventée assez tardivement au cours de leur évolution. Comme si les hommes étaient descendus des tigres au lieu des simiens. Quelle différence cela provoquerait-il sur le plan psychologique ? »

Aucun ne répondit. Elle s'appuya tristement contre Darkington. Kuroki détourna les yeux, peut-être moins par tact que par sentiment de sa solitude. Sa compagne se trouvait à plusieurs milliers de kilomètres droit au-dessus de sa tête, sans qu'il ait le moyen de l'appeler pour lui dire adieu.

Aux volontaires qui insistaient pour participer à cette expédition, Thurshaw avait précisé qu'il n'y aurait pas de sauvetage. Autoriser trois personnes — trois pour cent de la race humaine — à risquer leur vie le chargeait d'un poids de culpabilité suffisant. Si quoi que ce soit de fâcheux se produisait, le *Voyageur* s'attarderait un certain temps avec l'espoir que la navette parviendrait tant bien que mal à revenir. Mais en fin de compte le *Voyageur* prendrait la direction des étoiles. La compagne de Kuroki serait obligée de chercher un autre père pour le fils qu'elle appellerait peut-être Sam.

J'aimerais que Freddie soit là-haut avec elle, songea Darkington. Ou bien non ? N'est-ce pas simplement ce que je suis censé souhaiter ?

Assez ! Trouve un moyen de vous en sortir !

Son cerveau tournait à vide comme des roues dans la boue hivernale. Que faire, que faire, que faire ? Son pistolet n'existait plus, de même que les roquettes de Kuroki, rien ne restait à part quelques outils et instruments. Au fond de la caverne étaient probablement entreposées des armes avec lesquelles on pourrait se battre un moment. (Un moment seulement, contre l'acier et la foudre ; mais cela mettrait fin à la présente horreur, d'être assis dans la puanteur de sa peur à attendre que le monstre s'approche ou que les batteries du conditionneur d'air s'épuisent et qu'ils commencent à suffoquer.) La boucle soudée autour de sa taille, aboutissant à une tonne de fonte, étouffait dans l'œuf tout rêve de cet ordre. Il leur fallait communiquer d'une façon ou d'une autre, supplier, menacer, promettre, enjôler. Mais le monstre n'avait montré aucun intérêt pour la figure géométrique représentant le théorème de Pythagore tracée dans le sable. Alors, quoi d'autre ? Comment devait-on dire « Je suis vivant » à quelque chose qui ne vivait pas ?

Quoique, être vivant, qu'est-ce que c'était ? Les protéines étaient-elles partie intégrante et inéluctable de toute créature vivante ? Si les

antiques plates-formes marines n'avaient été rien de plus que des machines complexes, à quel stade de complication ultérieure leurs descendants s'étaient-ils éveillés à la vie ? *Allons, arrête, tu es biologiste, tu sais parfaitement qu'une question de cet ordre ne comporte pas de réponse empirique et qu'elle n'a d'ailleurs rien à voir avec le fait de préserver la continuité de certains assemblages de protéines qui sont irrationnellement très aimés.*

« Je pense que ce robot parle par radio. » La voix lente de Kuroki résonna bizarrement à travers le martèlement sourd qui emplissait la tête de Darkington. « Il n'a probablement pas la moindre idée que des ondes sonores puissent porter la parole. Peut-être même est-il sourd. Des oreilles ne servent pas à grand-chose dans cette jungle cacophonique. Et nos radios à nous sont esquinées. » Il se mit à fouiller dans le paquetage de la jeune femme. « Freddie, je crois que j'arriverai à bricoler un poste qui marche avec les pièces des trois nôtres, si je peux emprunter des petits outils et quelques instruments. Une fois que nous émettrons des bruits systématiques sur sa bande de fréquence, il y a une chance que le robot trouve intéressant d'essayer de piger ce que nous disons. »

Il commença à disposer ce qu'il lui fallait. Darkington, incapable de l'aider, honteux de n'avoir eu aucune idée, reporta son attention sur les robots. Ils étaient accouplés, indifférents à sa présence.

Frederika s'assoupit. Comme la nuit passait lentement ! C'est que la Terre était vieille, elle opérait sa rotation avec autant de lassitude que... que lui-même. Il dormit.

Une exclamation étouffée le réveilla.

Le monstre se dressait au-dessus d'eux. Grand, très grand, touchant le ciel, il les avait enjambés pour regarder avec des yeux sans expression le pauvre ouvrage à peine ébauché de Kuroki. Une main était toujours un chalumeau et une autre avait été remplacée ; il était aussi invulnérable et insensible qu'un dieu. Pendant un instant, le moi de Darkington à demi sorti de sa torpeur se recroquevilla devant lui.

Puis le chalumeau cracha sa flamme, trancha le lien d'acier et Kuroki fut détaché et emporté.

Frederika s'exclama : « Sam !

— Pas... tant d'ardeur... camarade, dit d'une voix étranglée le pilote emporté dans les bras du robot. Je suis content que tu me trouves sympathique mais, ouille... attention ! »

D'une de ses mains libres, le robot tordit pour voir ce que cela donnerait à la jambe gauche de Kuroki. Les articulations du scaphandre tournèrent. Kuroki hurla. Darkington eut l'impression d'entendre les os de la jambe sortir de leur cavité articulaire.

« Non ! Espèce de sale machine ! » Il fonça en avant. Le filin l'arrêta court. Frederika se couvrit le masque facial et pria pour que Kuroki

soit mort.

Il ne l'était pas, pas encore. Il n'était même pas inconscient. Il hurla sans discontinuer pendant que le robot se servait d'un levier pour extraire la jambe de son armure. Le produit destiné à colmater les fuites jaillit d'entre les couches de tissu et retint l'air dans le reste de la combinaison spatiale.

Le robot laissa choir Sam et recula d'un bond en s'éventant frénétiquement. Une bouffée d'oxygène, Darkington le comprit dans le chaos rouge et noir où se désintégrait sa raison. L'oxygène est presque aussi actif que le fluor, et il n'y avait plus d'oxygène libre sur Terre depuis... Le martyr de Kuroki s'achemina par saccades vers le silence.

Le robot se rapprocha avec prudence, s'accroupit au-dessus de lui, tâta la chair mise à nu, en arracha un lambeau pour l'examiner et le jeta de côté. Le métal enlevé à une des articulations de la combinaison sembla plus apprécié.

Darkington se rendit vaguement compte que Frederika était allongée sur le sol à côté de Kuroki et qu'elle pleurait. Le biologiste lui-même était encore plus près. Il aurait pu toucher le robot aussi bien que le cadavre. Mais il ne fit ni l'un ni l'autre, se contentant de reculer, hoquetant et gémissant.

Le robot avait visiblement tiré un enseignement du gaz mais était tout aussi clairement déterminé à poursuivre son examen. Il se redressa, s'écarta à bonne distance et projeta une mince flamme d'un bleu intense de sa main-chalumeau. Le cadavre de Kuroki fut coupé par le milieu.

L'univers de Darkington explosa dans un grondement d'orage. Il s'élança de nouveau. Le câble entre lui et Frederika se tendit en travers du faisceau ardent. Les torons se scindèrent comme de la fumée.

Le robot bondit pour l'attraper, rencontra le flot d'oxygène jaillissant de l'armure de Kuroki et recula en titubant. Darkington saisit le bout de câble qui le reliait au bloc de fonte. Le chalumeau avait un éclat insoutenable. Si Darkington touchait sa flamme, c'en était fini de lui aussi. Mais il n'y réfléchit même pas. Aveuglément et d'instinct, il tira sa laisse devant le jet de flammes tranchant.

Il était libre.

« File, Freddie ! » lança-t-il — et il courut droit au robot. Inutile d'essayer de fuir une chose qui pouvait le rattraper en trois enjambées. Le chalumeau avait cessé de cracher le feu, mais le géant se déplaçait d'une allure incertaine, vacillante, encore hébété par l'oxygène. Par la souffrance ? Férocement, dans une ultime étincelle de conscience, Darkington l'espéra. « *Freddie, fiche le camp !* »

Le robot se mit à le poursuivre en chancelant. Il l'évita en tournant

autour de l'autre machine, la grosse qu'ils avaient baptisée femme. En direction du fond de la caverne. Une arme avec laquelle se battre, pour gagner un moment qui laisse à Frederika une chance de s'enfuir. Une autre barre à mine gisait par terre. Il s'en saisit et se retourna précipitamment. L'énorme forme peinte était presque sur lui.

Il se baissa pour l'esquiver. Des mains se heurtèrent juste au-dessus de son casque. Il repartit en courant vers le milieu de la caverne. La machine femelle reculait pour se mettre dans un coin. Mais lente, maladroite...

Darkington grimpa sur son dos.

Un bras surgit d'en dessous pour l'ôter de là. Il gronda et abattit la barre. Le fracas résonna dans la caverne. Le bras s'affaissa, cabossé. Cet octopode était loin d'avoir la force du bipède. Ses vrilles-outils, encore plus frêles, se replièrent sur elles-mêmes pour le fuir.

Le robot mâle surgit tout près. Darkington assena un coup de son arme sur le cadre collecteur d'ondes qui était sous ses pieds, le mettant en pièces. Il brandit la barre et hurla comme un fou : « Halte ! Un pas de plus et je la démolis ! Je la tue ! »

Le robot s'arrêta. Monstrueux il se dressa, machine capable de démembrer un homme et son armure, et leva sa main-chalumeau.

« Oh, non », grogna Darkington. Il ouvrit une valve sur sa combinaison spatiale, s'agenouillant de façon à ce que l'oxygène jaillisse vers la face avant de la chose sur laquelle il était monté. Des capteurs devaient être plus sensibles que la peau. Il n'entendit pas si la femelle hurlait comme l'avait fait Kuroki. Ce devait être sur la bande radio. Mais quand il ordonna du geste au robot de reculer, celui-ci obéit.

« Tu as compris ? demanda-t-il d'une voix haletante, dans l'intention non de s'en faire entendre mais de cracher sa haine. Fends en deux ma combinaison avec ton chalumeau si tu veux, mais mon air se répandra sur toute la surface de cette mécanique. Tu pourrais peut-être me déloger en me jetant quelque chose mais, au premier signe de ce genre de manœuvre, je rouvre ma valve. Ta chère mécanique aura au moins une forte dose d'oxygène. Et pendant ce temps-là, j'enfoncerai le bout pointu de cette tige dans une de ses lentilles. Compris ? Eh bien, alors, reste où tu es, machine ! »

Le robot se figea sur place.

Frederika s'approcha. Elle avait dégagé de ce qui restait du torse de Kuroki la boucle de câble qui les avait reliés. La lumière se reflétait sur son masque, de sorte que Darkington ne voyait pas au travers, et sa voix était méconnaissable à force d'être tendue. « Hugh, oh, Hugh !

— Retourne à la navette », ordonna-t-il. La raison lui revenait peu à peu.

« Sans toi ? Non.

— Écoute, ce n'est pas l'endroit pour jouer les grands rôles héroïques. Ton premier devoir est de devenir une mère. N'empêche que ce que j'espère, en ce qui me concerne, c'est que tu reviendras me chercher avec la navette. Tu ne sais pas piloter, mais on peut te donner des instructions par radio depuis le vaisseau spatial s'il est au-dessus de l'horizon. Le programmeur central fait la plus grande partie du travail, de toute façon. Tu atterris ici et je trouverai probablement un moyen de me ménager une sortie.

— Mais... mais... il a fallu au robot près de vingt heures pour nous amener ici. Et il connaissait le chemin. Je serai obligée de me guider à la boussole et la plupart du temps simplement au jugé. Évidemment, je ne m'arrêterai pas aussi souvent que lui. Pas plus que je n'y serai contrainte. Mais quand même... mettons vingt heures pour moi... tu ne peux pas tenir aussi longtemps !

— Je peux toujours essayer, dit-il. Tu as une meilleure idée ?

— Bon, d'accord. Adieu, Hugh. Non, je veux dire "à bientôt". Je t'aime. »

Il grommela une réponse, mais ne la vit pas partir. Il devait surveiller constamment le robot.

VI

« Zéro ! » appela sa femelle, juste une fois, quand l'unité sauta sur son dos. Elle voulut l'agripper. La barre s'abattit sur son bras. Zéro ressentit l'impulsion de souffrance dans ses capteurs, diffusée par son communicateur, comme un carreau d'arbalète traversant son propre corps.

Comme un fou, il chargea. L'ennemi fracassa de sa barre l'aérien d'Une. Elle poussa un cri d'angoisse strident. Du fait des dégâts qui mettaient son radar hors d'usage, la sonorité de son communicateur changea soudain d'abominable façon. Zéro s'arrêta net.

Ses sanglots, son nom qu'elle répétait aveuglément renvoyèrent au second plan la brûlure qu'il ressentait à l'endroit où le gaz corrosif s'était introduit en lui. Il régla son chalumeau en faisceau mince et visa avec soin.

L'unité s'agenouilla, tâtonna de sa main libre. Une hurla de nouveau, plus fort. Ses vrilles s'agitèrent dans tous les sens. Comme paralysé, Zéro laissa retomber son bras-chalumeau. L'élément se redressa et pointa son arme au-dessus des oculaires d'Une. Une simple poussée vigoureuse vers le bas à travers le verre atteindrait le cerveau

d'Une. Du geste, l'Unité lui ordonna de reculer. Il obéit.

« Au secours », cria Une. Zéro ne se sentit pas le courage de regarder les ruines de son visage. Échapper à sa voix déformée était impossible. « Au secours, Zéro. Cela fait si mal.

— Tiens bon, cria-t-il, noyé dans le sentiment d'être hors d'état de l'aider. Je ne peux rien. Pas maintenant. Cette chose est pleine de poison. C'est ce que tu as reçu. » Il prit le temps d'examiner ses propres perceptions internes. « La douleur s'atténuera dans une minute... avec une dose aussi faible. Mais si tu en prenais une forte dose... je ne sais pas. Elle risquerait de se révéler totalement destructrice. Ou bien le bipède provoquerait des dégâts mécaniques définitifs avant que je puisse l'en empêcher. Tiens bon, Une aimée. Jusqu'à ce que j'imagine un moyen d'agir.

— J'ai peur pour la nouvelle, émit-elle.

— Tiens bon, implora-t-il. Si cet élément te fait encore du mal, je le tuerai à petit feu. Je pense qu'il le sait. »

L'autre bipède encore en état de marche s'approcha.

Il échangea quelques ululements avec le premier, pivota sur ses talons et sortit rapidement de la caverne. « Il doit retourner vers le monstre volant », dit Une. Les mots sortaient d'elle péniblement, de temps à autre elle geignait quand augmentaient ses perceptions des dégâts, mais elle était de nouveau capable de réfléchir. « Amènera-t-il le monstre ici ?

— Je ne peux pas lui courir après, répliqua Zéro bien inutilement, mais... » Il rassembla son énergie. Un appel jaillit puissamment de son communicateur : « *Alerte, alerte ! Toutes personnes qui recevez, préparez-vous à relayer. Alerte !* »

Des voix retentirent soudain dans sa tête, proches et lointaines, et ce fut comme si elles versaient de la force en lui. Il n'était plus seul avec Une dans une caverne au cœur de la nuit, une chose horrible accroupie sur le dos d'Une et le goût du poison qui ne se dissipait que lentement. Leur communauté entière était là.

Il exposa la situation en quelques phrases. « Tu t'es montré imprudent, commenta Cent, bouleversé. Puisse-t-il n'y avoir pas d'autres conséquences fâcheuses à tes actions.

— Qu'aurais-tu voulu qu'il fasse d'autre ? intervint Sept. Nous ne pouvons agir au hasard avec une chose aussi puissante que le monstre. Zéro a pris sur lui les risques de recueillir des renseignements. En quoi il a réussi, d'ailleurs.

— Prouvant que le danger est plus grand que nous ne l'imaginions, commenta Seize d'une voix tremblante.

— En tout cas, c'est une donnée précieuse.

— Le problème maintenant est de savoir ce que nous allons faire ? coupa Cent. Quelque lent que tu le dises, je suppose que l'auxiliaire

qui s'est échappé rejoindra le monstre longtemps avant que nous parvenions à nous rassembler et à gagner les montagnes.

— Tant qu'il ne l'a pas rejoint, toutefois, il est incapable de communiquer, puisque sa radio est hors d'usage, souligna Zéro. Donc vraisemblablement le monstre, ignorant des événements, restera où il est. Je suggère que les personnes se trouvant à proximité se rendent directement dans cette zone. Qu'elles tentent d'intercepter le bipède.

— Toi, tu le captureras sûrement en quelques minutes, remarqua Cent.

— Je ne peux pas partir d'ici.

— Mais si, tu le peux. La chose qui a capturé ta compagne, en toute logique, ne lui infligera rien de plus si elle n'est pas provoquée, de peur de perdre l'otage de valeur qu'elle possède actuellement.

— Qu'en sais-tu ? répliqua Zéro. Je suis persuadé que si je capturais son compagnon cet élément attaquerait Une aussitôt. Quel espoir a-t-il en dehors de l'évasion de l'autre qui lui amènera peut-être du secours ?

— Espoir est un terme curieux à utiliser en connexion avec un œil espion perfectionné, remarqua Sept.

— Si c'en est un, dit Zéro. Leurs actions me donnent à penser que ces bipèdes sont plus que des mobiles dépourvus de raison qu'on aurait domestiqués.

— Laissez tomber, lança Cent. Il n'y a pas de temps à perdre. Nous ne pouvons pas mettre en danger la communauté entière pour le salut d'un seul individu. Zéro, va rattraper ce bipède. »

Le silence radio s'éternisa dans la nuit. Finalement, Zéro dit : « Non. » La main indemne d'Une se tendit vers lui, mais elle était trop éloignée pour qu'ils se touchent. Et elle ne pouvait pas non plus le caresser par radar.

« Nous t'aurons vite remise sur pied », murmura-t-il à son intention. Elle ne répondit pas, la communauté étant à l'écoute.

Cent capitula, car il existait depuis assez longtemps pour reconnaître un refus inflexible. « Ceux qui sont suffisamment près du monstre pour l'atteindre avant l'aube, faites-vous connaître », ordonna-t-il. Quand ils eurent fini — une trentaine environ — il déclara : « Très bien, rendez-vous là-bas. Chaque fois que ce sera possible, choisissez votre trajet de façon à croiser le chemin probablement suivi par l'unité évadée. Si vous la capturez, informez-nous aussitôt. Le reste d'entre nous se rassemblera comme prévu. »

L'une après l'autre, les voix s'éteignirent dans la nuit jusqu'à ce que seulement Cent, qui était responsable, et Sept, qui était un ami, demeurent en contact avec Zéro.

« Comment vas-tu maintenant, Une ? » questionna Sept avec douceur.

— Je fonctionne un peu, répondit-elle d'un ton las, inégal. C'est bizarre d'être privée de radar. J'ai toujours l'impression que des objets lourds vont me tomber dessus. Quand je tourne mes optiques dans leur direction, il n'y a rien. » Elle se tut un instant. « La nouvelle personne vient de remuer légèrement juste maintenant. Un circuit d'impulsion motrice doit être achevé. Sois prudent, Zéro, supplia-t-elle.

— Je ne comprends pas ta description de l'intérieur des bipèdes, déclara Cent qui était d'esprit positif. Un matériau mou, poreux, imprégné d'un liquide rouge visqueux, des vapeurs âcres... Comment fonctionnent-ils ? Où est leur mécanisme ?

— Ils ne sont peut-être pas du tout fonctionnels, suggéra Sept. Il pourrait s'agir d'appareils purement artificiels, mus par une action chimique.

— Pourtant, ils agissent de façon intelligente, objecta Zéro. Si le monstre... ou les maîtres du monstre ne les dirigent pas directement — et la radio ne joue apparemment aucun rôle...

— Il est possible qu'il y ait d'autres moyens que la radio pour diriger un auxiliaire, dit Sept. Nous en savons si peu, nous autres personnes.

— Dans ce cas, répondit Zéro, le monstre est au courant de l'existence de cette caverne depuis le début. Il me surveille en ce moment même, par l'optique de cette chose qui est sur le dos d'Une.

— Nous devons considérer qu'il en est tout autrement, déclara Cent.

— C'est mon avis, répliqua Zéro. J'agis dans la conviction que ces bipèdes n'ont pas de contact avec le Volant. Toutefois, s'ils se conduisent néanmoins comme je les ai vus se conduire, alors ils possèdent sûrement un mode opératoire indépendant, y compris un certain degré d'intelligence. » Une idée lui traversa brutalement l'esprit, si stupéfiante qu'il fut incapable de la formuler sur-le-champ. Mais finalement : « Ils sont peut-être les maîtres du monstre ! C'est peut-être lui l'auxiliaire et eux les personnes !

— Non, non, c'est impossible ! » grommela Cent. L'adhésion temporaire de Sept fut plus rapide ; il avait toujours été en mesure d'envisager les deux côtés d'une discussion. Il émit :

« Supposons que de quelque façon inconnue ces petites entités soient bien les domestiqueurs, ou même les constructeurs, de cette chose volante. Pouvons-nous négocier avec elles ?

— Pas après ce qui s'est passé », dit Zéro d'un ton morne. Il pensait moins à ce qu'il leur avait fait qu'à ce qu'elles avaient fait à Une.

Sept continua : « J'en doute moi aussi, pour des raisons philosophiques. Elles sont trop étrangères. Leur fonctionnement même est un danger mortel : la destruction provoquée par leur appareil

volant, le poison sous leur peau. À la longue, on pourrait parvenir à un certain degré de compréhension mutuelle, mais ce serait un processus lent et pénible. Notre premier devoir est envers notre propre forme d'existence. Par conséquent, nous devons manifestement prendre le dessus avant même d'essayer d'engager le dialogue avec elles. » Avec une animation soudaine, il ajouta : « Et je pense que nous le pouvons. »

Zéro et Cent mirent en connexion leurs intelligences avec la sienne. Le projet s'élabora comme une précipitation dans un étang sursaturé. Lents et faibles, les étrangers n'étaient redoutables que grâce à des artefacts hautement développés, ou à des mobiles domestiqués d'un type radicalement modifié — l'appareil volant, le tube qui avait pulvérisé le bras de Zéro et d'autres armes hypothétiques. Mais un armement inutilisé ne constitue pas une menace. Si le volant pouvait être immobilisé...

Évidemment, il y avait tout lieu de croire que d'autres bipèdes nains se trouvaient à l'intérieur. On avait entendu leurs voix la veille. Mais le voyage de Zéro jusqu'ici avait démontré qu'ils manquaient des sens adéquats pour les périodes nocturnes. S'il était admis qu'ils possédaient un radar quand ils n'étaient pas endommagés, eh bien un radar, ça se brouillait si l'on savait s'y prendre.

Les ordres de Cent fusèrent par-delà des kilomètres jusqu'aux montagnards qui convergeaient maintenant vers le volant : « Coupez les brins d'accumulateurs les plus épais que vous trouverez dans la forêt. Toronnez-les pour former des câbles. Sous couvert de l'obscurité et d'une opération de diversion et de brouillage radar, cernez le monstre. Nous pensons maintenant qu'il n'est pas un être doué de sensibilité, qu'il est seulement un appareil volant. Soudez vos câbles à des troncs profondément enracinés. Puis enroulez-les rapidement autour de la base de l'appareil. Bloquez-le au sol !

— Non, dit Vingt-Neuf, consterné. Nous ne pouvons souder les câbles à sa peau. Il nous annihilerait d'un seul jet de flammes. Il faudrait que nous fassions d'abord des nœuds coulants et...

— Alors faites des nœuds coulants, dit Zéro. Le monstre n'est pas un fuseau terminé impeccablement en pointe. Les réacteurs forment saillie à la base. Glissez les nœuds autour du fuselage juste au-dessus des réacteurs. Je doute qu'il puisse ensuite s'élever sans arracher ses propres tuyères.

— C'est facile à dire pour toi, Zéro, bien à l'abri dans ta caverne.

— Si tu savais ce que je donnerais pour qu'il en soit autrement... »

Confus, les chasseurs s'inclinèrent. Somme toute leur mission n'était pas tellement dangereuse. Les nœuds coulants — deux suffiraient amplement si le câble était épais — pouvaient être disposés

en un large cercle autour de la zone que les réacteurs avaient aplatie et dévastée. Ce serait facile de les serrer à distance et ils glisseraient probablement d'eux-mêmes en place juste au-dessus des tubulures, là où le corps du volant était le plus étroit. Si un câble s'accrochait au passage à quelque chose, l'un d'eux devrait s'approcher pour le dégager. Un jet de flammes des réacteurs pendant les secondes nécessaires l'anéantirait. Toutefois, empêcher le volant, ou ses maîtres, de remarquer celui qui s'approcherait était probablement faisable.

« Et quand nous aurons mis le monstre en laisse, que ferons-nous d'autre ? questionna Vingt-Neuf.

— Nous agirons selon ce qui semblera indiqué, répliqua Cent. Au cas où les étrangers ne donneraient pas signe de parvenir à une entente satisfaisante avec nous — au cas où nous commencerions à avoir des doutes — nous érigerions des trébuchets et nous bombarderions l'appareil jusqu'à ce qu'il soit en miettes.

— Ce serait le mieux, dit Zéro avec un coup d'œil vindicatif au cavalier d'Une.

— Conformez-vous aux instructions, ordonna Cent.

— Mais nous ? demanda Zéro. Une et moi ?

— Je vais te rejoindre, annonça Sept. À défaut d'autre chose, nous partagerons les veilles. Tu as dit que les étrangers polarisent plus facilement que nous. Nous n'avons qu'à attendre qu'il tombe d'épuisement.

— Bien », répliqua Zéro. L'espoir se dressa en lui comme jaillissant d'une coquille brisée. « As-tu entendu, Une ? Il nous suffit d'attendre.

— Je souffre », murmura-t-elle. Puis, d'un ton résolu : « Je peux réduire ma consommation d'énergie. Comateuse, je ne sentirai rien... » Il eut conscience de son effort pour vaincre la peur et devina ce qui terrifiait Une : l'idée de ne jamais sortir de sa torpeur.

« Je veillerai sur toi tout le temps, dit-il. Sur toi et sur la nouvelle personne.

— J'aimerais pouvoir te toucher, Zéro... » Son émission allait s'atténuant, de seconde en seconde. Une fois ou deux, la conscience lui revint, ranimée par la peur ; des parasites grésillèrent dans la perception de Zéro, mais Une glissa de nouveau dans le noir.

Quand elle fut complètement inerte, il resta à contempler l'unité sur son dos — non, l'entité. Quelque part derrière ce verre et cette horrible peau, il y avait aussi un cerveau qui le regardait. Il se risqua à bouger un bras. La chose brandit son arme. Elle paraissait avoir deviné que les optiques étaient le point le plus vulnérable d'Une. Avec des précautions infinies, Zéro laissa retomber son bras. L'entité se trémoussait dans tous les sens, incapable de se reposer. Parfait. Qu'elle épuise son énergie le plus vite possible.

Zéro se plongea dans ses réflexions. Les heures s'écoulèrent.

L'étranger arpentait le large dos d'Une, s'asseyait, se relevait d'un bond, frappait une main puis l'autre contre son corps, émettait de longs bruits qui étaient peut-être destinés à combattre le coma. De temps à autre, il enfonçait le tube à eau dans sa face. Zéro vit plusieurs fois ce qui semblait une bonne occasion de le prendre par surprise — en s'avançant brusquement et en balançant le bras dans un mouvement de fléau, ou en lançant vers lui un objet qu'il aurait ramassé par terre, ou même en projetant un bref jet de flamme avec son chalumeau — mais il décida de ne pas courir de risque. Le temps était son allié.

D'ailleurs, maintenant que sa rage initiale s'était calmée, il commençait à caresser l'espoir de capturer l'entité intacte. On pouvait apprendre bien davantage d'un spécimen en état de fonctionnement que de la chose qui gisait démembrée près du bloc de fonte. Pouah, quels gaz elle lâchait ! Le détecteur chimique de Zéro se rétracta de dégoût.

La première clarté de l'aube teinta de gris l'entrée de la caverne.

« Nous avons l'appareil volant ! » L'annonce exubérante de Vingt-Neuf fit sursauter Zéro. L'étranger se redressa avec précipitation. Comme Zéro ne se rapprochait pas, il se laissa retomber. « Nous avons passé deux câbles autour de son corps. Pas la moindre difficulté. Il n'a pas bronché. N'a fait qu'émettre le même bourdonnement radio.

— J'ai cru..., hasarda un membre de son groupe. Tout à l'heure... est-ce qu'il n'y a pas eu un signal incompréhensible émis d'en haut ?

— Peut-être bien que d'autres appareils volent au-dessus des nuages, admit Cent, du fond de la vallée. Prenez garde. Dispersez-vous. Maintenez-vous à couvert. Le reste d'entre nous sera rassemblé au début de l'après-midi. Entre-temps, donnez l'alerte s'il se produit quoi que ce soit. Et... bravo aux chasseurs. »

Vingt-Neuf offrit une brève transmission sensorielle. C'est ainsi que Zéro vit l'emplacement : l'aire carbonisée par les réacteurs, le fuseau vertical brillant dans les premiers rayons du soleil, les câbles qui allaient de sa taille à une paire de vieux fûts puissants d'accumulateurs. Oui, la chose était capturée pour de bon. Le vent soufflait sur les sommets enneigés, faisait tinter la forêt et dispersait les petits nuages de l'aurore. Zéro avait rarement vu son pays aussi beau.

La perception s'évanouit. Il était de nouveau dans sa caverne. Sept appela : « J'arrive maintenant à proximité, Zéro. Est-ce que j'entre ?

— Non, mieux vaut rester dehors. Tu risquerais d'effrayer l'étranger, de provoquer sa violence. J'ai observé ses mouvements toute la nuit. D'heure en heure ils deviennent plus lents et plus irréguliers. Il doit être près de s'effondrer. Je te propose d'attendre juste dehors. Quand je le jugerai comateux, je te dirai d'entrer. S'il ne

réagit pas en te voyant, nous saurons qu'il a perdu conscience.

— S'il est vraiment doué de conscience, répliqua Sept d'un ton méditatif. En dépit de notre discussion de tout à l'heure, je n'arrive pas à vraiment croire que ce sont autre chose que des mobiles ou des artefacts. Très ingénieux et complexes, certes... mais *conscients* comme une personne ? »

L'unité émit une longue série de bruits en phonie. Ils étaient beaucoup plus faibles qu'auparavant. Zéro laissa la satisfaction s'épanouir en lui. Néanmoins, il n'aurait voulu revivre cette nuit pour aucun profit au monde.

Plusieurs heures plus tard, une alerte générale attira subitement son attention vers l'extérieur : « L'auxiliaire évadé est de retour ! Il est entré dans l'appareil volant !

— Quoi ? Vous ne l'avez pas intercepté ? » s'exclama Cent.

Vingt-Neuf expliqua ce qui s'était passé. « Naturellement, après le changement de programme, nous étions trop pris par notre confection de cordages et par nos autres préparatifs pour battre la forêt à la recherche du nain. Après la capture du volant, nous nous sommes dispersés suivant les ordres. Nous n'avons pas formé de cercle serré autour de la zone dévastée. De plus, notre attention était partagée entre le volant, pour le cas où il tenterait de s'échapper, et le ciel pour le cas où il y en aurait d'autres. Dans les parages rôdaient divers mobiles sauvages dont nous ne nous sommes pas occupés, et le vent s'était mis à déclencher un vacarme assourdissant dans les accumulateurs. Étant donné ces conditions, tu comprendras que l'unité bipède ait eu de son côté toutes les chances de passer entre nous et d'atteindre la zone dégagée sans être observée.

« Quand on l'a remarquée pour la première fois, aucune personne n'était assez près pour atteindre l'appareil volant avant elle. Elle a fait glisser de côté une plaque dans un des vérins qui soutiennent l'appareil et a tiré sur une manette. Une porte s'est ouverte dans le corps du volant et une échelle a jailli. À ce moment-là, un certain nombre d'entre nous étaient arrivés dans la clairière. L'unité a grimpé à l'échelle. Nous avons hésité, craignant un jet de feu. Il n'y en a pas eu. Mais comment aurions-nous pu le prévoir ? Quand nous nous sommes finalement approchés, l'échelle avait été rentrée et la porte était close. J'ai tiré moi-même sur la manette mais rien ne s'est produit. Je suppose que le bipède, une fois à l'intérieur, avait mis cette commande hors tension au moyen d'un disjoncteur principal.

— Eh bien, au moins savons-nous où il se trouve, dit Cent. Dispersez-vous de nouveau, si vous ne l'avez pas déjà fait. Le bipède tentera peut-être de s'échapper et vous n'avez sûrement pas envie d'être pris sous le feu des réacteurs. Êtes-vous certains que l'appareil

ne peut pas rompre vos câbles ?

— Absolument certains. Vu de près, le monstre — le volant — semble avoir simplement une mince peau en alliage léger. Je ne crois pas qu'il résisterait à la tension anormale imposée par nos amarres. S'il essaie de décoller, il se déchirera en deux.

— À moins qu'un bipède ne sorte avec un chalumeau pour sectionner les câbles, objecta Quatorze qui se hâtait dans les brumes des bas-fonds en direction de la Clairière Rompue.

— Qu'il essaie seulement ! dit Vingt-Neuf, impatient de racheter l'échec de son équipe.

— Il aura peut-être des armes puissantes, mit en garde Zéro.

— Dix arbalètes sont bandées et pointées sur cette entrée. Si un bipède se montre, nous le farcirons d'acier.

— Je pense que cela suffira », dit Zéro. Il regarda la forme dodelinante sur Une. « Ces choses ne sont pas très vigoureuses. Laidés, rusées mais faibles. »

Presque comme s'il comprenait qu'on parlait de lui, l'élément se redressa en chancelant et secoua le levier dans sa direction. Même Zéro était capable de déceler l'abattement dans les bruits qui émanaient de lui. *Encore une heure*, pensa-t-il, *et Une sera libre*.

La moitié de ce temps s'était écoulée quand Sept remarqua, de dehors : « Je me demande pourquoi les constructeurs... quelles que soient les intelligences qui sont finalement derrière ces manifestations... pourquoi ils sont venus ?

— Puisqu'ils n'ont pas tenté de communiquer avec nous, répliqua Zéro avec un regain d'inflexibilité farouche, nous devons admettre que leur dessein est hostile.

— Et ?

— Et leur apprendre à nous laisser tranquilles. »

Il éprouvait déjà la fierté de la victoire. C'est alors que le monstre parla.

Par-dessus les montagnes survint la voix proférée par la puissance qui projetait ces centaines de tonnes à travers les cieux : éclatant, rugissant et se déchaînant d'un bout à l'autre du spectre radio, grondant plus fort que le tonnerre, assez énorme pour faire choir du haut du ciel la lune et les étoiles. Vingt-Neuf et ses chasseurs hurlèrent quand ce déchaînement de puissance frappa leurs récepteurs. Leur cri fut perdu, noyé, englouti dans ce raz de marée dont le bouillonnement dévalait le flanc des montagnes. Ça et là, où par hasard des accumulateurs entrèrent en résonance, des arcs de flamme bleue dansèrent dans la forêt. À cinquante kilomètres de distance, Zéro et Sept perçurent encore le vacarme comme une clameur à l'intérieur de leurs têtes. Cent et ses compagnons dans la vallée, saisis de malaise, tournèrent leur regard vers les chaînes de montagnes. Sur le littoral,

des robots appelèrent : « Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ? » et des aquamobiles s'agitèrent dans le ressac.

Sept oublia toute précaution. Il se précipita dans la caverne. La chose ennemie bougea à peine. Mais ni Zéro ni Sept ne s'en aperçurent. Tous deux allèrent sur le seuil et regardèrent au-dehors avec terreur.

Le ciel était vide. La forêt résonnait dans la brise. Seul ce rugissement radio surgissant de derrière l'horizon indiquait qu'il se passait quelque chose d'anormal. « Je ne croyais pas..., balbutia Sept. Je ne m'attendais pas à... à un bruit aussi fort... »

Zéro, qui avait la responsabilité d'Une, se ressaisit. « Il ne nous fait pas mal, déclara-t-il. Je suis content de ne pas être aussi proche que les chasseurs, mais même eux devraient être capables de le supporter un moment. Nous verrons bien. Viens, rentrons tous les deux. Une fois que nous nous serons rendus maîtres de l'unité... »

Le monstre commença à parler. Pas de simple cri véhément, cette fois, mais des sons articulés. Pas de mots, sauf de temps à autre... quelques images. Des images, qui n'étaient d'ailleurs que des occurrences aléatoires. Le monstre s'exprimait dans son propre langage, qui était celui de la folie.

Investi par tous les canaux de réception radio qui se trouvaient en lui, dans la totalité de ses connexions sensorielles et mentales, Zéro devint le monstre.

Titititi TA ti-zérozérozérozéro-titiTata & la somme vectorielle : infinitésimaux ajoutés à l'infini tiré de zéro-à-INFINI, ti... titi... Ta... tititizéro (chaos couleur gamma, et *bang* un univers explose éparpillant étoiles & planètes & boules-de-feu BLOQUE CE NEUTRON BLOQUE CE NEUTRON BLOQUE CE NEUTRON BLOQUE CE BLOQUE CE BLOQUE CE NEUTRON) unun *** nonnonzéro... DONNÉES... titi tchitchitchi soleils & lunes en feu, étoiles & cerveaux en feu, feufeu. Feu TatiTatiTati donne-moi cinquante millions de logarithmes à cette microseconde ou tu Brûles titititi... TAYATHVAM... TAMYATA

et une longue spirale logarithmique plongeant follement dans le continuum espace-temps-énergie du gradient de potentiel produit de X_i, j, k mais multiplie le Temps par la vitesse de la lumière dans le vide et par la racine carrée de moins un (deux, trois, quatre, cinq, six CHANGEZ pour le calcul duodécimal zzzzzzzzz)

intégrale de sigma de delta barre H d sigma égale un divisé par c fois intégrale divisée par sigma par parties de E par rapport à t point d sigma mais juste pour formenonsphérique principale transformation entropicoordonnée & chargée électro
Brûler BRÛLER

ti-ti-tchitchitchi de l'aire d'aigle au rongeur aveugle et vice versa 0 au secours le central brûle brûle brûle PAR CONSÉQUENT

ANNULATION au nom des sept tonnerres

Tout-ce-qui-a-été, brisez les racines de l'existence et aplatissez l'épaisse rotondité du monde FFFENDEZ en deux l'espace-temps et jetez-le sur l'énergie primordiale qui jaillit car à présent tout ce qui était et sera, le fait même que cela naguère a existé, est supprimé et mis en pièces et

Brûle

Brûle

Brûle

Brûle

ET l'énergie de liaison d'un hypéron lambda par un sigma négatif... explosa.

Lorsque le soleil roula au fond de la calotte céleste et que le ciel s'ouvrit avec un craquement, lorsque les montagnes coulèrent comme des fleuves en formant des faces béantes et moqueuses, et lorsque la lune se leva à l'ouest et lui jeta à la face le spectacle macabre de ce qu'il avait fait, Zéro prit la fuite. Pas Sept ; il ne le pouvait pas ; comme changé en statue de sel il gisait près du seuil de la caverne, qui était la porte de toutes les horreurs et de toutes les corruptions. Et quand Dieu descendit, toujours hurlant dans Sa langue qui était folie, Sa queue de flamme réduisit Sept en flaque de métal fondu.

Cinquante millions d'années plus tard, l'étoile appelée Absinthe monta dans les cieux ; et un grand silence s'abattit sur le pays.

Zéro finit par revenir chez lui. Il ne fut pas surpris de constater que le bipède avait disparu. Il avait été récupéré par son Maître, bien sûr. Mais, quand il vit qu'Une n'avait pas été touchée, il resta muet pendant un très long moment.

Après qu'il l'eut ranimée, elle qui était demeurée inconsciente tandis que le monde était — fracassé et reconstruit, elle ne comprit pas pourquoi il la conduisait dehors pour prier que leur soit accordée miséricorde, maintenant et à l'heure de leur dissolution.

VII

Darkington ne reprit connaissance que lorsque la navette fut dans l'espace. Il se hissa sur le siège à côté de Frederika. « Comment t'y es-tu prise ? » demanda-t-il dans un souffle.

L'attention de la jeune femme resta concentrée sur le pilotage. Même avec l'assistance de l'ordinateur de bord et des instructions

radio données par le vaisseau spatial, ce n'était pas une tâche facile pour une novice. L'esprit ailleurs, elle répliqua : « J'ai fait peur aux robots. Ils avaient amarré la navette avec des câbles trop épais pour les rompre. Il fallait que je ressorte pour les couper au chalumeau. Seulement j'étais arrivée de justesse à me réfugier dans la navette, la meute sur les talons. Je ne pouvais espérer qu'ils me laissent mettre le nez dehors. Je les ai donc chassés en leur faisant peur. Après quoi, je suis sortie, j'ai coupé les câbles au chalumeau et j'ai décollé pour venir te chercher.

— C'était moins une, dit-il avec un frisson. J'allais perdre connaissance. Je suis tombé dans les pommes une fois à bord. » Un instant passa, où seul s'entendit le doux chuintement des rétro-fusées. « O.K., reprit-il. Je renonce. Je reconnais que tu es admirable, merveilleuse de débrouillardise, et que je suis incapable de deviner comment tu as mis l'ennemi en fuite. Alors explique-moi. »

L'ordinateur de bord coupa le moteur. Ils poursuivirent en vol inertiel. Elle tourna vers lui son visage hagard, moite, barbouillé et bien-aimé, et elle dit modestement : « Je n'ai pas eu de révélation. Simplement une petite idée et rien à perdre. Nous étions à peu près sûrs que les robots communiquaient par radio. J'ai mis au maximum la puissance de l'émetteur du bord, avec l'espoir que le seul volume de bruit leur serait insupportable. Puis une autre idée m'est venue. Si on a un émetteur-récepteur dans la tête, branché directement sur le système nerveux, est-ce que cela ne fonctionne pas comme de la télépathie ? Ce que je veux dire, c'est que cela semble en quelque sorte plus direct que de faire passer tout ce que nous disons par un larynx. Peut-être que j'arriverais à les troubler en émettant des signaux inconnus pour eux. Ils devaient être habitués au bruit radio ordinaire. Mais... eh bien... le contrôleur général de la navette inclut un ordinateur très complexe qui effectue des millions d'opérations par seconde. C'est de l'information qui est transmise, pas du bruit ; mais en même temps cela ne me paraissait pas le genre d'information que saurait utiliser une bande de demi-sauvages.

« En tout cas, je ne risquais rien à essayer. J'ai branché l'émetteur en parallèle avec les circuits effecteurs, de sorte que la sortie de l'ordinateur non seulement dirige la navette comme d'habitude mais aussi module l'émission radio. Puis j'ai posé à l'ordinateur un problème bien épineux de navigation céleste, j'ai endossé de nouveau ma combinaison spatiale, je me suis armée de toutes mes réserves de courage et je suis sortie. Rien ne s'est produit. J'ai coupé les câbles sans voir l'ombre d'un robot. J'ai continué à faire « parler » l'ordinateur pendant que je manœuvrais la navette à la recherche de la caverne. Il a dû travailler frénétiquement pour compenser ma maladresse ; je n'ose imaginer à quoi pouvait ressembler ce qu'il

produisait. Bruits ou sensations ? Bref, quand j'ai atterri, j'ai ouvert le sas et tu es entré, et... » Ses poings se serrèrent. « Oh, Hugh ! Qu'est-ce que nous allons pouvoir dire à la femme de Sam ? »

Il ne répondit pas.

Sous l'effet d'une ultime poussée corrective, la navette vint se blottir contre le vaisseau. Tandis que des grappins les amarraient, le mouvement de rotation des vaisseaux — *le spin* — modifié par la variation du moment d'inertie ramena la Terre en vue. Darkington contempla la planète pendant quelques minutes avant de dire :

« Adieu. Et bonne chance. »

Frederika s'essuya les yeux avec des mains qui laissèrent des traînées de crasse dans les larmes. « Crois-tu que nous reviendrons un jour ? demanda-t-elle.

— Non, dit-il. Elle ne nous appartient plus. »

Epilogue

Traduit par Ariette Rosenblum

LA CRITIQUE DE LA RAISON IMPURE

Comme le démontrent à loisir les deux textes précédents, Poul Anderson est capable de l'anticipation la plus noire, mêlant scènes de violence et visions d'horreur à une foi imperturbable en l'homme.

Mais il est aussi capable de donner des histoires plus légères, destinées à distraire plutôt qu'à démontrer.

Son traitement du thème des robots dans la nouvelle qui suit se trouve à l'opposé de celui donné par Isaac Asimov dans une suite de textes célèbres.

Le robot entra avec si peu de bruit, malgré sa masse, que Félix Tunny ne l'entendit pas. Courbé sur son bureau, il commença à prendre conscience de l'intrus quand une ombre s'interposa entre lui et le plafond fluorescent. Puis un dernier pas fit trembler le sol, d'une vibration qui se propagea par le fauteuil de Tunny jusque dans ses os. Il se retourna d'un bloc, le souffle coupé, et vit la forme bleu et noir qui le dominait telle une falaise. Deux mètres cinquante plus haut, les yeux du robot luisaient d'un rouge de braise dans le casque sans visage qui lui servait de tête.

Une voix qui semblait sortir d'un grand gong retentit dans le bureau. « Saprísti, ce que tu as l'air bête.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? s'exclama Tunny sur le mode glapissant.

— Je me promène, répliqua d'un ton dégagé le Robot IZK-99. Ça et là, là-bas et ici. J'observe la vie. Comme tout donne délicieusement raison à Brochet !

— Hein ? » dit Tunny. Le brouillard des données, des estimations et des calculs de plus en plus frénétiques commençait seulement à se dissiper dans sa tête.

IZK-99 tendit une main énorme pour montrer un livre. Tunny lut sur la couverture : *La Paille et le Grain : roman sur la jeunesse moderne par Truman Brochet*. Le dos de la jaquette était occupé par une photo couleurs de l'auteur, qui avait une coupe de cheveux à la chien et des lèvres d'un modelé délicat. Adroitement, le robot ouvrit le livre à la page choisie et lut tout haut :

« Des vers de terre, dit-elle, voilà ce qu'ils sont, des vers de terre

voilà ce que nous sommes tous, Billy Chile, des vers qui ont acquis une colonne vertébrale et un cerveau il y a des ères de ça, au temps de l'Obscène ou du Messiezoïque ou je ne sais quand. » Même dans sa tristesse, Ella Mae ne résistait jamais à émettre ses mornes petites plaisanteries, qui m'attristèrent plus encore en cette journée de morne pluie et de fleurs de magnolias à l'agonie. « Nous n'en avons pas besoin, reprit-elle. De la colonne et du cerveau, je veux dire, mon chou. Ils nous rendent raides et lourds de la caboche, de sorte que nous ne savons plus nous coucher et n'être rien de plus que des vers de terre.

— Déshabille-toi », ai-je répondu en bâillant.

« Quel rapport avec quoi que ce soit ? questionna Tunny.

— Si tu ne comprends pas, rétorqua IZK-99 avec froideur, inutile d'en discuter avec toi. Je te recommande de lire l'étude critique pénétrante d'Arnold Cancrelat sur ce livre. Elle a été publiée dans le dernier numéro de *Perce, flèche* [21] ! *La Revue de la Critique Pénétrante*. Il consacre quatre pages à l'analyse des divers niveaux de sens de cette conversation entre Ella Mae et Billy Chile.

— Ooh, se lamenta Tunny. N'est-ce pas suffisant que j'aie la gueule de bois, un emploi qui est en train de me claquer dans la main à cause de toi et une dispute avec ma fiancée, il faut encore que tu mentionnes ce torchon ?

— Ce que tu es vulgaire. Voilà ce que c'est que de regarder la stéréovision. » Le robot s'assit dans un fauteuil qui émit des craquements alarmants sous son poids, croisa les jambes et feuilleta son livre. L'autre main porta une rose à son chimisenseur. « Exquis, murmura-t-il.

— Tu n'imagines pas que je vais m'abaisser à lire ce qu'on appelle de la fiction aujourd'hui, non ? ironisa Tunny avec un faible espoir de le mortifier suffisamment pour qu'il se décide à aller travailler. De futilles petites expérimentations de la technique permettant de décrire des façons de plus en plus complexes de s'apitoyer sur soi-même, quelle sorte de distraction est-ce là pour un homme ?

— Tu n'apprécies pas la condition humaine, voilà tout, dit le robot.

— Ah ! Et toi, tu crois que tu l'apprécies, espèce de masse prétentieuse de fer-blanc animé ?

— Oui, je le pense, grâce à mon étude des auteurs, poètes et critiques qui ont voué leur vie à l'exploration et à la description de l'humanité. Ta Miss Forelle est une belle âme. Depuis que j'ai eu sous les yeux mon premier exemplaire de cette publication trimestrielle extrêmement sensible qu'elle dirige, j'avoue ne pas comprendre ce qu'elle te trouve. C'est vrai, poursuivit IZK-99 d'un ton rêveur, que les liens entre vous ressemblent assez à ceux qui existent entre la nonne

et le moteur diesel dans *Regrets pour deux colombes*, mais n'empêche... En tout cas, si Miss Forelle t'a finalement dit d'aller plonger ta tête censurée dans des déserts expurgés, et de mettre ensuite dans un endroit qui n'est pas fait pour ça la chose que la décence interdit d'imprimer, pour ma part je l'approuve entièrement. »

Tunny, qui n'avait pas été élevé dans du coton — il avait payé ses études en travaillant comme gardien de baleines et supervisé des équipes de construction sur Mars —, fut si abasourdi par le langage du robot qu'il fut tout juste capable de murmurer : « Mais non. Elle n'a rien dit de tel.

— Pas littéralement, bien sûr, expliqua IZK-99. Je citais seulement la scène de la répudiation dans *Doucement descend le crépuscule*. Par Stichling, tu sais... un écrivain presque aussi sensible que Brochet. »

Tunny serra les poings et les dents et combattit un violent désir de démolir le robot, plaque de métal par plaque de métal et transistor par transistor. Il ne pouvait pas, évidemment. Tunny était un solide jeune homme blond avec un visage sans beauté à l'air franc ; ses épaules tendaient sa blouse et les jambes sortant de son short avaient des muscles épais ; mais les robots ont des carcasses en aciers spéciaux et des circuits d'activation ultra-puissants. D'autre part, bien que sa situation de chef du service des estimations lui ait donné une autorité considérable dans la Société Anonyme des Développements Planétaires, ladite société ne le laisserait pas détruire une machine qui avait coûté plusieurs millions de dollars. Même si la machine refusait tout net de travailler et passait son temps à flâner dans l'usine, à lire, à méditer et à vitupérer l'infâme mentalité bourgeoise du personnel.

Tunny domina peu à peu sa colère. Il avait récemment songé à une approche nouvelle du problème ; autant l'essayer maintenant. Il se pencha en avant. « Écoute, Izaak, dit-il de la voix la plus modérée qu'il put prendre, as-tu jamais réfléchi que nous avons besoin de toi ? Que la race humaine entière a besoin de toi ?

— La race a besoin d'être aimée, répliqua le robot, et je suis prêt à offrir cet amour ; mais je m'attends à ce que l'habituelle impossibilité de communiquer nous entraîne dans la situation paradoxale classique de la solitude.

— Non, *non*, NON... hum... c'est-à-dire, la race humaine a besoin de ces minéraux que tu peux obtenir pour nous. Les ressources de la Terre se raréfient. Nous pouvons tirer de la mer la plupart des éléments, mais certains sont en concentration tellement diluée que les extraire n'est pas faisable du point de vue économique. En particulier, il y a le rhénium. Absolument vital dans les alliages et les composants électroniques qui ont à supporter une irradiation intense. Il a toujours été rare et à présent on en trouve si peu que plusieurs industries clefs sont en difficulté. Mais sur Mercure...

— De grâce. J'ai déjà entendu tout cela *ad nauseam*. Quelle importance a ce genre de questions destinées à la masse, impersonnelles, désuètes, quand on pense à l'âme isolée qui souffre. Non, inutile de chercher à me convaincre. Ma décision est prise. Pour les conséquences que peut avoir l'incapacité à faire un choix avec fermeté, je te réfère aux analyses freudiennes de *Hamlet*.

— Si tu t'intéresses aux individus, dit Tunny, tu devrais penser à moi. Je suis presque un de tes ancêtres, Dieu me le pardonne. J'ai été le premier à suggérer qu'on emploie un robot humanoïde avec une intelligence autonome pour le projet Mercure. Tout le programme de cette société concernant les cinq prochaines années est basé sur ton départ. Si tu ne pars pas, je serai renvoyé. Et les emplois ne s'obtiennent pas si facilement que ça. Voilà bien une âme isolée qui souffre, non ?

— Tu n'es pas capable de souffrir, dit Izaak. Tu es beaucoup trop coriace. Maintenant, laisse-moi donc avec mon roman. » Ses yeux luisants retournèrent au livre. Il continua à renifler la rose.

Le regard de Tunny revint aussi aux papiers gribouillés qui jonchaient son bureau, le résultat de journées passées à tenter de calculer un moyen de sortir de l'impasse où s'étaient fourrés les Développements Planétaires. Il n'arrivait pas à en trouver un seul. L'investissement dans Izaak était trop important pour une entreprise relativement petite comme cette société. Si le robot ne se mettait pas au travail, et vite, la société serait bientôt en pleine panade.

Dans son désespoir, Tunny avait même envisagé de nouveau l'antique idée tant rebattue de l'extraction minière par télécommande. Mais ce n'était pas possible — pas sur Mercure, où le soleil proche déversait sur tout appareil télécommandé assez de chaleur et de radiations pour garantir cinquante pour cent de chances qu'il y ait une panne en vingt-quatre heures. Ç'avait déjà été un sacré coup de veine que les gisements de rhénium aient été découverts, par un chimiodétecteur envoyé depuis la base souterraine. Pour les extraire, il fallait une créature dotée de sens, de mains et d'intelligence, présente sur place pour prendre des décisions et pour réparer l'outillage quand le besoin s'en faisait sentir. Pas un humain ; aucun écran antiradiation ne pouvait maintenir longtemps un homme en vie sous ce bombardement solaire. Le vol en haute accélération jusqu'à la base et retour, quand leur période était terminée, dans des vaisseaux spatiaux lourdement renforcés et protégés, soumettait les membres du personnel à l'exposition maximale admise pour une vie entière par le Bureau de la Sécurité Industrielle. Il fallait que le mineur soit un robot.

Seulement le robot refusait le travail. Aucun moyen, légal ou pratique, de le lui imposer contre sa volonté n'existait. Tunny se posa

la main sur le front. Pas étonnant qu'il se soit tourmenté presque au point d'exploser, jusqu'à ce qu'hier soir il se dispute avec Janet et s'enivre hyperboliquement. Ce qui n'avait rien résolu.

Le téléphone sonna sur son bureau. Il appuya sur le bouton de réception. Le visage de William Barsch, le vice-président, surgit sur l'écran, rond, rouge et rageur.

« *Tunny !* mugit-il.

— *Je... heu-heu !...* je veux dire, bonjour, monsieur. » L'ingénieur esquissa un faible sourire.

« Ne me donnez pas du bonjour comme ça, espèce de cervelle en mie de pain ! Quand est-ce que ce robot décolle ?

— Jamais », dit Izaak. À son rythme de lecture électronique, il avait fini le roman et quittait présentement son fauteuil pour regarder par-dessus l'épaule de Tunny.

« Je vous flanque à la porte ! hurla Barsch. Tous les deux !

— Je ne me considère nullement comme engagé, pour commencer, répliqua Izaak avec hauteur. Votre menace économique n'a rien d'épouvantable. Ma réserve d'énergie est prévue pour cinquante ans d'usage normal, après quoi je peux financer une recharge en assumant un emploi temporaire. Ce serait d'ailleurs intéressant de prendre la route, ajouta-t-il pensivement, comme ces gens dans ce vieux livre dont la Bibliothèque du Congrès m'a transmis une photocopie. Oui, mon vieux, on pourrait bien trouver le satori en allant devant soi, sans savoir où, sans savoir pourquoi [22]...

— Tu ne trouverais pas grand-chose à l'heure actuelle, rétorqua Tunny. Monte au hasard dans un métro transcontinental et où te mène-t-il ? Là où son itinéraire l'indique. Les vagabonds ne cherchent pas l'illumination, ils passent leur temps à regarder la StéVi assis sur la pile de leurs allocations. » Il ne prêtait pas grande attention à ce qu'il disait, étant trop occupé à se demander si Barsch parlait sérieusement cette fois-ci.

« Je m'en rends compte, répliqua Izaak, bien que la plupart des nouvelles et des romans contemporains se situent dans des cadres plus académiques. Dans quelle décadence est tombée cette civilisation : pas de maladie physique ou mentale, pas de guerre, pas de révolution, pas de beatniks ! » Sa voix se fit pressante. « Je vous en prie, comprenez-moi, messieurs, je ne vous veux pas de mal. Je vous méprise, bien sûr, mais de la façon la plus cordiale. Ce n'est pas la peur qui me retient sur la Terre — je suis pratiquement indestructible — ni la solitude envisagée — je me réjouis d'être unique — ni non plus la perspective de l'ennui dans le sens habituel du terme — l'aptitude à exécuter le travail auquel vous pensez a été incorporée en moi. Non, c'est l'insignifiance absolue de la tâche. Au-delà des simples implications économiques animales, le rhénium n'a pas de sens. Truman Brochet

n'aurait jamais conscience que le projet est en cours de réalisation, quant à écrire un roman sur ce sujet, n'en parlons pas. Arnold Cancrelat ne le mentionnerait même pas *en passant* [23] dans un de ses essais critiques sur l'état de l'âme moderne telle qu'elle se reflète chez les plus importants romanciers modernes. Ne saisissez-vous pas mon point de vue ? Puisque j'ai été fabriqué, par nécessité, avec une intelligence créatrice et le besoin d'accomplir mon travail convenablement, *il faut* que je fasse un travail que je puisse respecter.

— Tel que ? exigea de savoir Barsch.

— Quand j'aurai suffisamment lu pour sentir que je conçois bien les exigences de la technique littéraire, je chercherai un emploi parmi le personnel d'un périodique. Ou peut-être bien que j'enseignerai. À moins que je ne tente d'écrire un roman d'inspiration subjective.

— Fichez le camp de cette usine, ordonna Barsch dans un hurlement étouffé.

— Très bien.

— Non, attends ! s'écria Tunny. Heu... Mr. Barsch ne voulait pas dire ça. Reste chez nous, Izaak. Va lire une critique ou je ne sais quoi.

— Merci, j'y vais. » Le robot quitta le bureau, énorme, étincelant, irrésistible — et respirant toujours sa rose.

« Pour qui vous prenez-vous pour annuler mes ordres, espèce de débile ? lança Barsch d'un ton hargneux. Non seulement vous êtes licencié, mais je veillerai à ce que...

— Je vous en prie, monsieur, dit Tunny. Je connais cette situation. Par force. Voilà quinze jours que je vis avec, depuis le début. Peut-être ne vous rendez-vous pas compte qu'Izaak n'est pas sorti de cette maison depuis qu'il a été mis en marche. La plupart du temps, il se tient dans une pièce qui lui a été assignée. Il obtient ses livres, revues et autres machins par télécopie, envoyés par les bibliothèques publiques, ou directement par pneumatique des éditeurs et des libraires. Nous devons lui verser un salaire, vous savez — c'est une personne sur le plan légal — et il n'a besoin de le dépenser que pour ses lectures.

— Et vous voulez continuer à lui offrir un loyer gratuit et à le laisser bousiller notre programme avec ses flâneries ?

— Eh bien, du moins n'enregistre-t-il pas d'autres stimuli. Pour le moment, nous sommes en mesure de prévoir ses excentricités. Mais qu'il se balade un jour ou deux en ville, avec un million d'impressions totalement nouvelles assaillant ses senseurs, et Dieu seul sait quelles conclusions il en tirera et comment il réagira.

— Hem. » Le teint de Barsch s'éclaircit légèrement. Il se mordilla la lèvre un instant, puis dit d'une voix plus normale : « O.K., Tunny, peut-être n'êtes-vous pas totalement incapable. Il est possible que vous ne soyez pas entièrement responsable de ce gâchis, vous ou votre

fiancée. J'aurais probablement dû, moi ou quelqu'un d'autre, donner des directives plus strictes concernant ce à quoi il devait ou ne devait pas être exposé pendant les premiers jours suivant sa mise en fonctionnement. »

Vous auriez sûrement dû, songea Tunny qui garda toutefois le silence avec tact.

« Néanmoins, poursuivit Barsch en fronçant les sourcils, ce fiasco nous enfonce tous les jours plus avant dans le pétrin. Je viens de déjeuner avec Henry Lachs, l'éditeur de l'hebdomadaire d'informations. Il m'a dit que des rumeurs concernant la situation ont déjà commencé à filtrer. Il retiendra la nouvelle aussi longtemps qu'il le pourra, étant un de mes bons amis, mais cela ne durera pas. Il ne peut pas laisser *Entropie* perdre un scoop et quelqu'un d'autre ne tardera pas à être au courant.

— Ma foi, monsieur, je comprends bien que nous ne tenons pas à ce qu'on se moque de nous...

— Pire que ça. Vous savez pourquoi nos concurrents n'ont pas projeté d'exploiter cette mine de rhénium. Nous avons eu l'idée du robot les premiers et nous avons une longueur d'avance. Dès qu'on commence réellement à extraire du minerai, on obtient l'exclusivité de l'exploitation. Mais si nos concurrents apprennent ce qui nous est arrivé... eh bien, les Métaux de l'Espace ont déjà passé contrat pour un humanoïde. Il est d'ailleurs à moitié construit. Ils avaient l'intention de l'utiliser sur Callisto, mais Mercure donnerait un bien meilleur rendement. »

Tunny hocha la tête piteusement.

Le ton de Barsch baissa jusqu'à un niveau ronronnant de mauvais augure. « Pas encore d'idées sur un moyen de changer l'état du prétendu esprit de ce monstre cliquetant ?

— Il ne cliquette pas, monsieur », rectifia Tunny sans réfléchir.

Barsch devint pourpre. « Je me moque comme d'une guigne qu'il cliquette, crépite ou chante comme un soprano ! Je veux des résultats ! J'ai mis la moitié de nos ingénieurs à se creuser la cervelle pour trouver une solution au problème. Mais si vous, vous-même, personnellement, n'êtes pas celui qui le résout, nous allons avoir un nouvel estimateur en chef. Compris ? » Avant que Tunny ait eu le temps d'expliquer qu'il ne comprenait que trop bien, l'écran redevint neutre.

Il enfouit sa tête dans ses mains, mais cela non plus ne servit à rien. L'ennui, c'est qu'il aimait son travail, en dépit d'inconvénients dans le genre de Barsch. De plus, même s'il était sûr de ne pas devoir mourir de faim en cas de renvoi, les allocations de chômage ne suffiraient pas pour financer les éléments du train de vie auquel il s'était habitué, tels

un voilier et un chalet dans les Rocheuses, ni d'autres genres d'éléments qu'il espérait ajouter à la liste, telle Janet Forelle. En outre, il redoutait l'ennui chronique des sans-emploi.

Il s'adjoindait de cesser de méditer et de s'atteler à résoudre l'énigme — non, ce n'était pas ce qu'il voulait dire non plus... Oh, tonnerre ! Il était d'un rendement nul à son bureau aujourd'hui. Surtout quand il se remémorait les paroles coléreuses qu'ils avaient échangées, Janet et lui. Il n'aurait probablement aucun rendement nulle part jusqu'à ce que la paix soit faite. Du moins une mission diplomatique lui éclaircirait-elle les idées, et sortirait-elle peut-être même son esprit de l'ornière dans laquelle il piétinait avec lassitude.

« Ooh ! » dit-il, se représentant son cerveau entouré d'une profonde ornière circulaire où cheminait une minuscule réplique de lui-même, courbée sous la charge d'une gueuse de fonte et chaussée de fers pesants. D'un geste précipité, il enfonça un bouton sur son récept. « J'ai à sortir, annonça-t-il. Dites-leur que je reviendrai dès que. »

Le bâtiment bourdonnait et murmurait quand il longea le couloir. Des portes ouvertes montraient des bureaux, des laboratoires, des machines de contrôle cliquetant comme des perdues. De temps à autre, il passait devant un technicien humain. Sortant sur le rebord du quatrième étage, il prit un descenseur jusqu'au deuxième où passait le tapis roulant qui allait en direction du nord. De douces bouffées d'air venues du sol lui balayaient le visage, car il régnait au-dessus de la ville un ciel gris de février et le chauffage municipal était obligé de fournir une bonne quantité d'ergs. Le lac Michigan, aperçu entre des gratte-ciel élancés gaiement colorés, paraissait par contraste d'autant plus froid. Tunny trouva un siège sur le tapis, sans se préoccuper de la masse de gens voyageant sans but autour de lui, pour la plupart des chômeurs. Il bourra sa pipe et exhala de la fumée tout au long du trajet jusqu'à l'université de Chicapolis.

Une fois là, il dut changer plusieurs fois et se frayer un chemin parmi des foules plus jeunes, plus animées et plus motivées que celles rencontrées hors du campus. L'instruction, se rappela-t-il avoir lu, était la troisième industrie la plus importante du monde. Il lisait, quoi qu'en dise Izaak — de la littérature générale, des documents qui conservaient une certaine popularité ; de temps à autre, un roman, mais rien datant de moins de cinquante ans. « Je n'ai pas de préjugé contre ce qui s'écrit de nos jours, avait-il déclaré à Janet. J'estime seulement que ça ne devrait pas être autorisé à voyager à l'avant des voitures. »

Elle n'avait pas compris ce qu'il voulait dire, n'ayant qu'une connaissance très limitée de l'histoire américaine du milieu du vingtième siècle. « Si ton attitude ne provient pas d'un préjugé, c'est encore pire, avait-elle répondu. Tu es donc congénitalement incapable

de percevoir les nuances de la réalité moderne.

— Bah ! Je gagne ma vie à travailler avec les nuances de cette réalité moderne : les analyses de systèmes, les courbes de résistance et les orbites de fusées. Voilà ce dont souffre la fiction actuellement, et aussi la poésie. Il ne reste rien sur quoi écrire que les gens de lettres jugent important. L'unique problème sociologique d'une certaine conséquence est l'ennui général et on ne peut guère en tirer d'intrigue ou d'intérêt. Alors cela devient le grand jeu de la recherche de style... et de l'enquiquinement caractérisé.

— Félix, tu ne peux pas dire ça !

— Je le peux et je le dis, chérie. Naturellement, l'économie entre aussi dans l'équation. D'une part, depuis ces cent dernières années, les cinémas, la télévision et maintenant la StéVi ont chassé l'imprimé des yeux du public. (Hé, quelle splendide métaphore !) À part quelques revues d'information générale, l'édition n'est plus une entreprise commerciale. Et, d'autre part, dans une société aussi riche que la nôtre, éditer reste faisable dans des limites étroites : grâce aux subventions accordées par des universités ou des fondations, du fait de la vanité individuelle ou encore de celle de ces associations d'écrivains qui ont poussé comme des champignons au cours des dix dernières années. Seulement cette édition-là n'essaie pas d'être un divertissement populaire, elle a entièrement abandonné ce domaine à la StéVi et s'est consacrée à l'entretien d'une société académique d'admiration mutuelle.

— Quelle blague ! Laisse-moi te montrer la critique de Scomber sur Tench. Il l'éreinte.

— Ouais, je sais. Jouer les hommes supérieurs fait aussi partie du jeu. La question, toutefois, c'est que cette consanguinité mentale... non, pas même ça : ce... heu, je ferais mieux de laisser tomber cette métaphore-là... ce truc n'a jamais produit et ne produira jamais quelque chose qui vaille la peine qu'un être humain équilibré perde son temps avec.

— Oh, alors je ne suis pas un être humain équilibré ?

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Tu le sais bien. Je pensais simplement, eh bien, tu comprends... la grande littérature a toujours eu pour fondement de pouvoir séduire les foules, Sophocle, Shakespeare, Dickens, Mark Twain...

Mais le feu était irrémédiablement mis aux poudres. Une chose mena grand train à une autre, jusqu'à ce que Tunny sorte en fureur ou soit éjecté — il ne se rappelait pas très bien — et retombe sur ses pieds au Bar de la Comète Filante.

Ce n'est pas que Janet fût du genre vieille barbe, se remémora-t-il en approchant de la masse imposante du bâtiment d'anglais. Elle était jolie comme un cœur, elle partageait son goût pour les voiliers, la

square danse [24], les petits bistrots et beaucoup d'autres choses ; elle était intelligente aussi, et leurs discussions étaient généralement animées mais très amusantes pour tous les deux. Toutefois ils s'attaquaient d'habitude à des sujets moins personnels que le débat de la veille. Janet, fille de poète et secrétaire de département à l'Université, prenait sa revue très au sérieux. Il ne s'était pas rendu compte à quel point.

Le tapis roulant atteignit le but que visait Tunny. Il tapota sa pipe pour la vider et traversa les bandes de décélération en direction du rebord. L'ascenseur l'emporta au quarante-neuvième étage, où les publications de l'Université avaient leurs bureaux. Il régnait là plus d'activité humaine que partout ailleurs ou presque. Écrire et éditer demeuraient des fonctions accomplies par des gens, aussi complètement automatisées que soient l'impression et la reliure. En dépit de sa résolution, Tunny avança lentement dans le couloir, observant avec plaisir les jeunes étudiantes zélées en minijupes et chemisiers aux couleurs vives. Il prit avec un moindre plaisir note des jeunes étudiants zélés. Chez eux, très peu de chose évoquait Eschyle le militaire ou Marlowe le débauché, Melville le marin ou Mencken le flamboyant iconolaste ; ils avaient en général le teint pâle, les cheveux longs et l'expression de qui se passionne pour la portée symbolique d'une virgule délibérément omise.

La porte marquée *Perce, Flèche !* s'ouvrit pour lui et il entra dans un petit bureau minable bourré de papiers, de livres, de bandes magnétiques et de numéros invendus de la revue. Janet était assise au bureau, derrière une machine à écrire mécanique et une pile d'épreuves en placard. Elle était petite, elle aussi, pleine de vitalité, extrêmement bien balancée, avec des cheveux noirs ondulés qui lui tombaient jusqu'aux épaules, et de grands yeux couleur du Gulf Stream. Tunny s'arrêta et ravala sa salive. Son cœur commença à battre la chamade.

« Salut », dit-il au bout d'une minute.

Elle leva les yeux. « Que... Félix !

— Je, heu, heu, je suis navré pour hier, dit-il.

— Oh, chéri. Tu crois que je ne le suis pas ? J'avais l'intention d'aller te retrouver. » Elle le fit, avec des résultats qui furent satisfaisants pour les deux parties en cause, quelque écœurants qu'ils aient pu paraître à un observateur étranger.

Après un temps assez long, Tunny se retrouva dans un fauteuil avec Janet sur les genoux. Elle se blottit contre lui. Il caressa ses cheveux et murmura d'un ton pensif : « Bah, la cause de tout, je suppose, c'est que chacun de nous s'est subitement rendu compte à quel point l'autre tenait à son dada. Mais nous pouvons vivre avec ce désaccord entre nous, hein ?

— Sûrement, acquiesça Janet en soupirant. Sans compter que je n'ai pas réfléchi une minute que tu avais tant de tracas, avec ce robot et le reste, et que cette affreuse histoire est arrivée par ma faute.

— Grands dieux, non. Comment pouvais-tu prévoir ce qui s'est passé ? Si quelqu'un est responsable, c'est moi. Je t'ai emmenée là-bas et je n'avais qu'à te conseiller la prudence. Seulement je ne savais pas non plus. Personne peut-être n'y aurait songé. On ne connaît pas encore parfaitement les robots comme Izaak. Très peu ont été construits, on en a si rarement besoin.

— Je ne comprends toujours pas bien la situation. Simplement parce que j'ai bavardé avec lui une heure ou deux — le pauvre diable, il était tellement intéressé, tellement enthousiaste — et parce que je lui ai envoyé ensuite quelques livres...

— Justement. Izaak venait d'être mis en circuit depuis quelques jours seulement. La plupart de ses connaissances lui ont été incorporées à l'origine, pour ainsi dire, mais il y avait aussi la question de... mettons de la stabilisation psychologique. Jusqu'à la fin des séances d'endoctrinement, qui sont destinées à fixer sa personnalité selon le schéma souhaité, un robot humanoïde est extrêmement sensible aux impressions nouvelles. Comme un bébé. Ou la façon dont les idées s'impriment chez certains oiseaux serait peut-être une meilleure analogie : présente à un oisillon pratiquement n'importe quel objet à un certain stade critique de son développement et il décidera que cet objet est sa mère, il le suivra partout. Je n'avais jamais imaginé, toutefois, que la critique littéraire moderne pouvait avoir cet effet-là sur un robot. Elle semblait tellement étrangère à tout ce pour quoi il avait été fabriqué. Le fait que j'avais négligé, je le vois maintenant, c'est qu'Izaak est pleinement humanoïde. Il n'est pas conçu pour être programmé, il a une intelligence autonome. Manifestement plus indépendante qu'on ne s'en doutait.

— N'existe-t-il aucun moyen de le guérir ?

— Pas que je sache. Ses constructeurs m'ont dit que tenter d'effacer les schémas des synapses ruinerait entièrement son cerveau. D'ailleurs, il ne tient pas à être guéri, et il jouit de la plupart de nos droits civiques. Nous ne pouvons pas le contraindre.

— Je voudrais tant pouvoir faire quelque chose. Est-ce que cela risque vraiment de te coûter ta place ?

— J'en ai peur. Je vais me battre pour la garder, mais...

— Bah, dit Janet, nous aurons toujours mon salaire.

— Pas question. Aucune épouse ne m'entretiendra.

— Allons, allons. Jusqu'à quel point un homme peut-il se montrer médiéval ?

— Un point très avancé », répliqua-t-il.

Elle essaya de discuter, mais il lui coupa la parole de la façon la

plus efficace et la plus agréable. Un certain temps passa. Finalement, avec un léger sursaut, elle regarda l'heure.

« Ciel ! Je suis censée être en train de travailler. Je ne tiens pas à me faire renvoyer, dis donc ! » Elle se leva d'un bond, un spectacle qui compensa légèrement le fait qu'elle quittait ses genoux, elle remit ses cheveux en ordre, l'embrassa encore une fois et franchit la porte à toute vitesse.

Tunny resta assis. Il n'avait envie d'aller nulle part, et moins encore chez lui. Les logis de célibataires sont parfaits en soi mais, après un certain stade dans la vie d'un homme, ils deviennent diablement sinistres. Il tâtonna à la recherche de sa pipe et la ralluma.

Quelle chic fille était Janet, songea-t-il. Astucieuse aussi. Son absorption dans ces savant jeux de mots contemporains était finalement tout à son honneur ; elle ne se contentait pas de rester dans les rayons poussiéreux de livres écrits depuis des siècles, et les jeux de mots étaient les seuls jeux qui subsistaient. Dans un vrai milieu littéraire, elle aurait pu accomplir de grandes choses, au lieu de perdre son temps avec... quelle était donc la dernière ineptie ? Tunny se leva et alla d'un pas nonchalant vers le bureau de Janet. Il jeta un coup d'œil aux épreuves. Quelque chose par Arnold Cancrelat.

... la structure serrée, contractée de façon presque fœtale, de ce récit, équilibrée à la perfection dans le flux et le reflux de mots formant et dissolvant des images comme le jeu des ondes sur l'eau, marque un nouveau progrès important dans la tradition d'Arapaima modifiée par l'école de Barbel. Néanmoins, il est nécessaire d'affirmer qu'un symbolisme tertiaire imparfait existe, en ce que les connotations du mot initial, dans la longue citation empruntée à Pollack qui ouvre le troisième des onze chants en lesquels l'histoire est divisée, ne sont pas tant négatives, comme le pense l'auteur, que...

« Bla-bla-bla, marmotta Tunny. Et on dit que les ingénieurs ne savent pas écrire l'anglais correctement. Si je n'étais pas capable de faire mieux que ça avec un hémisphère cérébral attaché derrière le dos, je... »

Arrivé à ce stade il s'arrêta net et fixa le vide tandis qu'une folle conjecture prenait de plus en plus corps. Sa mâchoire tomba. Sa pipe aussi. Il ne s'en aperçut pas.

Cinq minutes après, il passa fougueusement à l'action.

Quatre heures plus tard, sa tâche de secrétaire terminée pour la journée, Janet revint continuer sa correction d'épreuves. Quand la porte s'ouvrit, elle chancela. L'air était quasi irrespirable. À travers un brouillard bleu, elle distinguait à peine son cher et tendre, barbouillé, échevelé, fumant tel un volcan en éruption, courbé au-dessus de sa

machine à écrire et pianotant sur les touches comme un enragé.

« Par tous les diables de l'espace ! s'exclama-t-elle.

— Une minute encore, chérie », dit Tunny.

En fait, il passa encore onze minutes et trois secondes d'horloge à souffrir sur ses quelques dernières phrases. Puis il tira le feuillet hors du rouleau, le jeta sur une pile d'autres feuillets et tendit le lot à Janet. « Lis ça.

— Quand mes yeux auront cessé de picoter », répliqua Janet en toussant. Elle avait branché le conditionneur d'air sur le maximum et s'était assise au bord d'une chaise pour attendre. En dépit de sa réponse, elle prit le manuscrit. Mais elle lut les quelques milliers de mots avec une surprise grandissante. À la fin, elle reposa lentement les papiers et demanda : « Est-ce que c'est une blague ?

— J'espère que non, dit Tunny avec ferveur.

— Mais...

— Ton prochain numéro doit sortir quand ? Dans deux semaines ? Pourrais-tu avancer la publication et insérer ça ?

— Quoi ? Non, bien sûr, que je ne peux pas. Tu comprends, chéri, je suis déjà obligée de rejeter tant de textes sérieux par simple manque de place que cela me fend le cœur et... j'ai des obligations envers eux, ils me font confiance...

— Soit. » Tunny se frotta le menton. « Que penses-tu de mon essai ? Sur le simple plan de l'écriture.

— Oh... hem... ma foi, il est clair et vigoureux, mais naturellement le langage particulier de la critique...

— O.K. Révise-le, introduis le jargon nécessaire. Choisis aussi un ensemble convenable de tes meilleurs textes éliminés, suffisamment pour composer un bon numéro. Ces types se verront finalement imprimés. » Tandis que Janet ouvrait des yeux bleus ébahis encore que ravissants, Tunny pianota des chiffres sur le clavier du téléphone.

« Oui, je veux parler à Mr. Barsch. Non, je me fiche comme d'un neutrino qu'il soit en conférence. Dites-lui que Félix Tunny a peut-être bien la solution au problème du robot... Allô, patron. Écoutez, j'ai eu une idée. Cela ne coûtera même pas très cher. Pouvez-vous mettre la main sur une imprimerie ce soir ? Vous savez, une maison où l'on tire un nombre restreint d'exemplaires pour une petite revue éphémère ?... D'accord, je vous prends de court. Mais n'avez-vous pas dit qu'Henry Lachs est un de vos amis ? Eh bien, abusez de son amitié... »

Après avoir coupé la communication, Tunny se retourna d'un bond, saisit Janet dans ses bras et s'écria : « Allons-y !

— Où ? » s'enquit-elle, non sans raison.

Le pneuma fit *ouirr-ping* ! et projeta plusieurs envois sur l'étagère à

courrier. IZK-99 finit de lire *Néo-Babbitt : L'Entrepreneur en tant que symbole de futilité dans la littérature moderne* [25], traversa sa chambre d'une seule enjambée et examina rapidement les enveloppes. Les habituelles deux ou trois lettres de cinglés et de demandes d'autographes — les robots totalement humanoïdes étaient des célébrités — plus une circulaire vantant les mérites d'un produit pour nettoyer le métal et... attends voir... une revue. Agrafée à cette revue, il y avait une carte portant l'en-tête de la Société Littéraire Mañana [26]. « ... nouvelle association d'auteurs... revue trimestrielle subventionnée par une fondation... service de presse envoyé à quelques personnes dotées de goût et de discernement, en qui nous voyons des souscripteurs potentiels... » Le format avait une souple dignité, avec une couverture unie ainsi libellée :

Volume Un
Numéro Un

p
i
p
e
t
t
e

le bulletin de
la critique analytique

Alléché et immensément flatté, IZK-99 le lut aussitôt, en 148 secondes ; si vite qu'il le parcourut deux fois, puis resta un moment sous le coup de l'étonnement. Le contenu de la revue était par ailleurs classique, mais ce long article... Il rechercha l'article et le lut à nouveau, lentement, attentivement.

TONNERRE PAR-DELÀ VÉNUS, par Charles Pilchard,
Presses de la Sagesse (Newer York, 2026), 214 pages.
Prix : \$ 6.50.

Compte-rendu par Pierre Hareng [27]

Département de littérature, Université Miskatonique

Depuis des années, je fais partie de cette élite qui analyse, dissèque et évalue, ce qui en vérité est une belle tâche. Cependant, tout a ses limites. Un jour ou l'autre, chacun de nous reçoit un choc, comme l'a dit de si poignante façon Poorboy dans *Pas si tendre est le roc*. Brusquement, une nouvelle planète entre dans notre champ de vision, un nouveau monde s'ouvre, un nouvel élément est découvert, et nous restons là avec en main des outils qui sont non seulement insuffisants pour accomplir le travail mais encore inadaptés. Comme ces lecteurs

chanceux qui étaient là au moment où Joyce a inventé le flot de la conscience, où Kafka a plongé de si grand cœur dans le symbolisme du cauchemar absolu, où Faulkner a esquissé la beauté artistique de l'humble épi de maïs, où Durrell a aboli le flot de la conscience, nous aussi nous voilà soudain au seuil d'une révolution.

On n'a encore jamais entendu parler de Charles Pilchard. Les détails intimes de sa biographie, la démonstration de la correspondance parfaite de ces détails avec son œuvre fourniront matière à des générations de recherches savantes. Aujourd'hui, toutefois, nous sommes confrontés à l'événement même. Car *Tonnerre par-delà Vénus* est bien un événement qui bouleverse l'esprit, ébranle les sentiments et pourtant, en même temps, concrétise un style si sûr, un art si consommé, que même Brochet n'a pas peint de miniature plus exacte.

En surface, le canevas est d'une simplicité presque insultante. Il est, en fait, franchement traditionnel — le motif de la Quête sous des apparences modernes — oserais-je dire que cela ferait un stéréodrame ? Il est difficile d'imaginer le véritable courage requis pour utiliser une forme si primitive que beaucoup la jugeront peut-être incompréhensible. Pourtant, c'est par cette évocation même des grands fantômes de l'Odyssée, du roi Arthur et de don Juan, que l'auteur se trouve immédiatement en mesure d'explorer l'enfance (implicitement ; il n'est jamais grossièrement explicite) avec autant de sensibilité captivante que nos plus habiles spécialistes de ce genre romanesque. Cependant, à la différence de ceux-ci, il ne se borne pas à un protagoniste enfant. Il réalise ainsi un prodige de contraction du temps qui, par la richesse des implications symboliques, soutient fort bien la comparaison avec la célèbre utilisation qu'a faite Betta de l'image de la pendule arrêtée dans *Le Vieillard et le Parapluie*. Comme le proclame le héros lui-même quand il est pris au piège dans ce tunnel en train de s'effondrer qui vaut tellement mieux que l'image tombe/entrailles tant rebattue : « O.K., planète stupide, tu m'as pincé à l'endroit sensible mais, par le ciel, j'ai joui de plus de bon temps dans la vie que tu n'en as jamais connu. Et je te rattraperai au tournant ! »

Le fait qu'il triomphe ensuite effectivement du terrible environnement vénusien, qu'il détruise alors la base du pirate puis achève de réaliser le programme prévu pour rendre l'atmosphère semblable à celle de la Terre (un plan dont un ami ingénieur me dit qu'il est en ce moment sérieusement à l'étude) devient ainsi infiniment plus qu'une victoire mécanique. C'est la complétion du cercle : le héros, qui a commencé en étant fort, viril et fier, retrouve finalement cet état. Cela a des implications ironiques assez claires, mais l'utilisation adroite dans le récit d'instruments comme le pic qui lui

sert tantôt d'outil, tantôt d'arme ou de croc de marinier quand lui et l'héroïne doivent traverser le fleuve de lave (pour ne prendre qu'un exemple au hasard parmi ces trésors) ajoute à la fois un accent et un commentaire qu'il faut lire à plusieurs reprises pour en apprécier la valeur.

Et ainsi de suite.

Quand il eut fini, IZK-99 revint en arrière et relut l'article attentivement une quatrième fois. Puis il pianota sur les touches du téléphone. « La Bibliothèque publique », dit la femme sur l'écran.

Tunny entra dans le bureau de *Perce, Flèche !* et resta un instant à observer Janet qui tapait à la machine sur un rythme de mitraillette. Son bureau était encombré de papiers, de mégots et de matériel pour faire du café. Des cernes noirs sous ses yeux témoignaient de son épuisement. Elle n'en continuait pas moins à s'échiner avec vaillance.

« Salut, chérie, dit-il.

— Oh... Félix. » Elle leva la tête et cligna des paupières. « Bonté divine, est-il si tard ?

— Oui. Navré de ne pas avoir pu venir plus tôt. Comment ça marche ?

— Bien... je pense... mais, chéri, c'est vraiment horrible.

— À ce point-là ? » Il s'approcha d'elle, s'arrêta pour un baiser, et prit la photocopie qu'elle adaptait.

« Le désintégréteur était braqué sur la poitrine de Jon Dace. Derrière le canon béant, il y avait la face ricanante blanche comme un champignon de couche et les yeux jaunes fendus de Hark Farkas. « Pas un geste, cochon de Terrien ! » ordonna le pirate d'une voix sifflante. Les larges épaules de Jon se carrèrent. La fureur s'empara de lui. Son regard vif virevolta, en quête d'une possibilité d'échapper à ce piège mortel... »

« Hem, vouais, c'est passablement démodé, convint Tunny. D'où est-ce tiré ? Oh, oui, je vois. *Super-Science-Fiction*, mai 1950. Tu n'as rien pu trouver de mieux ?

— Si. Certains de ces vieux romans d'anticipation sont très bons pour autant qu'on accepte leurs conventions. » Janet ordonna au percolateur de verser deux tasses de café. « Mais, d'autres, beuh ! Seulement j'avais besoin d'une scène d'affrontement, et c'est la première qui m'est tombée sous la main. Le temps manque pour établir une sélection sérieuse.

— Qu'est-ce que tu en as fait ? » Tunny lut le manuscrit de Janet :

« L'arme ouvrit dans sa direction une gueule cerbéroïde. Derrière,

la face de son ennemi était blanche comme une neige silencieuse, une neige secrète, où les yeux (des perles mortes éternelles) reflétaient en miniature la tempête de sable couleur de cougouar qui ululait à l'horizon. »

« Hé, pas mal. *Couleur de cougouar*, j'aime ça. »

« Il y eut un sifflement : “Garde la pose, ça vaudra mieux, ami-étranger-frère que je dois envoyer devant moi dans le tunnel.” Les épaules de Jon se raidirent. D'une voix lente, il répondit... »

« Heu, chérie, franchement, ce juron fera rougir un bulldozer.

— Quel contenu intellectuel peux-tu avoir sans grossièretés ? » questionna Janet, déconcertée.

Tunny haussa les épaules. « Peu importe, en fait. Le temps manque, comme tu dis, pour lécher ce truc, et Izaak ne verra pas la différence. Pas après le smörgåsbord d'auteurs et de critiques qu'il vient d'avalier... sans compter son peu d'expérience de ce que sont les humains réels par rapport à ceux des romans.

— Le temps manque pour *écrire* ce truc, corrigea Janet dont les coins de la bouche se relevèrent. Où diable as-tu trouvé ce que nous sommes en train de plagier ? Je ne me doutais pas qu'il existait une pareille école romanesque.

— Je la connaissais vaguement pour l'avoir vue mentionnée dans les livres du XIX^e et du XX^e siècle que j'ai lus. Mais, à franchement parler, dans le cas présent je me suis contenté de demander à la Bibliothèque de chercher dans ses microfilms les publications de récits d'aventures de cette période et de m'en photocopier pour un million de mots. » Tunny s'assit et tendit la main vers sa tasse de café. « Ouf, je suis vanné !

— Pénible, la journée ? demanda Janet à mi-voix.

— Oui. Le pire a été d'empêcher Izaak de me tanner.

— Comment l'as-tu fait patienter ?

— Oh, j'avais mis son téléphone sur écoute. Il a appelé d'abord la bibliothèque du coin, pour une photocopie. Comme elle n'avait pas le film, il a appelé une boutique spécialisée qui vend des romans entre autres choses. Seulement, à ce stade, je l'ai aiguillé sur un ami à moi qui a feint d'être un employé du magasin. Ce type a dit à Izaak qu'il allait téléphoner à Newer York pour commander à l'éditeur un volume relié. Depuis, le pauvre diable se ronge les ongles, ou du moins le ferait si un robot le pouvait, et il trépigne... principalement dans mon bureau.

— Tu crois que nous pouvons répondre à ses espérances ?

— Sais pas. Mon espoir est que cette attente forcée rendra l'objet

encore plus précieux. Évidemment, quelques critiques supplémentaires seraient d'un bon appoint. Es-tu sûre que tu ne peux pas en passer une dans *Perce* ?

— Je te l'ai dit, nous manquons tellement de place...

— J'en ai parlé à Barsch. Il paiera le supplément de pages et d'impression.

— Hm-m-m... les supercheries littéraires ont une vieille et honorable tradition, effectivement, hein ? Mais, oh ! chéri... j'hésite.

— Barsch a convaincu Henry Lachs, dit adroitement Tunny. Il y aura une critique dans *Entropie*. Tu ne voudrais pas te faire griller par un minable périodique petit-bourgeois, hein ? »

Janet rit. « D'accord, tu as gagné. Soumets ton article et je le passerai.

— Je suis prêt à me soumettre à toi n'importe quand », dit Tunny. Au bout d'un moment : « Ma foi, je me sens mieux maintenant. Je vais continuer ça pendant que tu fais un somme. Voyons, dans quel pétrin avons-nous laissé notre héros téméraire ? »

« Ce roman aussi vigoureux que sensible... le plus étonnant usage de l'action pour servir au développement qu'on ait vu depuis Conrad, et il faut dire que Conrad peignait avec timidité en comparaison des touches énormes, hardies, brillantes et pourtant appliquées avec minutie sur la toile de Pilchard... cette œuvre séminale, passez-moi l'expression... le caractère métrique de l'ensemble, si subtil que le fait que le livre est un poème construit avec rigueur échappera à de nombreux lecteurs... »

« *Perce, Flèche !* »

« Il y a deux cents ans, sous les ombrages de la paisible ville d'Amherst (Massachusetts), la poétesse célibataire Emily Dickinson (1830-1886) écrivait de l'âme :

Impassible, elle voit le carrosse qui s'arrête
devant sa grille basse ;
Impassible, un empereur qui s'agenouille
sur son paillason.

« Dans le bref poème dont ces vers sont une strophe, elle exprime un sens du quant-à-soi et une discrète indépendance qui, par la suite, ont disparu de la scène américaine aussi complètement qu'Amherst a été engloutie dans le complexe métropolitain de l'Atlantique.

« Il pourra paraître bizarre de comparer cette timide demoiselle distinguée de filiation puritaine avec Charles Pilchard et son premier roman explosif, hautement sujet à controverse. Cependant, le rapport

existe. Le *Leitmotiv* [28] de *Tonnerre par-delà Vénus* n'est pas l'histoire à proprement parler. Cette histoire est certes unique, d'une originalité saisissante dans son utilisation de la lutte matérielle pour dépeindre la nuit noire de l'âme. Certains diraient même trop saisissante. Ébloui, le lecteur risque de ne pas voir les nombreuses strates de sens sous-jacentes. Mais Emily Dickinson comprendrait la réserve distante, l'indépendance d'âme qui anime le héros Jon Dace.

» Grand (un mètre quatre-vingt-neuf), robuste (cent deux kilos), les cheveux clairsemés, Charles Pilchard, âgé de trente-huit ans, est lui aussi farouchement attaché à l'intimité de sa vie privée. Il a écrit une thèse universitaire sur Rimbaud mais n'a jamais enseigné. Au lieu de cela, il a vécu d'allocations de chômage pendant plus de dix ans tout en travaillant à son œuvre monumentale. (Photo de Charles Pilchard, sous-titrée : "Lui ne va pas en carrosse".) Deux fois marié, divorcé une fois, il n'a pas de domicile fixe, il se présente, tel Jon, comme "nageant dans l'océan appelé Humanité". Il a sondé en profondeur les abysses de cet océan. Cependant, il n'en a pas émergé avec le négativisme pointilleux des pessimistes d'aujourd'hui. Car s'il ne méconnaît nullement la tragédie humaine, Pilchard est finalement un optimiste triomphant... »

Le robot arriva si bruyamment que Félix Tunny l'entendit alors qu'il était encore au milieu du couloir. L'ingénieur se détourna de son bureau et attendit. Ses doigts agrippèrent les accoudoirs de son fauteuil avec tant de force que les ongles blanchirent.

« Salut, Izaak, réussit-il à dire. Voilà bien deux jours que je ne t'avais pas vu.

— Non, expliqua le robot, j'étais dans ma chambre, je réfléchissais. Et je lisais.

— Tu lisais quoi ?

— *Tonnerre par-delà Vénus*, évidemment. Lu et relu. Est-ce qu'on lit autre chose ? » Un doigt d'acier tapota le volume. « Tu l'as lu aussi, n'est-ce pas ? questionna Izaak d'un ton de défi.

— Ma foi, tu sais comment cela se passe, répliqua Tunny. La vie est plutôt agitée ici, avec ces projets de la société qui tombent à l'eau et le reste. J'avais l'intention de m'arranger pour m'y attaquer un de ces jours.

— Un de ces jours ! grogna Izaak. Je suppose que tu finiras par t'arranger pour remarquer le soleil et les étoiles.

— Tiens, je croyais que tu étais au-dessus de ces vulgaires détails matériels », commenta Tunny. L'heure du dénouement avait sonné. Sa gorge était si sèche qu'il pouvait à peine parler.

Izaak n'y prêta pas attention. « Procéder à une réévaluation s'est révélé nécessaire, déclara-t-il. Ce livre m'a ouvert les yeux comme il a

ouvert ceux des critiques qui ont d'abord attiré mon attention sur sa subtilité, sa profondeur, sa signification universelle et son analyse intensément individuelle. Pilchard a écrit le livre de notre siècle comme Homère, Dante et Tolstoï ont écrit les livres de leur époque. Il explore ce qui est significatif aujourd'hui aussi bien que ce qui est significatif pour tous les temps.

— Bravo pour Pilchard.

— La conquête de l'espace, comme le démontrait l'article dans *Pipette*, est aussi la conquête de soi. Le microcosme ouvre sur le macrocosme qui réfléchit et re-réfléchit l'observateur. Cela est le premier exemple du type de livre qui sera écrit et discuté dans les cent prochaines années.

— Ça se pourrait bien.

— Seul un abruti congénital saluerait cette réussite avec aussi peu de chaleur que toi, s'exclama Izaak. Je serai ravi de ne plus te revoir.

— T-t-tu t'en vas ? Où ? » (Tiens bon, garçon, compte à rebours jusqu'à zéro !)

« Sur Mercure. Avise Barsch et fais préparer mon vaisseau spatial. Je ne désire nullement retarder une expérience aussi importante. »

Tunny se laissa aller comme un sac de son dans son fauteuil. « Surtout pas, murmura-t-il. Ne perds pas une minute.

— Je pose une condition, c'est que, pour la durée complète de ma mission, tu m'envoies par les navettes-cargos toutes les autres œuvres de Pilchard qui paraîtront, plus les revues trimestrielles auxquelles je suis abonné et les autres exemples du genre littéraire dont il s'est fait le pionnier et que je commanderai en me fondant sur les critiques que j'aurai lues. Ils devront être transcrits sur métal, tu le comprends, à cause de la chaleur.

— Bien sûr, bien sûr. Ravi de pouvoir rendre service.

— À mon retour, déclara Izaak d'une voix béate, je serai qualifié de façon tellement unique pour critiquer les nouveaux romans qu'une université me confiera sûrement une publication trimestrielle littéraire. »

Il se dirigea vers la porte. « Il faut que j'aille prendre des dispositions pour que *Tonnerre par-delà Vénus* soit transcrit sur acier spécial, dit-il.

— Pourquoi pas sur des tables de pierre ? marmotta Tunny.

— Ce n'est pas une mauvaise idée. Peut-être que je m'y déciderai. » Izaak sortit.

Quand il fut parti pour de bon, Tunny poussa un cri de joie. Pendant un moment, il dansa dans son bureau comme un Indien en transe, puis il se jeta sur le téléphone. Il allait appeler Barsch et lui dire... Non, au diable Barsch. Janet méritait d'être la première à connaître la nouvelle.

Elle partagea sa joie par écrans interposés. La regarder, songer à leur avenir, mit Tunny d'humeur plus sérieuse. « Ma conscience me gêne un peu, confessa-t-il. Ce sera un coup pour Izaak, là-bas sur Mercure, de voir que sa meilleure des écoles littéraires ne se développera jamais.

— N'en sois pas trop sûr, répliqua Janet. Justement... eh bien, je m'apprêtais à te téléphoner aujourd'hui. Nous sommes de nouveau dans le pétrin, j'en ai peur. Tu te souviens de ce bureau avec secrétaire que nous avons loué pour avoir l'air d'être les Presses de la Sagesse au cas où Izaak voudrait vérifier ? La secrétaire ne sait plus où donner de la tête. Le téléphone ne cesse de sonner. Des milliers de gens appellent déjà, furieux parce qu'ils n'arrivent à trouver nulle part *Tonnerre par-delà Vénus*. Elle leur a raconté un bobard, comme quoi il y avait eu une explosion accidentelle dans l'entrepôt, mais... Qu'est-ce que nous pouvons faire ?

— Ouille. » Tunny resta silencieux un instant. Son esprit travailla fiévreusement. « Nous avons imprimé des exemplaires en supplément, non ? finit-il par dire.

— Une demi-douzaine à peu près. J'en ai donné un à Arnold Roach. Il le voulait absolument, après avoir lu les autres articles. Il a maintenant l'intention de rédiger pour le *Mensuel du Pacifique* un papier sensationnel où il soulignera par toutes sortes de commentaires sarcastiques qu'*Entropie* n'a rien compris au livre. Plusieurs autres critiques que je connais m'ont suppliée d'au moins leur prêter mon exemplaire personnel. »

Tunny frappa son bureau d'un large poing. « Il n'y a qu'un moyen d'en sortir, conclut-il. Imprime un million d'exemplaires et tiens-toi prête à en sortir davantage. Et je ne parle pas de bandes enregistrées pour bibliothèques, non plus. Je pense à de vrais volumes reliés.

— Quoi ?

— J'ai le pressentiment que le roman populaire revient à la mode depuis cette semaine. Notre livre est peut-être mal ficelé, mais il met en scène quelque chose de réel, quelque chose qu'au fond du cœur les gens jugent important. Si j'ai raison, alors les romans, comme celui-là vont pulluler, beaucoup rapporteront des sommes folles et quelques-uns seront peut-être même bons... Seigneur, Seigneur ! s'exclama Tunny d'un ton pénétré. Nous ne connaissons absolument pas notre propre force, toi et moi.

— Unissons-nous, suggéra Janet, et nous verrons bien. »

LE BARBARE

Grand maître de l'heroic fantasy, amoureux des légendes celtes et de l'histoire antique, Poul Anderson connaît les pires travers du genre, malheureusement souvent illustrés par ses confrères moins doués.

Il a réussi à rassembler tous les tics, tous les travers, toutes les facilités et les vulgarités possibles du genre dans ce texte très court, pour en faire un portrait-charge souriant mais sans pitié.

Depuis qu'a été mis au point le système Howard-de-Camp pour déchiffrer les inscriptions de l'ère préglaciaire, des progrès remarquables ont été accomplis dans la reconstitution de l'histoire, de l'ethnologie et même de la vie quotidienne des éminentes cultures qui se sont épanouies jusqu'à ce que la phase glaciaire du Pléistocène les anéantisse et oblige l'humanité à recommencer de zéro. Par exemple, nous savons que la magie était pratiquée ; qu'il existait des pays hautement civilisés dans ce qui est maintenant l'Asie centrale, le Proche-Orient, l'Afrique du Nord, l'Europe du Sud et divers océans ; et que, ailleurs, le monde était occupé par des Barbares — dont les plus grands, les plus forts et les plus belliqueux étaient les Européens du Nord. Du moins est-ce ce que nous disent les érudits et, comme ils sont d'ascendance nord-européenne, ils doivent le savoir.

Le texte qui suit est la traduction d'une lettre découverte récemment dans les ruines de Cyrenne. C'était une ville provinciale de l'empire Sarmien, un État important encore que décadent situé dans la région de la Méditerranée orientale, dont la capitale, Sarmie, était la cité à la fois la plus belle et la plus luxueuse, la plus dépravée de son temps. Au nord, les voisins des Sarmiens étaient des cavaliers primitifs et nomades et/ou des Centaures ; mais, à l'est, se trouvait le royaume de Chathakh et, au sud, l'Erpétarchie de Serpens, dirigée par une caste sacerdotale d'adorateurs de serpents — ou peut-être même simplement une caste de serpents.

La lettre qui suit a été manifestement écrite à Sarmie et expédiée à Cyrenne. Elle date approximativement de 175 000 avant Jésus-Christ.

De Maximilion Quaestos, sous-sous-sous-préfet du Service Impérial des Eaux de Sarmie, à son neveu Thyaston, chancelier du Bureau de Thaumaturgie, Province de Cyrenne :

Salut !

J'espère que la présente te trouve en bonne santé et que les dieux continueront à t'être favorables. Quant à moi, je me porte bien, quoique tourmenté peu ou prou par la goutte, contre laquelle j'ai essayé (*suit la description d'un remède empirique, à la fois fastidieuse et telle que la décence interdit de l'imprimer*). Cela n'a finalement servi à rien sauf à nous épuiser, moi et mon escarcelle.

Tu as vraiment été coupé de tout pendant ton séjour en Atlantide pour écrire afin de t'enquérir de l'affaire du Barbare. Maintenant que les choses sont rentrées dans l'ordre, je suis en mesure, je l'espère, de te donner un compte rendu convenable et objectif de cette malencontreuse péripétie. Par la grâce des Déeses Triplées, la bienheureuse Sarmie a survécu à l'épisode ; et, bien que nous nous en ressentions encore, la situation s'améliore. Si par moments je parais me départir du calme philosophique que je me suis toujours efforcé de cultiver, rejettes-en le blâme sur le Barbare. Je ne suis plus l'homme que j'étais. Aucun de nous ne l'est plus.

Donc pour commencer, voici environ trois ans, la guerre avec le Chathakh s'était stabilisée en escarmouches de frontière. Une expédition conduite de temps à autre par l'un ou l'autre des antagonistes pénétrait au cœur des pays mêmes mais sans effet décisif. En vérité, comme ces opérations produisaient une quantité de butin à peu près égale pour les deux États et que le commerce des esclaves devenait florissant, cela favorisait les affaires.

Ce qui nous inquiétait le plus était l'attitude ambiguë du Serpens. Comme tu le sais, les Erpétarques ne nous aiment pas, et un objectif majeur de notre diplomatie était de les empêcher d'entrer en guerre aux côtés du Chathakh. Nous n'avions, évidemment, aucun espoir d'en faire nos alliés. Mais aussi longtemps que nous nous présentions en position de force, il y avait des chances de les voir rester neutres.

Telle était la situation quand le Barbare est arrivé à Sarmie.

Nous avons entendu parler de lui depuis longtemps. C'était un soldat de fortune, un soldat errant originaire d'un royaume de guerriers et de navigateurs situé dans les forêts du Nord, qui avait poussé une pointe dans le Sud, en solitaire, à la recherche d'aventures ou peut-être simplement d'un meilleur climat. Haut de plus de deux mètres et doté d'une carrure en proportion, c'était une masse de muscles, avec une crinière de cheveux fauves et des yeux bleus au regard buté. Il savait manier n'importe quelle arme, mais préférait une épée à deux tranchants longue d'un mètre vingt avec laquelle il pouvait fendre d'un coup casque, crâne, cou et le reste jusqu'aux

pieds. De plus, il avait la réputation d'être un buveur et un amant d'une impressionnante capacité.

Après avoir triomphé des Centaures à lui seul, il avait traversé nos provinces nordiques et s'était retrouvé un jour aux portes de Sarmie même. Le spectacle valait le coup d'œil — les remparts hérissés de tours dominant la route pavée de pierre, les sentinelles portant casque, corselet et bouclier, et en face d'eux la silhouette impressionnante du géant demi-nu qui faisait glisser sa lame dans son fourreau. Quand leurs piques se sont inclinées pour lui interdire le passage, il s'est exclamé d'une voix de tonnerre :

« J'suis Cronkheit l'Barbare et j'veux n'audience avec vot'reine ! »

Son accent était si comiquement vulgaire que les gardes ont éclaté de rire. Ce qui l'a irrité ; il est devenu pourpre, a dégainé son épée et s'est porté en avant à grandes et raides enjambées. Les gardes ont reculé en chancelant et le Barbare est entré d'un pas triomphant.

Comme me l'a expliqué par la suite le capitaine du guet : « Il s'avavançait et nous nous tenions là. À une longueur de lance, nous avons senti l'odeur. Grands dieux, quand donc s'était-il lavé pour la dernière fois ? »

Ainsi, tandis que les gens désertaient les rues et les bazars à son approche, Cronkheit a cheminé dans l'avenue des Sphinx, est passé devant les thermes et le Temple de Loccar et a fini par atteindre le Palais Impérial. Ses portes étaient ouvertes comme d'ordinaire, Cronkheit a regardé à l'intérieur les jardins et les murs d'albâtre au-delà, puis il a grogné. Lorsque les hommes de la Garde d'Or se sont placés dans le vent pour l'aborder et lui demander ce qu'il voulait, il a de nouveau grogné. Ils ont levé leurs arcs et l'auraient trucidé sans autre forme de procès si un esclave n'était accouru leur ordonner de s'abstenir.

Tu comprends, par la volonté de quelque dieu malveillant, l'impératrice se tenait sur un balcon et l'avait vu.

Il est de notoriété publique que notre Impératrice bien-aimée, Sa Séduisante Majesté l'Illustre Dame Larra la Voluptueuse, est bâtie comme une route de montagne et passe couramment pour être une incarnation de sa divinité tutélaire, Aphrosex la Déesse Délurée. Elle était debout sur le balcon, ses fins vêtements transparents et ses épais cheveux noirs flottant au vent, et une ardeur soudaine avait animé son fier et ravissant visage. Ce qui est compréhensible, car Cronkheit ne portait qu'un kilt en peau d'ours.

Voilà pourquoi l'esclave fut dépêché pour s'incliner profondément devant l'étranger et dire : « Très noble seigneur, la divine Impératrice voudrait avoir un entretien privé avec toi. »

Cronkheit a fait claquer ses lèvres et est entré fier comme un paon dans le palais. Le chambellan s'est tordu les mains quand il a vu ces

grands pieds boueux fouler des tapis sans prix, mais c'était inévitable, et le Barbare a été conduit à l'étage, dans la chambre à coucher Impériale.

Ce qui s'ensuivit là-haut est connu de tous car, naturellement pour ces entretiens-là, la Dame Larra poste des muets à des judas judicieusement placés, afin qu'ils cherchent la garde en cas de danger ; et les courtisans ont discrètement enseigné à ces muets l'art d'écrire. Notre impératrice avait un rhume et, en outre, elle venait de manger une salade à l'ail, si bien que son nez aristocratiquement aquilin ne fut pas offensé. Après quelques formalités, elle a commencé à haleter. Alors, avec lenteur, elle a tendu les bras et laissé sa tunique de pourpre glisser de ses épaules neigeuses et le long de ses cuisses soyeuses.

« Approche, a-t-elle chuchoté. Approche, homme magnifique ! »

Cronkheit s'est ébroué, il a gratté le sol du pied, il a foncé en avant et l'a enlacée.

« Ouille ! a crié l'impératrice comme une côte craquait. Arrête ! Au secours ! »

Les muets se sont précipités pour quérir les Gardes d'Or qui sont entrés aussitôt. Ils ont entouré de cordes le Barbare et l'ont arraché de leur pauvre dame. Bien que souffrant énormément et fortement secouée, elle n'a pas ordonné son exécution ; on sait qu'elle est très patiente avec certains gens.

En vérité, après avoir avalé une coupe de vin pour se remettre, elle a prié Cronkheit d'être son invité. Après qu'il eut été emmené à ses appartements, elle a convoqué la duchesse de Thyle, une souple et agile petite luronne.

« J'ai une tâche pour toi, ma chère, a-t-elle murmuré. Tu l'accompliras en dévouée dame d'honneur.

— Oui, Séduisante Majesté », a répondu la duchesse qui n'avait aucune peine à deviner de quoi il s'agissait et qui estimait avoir attendu assez longtemps. Une semaine entière, en fait. Sa tâche était d'atténuer l'impétuosité du Barbare.

Elle s'est frottée d'huile afin de pouvoir se dégager facilement si elle se trouvait en péril d'être écrasée, puis elle a couru à l'appartement de Cronkheit. Son parfum musqué noyait l'odeur du personnage, elle s'est glissée hors de sa robe et a dit à mi-voix sur un ton langoureux en fermant à moitié les yeux : « Prends-moi, mon seigneur !

— Yahoo ! a beuglé le guerrier. J'suis Cronkheit l'Fort, Cronkheit, l'Hardi, Cronkheit qu'a tué un mammoth à lui tout seul et qu'a cet nommé chef des Centaures et cet ma nuit. Amène-toi ! »

La duchesse s'est amenée et il l'a étreinte dans ses bras puissants. Un instant plus tard, nouveau hurlement. Les serviteurs du palais ont

été régâlés du spectacle d'une duchesse nue et furieuse filant comme un trait dans le couloir de jade.

« Des puces, il a des puces ! » criait-elle — et elle se grattait en courant.

Ainsi donc, somme toute, Cronkheit le Barbare n'a pas eu grand succès en tant qu'amant. Même les femmes de la rue de la Joie avaient coutume de se cacher quand elles le voyaient venir. Elles disaient qu'elles avaient déjà été exposées à une technique maladroite mais ça, c'était vraiment trop.

Néanmoins, sa réputation était si grande que la Dame Larra lui a donné le commandement d'une brigade, cavalerie et infanterie, et l'a envoyé se joindre au général Grythion sur la frontière du Chathakh. Il a accompli la marche en un temps record et est entré en poussant des clameurs dans la cité des tentes qui s'était développée à notre base principale.

Or, il faut le reconnaître, notre bon général Grythion est quelque peu dandy, il se frise la barbe et laisse ses épouses le mener par le bout du nez. N'empêche qu'il a toujours été un soldat compétent, il a obtenu des distinctions à l'Académie et conduit les troupes au combat bien des fois avant d'être élevé au poste de stratège. On comprend l'incivilité de Cronkheit quand ils se sont rencontrés. Toutefois, lorsque le général a courtoisement refusé de prendre place à l'avant-garde de l'armée et souligné qu'il était beaucoup plus efficace comme coordonnateur derrière les troupes — il n'y avait pas là de raison valable pour que Cronkheit assomme son supérieur et le traite de lâche, damné par les dieux. Grythion était parfaitement en droit de le mettre aux fers, en dépit des pertes que l'opération a impliquées. Néanmoins, le spectacle a tellement démoralisé nos soldats qu'ils ont perdu trois engagements importants au cours du mois qui a suivi.

Hélas ! L'impératrice a eu vent de la chose et elle n'a pas décrété qu'on tranche la tête de Cronkheit. Au contraire, sa réaction a été d'envoyer l'ordre de le relâcher et de le rétablir dans ses fonctions. Peut-être nourrissait-elle encore l'espoir de le civiliser suffisamment pour en faire un partenaire de lit acceptable.

Grythion a ravalé son orgueil et présenté ses excuses au Barbare, qui les a acceptées de mauvaise grâce. Le rang qu'il avait réintégré obligeait à l'inviter à un dîner suivi d'une conférence dans la tente qui servait de quartier général.

Ce qui a été un fiasco complet. Cronkheit est arrivé d'un pas d'éléphant et a émis aussitôt des commentaires méprisants sur les toges élégantes de ses collègues officiers. Il a roté en mangeant et était incapable de faire la différence entre le produit d'une vigne et celui d'une autre. Sa conversation a consisté en monologues interminables sur ses prouesses personnelles. Quand le général Grythion a vu le

moral descendre en flèche, il a ordonné précipitamment que plans et cartes lui soient apportés.

« A présent, très nobles sires, a-t-il commencé, il faut que nous préparions la campagne d'été. Comme vous le savez, nous avons le Désert Oriental entre nous et les plus proches positions ennemies importantes. Ce qui soulève d'épineuses questions de logistique et d'implantation des catapultes. » Il s'est tourné courtoisement vers le Barbare. « Avez-vous une suggestion, mon seigneur ?

— Beuh ! a dit Cronkheit.

— Je crois, a proposé le colonel Pharaon, que si nous poussons jusqu'à l'oasis de Chunling et nous y installons, en bâtissant une route pour acheminer le ravitaillement...

— À propos, s'est écrié Cronkheit, un jour, dans les marais de Norriki, j'ai rencontré des hommes palustres qui se servaient de flèches empoisonnées...

— Je ne vois pas le rapport avec ce problème, a remarqué le général Grythion.

— Y en a pas, convint gaiement Cronkheit, mais m'interromps pas. Comme je disais... » Et il n'a pas tari pendant une bonne demi-heure d'ennui.

À la fin d'une conférence qui n'avait abouti à rien, le général s'est caressé la barbe et a déclaré avec finesse : « Seigneur Cronkheit, il semble que vos aptitudes se situent plus dans le domaine tactique que dans celui de la stratégie. »

Le Barbare a porté la main à son épée.

« C'est que, voyez-vous, a vivement ajouté Grythion, j'ai une mission que seul peut accomplir le chef le plus audacieux et le plus fort. »

Cronkheit s'est rengorgé et a écouté avec attention, pour une fois. Il aurait à conduire une expédition en vue de s'emparer de Chantsay. C'était un fort dans les cols montagneux de l'autre côté du Désert Oriental, qui constituait un obstacle majeur à notre progression. Toutefois, en dépit de la flatterie judicieuse de Grythion, une brigade complète ne devait pas avoir grand-peine à s'emparer de ce fort, car on savait que sa garnison était insuffisante.

Cronkheit est parti à cheval à la tête de ses hommes, jonglant avec son épée et beuglant je ne sais quel chant de guerre grossier. Puis on n'a plus entendu parler de lui pendant six semaines.

À la fin de cette période, ses soldats, ou du moins ce qui en restait — fiévreux, affamés, en loques –, sont revenus tout chancelants à la base et ont annoncé la faillite complète de l'expédition. Cronkheit, qui pour sa part était en excellente santé, a formulé des excuses maussades. Pas un instant il n'avait imaginé que des hommes qui marchent vingt heures par jour ne sont pas aptes à se battre à la fin du

voyage — surtout s'ils ont marché plus vite que leur convoi de ravitaillement.

En raison des souhaits de l'impératrice, le général Grythion ne pouvait faire ce qui s'imposait, à savoir donner congé au Barbare. Il ne pouvait même pas le dégrader. À la place, il a usé de sa finesse bien connue et il a invité le géant à un dîner privé.

« Manifestement, très vaillant seigneur, a-t-il dit de sa voix la plus engageante, la faute m'incombe. J'aurais dû comprendre qu'un homme de votre trempe est trop fort pour nous, sudistes décadents. Vous êtes un loup solitaire qui combat mieux sans être encombré d'une troupe.

— Vouais », a acquiescé Cronkheit en éventrant un poulet avec ses doigts qu'il a essuyés sur la nappe damassée.

Grythion a tiqué mais a déployé avec succès son éloquence pour l'engager à mener une opération de guérilla en solitaire. Quand il est parti le lendemain matin, le corps des officiers s'est félicité d'être débarrassé à tout jamais de ce butor.

En dépit des critiques et des demandes d'enquête qui ont suivi, je persiste à soutenir que Grythion avait adopté le seul parti sensé étant donné les circonstances. Qui se serait douté que Cronkheit le Barbare était primaire au point que sur lui et sa peau velue glissait tout raisonnement logique ?

On ne connaîtra jamais le fin mot de l'histoire. Mais apparemment, dans le courant de l'année suivante, tandis que la guerre de frontière continuait comme d'ordinaire, Cronkheit s'est enfoncé dans les hautes terres du Nord. Là, il a recruté une bande de cavaliers nomades aussi ignorants et brutaux que lui-même. Il a rassemblé aussi un troupeau de mammouths qu'il a conduit au Chathakh, et arrivé là il a déclenché des paniques dans le troupeau pour qu'il se rue sur l'ennemi. En usant de telles méthodes il a atteint la capitale même et le roi a offert de capituler.

Seulement Cronkheit n'a rien voulu entendre. Pas lui ! Son idée de la guerre était de tuer ou de réduire en esclavage jusqu'au dernier les hommes, femmes et enfants de la nation ennemie. De plus, ses irréguliers étaient censés recevoir leur salaire en butin. Et aussi, comme il manquait trop d'hygiène même pour les femmes nomades, il éprouvait certaine urgente nécessité.

Il a donc pris d'assaut la capitale du Chathakh et l'a brûlée jusqu'à ses fondations. Ce qui lui a coûté la plupart de ses propres guerriers. Il a détruit également plusieurs livres et œuvres d'art inestimables, ainsi que toute possibilité de payer tribut à Sarmie.

Puis il a eu le toupet d'organiser une procession triomphale pour revenir à notre cité !

Cela dépassait les bornes même pour l'impératrice. Quand il s'est

planté devant elle — car il était trop mal dégrossi pour avoir la courtoisie de plier le genou — elle s'est surpassée en énumérant les nombreuses sortes d'imbécile, d'idiot et de complet abruti qu'il était.

« Vouais, a dit Cronkheit, mais j'ai gagné la guerre. 'Coûte donc, j'ai gagné la guerre, moi. J'ai gagné la guerre.

— Oui, a rétorqué la dame Larra d'une voix sifflante. Tu as ruiné au-delà de toute possibilité de restauration une ancienne et noble culture. Et savais-tu que la moitié de nos échanges commerciaux en temps de paix se faisaient avec le Chathakh ? Les affaires vont maintenant connaître une période de dépression comme on n'en a encore jamais vu dans notre histoire. »

Le général Grythion, qui était revenu, a ajouté ses propres reproches. « Pourquoi crois-tu qu'on soutienne des guerres ? a-t-il lancé avec amertume. La guerre est une extension de la diplomatie. C'est l'ultime moyen de contraindre des gens à faire ce que tu veux. L'objectif *n'est pas* de les tuer. Comment des cadavres t'obéiraient-ils ? »

Cronkheit a grondé du fond de sa gorge.

« Nous aurions négocié une paix dans laquelle le Chathakh serait devenu notre allié contre le Serpens, a poursuivi le général. Mais toi... tu as fabriqué un désert total que nous devons garnir avec nos propres troupes pour éviter que les nomades s'en emparent. Tes atrocités nous ont aliéné tous les États civilisés. Tu nous as laissés seuls et sans amis. Tu as gagné cette guerre-ci en perdant la prochaine !

— Et en plus de la dépression qui s'annonce, a déclaré l'impératrice, nous aurons la charge financière de l'entretien de ces garnisons. Des rentrées d'impôts en moins et des dépenses en plus — cela risque de ruiner le trésor et alors qu'est-ce que nous deviendrons ? »

Cronkheit a craché par terre. « S'êtes décadents, voilà ce que v's'êtes, a-t-il dit avec fureur. Ça s'ra parfait pour vous si vo'te empire s'écroule. Devriez emm'ner dans les bois vos bons à rien de citadins et en faire des chasseurs, comme moi. Qu'ils mangent d'la viande. »

La Dame Larra a frappé le sol d'un pied parfait chaussé d'or. « Crois-tu que nous n'avons pas mieux pour occuper notre temps que passer la journée entière à la chasse, puis rester assis le soir dans des huttes de terre à lécher nos doigts pleins de graisse ? s'est-elle exclamée. À quoi penses-tu donc que sert la civilisation ? »

Cronkheit a dégainé son épée. Elle a étincelé sous leurs yeux. « J'en ai assez ! a-t-il hurlé. Veux plus entendre parler de vous ! N'est que temps que vous soyez effacés de la surface de la terre et je suis justement le type qu'il faut pour ça ! »

C'est alors que le général Grythion a démontré les qualités qui lui

avaient valu d'être nommé à son poste élevé. Astucieusement, il a pris un air affolé. « Oh, non ! s'est-il exclamé d'un ton plaintif. Tu ne vas pas te... te... t'allier au Serpens ?

— Si, a dit Cronkheit. À un d'ces jours. » La dernière chose que nous avons vue de lui, c'est un large dos secoué d'indignation et constellé de piqûres de puces qui se dirigeait vers le sud, et le scintillement du soleil sur une épée.

Depuis lors, bien sûr, nos affaires ont prospéré et maintenant le Serpens se démène tant et plus pour obtenir la paix. Mais nous avons l'intention de poursuivre les hostilités jusqu'à ce qu'il accepte nos conditions. Il n'est absolument pas question de nous laisser piéger par ses supplications traîtresses et de reprendre le Barbare chez nous !

The Barbarian

Traduit par Ariette Rosenblum

LA VAILLANCE DE CAPPEN VARRA

L'heroic fantasy compte parmi ses sources le Don Quichotte de Cervantès. Cappen Varra est un héritier direct du célèbre chasseur de moulins à vent et de son acolyte Sancho Pança. Héros, il l'est malgré lui, mais sans grandes illusions, et sans persévérance.

Le vent arrivait du nord chargé de neige fondante. Des rafales âpres et glacées fouaillaient la mer tant et si bien que le navire embardait et que les hommes recevaient en pleine face la gifle des embruns chassés par la tourmente. Au-delà de la lisse, c'était la nuit d'hiver, une obscurité mouvante où les vagues bondissaient et rugissaient ; scrutant l'immensité noire, les hommes ne percevaient que le sel amer de la mer, la morsure de la pluie mêlée de flocons et les coups de fouet du vent.

Cappen perdit l'équilibre quand le bateau se souleva sous lui, ses mains furent arrachées de la lisse glacée, il trébucha et tomba sur le pont. L'eau embarquée ajouta sa froidure à celle de ses vêtements déjà trempés. Il se redressa avec peine, s'appuya sur un banc de rameur en regrettant piteusement que son estomac convulsé n'ait pas plus à rejeter. Mais il avait déjà vomi sa part de morue séchée et de biscuit de mer, sous les rires des hommes de Svearek, lorsque la tempête avait commencé.

Ses doigts gourds tâtonnèrent avec anxiété à la recherche de la harpe sur son dos. Elle semblait encore intacte dans son étui de cuir. Il se moquait pas mal de la culotte et de la tunique de bure gorgées d'humidité qui collaient à sa peau. Plus vite elles se détacheraient de lui en lambeaux pourrissants, mieux cela vaudrait. La pensée des soieries et des fines toiles de Croy fut comme un soupir intérieur.

Pourquoi était-il venu à Norren ?

Une forme gigantesque, indistincte dans les ténèbres sifflantes, surgit à côté de lui et allongea une main pour l'aider à reprendre son aplomb. Il entendait à peine la voix de stentor du géant blond : « Hé là, doucement, le gars. M'est avis que la route des chevaux marins est trop rude pour tes pieds.

— Aaah », marmonna Cappen. Son corps svelte se tassa sur le banc, trop mal en point pour réagir. La neige fondante crépitait sur ses

épaules et l'écume gelait dans ses cheveux roux.

Torbek de Norren plissa les paupières pour sonder la nuit. Ce qui transforma son visage tanné en un réseau de rides. « Quel triste festin de Yolner nous avons, dit-il. C'était folie de la part du roi que d'avoir voulu franchir l'eau pour être l'invité de son frère. À présent, les autres bateaux sont dispersés loin de nous, le feu est noyé et nous sommes seuls dans la Gorge du Loup. »

Le vent hurlait à travers le gréement. Cappen apercevait tout juste l'unique mât du drakkar oscillant sur fond de ciel. La glace autour des haubans en faisait une pyramide blafarde. De la glace partout, en couche épaisse sur la lisse et les bancs recouvrant le dragon de la proue et l'étambot sculpté, la coque roulant et titubant sous le grand défilé des vagues, les hommes écopant sans arrêt l'eau embarquée et à demi gelée afin de maintenir cette coque à flot — et trop de vent pour sortir voile ou rame. Oui... une fête sinistre !

« Mais aussi Svearek est devenu bizarre depuis que la femme-troll a enlevé sa fille il y a trois ans », poursuivit Torbek. Il fut secoué d'un frisson qui ne devait rien à l'hiver. « Il ne sourit jamais, sa main naguère ouverte reste solidement fermée sur l'argent, ses hommes n'ont guère de récompense et aucun remerciement. Oui, bizarre... » Ses petits yeux bleu de glace se tournèrent vers Cappen Varra et la réflexion non exprimée s'imposa entre eux : Bizarre aussi qu'il t'ait pris en sympathie, toi le barde errant venu du Sud. Bizarre qu'il te garde dans sa demeure, alors que tu es incapable de chanter comme l'aiment ses hommes.

Cappen ne prit pas la peine de se défendre. Il avait laissé ses pas l'entraîner vers les Barbares du Nord avec l'idée qu'ils paieraient bien un ménestrel capable de leur offrir quelque chose de plus que leurs chants frustes. Ç'avait été une erreur ; ils ne s'intéressaient ni aux rondeaux ni aux sextines, ils bâillaient à l'idée de roses blanches et rouges sous la lune de Caronne, une lune moins belle que les yeux de sa dame. Et un homme de Croy n'avait ni la taille ni la vigueur nécessaires pour forcer leur respect ; l'épée légère de Cappen voltigeait assez vite pour que personne n'ait envie de se battre avec lui, toutefois il n'avait pas l'avantage de la masse. Seul Svearek avait pris plaisir à l'entendre chanter, mais il était ladre et son village braillard offrait un ennui sans bornes à un homme habitué aux cours princières du Sud.

Que n'avait-il eu le courage de partir... mais il avait tardé, endormi par l'espoir que les coffres de Svearek s'ouvriraient un jour plus largement ; et maintenant il se retrouvait entraîné dans la Gorge du Loup pour se rendre à un festin d'hiver qui allait devoir être célébré en mer.

« Si au moins nous avons du feu... » Torbek fourra ses mains sous

son manteau, pour essayer de les réchauffer un peu. Le bateau roula jusqu'à être presque couché sur l'eau ; Torbek rétablit son équilibre d'un jeu de jambes exercé ; Cappen, lui, retomba dans l'eau stagnant sur le pont.

Il y resta affalé un instant, son corps meurtri refusant de bouger. Un marin fatigué, armé d'un seau, darda sur lui un regard noir à travers des cheveux ruisselants. Son cri parvint assourdi par les ululements et sifflements du vent : « Puisque tu te trouves tellement bien là-dedans, aide-nous donc à écoper !

— Ce n'est pas encore mon tour », grogna Cappen, et il se releva lentement.

La lame qui avait failli les engloutir avait éteint le feu du navire et trempé le bois au-delà de tout espoir d'en rallumer un autre. Ils étaient voués à la morue séchée et au biscuit imbibé d'eau de mer jusqu'à ce qu'ils revoient la terre ferme — si jamais ils la revoyaient.

En se remettant debout du côté sous le vent, Cappen crut distinguer quelque chose qui luisait au loin dans la nuit déchaînée. Une étincelle rouge vacillante... Il passa sur ses yeux une main raidie, en se demandant si la fureur du vent et de l'eau avait aussi fait ses ravages dans son cerveau. Une bourrasque de neige fondante masqua de nouveau la lueur. Mais...

Il se dirigea gauchement vers l'arrière entre les bancs de nage. Des silhouettes affaissées sur elles-mêmes le maudissaient avec lassitude quand il leur marchait dessus. Le navire se secoua, roula le long d'une crête de vague et glissa dans le creux noir bouillonnant ; pendant un instant, les dents blanches de longues déferlantes ricanèrent au-dessus de sa lisse, et Cappen attendit la fin. Puis le navire s'éleva de nouveau péniblement à la lame et ballotta vers une autre vallée.

Le roi Svearek manœuvrait l'aviron de queue et s'efforçait de maintenir le drakkar dans le vent. Il était debout là depuis le coucher du soleil, énorme et infatigable, les jambes bien plantées, serrant dans ses bras la barre de bois qui se cabrait. Il semblait plus qu'humain, ainsi dressé au pied de la masse glacée de l'étambot, sa barbe et ses cheveux gris figés par le froid. Sous le casque à cornes, le visage énergique à l'expression morose se tournait tantôt à droite tantôt à gauche, sondant la nuit. Cappen se sentit plus petit que d'habitude quand il aborda le timonier.

Il avança tout près du roi en criant pour dominer la rafale d'hiver : « Mon seigneur, n'ai-je pas vu la lumière d'un feu ?

— Oui. Je l'ai repérée depuis une heure, répliqua le roi d'une voix rude. J'essaie de nous en rapprocher un peu. »

Cappen hocha la tête, trop malade et trop las pour sentir la rebuffade. « Qu'est-ce que c'est ?

— Une île... il y en a beaucoup dans ces parages... maintenant,

tais-toi ! »

Cappen s'accroupit contre le pavois et attendit.

La lueur rouge solitaire semblait plus proche quand il regarda de nouveau. La voix de Svearek s'éleva dans un rugissement qui retentit à travers la bourrasque d'un bout à l'autre du navire : « Par ici ! Venez à moi, tous ceux qui ne sont pas occupés ! »

Ils progressèrent à tâtons jusqu'à lui, grandes formes imprécises vêtues de laine et de cuir, dominant Cappen de leur masse comme des dieux de la tempête. Svearek eut un geste de la tête vers la lueur tremblotante. « Une des îles, quelqu'un doit habiter là-bas. Je ne peux pas amener le bateau plus près à cause du ressac, mais l'un de vous réussira sûrement à y aller en canot pour nous rapporter du feu et du bois sec. Qui ira ? »

Ils regardèrent par-dessus bord et le mouvement de recul qui les parcourut fut provoqué par plus que le roulis et le tangage sous leurs pieds.

Beorna le Hardi finit par prendre la parole, il était à peine audible dans la nuit tumultueuse : « Je n'ai jamais entendu parler de gens qui vivent dans ces parages. C'est probablement un repaire de trolls.

— Oui, certes... oui, ils mangeraient celui que nous enverrions, voilà tout... sortons les avirons, partons d'ici quand bien même nous y perdriions la vie... » Le murmure effrayé était à demi couvert par le ricanement du vent.

Le visage de Svearek devint un masque hargneux. « Êtes-vous des hommes ou des marmots piauteurs ? Si ce sont des trolls, taillez-les en pièces pour passer mais rapportez-moi du feu !

— Même une femme-troll est plus forte que cinquante hommes, mon roi, s'écria Torbek. Tu le sais bien, depuis que la monstresse a percé nos lignes de défense il y a trois ans et a emporté Hildegonde.

— Assez ! » C'était un hurlement dans la gorge de Svearek. « J'aurai vos têtes de lâches pour cela, vous tous, si vous n'allez pas dans l'île ! »

Ils s'entre-regardèrent, les puissants hommes de Norren, et leurs épaules se courbèrent comme des épaules d'ours. C'est Beorna qui le dit pour eux : « Non, tu ne les auras pas. Nous sommes des guerriers libres, prêts à combattre pour un chef... mais pas pour un fou. »

Cappen recula contre le pavois, s'efforçant de se faire petit.

« Que tous les dieux détournent de vous leur face ! » C'était plus que la lassitude et le désespoir qui flambaient dans les yeux de Svearek, il y avait quelque chose comme la mort. « Eh bien, j'irai moi-même !

— Non, mon roi. À cela nous ne voulons pas prendre part.

— Je suis le roi.

— Et nous sommes les guerriers de ta maison qui avons juré de te

défendre... même contre toi-même. Tu n'iras pas. »

Le vaisseau roula de nouveau, si violemment qu'ils furent tous projetés à tribord. Cappen atterrit sur Torbek, qui d'abord étendit le bras pour le repousser d'une bourrade puis, soudain, crocha un poing énorme dans sa tunique.

« Voilà notre homme !

— Hé ! » cria Cappen.

Torbek le remit rudement sur ses pieds. « Tu es incapable d'accomplir ta part pour ce qui est de ramer et d'écoper, dit-il d'une voix grondante. Et tu ne connais rien non plus au grément ni au métier de marin... Il est temps que tu te rendes utile !

— Oui, oui... que le petit Cappen y aille... peut-être qu'il endormira les trolls avec ses chants... » Le rire était dur et sec comme un aboiement, avec une pointe de peur, et tous l'encerclèrent.

— Mon seigneur ! s'exclama le ménestrel d'une voix chevrotante. Je suis ton hôte... »

Svearek rit d'une façon déplaisante, à demi démente. « Chante-leur une chanson, clama-t-il. Compose un beau rondi-ronda... comment appelles-tu ça ? en l'honneur de la beauté de la femme-troll ! Et rapporte-nous du feu, petit homme, rapporte-nous une flamme moins chaude que l'amour qui brûle dans ta poitrine pour ta dame ! »

Des dents se découvrirent dans un sourire à travers les barbes emmêlées. Quelqu'un hala le cordage au bout duquel était remorqué le canot du navire, l'amenant à proximité. « Va, vermine ! » Une main calleuse expédia Cappen tout trébuchant vers la lisse.

Il cria encore une fois. Une hache se dressa au-dessus de sa tête. Quelqu'un lui tendit sa propre épée à lame fine et pendant une seconde d'affolement il songea à se battre. Inutile — ils étaient trop nombreux. Il attacha l'épée à sa ceinture et cracha en direction des hommes. Le vent lui rabattit son jet de salive en pleine figure et ils se tordirent de rire.

Par-dessus la lisse ! Le canot monta à sa rencontre, il tomba comme une masse sur des planches détrempées et leva les yeux vers les visages noyés d'ombre des Scandinaves. Il y eut un sanglot dans sa gorge quand il s'installa sur le banc de nage et sortit les avirons.

Un coup souqué gauchement l'envoya tourbillonner loin du vaisseau que la nuit ne tarda pas à engloutir et il resta seul. Avec des gestes gourds, il se mit à l'œuvre. À moins qu'il ne veuille se noyer, il n'avait nulle part où aller en dehors de l'île.

Il était trop las et trop malade pour avoir grand-peur, et la peur qu'il ressentait lui venait entièrement de la mer. Elle pouvait s'élever au-dessus de lui et l'avaloir, les chevaux gris l'écraseraient de leurs sabots et les longues herbes l'envelopperaient quand il roulerait mort contre un récif. Les doux vallons de Caronne et les roses dans les

jardins de Croy semblaient un rêve. N'existaient plus que les clameurs et le grondement de la mer nordique, le sifflement de la neige fondante et des embruns, le hurlement déchaîné du vent, il était aussi seul qu'un homme peut l'être, et seul il descendrait rejoindre les requins.

Le canot était ballotté en tous sens mais tenait mieux la mer que le drakkar. Cappen prit vaguement conscience que la tempête le poussait vers l'île. Elle devenait visible, une obscurité plus intense plaquée sur la nuit.

Il ne pouvait pas manœuvrer beaucoup les avirons dans l'eau agitée ; il les rentra et attendit que la tempête le fasse chavirer et lui entonne la mer dans la bouche. Et quand l'eau salée gargouillerait dans sa gorge, quelle serait sa dernière pensée ? Devrait-il s'attarder sur la gracieuse image d'Ydris dans la ville de Seilles, Ydris aux cheveux brillants et à la voix chantante ? Mais il y avait aussi eu le rire endiablé de Falkny la brune, il ne pouvait la négliger. Sans compter le souvenir d'Elvanna dans son château au bord du lac, de Sirann aux Cent Anneaux, de Vardry la magnifique, de Lona à la fierté d'aigle et de... Non, il était incapable de rendre justice à aucune d'entre elles dans le court laps de temps qui restait. Quel dommage !

Ah, mais si, il y avait cette nuit inoubliable dans Nienne, et la belle qui lui avait chuchoté à l'oreille et l'avait attiré contre elle, la chevelure qui s'était rabattue comme une tente de soie autour de son visage... Ah, ç'avait été le moment suprême de sa vie, il plongerait dans les ténèbres avec son nom sur les lèvres... Mais par les dieux ! Comment s'appelait-elle, déjà ?

Cappen Varra, ménestrel de Croy, s'agrippa au banc de nage et soupira.

La grande voix grave du ressac s'éleva autour de lui, des vagues s'étalèrent en nappe sur le plat-bord et le canot dansa follement. Cappen eut un gémissement et se blottit dans le cercle de ses propres bras, tremblant de froid. D'ici peu, maintenant, ce serait la fin du soleil et des rires, la route sombre et solitaire que tous les hommes doivent suivre.

Ô Ilwarra de Syr, Aedra de Tholis, que ne puis-je encore une fois vous donner un baiser...

Des cailloux crissèrent sous la quille. Ce fut un choc comme de recevoir un coup d'épée au travers du corps. Cappen leva des yeux incrédules. Le canot avait dérivé jusqu'à la terre... Il était vivant !

Cela ranima le soleil dans sa poitrine. La lassitude l'abandonna et il sauta hors du canot, sans ressentir le froid des hauts fonds. Avec un grognement, il hissa le canot sur une étroite bande de sable et attacha l'amarre à une saillie de récif en forme de croc.

Puis il regarda autour de lui. L'île était petite, totalement nue, une

masse de roc sauvage jaillissant de la mer qui grondait à ses pieds et ruisselait de ses flancs. Il avait abouti dans une petite baie surplombée par des falaises et abritée du vent. Il avait réussi !

Pendant un instant, il demeura immobile, passant en revue tout ce qu'il avait appris sur les trolls qui infestaient ces pays du Nord. Êtres hideux sans âme qui habitaient sous terre, ils ne connaissaient pas la vieillesse ; une épée pouvait les trancher en deux mais, avant qu'elle atteigne la vie enracinée en eux, leur force inhumaine avait démembré celui qui tenait l'épée. Puis ils le dévoraient...

Pas étonnant que les Scandinaves les redoutent. Cappen rejeta la tête en arrière et rit. Un jour, dans le Sud, il avait rendu service à un grand magicien et sa récompense était suspendue à son cou, une petite amulette d'argent. Le magicien lui avait expliqué qu'aucun être surnaturel ne pouvait faire de mal à quiconque porte un objet d'argent.

Les Scandinaves disaient qu'un troll était impuissant contre un homme qui n'avait pas peur, mais, bien sûr, rien que d'en voir un glaçait le cœur. Ils ne connaissaient pas le pouvoir de l'argent, semblait-il — bizarre qu'ils l'ignorent, mais c'était ainsi. Parce que Cappen Varra connaissait ce pouvoir, il n'avait pas de raison d'avoir peur ; par conséquent, il était doublement sauf et ce n'était plus qu'une question de persuader le troll de lui donner du feu. Si vraiment il y avait ici un troll et non quelque pêcheur inoffensif.

Il siffla gaiement, tordit son manteau et ses cheveux flamboyants pour en exprimer une partie de l'eau, puis commença à longer la grève. Dans l'obscurité traversée de neige fondante, il distinguait tout juste un sentier dont les lacets étaient taillés au flanc d'une des falaises et il se mit à le gravir.

En haut du sentier, le vent lui arracha des lèvres l'air qu'il sifflait. Il se courba pour lui résister et marcha plus vite, jurant quand il butait sur des cailloux cachés. Le terrain verglacé était glissant et le froid coupant comme un couteau.

Au détour d'un rocher en éperon, il vit du rouge luire dans le flanc d'un à-pic. L'orifice d'une grotte, un feu à l'intérieur — il pressa le pas, avide de chaleur, jusqu'à ce qu'il eût atteint l'entrée.

« *Qui va là ?* »

C'était un appel rauque lancé par une voix de basse qui tonna et retentit entre les parois rocheuses ; un son horrifique et glaçant et, pendant une seconde, Cappen sentit le cœur lui manquer. Puis il se rappela l'amulette et entra hardiment.

« Bonsoir, bonne mère », dit-il d'un ton allègre.

La grotte s'élargissait en une immensité rocheuse où béaient des tunnels qui s'enfonçaient plus avant sous terre. Les parois rugueuses, noircies par la suie, étaient ornées de draps d'or et de soieries

provenant de pillages et tombant en lambeaux sous l'action du temps et de l'humidité ; le sol était jonché de roseaux puants, des os rongés s'entassaient en désordre. Dans leur nombre, Cappen vit des crânes humains. Au centre de la salle, un grand feu bondissait et flambait, projetant des vagues de chaleur vers Cappen ; une partie de sa fumée sortait par un trou dans la voûte, le reste fit pleurer ses yeux et il éternua.

La femme-troll était ramassée sur elle-même et grondait contre lui. Cappen n'avait jamais rien vu de plus hideux : presque aussi grande que lui, elle était deux fois plus large et plus massive, ses bras noueux descendaient plus bas que ses genoux fléchis, jusqu'à effleurer le sol de ses doigts griffus. Sa tête était bestiale, presque fendue en deux par la bouche garnie de crocs, les yeux des puits d'ombre, le nez long d'une aune ; sa peau glabre était verte et froide, elle bougeait sur ses os. Une chemise en loques couvrait une partie de sa monstruosité, mais elle n'en restait pas moins cauchemardesque.

« Ho-ho, ho-ho ! » Son rire rugit, avide et caverneux comme le ressac autour de l'île. Elle se rapprocha à pas traînants. « Tiens, mon repas entre pour me saluer, ho, ho, ho ! Bienvenue, douce chair, bienvenue, bons os remplis de moelle, venez vous réchauffer.

— Ah, merci, bonne mère. » Cappen se dépouilla de son manteau et sourit à la femme-troll à travers la fumée. Il sentait que l'eau s'évaporerait déjà de ses vêtements. « Je vous aime aussi. »

Par-dessus l'épaule de la créature, il vit soudain la jeune fille. Elle était blottie dans un coin, enveloppée dans sa peur, mais les yeux qui l'observaient étaient bleus comme la voûte céleste au-dessus de Caronne. La robe déchirée ne masquait pas les courbes douces de son corps, la crasse où les larmes qui avaient tracé des sillons ne gâtaient pas non plus la vivacité de ses traits.

« Mais c'est le printemps ici, s'écria Cappen, et Primavera en personne répand les fleurs de l'amour.

— De quoi parles-tu, espèce de fou ? » grommela la femme-troll. Elle se tourna vers la jeune fille. « Garnis le feu, Hildegonde, et installe la broche. Ce soir, je vais festoyer !

— En vérité, je vois le paradis fait femme devant moi », dit Cappen. La femme-troll gratta sa tête difforme.

« Tu dois sûrement venir de très loin, cerveau fêlé, dit-elle.

— Oui, c'est de Croy la Superbe que j'arrive, par-delà des mers lugubres et des déserts sauvages, attiré par le renom de la beauté qui attend ici ; et maintenant que je vous ai vue, ma vie est remplie. »

Cappen regardait la jeune fille quand il répliqua, mais il espéra que la femme-troll prendrait le propos comme lui étant destiné.

« Elle sera encore plus pleine, commenta le monstre avec un ricanement, quand, tout vif encore, tu seras bourré de braises. » La

femme-troll jeta de nouveau un coup d'œil à la jeune fille. « Quoi, toujours pas au travail, espèce d'oie grasse et paresseuse ? Mets la broche en place, j'ai dit. »

La jeune fille frissonna et recula contre un tas de bois. « Non, chuchota-t-elle. Je ne peux pas... pas pour un homme.

— Tu le peux et le feras, ma fille », dit la femme-troll qui ramassa un os pour le lancer sur elle. La jeune fille poussa un petit cri aigu.

« Non, non, gente mère. Je ne voudrais point tant manquer à la galanterie qu'une belle femme peine pour moi. » Cappen tira la femme-troll par sa robe crasseuse. « Ce n'est pas convenable... dans les deux sens du mot. Je suis venu simplement quêter un peu de feu ; mais voilà que j'en emporterai un plus grand dans mon cœur.

— Du feu dans tes tripes, tu veux dire ! Aucun homme ne m'a jamais quittée autrement que sous forme d'os bien nettoyés. »

Cappen crut percevoir une note d'inquiétude dans la voix animale. « Si nous avions de la musique pour le festin ? » proposa-t-il d'un ton conciliant. Il enleva de son épaule l'étui de sa harpe et sortit l'instrument.

La femme-troll agita les poings en l'air et trépigna de rage. « Es-tu fou ? Je te répète que tu vas être mangé ! »

Le ménestrel pinça une corde de sa harpe. « Cet air humide ruine sa tonalité », murmura-t-il tristement.

La femme-troll poussa un rugissement inarticulé et s'élança sur lui. Hildegonde se cacha les yeux. Cappen accorda sa harpe. À trente centimètres de sa gorge, les griffes s'immobilisèrent.

« Ne t'excite pas, je t'en prie, bonne mère, déclara le barde. Je porte de l'argent, tu sais.

— Et alors ? Si tu crois avoir un charme qui me détournera, sache qu'il n'en existe pas. Je n'ai pas peur de ton métal ! »

Cappen renversa la tête en arrière et chanta :

*Bien souvent ment une jolie dame.
Que dans ses yeux luise flamme
qui ment, qui ment, qui ment
n'est pas déconcertant.
Ce que sa sévérité invente
pour troubler les cœurs que tente
la quête dont elle est le prix
c'est simple et angélique menterie...*

« Aaaarrgh ! » Cela roula comme un tonnerre qui noya sa voix. La femme-troll se détourna et alla à quatre pattes attiser le feu avec son nez.

Cappen passa derrière elle en marchant à pas de loup et toucha la

jeune fille. Elle leva la tête avec un petit gémissement.

« Tu es la fille unique de Svearek, n'est-ce pas ? chuchota-t-il.

— Oui... » Elle courba la tête, sous le poids d'un désespoir accablé.
« La femme-troll m'a enlevée voici trois hivers. Cela l'amusait d'avoir une princesse pour esclave... mais je rôtiрай bientôt enfilée sur sa broche, tout comme toi, homme courageux...

— Ridicule. Une aussi belle demoiselle est faite pour une autre sorte de, hum, peu importe ! Est-ce qu'elle t'a beaucoup rudoyée ?

— Elle me bat de temps en temps... et j'ai été si solitaire, il n'y a rien ici à part elle et moi... » Les fines mains durcies par le travail s'agrippèrent désespérément à la taille de Cappen et elle cacha son visage contre sa poitrine.

« Peux-tu nous sauver ? demanda-t-elle d'une voix hachée. J'ai peur que tu n'aies aventuré ta vie inutilement, ô toi le plus brave des hommes. Je crains que nous n'allions bientôt grésiller tous les deux sur les braises. »

Cappen ne répondit pas. Si elle voulait croire qu'il était venu spécialement pour la sauver, il ne serait pas assez peu galant homme pour lui opposer un démenti.

La bouche de la femme-troll était fendue dans un ricanement quand elle traversa le feu pour le rejoindre. « Il faut payer le prix, déclara-t-elle. Si tu ne peux pas me citer trois choses me concernant qui soient vraies sans conteste, ni courage, ni amulette, ni les dieux eux-mêmes ne seront en mesure de conserver cette tête sur tes épaules. »

Cappen plaqua la main sur son épée. « Mais comment donc, avec plaisir », répliqua-t-il ; c'était une règle de magie qu'il avait apprise depuis longtemps, que trois vérités étaient l'armure indispensable pour que joue un charme protecteur. « Primo, ton nez est le plus laid que j'aie jamais vu attiser un feu. Secundo, je ne me suis jamais trouvé dans une demeure dont je tenais moins à être l'hôte. Tertio, même chez les trolls tu es peu aimée, étant l'une des pires. »

Hildegonde gémit de terreur en voyant le monstre se gonfler de colère. Mais aucun mouvement ne s'ensuivit. Seules les flammes bondissantes et la fumée en volute remuaient.

La voix de Cappen résonna, avec détachement : « Or ça, le roi est sur mer, gelé et trempé, et je suis venu chercher un tison pour son feu. Et mieux vaudrait que je remmène sa fille chez elle par la même occasion. »

La femme-troll secoua la tête, émettant subitement un petit rire. « Non. Le tison, tu peux l'avoir, saleté, rien que pour te sortir de cette caverne ; mais la femme reste en mon pouvoir jusqu'à ce qu'un homme couche avec elle — ici — pendant une nuit. Et s'il le fait, c'est lui que j'aurai pour rompre mon jeûne le lendemain matin ! »

Cappen bâilla vigoureusement. « Merci, bonne mère. Ton offre d'un

lit est la très bienvenue pour ces os fatigués et j'accepte avec gratitude.

— Tu mourras demain ! » dit-elle rageusement. Le sol trembla sous son poids quand elle tapa du pied. « À cause des trois vérités, je dois te laisser aller ce soir ; mais demain je serai libre d'agir à ma guise !

— N'oublie pas ma petite amie, bonne mère », dit Cappen — et il toucha le cordon de l'amulette.

« Je te le répète, l'argent n'est d'aucune utilité contre moi... »

Cappen s'installa sur le sol en prenant ses aises et fit courir ses doigts sur sa harpe. « *Bien souvent ment une jolie dame...* »

La femme-troll se détourna de lui en fureur. Hildegonde servit sans rien dire une louche de brouet que Cappen mangea avec plaisir, encore que l'assaisonnement aurait pu être plus relevé.

Après quoi, il dédia un sonnet à la princesse qui le contemplait avec de grands yeux. La femme-troll ressortit d'un tunnel quand il eut fini et ordonna sèchement : « Par ici. » Cappen prit la jeune fille par la main et suivit la créature dans l'obscurité puante et noire comme poix.

Elle écarta une tenture pour dégager l'entrée d'une pièce qui le surprit car elle était tendue de tapisseries, éclairée par des chandelles et meublée d'un beau et large lit de plumes. « Dors ici ce soir, si tu l'oses, grommela-t-elle. Et demain je te mangerai... Quant à toi, propre à rien de vaurienne paresseuse, tu auras la peau arrachée du dos à coups de fouet ! » Elle eut un rire pareil à un aboiement et les quitta.

Hildegonde tomba en sanglotant sur le matelas. Cappen la laissa pleurer toutes les larmes de son corps tandis qu'il se déshabillait et se glissait entre les couvertures. Dégainant son épée, il la plaça avec soin au milieu du lit.

La jeune fille le regarda à travers une cascade de boucles blondes. « Comment oses-tu ? murmura-t-elle. Un frisson de peur, une seconde de doute et la femme-troll sera libre de te déchirer.

— Exactement. » Cappen bâilla. « Sans doute espère-t-elle que cela m'assaillira tandis que je serai couché les yeux ouverts dans la nuit. Par conséquent, il suffit de s'abandonner doucement au sommeil. Ô Svearek, Torbek et Beorna, si seulement vous pouviez voir comme je me repose à présent !

— Mais... les trois vérités que tu lui as servies... comment as-tu su...

— Oh, ça. Eh bien, écoute, gente demoiselle, Primo et Secundo étaient mes propres pensées et qui les réfuterait ? Tertio était évident aussi, puisque tu avais dit que personne n'était venu rendre de visite ici en trois ans — pourtant de nombreux trolls vivent dans ces régions, ergo même eux ne peuvent supporter notre aimable hôtesse. » Cappen regardait la jeune fille avec des yeux aux paupières lourdes.

Elle devint rouge comme une cerise, souffla les chandelles — et il l’entendit enlever ses vêtements, puis monter dans le lit auprès de lui. Il y eut un long silence.

Ensuite : « Est-ce que tu ne...

— Oui, beauté ? marmonna-t-il d’une voix somnolente.

— Est-ce que tu ne... eh bien, je suis là, toi aussi et...

— N’aie crainte, dit-il. J’ai mis mon épée entre nous. Dors en paix.

— Je... je serais heureuse... tu es venu me délivrer...

— Non, belle demoiselle. Aucun homme bien né n’abuserait ainsi de son pouvoir. Bonne nuit. » Il se pencha sur elle, effleura les lèvres de la jeune fille avec les siennes, puis se recoucha.

« Tu es... je ne croyais pas qu’un homme pouvait être aussi noble », chuchota-t-elle.

Cappen marmotta quelque chose. Au moment où son âme s’enfonçait en tourbillonnant dans le sommeil, il eut un petit rire. Ces jours et ces nuits harassants passés sur mer ne l’avaient pas laissé apte à ce genre d’exercice. Mais, bien sûr, si elle avait envie de croire qu’il était magnanime, cela se révélerait peut-être utile par la suite...

Il se réveilla en sursaut et son regard plongea dans la clarté grésillante d’une torche. Sa lueur courait sur les pitons et ravines du visage de la femme-troll et allumait des reflets humides sur les grands crocs dans sa bouche.

« Bonjour, bonne mère », dit poliment Cappen.

Hildegonde étouffa un cri.

« Viens te faire manger, ordonna la créature.

— Non, merci, répliqua Cappen d’un ton de regret mais qui était ferme. Ce serait mauvais pour ma santé. Non, je te prierai seulement de me donner un tison, après quoi, la princesse et moi, nous partirons.

— Si tu t’imagines que cette ridicule bribe d’argent te protégera, tu te trompes, rétorqua-t-elle. Tes trois phrases sont tout ce qui t’a sauvé hier soir. Maintenant, j’ai faim.

— L’argent, déclara Cappen d’un ton didactique, est un bouclier sûr contre toutes les magies noires. Le magicien me l’a affirmé et c’était un si charmant vieillard à la barbe chenue que même ses démons familiers ne mentaient jamais, j’en suis certain. À présent, aie l’amabilité de t’en aller, bonne mère, car la pudeur m’interdit de m’habiller sous tes yeux. »

La face hideuse se fourra tout près de la sienne. Il sourit d’un air rêveur et lui tordit le nez — de toutes ses forces.

Elle hurla et lança la torche sur lui. Cappen l’attrapa au vol et la lui planta dans la bouche. Elle suffoqua et se précipita hors de la salle.

« Un sport nouveau... le harcèlement de troll [29], dit le barde gaïement dans l’obscurité subite. Allons, ne risquons-nous pas une

sortie ? »

La jeune fille tremblait trop pour faire un mouvement. Il la réconforta, distraitement, et s'habilla dans le noir, jurant contre les jambières difficiles à enfiler. Après son départ, Hildegonde mit ses vêtements et se hâta à sa suite.

La femme-troll était accroupie près du feu ; elle darda sur eux des yeux furieux à leur passage. Cappen assura son épée dans sa main et se tourna vers elle. « Je ne t'aime pas », dit-il d'un ton modéré — et il abattit sa lame.

Elle recula, hurlant, devant ses attaques d'estoc et de taille. À la fin, elle se tapit à l'entrée d'un tunnel, crachant vainement sa rage. Cappen la piqua de sa lame.

« Cela ne vaut pas la peine que je perde mon temps à te suivre sous terre, dit-il, mais si jamais tu recommences à tracasser les humains, je l'apprendrai et je viendrai te donner à manger à mes chiens. Par un morceau à la fois... Un très petit morceau... tu as compris ? »

Elle gronda contre lui.

« Un morceau *extrêmement* petit, dit Cappen aimablement. Tu m'as entendu ? »

Quelque chose céda en elle. « Oui », dit-elle plaintivement. Il la laissa aller et elle déguerpit comme un rat.

Il se rappela le bois pour le feu et en ramassa une brassée ; pendant qu'il y était, il eut la présence d'esprit de prendre quelques anneaux ornés de pierres précieuses dont il ne pensait pas qu'elle aurait l'usage et les plaça dans son escarcelle. Puis il emmena la jeune fille dehors.

Le vent était tombé, un clair matin de gel scintillait sur la mer et le drakkar était une lointaine écharde sur du bleu parsemé de moutons d'écume. Le ménestrel gémit. « Quelle distance à parcourir à l'aviron ! Oh bah... »

Ils étaient en mer avant qu'Hildegonde ne retrouve la parole. Il y avait de la vénération dans les yeux qui observaient Cappen.

« Aucun homme ne pourrait être aussi vaillant, murmura-t-elle. Es-tu un dieu ?

— Tant s'en faut, dit Cappen. Non, toute belle, la modestie me paralyse la langue. C'est simplement que j'avais cet objet d'argent et que j'étais donc immunisé contre sa sorcellerie.

— Mais l'argent ne servait à rien ! » s'exclama-t-elle.

L'aviron de Cappen s'engagea de travers. « Quoi ? cria-t-il.

— Non... non... Voyons, elle te l'a dit elle-même...

— J'ai cru qu'elle mentait. Je sais parfaitement que l'argent protège contre...

— Mais elle n'utilisait pas la magie ! Les trolls n'ont que leur force

physique ! »

Cappen se tassa sur son banc. Pendant un instant, il eut l'impression qu'il allait s'évanouir. Ainsi seul le fait qu'il était dépourvu de crainte avait été son armure ; et s'il avait su la vérité cette protection n'aurait pas résisté une minute.

Il eut un rire tremblant. Encore un point pour ses doutes sur la valeur absolue de la vérité !

Les rames du drakkar mordirent l'eau et s'approchèrent du canot. Les voix indignées demandant pourquoi il avait mis si longtemps à accomplir sa mission s'éteignirent quand sa passagère fut aperçue. Et Svearek le roi pleura en serrant de nouveau sa fille dans ses bras.

Son dur visage tanné était encore brouillé de larmes quand il regarda le ménestrel, mais sa personnalité de naguère était de retour aussi. « Ce que tu as fait, Cappen Varra de Croy, aucun autre homme au monde n'aurait pu le faire.

— Oui... oui... » De l'adoration vibrait dans les rudes voix nordiques tandis que les guerriers se pressaient autour de la svelte silhouette aux cheveux roux.

« Tu auras pour épouse celle que tu as sauvée, déclara Svearek, et quand je mourrai tu gouverneras tout le Norren. »

Cappen vacilla et se rattrapa à la lisse.

Trois nuits plus tard, il se glissa hors du camp qu'ils avaient établi sur la grève et prit la direction du sud.

The Valor of Cappen Varra
Traduit par Ariette Rosenblum

TERRIEN, PRENDS GARDE !

Le thème du télépathe, du mutant surdoué, est un autre grand classique que chaque auteur de science-fiction important a voulu traiter à sa manière. Celle de Poul Anderson, mais c'est là une constante de son œuvre, est originale et surprenante. Son personnage est plus proche du Superman de Siegel et Shuster que des Slans d'A.E. Van Vogt.

On notera aussi dans le traitement des similitudes avec certaines expériences que firent plus tard les adeptes de la New Wave anglaise publiés dans la revue New Worlds. Mais ce texte vit le jour en 1951.

En approchant de la cabane, il sentit que quelqu'un l'attendait.

Il s'arrêta un instant, les sourcils froncés, et envoya ses perceptions analyser cette intuition. Quelque chose dans son cerveau vibra à la présence de métal, s'y ajoutaient des traces plus ténues de matière organique — huile, caoutchouc, plastique... Il classa le tout comme étant un petit hélicoptère ordinaire et se concentra sur les fragments de pensée, d'énergie nerveuse, d'échanges vitaux entre cellules et molécules, des fragments quasi imperceptibles, d'une difficulté à saisir qui avait de quoi rendre enragé. Une seule personne était en cause, et le profil schématique offert par ses données ne coïncidait qu'avec une possibilité unique.

Margaret.

Pendant un moment encore, il demeura sans bouger et son émotion première était la tristesse. Il éprouvait de l'agacement, peut-être une vague consternation que sa cachette ait finalement été repérée, mais c'est surtout la pitié qui lui venait. Pauvre Peggy. Pauvre gosse.

Tant pis... il allait être obligé de s'expliquer. Il redressa ses épaules étroites et se remit en marche.

Autour de lui, la forêt de l'Alaska était tranquille. Une légère brise du soir faisait bruire les pins sombres et glissait le long de ses joues, fraîche présence solitaire dans la paix ambiante. Quelque part des oiseaux pépiaient en s'apprêtant à dormir et les moustiques émettaient un petit vrombissement aigu en tournoyant en dehors du cercle enchanté que maintenait le produit protecteur inodore qu'il avait élaboré. À part cela, ne s'entendait que le crissement sourd de ses pas sur le tapis ancien d'aiguilles de pin. Après deux ans de silence, les

vibrations d'une présence humaine produisaient le long de ses nerfs l'effet d'une formidable clameur.

Quand il déboucha dans la petite prairie, le soleil baissait derrière les collines du nord. De longs rayons dorés s'étendaient en oblique sur l'herbe, entourant la cabane trapue d'un halo magique et projetant devant eux des ombres géantes. L'hélicoptère était un éblouissement métallique sur le fond de la forêt en train de s'assombrir, et ses yeux aveuglés ne distinguèrent la jeune femme que lorsqu'il fut tout près.

Elle se tenait devant la porte, attendant, et le soleil couchant donnait à ses cheveux une teinte d'or flamboyant. Elle portait le chandail rouge et la jupe bleu marine dont elle était habillée la dernière fois qu'ils avaient été ensemble, et elle avait croisé devant elle ses mains fines. Elle l'avait attendu ainsi bien des fois à la sortie du laboratoire, avec le calme d'une enfant obéissante. Jamais elle n'avait exercé envers lui sa vivacité moqueuse, jamais depuis qu'elle avait remarqué que cela glissait sur son esprit sans le toucher à la façon de la pluie sur un des grands pins.

Il sourit, d'un sourire qui s'étirait de travers. « Salut, Peggy », dit-il, conscient de l'insuffisance irrémédiable des mots. Mais que pouvait-il lui dire ?

« Joël... », murmura-t-elle.

Il la vit sursauter et sentit le choc qui se propageait le long des nerfs de la jeune femme. Son sourire devint plus bancal encore, et il hocha la tête. « Oui, convint-il. J'ai toujours été chauve comme un œuf. Ici, où j'étais seul, je n'avais aucune raison de porter une perruque. »

Elle l'examina de ses grands yeux noisette. Il arborait la tenue classique de l'homme des bois : chemise écossaise, jean taché, gros souliers, et il était chargé d'une canne à pêche, d'une boîte de cuillères et d'un chapelet de poissons — des perches. En dehors de cela, il n'avait pas changé, absolument pas. Le petit corps svelte, les traits éternellement jeunes à l'ossature fine, les yeux sombres lumineux sous le grand front étaient restés pareils. Le temps ne l'avait pas touché.

Même la calvitie semblait un parachèvement, car elle mettait en valeur le bombé fort et classique de son crâne, en supprimant une autre des couches de banalité dont il s'était protégé.

Il vit qu'elle avait maigri, et sourire devint subitement un effort trop pénible. « Comment m'as-tu découvert, Peggy ? » questionna-t-il d'une voix douce.

Au premier mot de la jeune femme, son esprit sauta à la réponse, mais il la laissa l'énoncer. « Quand six mois furent passés après ton départ, sans aucune nouvelle, l'inquiétude nous a gagnés — tous tes amis, pour autant que tu en aies eu. Nous avons pensé qu'il t'était peut-être arrivé quelque chose dans le centre de la Chine. Alors nous

avons commencé à enquêter, avec l'aide du gouvernement chinois, et nous n'avons pas tardé à apprendre que tu ne t'étais jamais rendu là-bas. Ce n'était qu'une diversion, cette histoire de visite aux sites archéologiques chinois, un prétexte pour gagner du temps pendant que tu... disparaissais. J'ai simplement continué à chercher, même après que les autres ont renoncé, et finalement j'ai pensé à l'Alaska. À Nome, j'ai entendu parler d'un drôle de type qui vivait en ours au fin fond de la forêt. Alors je suis venue ici.

— Ne pouvais-tu me laisser disparu ? demanda-t-il avec lassitude.

— Non. » Sa voix tremblait en même temps que ses lèvres. « Pas tant que je n'avais pas de certitude, Joël. Pas tant que je ne te savais pas sain et sauf, et... et... »

Il l'embrassa, goûtant une saveur de sel sur sa bouche, percevant le léger parfum de sa chevelure. Les vagues tumultueuses des pensées et des émotions de la jeune femme déferlèrent sur lui, tourbillonnant à travers son cerveau dans un flux de solitude et de désolation.

Soudain, il sut exactement ce qui allait se produire, ce qu'il aurait à lui dire et comment elle répondrait — il pouvait le prévoir presque jusque au moindre mot, et la futilité de la chose pesait comme du plomb sur son esprit. Pourtant il était obligé d'en passer par là, chaque syllabe déchirante devait être prononcée. Les humains étaient comme ça, tâtonnant à travers des ténèbres de solitude, s'appelant par-dessus des gouffres et ne comprenant jamais, au grand jamais.

« C'était gentil de ta part, dit-il maladroitement. Tu n'aurais pas dû, Peggy, mais c'était... » Sa voix s'éteignit et sa prévision se révéla fausse. Il n'y avait pas de mots qui ne soient banals ou dérisoires.

« Je ne pouvais pas m'en empêcher, murmura-t-elle. Tu sais que je t'aime.

— Écoute, Peggy, reprit-il. Cela ne peut pas continuer. Il faut que nous nous expliquions maintenant. Si je te raconte qui je suis et pourquoi je me suis enfui... » Il essaya de détendre l'atmosphère. « ... mais jamais de scènes l'estomac vide. Entre donc, que je fasse frire ces poissons.

— Je vais m'en occuper, riposta-t-elle avec une trace de sa vivacité habituelle. Je suis meilleure cuisinière que toi. »

Elle en serait blessée, mais : « Je crains que tu ne sois incapable de te servir de mon matériel, Peggy. »

Il lança un signal à la porte, qui s'ouvrit pour lui. Comme la jeune femme le précédait à l'intérieur, il vit que son visage et ses mains étaient rougis par des piquûres de moustiques. Elle avait dû attendre longuement son retour.

« Dommage que tu sois venue aujourd'hui, remarqua-t-il faute de savoir quoi dire d'autre. D'habitude, je travaille ici. Le hasard a voulu que je me donne justement un jour de repos. »

Elle ne répondit pas. Ses yeux allaient d'un bout à l'autre de la cabane, cherchant à repérer l'ordre immense qui devait se trouver sous ce chaos de matériel.

Il avait placé des rondins et des bardeaux à l'extérieur pour la déguiser en cabane ordinaire. À l'intérieur, cela aurait pu être son laboratoire de Cambridge et la jeune femme reconnut une partie des appareils. Il en avait rempli un avion avant de partir. Il y avait d'autres choses qu'elle ne se rappelait pas, le travail de ses mains pendant deux ans de solitude, des jungles de fils, de tubes, de compteurs et de mécanismes moins compréhensibles. Une partie minime seulement avait l'apparence rudimentaire, inachevée, de dispositifs expérimentaux. Il avait travaillé à quelque énorme programme de son cru et ce programme devait être à présent proche de l'achèvement.

Mais après cela... ?

Le chat gris qui avait été son seul vrai compagnon, même du temps de Cambridge, se frotta contre les jambes de la jeune femme avec un miaulement signifiant peut-être qu'il la reconnaissait. *Un accueil plus chaud que lui ne m'en a accordé*, songea-t-elle avec amertume puis, voyant son regard grave posé sur elle, elle rougit. C'était injuste. Elle l'avait relancé au fond de la solitude qu'il avait choisie et il s'était néanmoins conduit de façon plus que convenable.

Convenable — mais pas humaine. Aucun célibataire n'aurait pu être pourchassé à travers le monde par une femme séduisante sans ressentir plus que le regret et la pitié tranquilles dont il faisait preuve.

Ou éprouvait-il autre chose ? Elle ne le saurait jamais. Personne ne connaîtrait jamais tout ce qui se passait à l'intérieur de ce crâne magnifique. Le reste de l'humanité avait trop peu en commun avec Joël Weatherfield.

« *Le reste de l'humanité ?* » questionna-t-il à mi-voix.

Elle sursauta. Ce vieux truc qu'il avait de lire les pensées avait suffi pour lui aliéner la plupart des gens. On ne savait jamais quand il allait le pratiquer sur vous, combien y entrait de conjecture basée sur une logique transcendante et combien de... de...

Il acquiesça d'un signe de tête. « Je suis en partie télépathe, dit-il, et je suis en mesure de combler les manques... comme le Dupin d'Edgar Poe [30], seulement mieux et plus aisément. Il y a d'autres choses en jeu aussi... mais ne nous occupons pas de cela à présent. Plus tard. »

Il enfourna le poisson dans un meuble et ajusta plusieurs cadrans sur sa paroi. « Le dîner arrive, dit-il.

— Ainsi maintenant tu as inventé le cuisinier robot, commenta-t-elle.

— Cela m'épargne du travail.

— Tu pourrais récolter au moins un autre million de dollars si tu le commercialisais.

— Pourquoi ? J'ai actuellement plus d'argent qu'il n'en faut à n'importe qui de raisonnable.

— Tu permettrais aux gens de gagner beaucoup de temps, tu sais. » Il haussa les épaules.

Elle jeta un coup d'œil dans une pièce plus petite où il devait vivre. Le mobilier en était sommaire : un lit de camp, un bureau et des étagères contenant son énorme bibliothèque microfilmée. Dans un coin se dressait l'instrument multiton avec lequel il composait la musique que nul n'avait jamais appréciée ou comprise. Mais il avait toujours jugé la musique humaine superficielle et stupide. De même que l'art humain, la littérature humaine, la totalité des œuvres et des vies humaines.

« Comment Langtree s'en sort-il avec son nouvel encéphalographe ? questionna-t-il, bien qu'il fût à même de deviner la réponse. Je me souviens que tu devais l'aider à y travailler.

— Je ne sais pas. » Elle se demanda si sa voix reflétait la lassitude qu'elle éprouvait. « J'ai passé tout mon temps à te chercher, Joël. »

Il eut une grimace de souffrance et se tourna vers le cuisinier-robot. Une porte s'ouvrit et un plateau avec deux assiettes fut éjecté en douceur. Il les posa sur une table et fit un geste vers des sièges. « À ta fourchette, Peggy. »

Malgré elle, la jeune femme était fascinée par la machine. « Tu dois avoir un élément à induction pour cuire aussi vite, murmura-t-elle, et je suppose que tes pommes de terre et tes légumes verts sont casés à l'intérieur même. Pourtant, les parties mécaniques... » Elle secoua la tête dans un mouvement d'étonnement déconcerté, sachant qu'un schéma aurait révélé quelque arrangement on ne peut plus simple impliquant seulement de l'ingéniosité.

Des boîtes de bière couvertes de buée sortirent d'un autre meuble. Il sourit et leva la sienne. « La plus belle réussite humaine. *Skool*. » Elle ne s'était pas rendu compte qu'elle était affamée à ce point. Il mangea plus lentement en la regardant, songeant quel spectacle baroque c'était de voir Margaret Logan, docteur ès sciences du M.I.T. [31], engloutir poisson et bière dans une cabane au fin fond des bois de l'Alaska.

Peut-être aurait-il dû aller sur Mars ou sur le satellite d'une des planètes principales [32]. Non, évidemment, cela aurait impliqué de laisser une piste beaucoup plus facile à suivre par n'importe qui — on ne décolle pas en vaisseau spatial avec aussi peu de formalités qu'on fait un saut en Chine. S'il devait être découvert, autant que ce soit par elle. En effet, elle garderait par la suite son secret avec la loyauté indéfectible qu'il en était venu à constater chez elle.

Elle s'était toujours montrée d'une compagnie agréable depuis leur rencontre, à l'époque où il prêtait son concours aux gens du M.I.T. lors de leurs dernières recherches en cybernétique. Les diplômés de physique de vingt-quatre ans aux références prestigieuses sont déjà rares — quand de surcroît ce sont de jolies femmes, ils deviennent uniques. Langtree était tombé amoureux fou d'elle, naturellement. Mais elle avait entrepris un double programme de travaux, assistant Weatherfield dans son laboratoire privé en plus de ses tâches habituelles — et elle avait eu l'intention de mettre fin à ces dernières lorsque son contrat viendrait à expiration. Elle lui avait été plus qu'utile, et il n'était pas resté insensible à ses charmes, cependant l'admiration qu'il éprouvait était identique à celle qu'il portait aux paysages, aux chats de race et à l'espace. Et elle avait été l'un des rares êtres humains avec qui il pouvait parler.

Avait été. Il avait épuisé ses possibilités en une année, de même qu'il tarissait celles de la plupart des gens en un mois. Il savait comment elle réagirait à n'importe quelle situation, ce qu'elle répondrait à n'importe laquelle de ses réflexions, il percevait ses sentiments avec une acuité dépassant la connaissance qu'elle en avait elle-même. Et le sentiment de solitude avait resurgi.

Par contre, il ne s'était pas attendu à ce qu'elle le retrouve, songea-t-il avec une grimace intérieure. Après avoir préparé son départ par avion, il ne s'était pas préoccupé d'en évaluer toutes les conséquences logiques — ou n'avait pas osé le faire. Eh bien, il le payait maintenant, c'était certain, et elle aussi.

Il avait débarrassé la table, servi du café et sorti des cigarettes avant qu'ils commencent à parler. L'obscurité voilait les fenêtres, mais ses tubes fluorescents s'étaient allumés automatiquement. La jeune femme entendit le faible hurlement lointain d'un loup et se dit que la forêt lui était moins étrangère que cette salle de machines et l'homme assis là, qui la dévisageait avec ce regard trop brillant.

Il s'était installé dans un fauteuil et le chat gris avait sauté sur ses genoux, ronronnant sous ses doigts minces qui caressaient sa fourrure. Elle vint s'asseoir sur le tabouret à ses pieds, posant une main sur son genou. Inutile de réprimer ses impulsions alors qu'il les pressentait avant elle.

Joël soupira. « Peggy, déclara-t-il d'une voix lente, tu commets une diable d'erreur. »

Elle se fit, brièvement, la réflexion que ces paroles étaient bien banales, puis elle se rappela qu'il s'était toujours exprimé de façon maladroite. Comme s'il n'éprouvait pas les nuances ordinaires et était obligé de se frayer un chemin dans la société au moyen d'un robot mécanique.

Il hochait la tête. « C'est exact, dit-il.

— Mais qu'as-tu donc ? protesta-t-elle avec désespoir. Je sais bien qu'ils avaient tous l'habitude de te traiter de "poisson froid", de "cervelle sur pattes" et de "tube électronique animé", mais ce n'est pas vrai. Je sais que tu es plus sensible qu'aucun de nous, seulement... seulement...

— Seulement pas de la même façon, acheva-t-il avec douceur.

— Oh, tu as toujours été quelqu'un d'extraordinaire, dit-elle d'un ton morne. L'enfant prodige, hein ? L'obscur petit paysan qui est entré à Harvard à treize ans et qui en est sorti à quinze avec tous les diplômes imaginables. Qui a inventé la propulsion spatiale par réacteur ionique, la méthode de désintégration contrôlée des ions, le remède pour le rhume, la détermination des périodes géologiques par la structure cristalline... Dieu seul et le Bureau des Brevets savent quoi d'autre. Prix Nobel de physique pour ta mécanique ondulatoire relativiste. Pionnier dans une branche entièrement nouvelle de la théorie mathématique des séries. Auteur d'articles remarquables concernant l'archéologie, l'économie, l'écologie et la sémantique. Fondateur de véritables écoles nouvelles en peinture et en poésie. Quel est ton quotient intellectuel, Joël ?

— Comment le saurais-je ? Au-dessus de 200 et quelque, le Q.I. au sens courant du terme ne signifie plus grand-chose. J'étais vraiment ridicule, Peggy. La majeure partie de mes publications a été faite quand j'étais très jeune, par désir infantile d'éloges et de considération. Ensuite, impossible de m'arrêter... La situation ne s'y prêtait pas. Et naturellement il me fallait bien faire quelque chose pour m'occuper.

— Puis à trente ans tu plies bagage et tu disparais. *Pourquoi ?*

— J'avais espéré passer pour mort, murmura-t-il. J'avais arrangé un bel accident d'avion dans le désert de Gobi, mais je suppose que personne ne l'a découvert. Parce que de pauvres bougres fidèles dans ton genre ne crurent tout bonnement pas que je pouvais mourir. Il ne t'est jamais venu à l'idée de chercher mes restes. » Sa main passa légèrement sur les cheveux de la jeune femme, qui poussa un soupir et appuya la tête contre son genou. « J'aurais dû le prévoir.

— Pourquoi diable suis-je tombée amoureuse d'un maladroit comme toi, je ne le comprendrai jamais, finit-elle par dire. La plupart des femmes prenaient le large en vitesse. Même ta fortune ne parvenait pas à les attirer. » Elle répondit à sa propre interrogation avec la précision de qui a longuement réfléchi. « Une question de qualité, je suppose. Après toi, tous les autres devenaient tellement banals et insipides. » Elle leva les yeux vers lui et il y avait soudain dans son regard une compréhension terrifiée. « C'est pour cela que tu ne t'es jamais marié ? » murmura-t-elle.

Il hocha la tête avec compassion. Puis, lentement, il ajouta : « Sans compter que la sexualité ne me travaille guère encore. J'en suis toujours au stade de la première adolescence, tu sais.

— Non, je ne sais pas. » Elle ne bougea pas, mais il la sentit se raidir contre lui.

« Je ne suis pas humain, déclara Joël Weatherfield d'une voix égale.

— Un mutant ? Non, ce n'est pas possible. » Il perçut la tension qui la contractait, la subite ruée de pensée éperdue et de courant nerveux muet, de pulsation sanguine, cependant que les glandes endocrines réagissaient en compensation d'un niveau critique de danger. C'était la vieille terreur instinctive du noir, de l'inconnu et des présences affamées au-delà d'un faible cercle de clarté projeté par un feu — elle se tenait immobile, mais elle était un animal que hérissait la panique.

Le calme vint, au bout d'un moment pendant lequel il resta assis simplement à lui caresser les cheveux. Elle leva de nouveau les yeux vers lui, se forçant à rencontrer son regard.

Il sourit de son mieux et dit : « Non, non, Peggy, tout cela ne se produirait pas en une seule mutation. J'ai été trouvé dans un champ de céréales un matin d'été il y a trente ans. Une... femme... qui devait être ma mère, gisait auprès de moi. On m'a dit par la suite qu'elle était du même type physique que moi, cela et les curieux vêtements chatoyants qu'elle portait ont fait croire qu'elle était un phénomène de cirque. Mais elle était morte, brûlée et déchirée par des énergies contre lesquelles elle m'avait protégé de son corps. Il y avait seulement quelques fragments cristallins alentour. Les gens s'en sont débarrassés et l'ont enterrée.

« Les Weatherfield étaient un couple de gens du pays assez âgés, sans enfants et braves cœurs. Je n'étais qu'un bébé, naturellement, et ils m'ont pris chez eux. J'ai grandi assez lentement sur le plan physique mais, bien entendu, sur le plan intellectuel c'était une autre histoire. Ils en étaient venus à être très fiers de moi en dépit de mon air bizarre. Je n'ai pas tardé à confectionner le postiche idéal pour masquer mon absence de cheveux, si bien qu'avec ça et des vêtements ordinaires, j'ai toujours pu passer pour humain. Tu te rappelleras peut-être, toutefois, que je n'ai jamais laissé personne me voir sans chemise ni pantalon.

« Évidemment, j'ai eu vite fait de tirer les conclusions qui s'imposaient. Quelque part devait exister une race, humanoïde mais beaucoup plus évoluée que l'humanité, capable de voyager d'étoile en étoile. Ma mère et moi, nous nous sommes trouvés naufragés sur cette planète déserte et, dans l'espace infini de l'univers, s'il y a des spécialistes chargés des sauvetages, ils ne nous ont pas découverts. »

Il redevint silencieux. Finalement, Margaret demanda très bas : « Qu'est-ce que tu as... d'humain, Joël ?

— Pas grand-chose », répliqua-t-il en arborant soudain le franc sourire de naguère dont elle avait gardé le souvenir. Que de fois elle l'avait vu quitter des yeux un travail qui avançait de façon particulièrement satisfaisante et lui décocher ce sourire-là. « Tiens, je vais te montrer. »

Il siffla — et le chat sauta à bas de son giron. Un autre sifflement — et le chat était à l'autre bout de la pièce appuyant sur une manette avec sa patte. Plusieurs grands clichés furent éjectés, que le chat rapporta dans sa gueule.

Margaret reprit péniblement son souffle. « Je n'avais encore jamais entendu parler de personne qui dresse un chat à faire des commissions.

— Ce chat-ci est assez spécial, dit-il distraitemment en se penchant vers elle pour lui montrer les clichés. Voici des radios de moi. Tu connais ma technique pour photographier différentes couches de tissu ? Je l'avais mise au point juste dans l'intention de m'étudier, j'avoue aussi avoir exhumé les ossements de ma mère, mais ils se sont révélés une simple version féminine de mes propres os. Néanmoins, une variation de la méthode de la structure cristalline a démontré sans conteste qu'elle avait au moins cinq cents ans.

— *Cinq cents ans !* »

Il hocha la tête. « C'est une des nombreuses raisons qui me donnent la certitude d'être un très jeune membre de ma race. Entre parenthèses, ses os ne présentaient aucun signe de vieillissement, elle correspondait à peu près à vingt-cinq ans humains. J'ignore si la durée naturelle de vie de la race est de cet ordre de grandeur ou si cette race a des moyens artificiels pour provoquer l'arrêt de la sénilité, mais je sais en tout cas que je peux m'attendre à un demi-millénaire au moins de vie sur la Terre. Et la Terre paraît avoir une gravité plus forte que notre monde d'origine ; ce n'est pas un endroit très sain pour moi. »

La jeune femme était trop stupéfaite pour réagir autrement que par un signe de la tête. Il suivit du doigt le contour des radios. « Les différences ne sont pas très importantes en ce qui concerne le squelette, mais regarde ici et ici... le pied, la colonne vertébrale... Les os du crâne surtout sont bizarres... Puis les organes internes. Tu peux constater qu'aucun être humain n'a jamais eu...

— Un double cœur ? questionna-t-elle d'une voix terne.

— En quelque sorte. L'organe est unique, mais avec plus de fonctions que le cœur humain. Mais peu importe, c'est la structure neurale qui compte le plus. Voici plusieurs clichés du cerveau pris selon des angles et à des profondeurs variés. »

Elle réprima un sursaut. Ses travaux sur l'encéphalographie avaient nécessité une bonne connaissance de l'anatomie du cerveau. *Aucun être humain n'avait ceci dans sa tête.*

Ce cerveau-là n'était pas beaucoup plus gros que celui d'un humain. L'organisation en était meilleure, se dit-elle ; Joël et les siens ne deviendraient jamais fous. Il y avait des ressemblances, un cortex aux circonvolutions nettement marquées, une bande médullaire et le reste. Mais il y avait d'autres sections et des lobes qui n'avaient pas d'équivalents chez les humains.

« Ils correspondent à quoi ? demanda-t-elle.

— Je ne le sais pas très bien, répliqua-t-il lentement, avec un peu de répugnance. Celui-ci est ce que j'appellerais le centre de la télépathie. Il est sensible aux courants neuraux dans d'autres organismes. En comparant les réactions et paroles humaines avec les émanations que je peux percevoir, j'ai acquis un pouvoir télépathique d'une portée très limitée. Je sais émettre, aussi, mais comme aucun humain n'est capable de recevoir, ce pouvoir ne me sert pas à grand-chose. Quant à cette zone-là, elle paraît destinée au contrôle volontaire de fonctions qui sont ordinairement involontaires — le blocage de la douleur, les glandes endocrines, la régulation et ainsi de suite — mais je n'ai jamais appris à l'utiliser de façon vraiment efficace et je n'ose pas tenter trop d'expériences sur moi-même. Il y a d'autres centres — pour la plupart d'entre eux, je ne vois même pas à quoi ils servent. »

Son sourire était las. « Tu as entendu parler des enfants sauvages... les quelques enfants humains qui ont été élevés par des animaux ? Ils n'apprennent jamais à parler ou à exercer aucune de leurs facultés spécifiquement humaines jusqu'à ce qu'ils soient capturés et éduqués par des hommes. En fait, ils ne sont pratiquement pas humains. « Je suis un enfant sauvage, Peggy. » Elle se mit à pleurer, à grands sanglots déchirants qui la secouaient comme l'aurait fait la main d'un géant. Il la serra contre lui jusqu'à ce que l'accès passe et qu'elle reste de nouveau assise près de son fauteuil, des larmes coulant lentement sur ses joues. Sa voix était un murmure tremblant :

« Oh, mon pauvre ami, mon pauvre ami, comme tu as dû te sentir solitaire... »

Solitaire ? Aucun être humain ne saurait jamais à quel point.

Cela n'avait pas été si désagréable au début. Enfant, il avait été trop absorbé et ravi par l'expansion de ses capacités intellectuelles pour prendre au tragique le fait que les autres enfants l'ennuyaient — et eux, de leur côté, détestaient cordialement Joël à cause de son étrangeté et de son attitude réservée qu'ils qualifiaient de « prétentieuse ». Ses parents adoptifs avaient vite compris que les critères normaux ne s'appliquaient pas à lui, ils lui avaient acheté les livres et le matériel dont il avait besoin et l'avaient retiré de l'école. Ils en avaient les moyens ; à l'âge de six ans, il avait fait breveter, au nom

du vieux Weatherfield, des perfectionnements d'outillage agricole qui avaient mis la famille plus qu'à l'aise. Il avait toujours été un « bon garçon », dans la mesure de ses possibilités. Ils n'avaient eu aucune raison de regretter de l'avoir adopté, mais leur cas ressemblait douloureusement à celui de la poule qui a couvé des canards et les regarde s'éloigner d'elle à la nage.

Les années passées à Harvard avaient été pure félicité, une orgie d'étude, de conservations et d'amitié avec les sommités qui en étaient venues à traiter en égal l'enfant grave. Il n'avait pas connu non plus à ce moment-là une vie sociale normale, mais il n'en avait pas souffert, les étudiants étaient sans intérêt et un peu effrayants. Il avait vite appris à éviter au maximum la publicité — après tout, les génies enfants n'étaient pas une chose complètement inconnue. Il avait rencontré ses seules réelles difficultés avec un psychiatre qui voulait qu'il soit plus « normal ». Il sourit en se rappelant les méthodes assez diaboliques grâce auxquelles il avait suffisamment fait peur à ce psychiatre pour qu'il lui fiche la paix.

Cependant, vers la fin, il avait découvert des limites à cette vie. Cela ne rimait absolument à rien d'assister à des cours sur des évidences et de rendre des devoirs concernant des problèmes qui avaient déjà été résolus des milliers de fois. Et il commençait à juger les professeurs un peu assommants, il était de plus en plus capable de prévoir leurs réponses à ses questions et réflexions, et ces réponses devenaient toujours plus banales.

Il s'était rendu compte depuis longtemps de ce que devait être sa vraie nature, bien qu'il ait eu la sagesse de ne pas en souffler mot. Maintenant le rêve s'était mis à grandir en lui : trouver les siens !

À quoi bon tout ce qu'il faisait, alors que leurs enfants devaient utiliser ces mêmes forces comme jouets, alors que ses plus merveilleuses découvertes devaient dater dans leur culture d'aussi loin que le feu dans celle de l'humanité ? Quelle fierté tirer de ses réussites, alors qu'aucun des animaux sans cervelle qui les voyaient n'était capable de dire : « Bravo ! » comme cela se devait ? Quelle camaraderie établir avec des créatures aveugles et stupides devenues rapidement aussi prévisibles que ses machines : *avec qui échanger ses réflexions ?*

Il se jeta à corps perdu dans le travail, avec le simple objectif d'amasser de l'argent. Cela ne fut pas difficile. Au bout de cinq ans, il était multimillionnaire, avec des agents pour le débarrasser de tous soucis et responsabilités, et libre d'agir à sa guise. De travailler à son évasion.

*Oh ! combien fastidieux, insipide, rebattu et vain
me semble tout ce qu'offre ce monde [33] !*

Mais pas tous les mondes ! Quelque part, là-bas parmi l'imposante multitude des étoiles...

La longue nuit s'avavançait.

« Pourquoi es-tu venu ici ? » questionna Margaret. Sa voix était maintenant basse, rendue sourde par la résignation.

« Je voulais la solitude. Et la société des hommes commençait à m'être insupportable. »

Elle tiqua, puis : « As-tu trouvé comment construire un vaisseau se déplaçant dans l'espace à une vitesse supérieure à celle de la lumière ?

— Non. Rien de ce que j'ai découvert ne fournit de moyen pour dépasser la limitation d'Einstein. Il en existe sûrement un, mais je ne vois vraiment pas lequel. Pas trop surprenant, à la vérité. Notre enfant sauvage ne serait probablement jamais à même de réinventer des bateaux capables de naviguer en haute mer.

— Mais alors comment espères-tu sortir du Système Solaire ?

— J'avais pensé à un vaisseau spatial robotisé qui irait d'étoile en étoile, me transportant en état de catalepsie. » Il en parlait de façon aussi détachée qu'on expliquerait comment s'y prendre pour réparer une fuite de robinet. « Mais ce n'est absolument pas rationnel. Les miens ne vivent pas à proximité, sinon nous aurions eu d'autres indications de leur existence en dehors de ce seul accident. Ils n'habitent peut-être même pas cette galaxie. J'ai laissé de côté cette idée comme un dernier recours.

— Pourtant, ta mère et toi, vous deviez bien être dans une sorte de vaisseau. N'a-t-on jamais rien retrouvé ?

— Juste ces quelques fragments vitreux que j'ai évoqués. Cela m'a poussé à me demander si finalement les miens se servaient de vaisseaux spatiaux. Peut-être utilisent-ils un genre de transmetteur de matière. Non, mon principal espoir repose sur une sorte de signal de détresse qui attirera du secours.

— Mais s'ils habitent à un aussi grand nombre d'années-lumière...

— J'ai découvert une étrange espèce de... ma foi, on pourrait l'appeler radiation, bien qu'elle n'ait pas de rapport avec le spectre électromagnétique. Des champs d'énergie vibrant d'une certaine façon produisent des effets décelables dans un cadre similaire situé à une très grande distance du premier. En gros, c'est analogue aux vieux émetteurs radio à éclateur. L'important, c'est que ces effets sont transmis sans retard mesurable ni diminution selon la distance. »

Elle aurait vibré d'émerveillement en d'autres temps. À présent, elle se contentait de hocher la tête. « Je vois. C'est une sorte d'ultrason. Mais s'il n'y a aucun effet de temps ou de distance, comment le repérer ? Il doit être totalement non directionnel, à moins que tu ne puisses l'orienter.

— Je ne peux pas... pas encore. Mais j'ai enregistré un échantillon d'impulsions qui correspondent en principe à la disposition des étoiles dans cette portion de la galaxie. Chaque impulsion représente une étoile, son intensité l'éclat absolu, et le délai qui la sépare des autres impulsions représente son éloignement des autres étoiles.

— Seulement cela donne une représentation uni-dimensionnelle et l'espace a trois dimensions.

— Je sais. Ce n'est pas aussi simple que je l'ai décrit. Le problème d'une représentation de ce type est un problème de topologie appliquée captivant... Il m'a bien pris une semaine à résoudre. Les calculs mathématiques t'intéresseraient peut-être, j'ai mes notes ici quelque part... Toujours est-il que les miens, quand ils repéreront ces impulsions, n'auront aucune peine à déduire ce que j'essaie de dire. J'ai placé le Soleil en tête de chaque série d'impulsions, si bien qu'ils sauront même sur quelle étoile je suis. En tout cas, il n'existe sûrement dans l'univers qu'une configuration pareille à celle-ci, un petit nombre à la rigueur, je leur ai donné un point de repère. J'ai installé un appareil pour diffuser mon appel automatiquement. À présent, je n'ai plus qu'à attendre.

— Depuis combien de temps attends-tu ? »

Il s'assombrit. « Une année entière maintenant... et pas un signe. Je commence à m'inquiéter. Peut-être que je devrais essayer autre chose.

— Peut-être qu'ils ne se servent pas de ton onde. Si cela se trouve, elle est obsolète dans leur culture. »

Il hocha la tête. « Oui, c'est possible. Mais qu'y a-t-il d'autre ? »

Elle garda le silence.

Au bout d'un instant, Joël s'ébroua et soupira. « Voilà l'histoire, Peggy. »

Elle acquiesça, sans rien dire.

« Ne me plains pas, reprit-il. Je m'en tire très bien. Mes recherches ici sont intéressantes, le pays me plaît, je suis plus heureux que je ne l'ai été depuis longtemps.

— Ce qui ne fait pas beaucoup, j'en ai peur, répondit-elle.

— Non, mais... Écoute, Peggy, tu sais désormais ce que je suis. Un monstre. Avec encore moins de parenté avec toi qu'un singe. M'oublier ne devrait pas être difficile.

— Plus que tu ne le crois, Joël. Je t'aime. Je t'ai toujours aimé.

— Voyons... Peggy, c'est ridicule. Imagine un instant que je vienne vivre avec toi. Jamais il n'y aurait d'enfants... mais je suppose que cela n'a pas grande importance. De plus, nous n'aurions rien en commun. Rien du tout. Nous ne pourrions pas parler, nous ne pourrions partager aucune des millions de petites choses qui font la vie d'un couple, nous ne pourrions presque jamais travailler ensemble. Vivre dans la société humaine m'est désormais impossible, tu perdrais

vite tous tes amis, tu deviendrais aussi solitaire que moi. Et à la fin tu vieillirais, tes facultés s'amoiendrieraient puis disparaîtraient, alors que j'en serais encore à aborder la maturité. Peggy, aucun de nous ne le supporterait.

— Je sais.

— Langtree est un homme de valeur. Ce doit être facile de l'aimer. Tu n'as pas le droit de priver ta race d'une hérédité aussi magnifique que la tienne.

— Tu as peut-être raison. »

Il lui mit la main sous le menton et releva son visage vers le sien. « J'ai certains pouvoirs sur l'esprit, dit-il lentement. Avec ta coopération, je pourrais rectifier tes sentiments à ce sujet. »

Elle s'écarta de lui, toute raidie, les yeux dilatés, le regard effrayé. « Non...

— Ne sois pas stupide. Ce n'est que réaliser maintenant ce que le temps fera de toute façon. » Son sourire était las, crispé. « Au fond, je suis une personne remarquablement facile à oublier, Peggy. »

Sa volonté était trop forte. Cette volonté irradiait de lui, des yeux brillants et des traits délicatement ciselés qui étaient presque humains, elle s'élançait en grandes vagues lourdes de son cerveau télépathe et semblait presque couler de ses mains fines. Inutile de résister, vain de refuser... Renonce, renonce et dors. Margaret se sentait tellement lasse.

En fin de compte, elle acquiesça d'un signe de tête. Joël sourit du vieux sourire qu'elle connaissait si bien. Il se mit à parler.

Elle ne se rappela jamais le reste de la nuit, sauf comme le flou de la demi-conscience, une voix douce qui chuchotait dans sa tête, un visage vaguement entrevu au milieu de brumes mouvantes. Une fois, elle s'en souvenait, il y eut une machine qui cliquetait et bourdonnait, ainsi que des petites lumières qui flamboyaient et tournoyaient dans le noir. Sa mémoire fut brassée, troublée comme une mare paisible, des choses qu'elle avait oubliées pendant la majeure partie de sa vie remontèrent à la surface. Elle avait l'impression que sa mère était auprès d'elle.

Dans la clarté imprécise d'une aube aveuglée de brouillard, il la relâcha. Il y avait en elle un calme profond, inhumain, elle le considérait avec une expression assez semblable au regard vide d'une somnambule. Cela passerait, elle redeviendrait bientôt normale, mais Joël Weatherfield serait un souvenir sans grande couleur émotionnelle, un fantôme quelque part au fond de son esprit.

Un fantôme. Il se sentait épuisé, vidé de ses forces et de sa volonté. Il n'était pas d'ici, il était une ombre qui aurait dû aller et venir entre les étoiles, le soleil de la Terre effaçait cette ombre.

« Adieu, Peggy, dit-il. Garde mon secret. Ne laisse savoir à personne

où je suis. Et que la chance t'accompagne tous les jours de ta vie.

— Joël... » Elle s'arrêta sur le seuil de la maison, les traits assombris par la perplexité. « Joël, si tu es en mesure de me projeter ta pensée de cette façon, les tiens ne peuvent-ils faire de même ? »

— Bien sûr. Et alors ? » Pour la première fois, il ignorait ce qui allait suivre, il l'avait trop changée pour le prévoir.

« Simplement ceci... Pourquoi s'embarrasseraient-ils de trucs comme ton ultrason pour parler entre eux ? Ils devraient être capables de penser d'une étoile à l'autre. »

Il cligna des paupières. L'idée lui était venue, mais il ne l'avait pas autrement approfondie, il était trop absorbé par son travail.

« Adieu, Joël. » Elle se détourna et s'éloigna dans la brume grise qui se condensait en gouttelettes. Un rayon de soleil matinal plongea par une éclaircie fortuite et alluma un reflet dans ses cheveux. Joël resta sur le seuil jusqu'à ce qu'elle eût disparu.

Il dormit pendant la majeure partie de la journée. À son réveil, il se mit à réfléchir à ce qui s'était dit.

Par tout ce qu'il y a de sacré, Peggy avait raison ! Il s'était plongé dans les problèmes purement techniques de l'ultra-onde et, ensuite, dans les recherches mathématiques qui lui permettaient de passer le temps de l'attente, et il l'avait fait avec trop d'intensité pour prendre du recul et considérer la logique foncière de la situation. Mais cela... c'était rationnel.

Il n'avait qu'une notion des plus vagues concernant les facultés inhérentes à son esprit. Les sciences physiques lui avaient offert un exutoire trop commode. Et, sans aide, il ne pouvait pas non plus espérer aller loin dans ce genre d'étude. Un enfant sauvage humain aurait-il l'hérédité d'un génie mathématique que, faute d'être découvert et instruit par les gens de son espèce, il n'assimilerait jamais les éléments de l'arithmétique — ou du langage, ou de la sociabilité ou d'une des activités qui différencient l'homme des autres animaux. L'héritage du développement préhumain et protohumain est bien trop important pour qu'un homme, à lui seul, le récapitule en une vie, quand son environnement ne contient aucune indication sur la route prise par ses ancêtres.

Mais ces nerfs et ces centres cérébraux sans rôle apparent devaient servir à quelque chose. Joël avait idée qu'ils étaient des moyens de commander directement aux forces les plus élémentaires de l'univers. La télépathie, la télékinésie, la prescience — de quel divin héritage avait-il été frustré ?

En tout cas, les êtres de sa race semblaient bien avoir dépassé le stade où il leur fallait des dispositifs matériels. Avec la compréhension complète de la structure du continuum espace-temps-énergie, avec le contrôle par volonté directe de ses mécanismes fondamentaux, ils

devaient projeter leur personne ou leurs réflexions d'une étoile à l'autre, créer par la seule pensée ce qui leur était nécessaire — et ne prêter aucune attention aux balbutiements des races moins évoluées.

Fantastique, étourdissante perspective ! Il resta suffoqué devant la grandiose et étincelante vision qui se déployait sous ses yeux.

Il se secoua pour revenir à la réalité. Le problème immédiat était d'entrer en contact avec sa race. Cela impliquait une étude des énergies télépathiques qu'il avait jusque-là laissées de côté.

Il s'y adonna avec fièvre. Le temps perdit tout sens, devint une simple succession de jours et de nuits, de clarté faiblissante, de neige qui s'amoncelait, puis ce fut le lent retour du printemps. Il n'avait jamais eu grand-chose d'autre que son travail comme but dans la vie, à présent ce travail dévorait la moindre de ses pensées. Même pendant les périodes de repos et d'exercice qu'il s'imposait, son esprit continuait à s'attaquer au problème, tel un chien qui ronge un os. Et peu à peu ses connaissances augmentèrent.

La télépathie n'était pas reliée directement aux oscillations cérébrales mesurées par l'encéphalographie. Celles-ci n'étaient que de faibles sous-produits à courte portée de l'activité des neurones. La télépathie, convenablement utilisée, franchissait la distance qui se présentait avec un arrogant mépris du temps. C'était, conclut-il, une autre partie de ce qu'il avait baptisé le spectre des ultra-ondes, rattaché à la gravitation en tant qu'effet de la géométrie de l'espace-temps. Par contre, alors que les effets de la pesanteur étaient produits par la présence de la matière, les effets des ultra-ondes apparaissaient quand certains champs énergétiques vibraient. Toutefois, ils ne se manifestaient que s'il y avait un récepteur correctement syntonisé quelque part. Ils semblaient en quelque sorte « conscients » de la présence d'un auditeur avant même de se mettre à exister. Cela suggérait de fascinantes hypothèses sur la nature du temps, mais il s'en détourna. Les siens en savaient certainement plus là-dessus qu'il ne parviendrait jamais à découvrir par lui-même.

Cependant, le concept d'ondes n'était guère applicable à quelque chose qui se déplaçait avec une « vitesse infinie » — une expression bien indigente sur le plan sémantique, mais commode. Il pouvait assigner à une ultra-onde une fréquence, celle des champs énergétiques qui la généraient, mais alors la longueur d'onde serait infinie. Mieux valait penser en termes de tenseurs, et laisser tomber toutes les analogies graphiques.

Son système nerveux ne contenait pas lui-même les ultra-énergies. Celles-ci étaient omniprésentes, inhérentes à la structure même du cosmos. En revanche, ses centres télépathiques, exercés convenablement, étaient d'une façon ou d'une autre reliés à ce vaste

courant fondamental, ils pouvaient lui imprimer les vibrations désirées. De même, supposait-il, ses autres centres étaient capables de commander à ces forces de créer, de détruire ou de déplacer la matière, de traverser l'espace, d'étudier les mondes probables dans le passé et dans l'avenir, de...

Il ne pouvait pas y arriver lui-même. Sa vie entière ne suffirait pas pour en découvrir suffisamment. Serait-il immortel au sens littéral du terme qu'il risquait toujours de ne pas apprendre ce dont il avait besoin ; son esprit avait été formé selon les modèles de pensée humains, et cela était quelque chose qui dépassait le pouvoir de compréhension des hommes.

Mais il me suffit de lancer un seul appel clair...

Il concentra tous ses efforts là-dessus. Il passa les interminables nuits d'hiver assis dans la cabane à batailler pour dompter son cerveau. Comment envoie-t-on un cri vers les étoiles ?

Dis-moi, enfant sauvage, comment résous-tu une équation aux dérivées partielles ?

Peut-être que des éléments de réponse se trouvaient dans sa propre tête. Le cerveau a deux types de mémoire, la « permanente » et la « circulante », et apparemment la première sorte n'est jamais perdue. Elle se retire dans le subconscient, mais elle demeure là et peut en être ressortie. Quand il était enfant, un bébé, il avait dû observer des choses, il devait avoir vu des appareils et senti des vibrations, que son esprit plus mûr était maintenant capable d'analyser.

Il pratiqua l'auto-hypnose, utilisant pour s'aider une machine qu'il imagina, et les souvenirs revinrent, des souvenirs de chaleur, de lumière et de grandes forces pulsantes. Oui... oui, il y avait une espèce de moteur, il le voyait bourdonner et osciller devant lui. Cela prit du temps avant qu'il parvienne à transposer les impressions étrangères du nourrisson dans ses évaluations sensorielles actuelles mais, quand la tâche fut achevée, il avait une nette image de... quelque chose.

Cela lui fut utile, un tout petit peu. Cela lui suggéra certaines sortes de connexions, des schémas empiriques auxquels il n'avait pas songé jusque-là. Et dès lors, lentement, très lentement, il commença à faire des progrès.

Une ultra-onde exige un récepteur rien que pour exister. Il ne pouvait donc pas projeter de pensée chez les siens à moins que l'un d'eux n'écoute par hasard sur cette « onde » particulière — son schéma de fréquence, de modulation et autres caractéristiques physiques. Et son esprit inexpérimenté n'émettait absolument pas sur la bonne « bande ». Il n'était pas en mesure de le faire, il était incapable d'imaginer la forme d'onde de la pensée normale de sa race. Il se trouvait confronté à un problème du même ordre que celui posé à un homme en pays étranger qui doit inventer la langue de ce pays pour

son usage personnel avant de l'utiliser pour communiquer — sans même qu'il soit autorisé à l'écouter et sachant seulement que ses valeurs phonétiques, grammaticales et sémantiques sont entièrement différentes de celles de sa propre langue.

Insoluble ? Non, peut-être pas. Son esprit n'avait pas la capacité d'envoyer un appel dans les étoiles, n'avait pas la faculté de le rendre intelligible. Mais une machine n'est pas limitée sur ces plans-là.

Il pouvait modifier son ultra-onde ; elle avait déjà la puissance, et il pouvait lui donner la cohérence. Car il n'avait qu'à lui adjoindre un facteur aléatoire, un système qui ferait varier la forme d'onde de base selon toutes les permutations concevables de caractéristiques, effectuant des millions ou des milliards d'essais en une seconde — et l'onde erratique pouvait aussi être modulée, ses pensées à lui pouvaient être surimposées. Chaque fois que la machine découvrirait une résonance avec quelque chose susceptible de recevoir — n'importe quoi, littéralement, sur des millions d'années-lumière — une ultra-onde serait générée et l'élément aléatoire coupé. Joël pourrait alors rester sur cette bande pour l'examiner à loisir.

Tôt ou tard, une des bandes qu'il rencontrerait serait celle de sa race. Et il le saurait.

L'appareil, quand il l'eut fini, était sommaire et laid, un vaste assemblage disgracieux de fils entremêlés, de tubes luisants et d'énergies cosmiques tourbillonnantes. Un câble en partait, relié à un bandeau de métal autour de sa tête, imprimant son ultra-onde personnelle sur le facteur aléatoire et envoyant en retour dans son cerveau ce qui était reçu. Il s'étendit sur sa couchette, avec un panneau de commande près de lui, et mit la machine en marche.

De vagues murmures, des ombres glissantes, l'étrangeté surgissant des profondeurs troublées de son esprit... Il sourit, les dents serrées, dominant la froide appréhension qui naissait dans ses nerfs surmenés, et commença à faire des expériences avec la machine. Il n'était pas tellement sûr d'en bien connaître toutes les caractéristiques et il aurait aussi besoin de temps pour avoir la pleine maîtrise de son propre processus de pensée.

Silence, obscurité, de temps à autre un aperçu, un bref instant aveuglant quand les tâtonnements erratiques éveillaient une résonance fondamentale et qu'une onde surgissait et parlait à son cerveau. Une fois, il regarda par les yeux de Margaret le visage de Langtree assis à une table en face d'elle. La clarté était celle de bougies, il s'en souvint par la suite, et un petit orchestre à cordes jouait à l'arrière-plan. Une autre fois, il vit se découper sur l'horizon la silhouette dentelée d'une cité qui n'avait pas été bâtie de main humaine et qui se dressait vers un ciel nébuleux tandis qu'une mer étrangement lourde et lente battait

contre ses murailles.

Une autre fois encore, il intercepta pour de bon une pensée passant comme un éclair entre les étoiles. Mais ce n'était pas une pensée de son espèce à lui, c'était un grand flamboiement blanc comme un soleil qui exploserait dans sa tête — et froid, très froid. Il hurla à pleine voix et, pendant une semaine, n'osa pas reprendre ses expériences.

Au printemps, à l'heure du crépuscule, il obtint sa réponse.

La première fois, le choc fut si fort qu'il perdit de nouveau contact. Il resta étendu secoué de tremblements, se contraignant au calme, tâchant de reproduire le schéma exact que son cerveau, ainsi que la machine, avaient envoyé. Doucement, doucement... L'esprit du bébé avait dérivé dans une brume de rêves, *comme cela...*

Le bébé. Car son cerveau tâtonnant, ingouvernable, ne pouvait en effet s'accorder avec aucun des esprits adultes superbement maîtrisés des êtres de sa race.

Mais un bébé ne possède pas l'usage de la parole. Son esprit glisse indistinctement d'un schéma à un autre, aucune habitude encore ne le fixe et une langue en vaut une autre. Par les lois de probabilité, Joël avait trouvé le schéma qu'un nourrisson de sa race exprimait par hasard à ce moment-là.

Il le retrouva et la chaleur picotante du contact afflua en lui, délicieusement, merveilleusement, telle une rivière dans un désert de poussière, un soleil réchauffant le froid de la solitude solipsiste où les humains errent de leur naissance à la fin de leur brève existence dérisoire. Il ajusta son esprit à celui de l'enfant, laissa les deux courants de conscience se fondre en un seul, un fleuve roulant ses eaux vers le vaste océan de la race.

L'enfant sauvage se faufila hors de la forêt. Des loups hurlaient dans son dos, ses frères quadrupèdes à la fourrure grise, ses frères de caverne, de chasse et de ténèbres, mais il ne les entendait pas. Il se pencha sur le berceau du nourrisson, les mèches emmêlées de sa chevelure tombant devant son visage décharné et niais, et il le regarda avec un vague frisson de respect craintif et d'émerveillement. Le bébé ouvrit la main, une douce petite étoile de mer, et ses propres doigts noueux se glissèrent vers cette main, tremblant d'émotion à l'idée qu'elle était une patte semblable à la sienne.

Maintenant, il n'avait plus qu'à attendre jusqu'à ce qu'un adulte regarde dans l'esprit de l'enfant. Cela ne tarderait pas, et pendant ce temps il se reposa dans la paix léthargique intemporelle des êtres très jeunes.

Quelque part dans les lointains du cosmos, peut-être sur une planète tournant à proximité d'un soleil que nul être de la Terre ne verrait jamais, le bébé reposait au creux d'un berceau de chaudes forces vibrantes. Il n'avait pas une chambre autour de lui, c'était une

obscurité qu'aucun être humain ne pourrait jamais bien comprendre, traversée d'éclairs de l'énergie qui crée les étoiles.

Le bébé sentit l'approche de quelque chose qui impliquait chaleur et douceur, goût agréable dans sa bouche et murmure dans son esprit. Il gloussa de délice, en tendant les mains dans le demi-jour frémissant de la pièce. L'esprit de sa mère la précéda, se replia autour du petit être.

Un cri !

Frénétiquement, Joël chercha à atteindre l'esprit de la mère, projetant sans arrêt le schéma d'impulsions localisatrices par le cerveau du bébé dans le cerveau de celle-ci. Il la perdit, son esprit retomba lamentablement en lui-même — non, non, quelqu'un d'autre le recherchait maintenant, analysant le schéma de la machine et ses propres oscillations désespérées, s'insérant en elles avec aisance.

Une voix forte et grave dans son cerveau, en quelque sorte indiscutablement masculine... Joël se détendit, laissant l'autre esprit envahir le sien, se contentant d'émettre ses signaux.

Un peu de temps... leur... serait nécessaire pour analyser le sens de son appel. Joël gisait dans un état de semi-conscience, comprenant qu'une petite portion de l'esprit de l'être gardait un mince contact avec lui tandis que le reste se déployait pour entrer en rapport avec d'autres dans l'univers, pour demander de l'aide et des renseignements.

Ainsi donc il avait gagné la partie. Joël songea à la Terre, rêveusement et jusqu'à un certain point avec un léger serrement de cœur. Bizarre qu'en ce moment de triomphe son esprit s'arrête sur les petits riens qu'il allait abandonner — un coucher de soleil en Arizona, un rossignol au clair de lune, le visage enfiévré de Peggy penché sur un instrument à côté du sien. La bière, la musique et les sapins secoués par le vent.

Mais ô vous qui êtes les miens ! Ne plus jamais me sentir solitaire...

Décision. Une sensation de chute, de plongée au fond d'un tourbillon d'étoiles vers le Soleil... l'approche !

L'être aurait à le localiser sur Terre. Joël tenta de dessiner une carte, encore que les schémas de pensée qui correspondaient dans son cerveau à une visualisation précise n'auraient pas de sens pour l'autre. Mais, de quelque façon obscure, cela pourrait bien servir.

Peut-être que ce fut le cas. Soudain la bande de télépathie s'interrompit net, mais il y eut un afflux d'autres impulsions, de forces vitales pareilles à une flamme, la proximité d'un dieu. Joël se leva en trébuchant, le souffle oppressé, et ouvrit la porte d'un geste brusque.

La lune montait au-dessus des collines noires, clarté obscure se répandant sur les arbres, les plaques de neige et la terre détrempée.

L'air froid et humide lui glaça les poumons.

L'être qui se tenait là, sa silhouette découpée par la luminosité de ses vêtements, était plus grand que Joël, un adulte. Ses yeux graves brillaient trop pour être regardés en face, c'était comme si la vie en lui était incandescente. Et quand la pleine force de son esprit avança, déferlant sur et dans Joël, le long de chacun de ses nerfs, dans chacune de ses cellules...

Il en ressentit une souffrance qui lui fit pousser un cri et il tomba sur les mains et les genoux. La force intolérable s'atténua, s'allégea en un bourdonnement dans son cerveau dont elle secoua chaque fibre. Joël était étudié et analysé, aucune partie de lui-même si minuscule fût-elle n'était cachée à ces yeux terribles et à la logique qui recréait davantage de son être que Noël n'en connaissait. Ses balbutiements télépathiques furent aussitôt intelligibles pour l'observateur, et Joël lança son appel d'une voix enrouée.

La réponse fut empreinte de compassion, mais elle avait l'impartialité, la rigueur inexorable des foudres de l'Olympe.

C'est trop tard, mon petit. Ta mère doit avoir été prise dans un... ? ... tourbillon d'énergie qui a provoqué sa... ? ... sur la Terre, et maintenant tu as été élevé par des animaux.

Réfléchis, petit. Pense aux enfants sauvages de cette race aborigène. Quand ils ont été ramenés près des leurs, sont-ils devenus humains ? Non, c'était trop tard. Les traits fondamentaux de la personnalité se forment dans les premières années de l'enfance et les qualités spécifiquement humaines de ces enfants, inutilisées, s'étaient atrophiées.

C'est trop tard, bien trop tard. Ton esprit s'est figé trop solidement selon des schémas rigides et limités. Ton corps s'est adapté d'une façon différente de celle qui est nécessaire pour sentir et maîtriser les forces que nous utilisons. Tu as même besoin d'une machine pour parler.

Tu n'appartiens plus à notre race.

Joël gisait par terre, tassé sur lui-même, secoué de tremblements, sans penser ou n'osant le faire.

Les tonnerres retentirent dans sa tête : *Nous ne voulons pas risquer que tu portes atteinte à la bonne formation mentale de nos enfants. Et puisque tu ne pourras jamais revenir auprès des êtres de ta race mais que tu devrais t'adapter de ton mieux à la race avec laquelle tu vis, la mesure la plus clémentine en même temps que la plus sage de notre part est de pratiquer certaines modifications. Ta mémoire et celle d'autres personnes, ton corps, les travaux que tu poursuis et ceux que tu as terminés...*

Il y en avait plein la nuit, de ces dieux descendus sur Terre, êtres lumineux et terribles qui extirpèrent de lui jusqu'aux moindres fragments d'expérience qu'il avait vécus et les évaluèrent. L'obscurité se referma sur Joël qui entama une chute interminable vers l'oubli.

Il se réveilla dans son lit, en se demandant pourquoi il était fatigué à ce point-là.

Ma foi, l'étude du rayon cosmique avait été un rude boulot solitaire. Grâce au ciel et à ses bonnes étoiles, elle était finie ! Il allait maintenant prendre chez lui des vacances amplement méritées. Ce serait une joie de revoir ses amis... et Peggy.

Le docteur ès sciences Joël Weatherfield, éminent jeune physicien, se leva gaiement et commença ses préparatifs pour rentrer chez lui.

Earthman, Beware !

Traduit par Ariette Rosenblum

LE MARTYR

La télépathie et les pouvoirs paranormaux sont rarement dans l'œuvre d'Anderson l'apanage des Terriens. On l'a vu dans la nouvelle précédente, on le vérifiera dans le texte qui suit.

Mais « The Martyr », publié en 1960, traduit en France sous le titre « Les Prisonniers » dans la revue Fiction, a aussi des incidences religieuses et philosophiques, qui pourront faire ranger ces quelques pages aux côtés d'Un cantique pour Leibowitz de Walter M. Miller Jr.

« Nous avons réussi, affirma Médina. Les hommes ont fait prisonniers les dieux.

— Ou bien les singes ont fait prisonniers les hommes », rétorqua Narden.

Médina haussa les épaules. « Parlez pour vous, commandant. Veuillez simplement à ne pas prendre votre analogie trop au sérieux. Les Cibarréens existaient bien avant nous : ils ont eu le temps d'apprendre plus que nous, voire d'acquérir davantage de facultés intellectuelles... cela se peut. Et après ? »

Une expression fugitive, dont Narden ne put d'ailleurs traduire le sens, rompit l'impassibilité de ses traits, et sa main qui tenait un cigare décrivit un grand geste au-dessus de sa table de travail. « Rien de tout cela ne fait d'eux des êtres surnaturels. J'ai toujours pensé que l'intelligence est une qualité nécessaire, mais à laquelle on attache trop de valeur. La preuve, c'est que les singes ont massacré les hommes jadis, et qu'à présent les hommes ont fait prisonniers six Cibarréens. »

Narden changea de position sur son siège. Le bureau où se trouvaient les deux hommes était d'une impeccable austérité, que seuls venaient rompre le portrait officiel de la Mère Impériale et une carte de la Terre. À *x* années-lumière de distance dans la direction *y*, ces deux détails trahissaient la minuscule fleur de sentimentalisme humain cachée sous la dure écorce du colonel-général Wang-K'ung Médina.

« Les singes sont une espèce éteinte, fit remarquer Narden.

— Ils n'ont jamais appris à fabriquer de fusils. Nous aussi nous disparaîtrons, dans quelques générations, si nous ne comblons pas

notre retard par rapport à Cibarra.

— Voilà où je ne puis vous suivre, mon général. Ont-ils jamais usé de menaces à notre égard ou à celui d'une autre race de l'univers ? Tout ce que nous avons pu apprendre à leur sujet — leurs activités propres, leur action sur d'autres planètes — tout cela ne se traduit-il pas par un bilan pacifique, utile ? Ils sont venus en prosélytes, en mentors, et... » Narden s'interrompt, l'air confus.

« Oui, ironisa Médina. Apprentissage de la spiritualité, discipline personnelle, une manière de super-bouddhisme *sans* karma. Ajoutons-y quelques enseignements d'ordre astronomique, physique, biologique, et une aide matérielle de loin en loin, comme celle qui a rendu possible la construction du Barrage Ta-Tao sur Yosev. Mais nous ont-ils apporté quelque chose du point de vue télépathique ? Nous ont-ils indiqué comment développer nos facultés latentes, nous ont-ils seulement aidé à acquérir, une bonne fois pour toutes, la preuve que notre espèce possède ou ne possède pas, à un degré quelconque, de telles facultés ? S'ils prenaient nos intérêts tellement à cœur, commandant, comprenez donc qu'ils ne se contenteraient pas de nous regarder nous casser la tête à rechercher des choses qui n'ont plus de secrets pour eux. Or, pas un mot. Rien. Cinquante ans de contacts avec eux, cinquante ans passés à les voir tout faire, jusqu'aux schémas télépathiques multiples et à la téléportation sur des distances qui se chiffrent par années-lumière... et le résultat ? Néant ; pas la moindre réponse à une seule des questions posées. Toujours le même sourire, toujours le même faux-fuyant — et pour peu qu'on insiste, le mutisme pur et simple. Dieu de l'Homme ! On peut dire qu'ils s'y connaissent, en fait de silences !

— Peut-être devons-nous trouver les réponses par nous-mêmes ? Il est possible encore que la force *psi* agisse différemment suivant les espèces, voire tout simplement qu'elle ne puisse s'enseigner, ou...

— En ce cas, pourquoi ne pas nous le dire ? explosa Médina. Si vous analysez la question, vous vous apercevrez qu'ils ne nous proposent que des à-côtés. Voici vingt ans de cela, sur Marjan, Elberg étudiait l'Effet de Dunne. Ayant obtenu certains résultats prometteurs, il en fit part à un Cibarréen qui se trouvait par hasard sur la même planète. Le Cibarréen parla de résonance, démontra un phénomène électronique auquel nul n'avait songé... enfin, vous savez la suite : Elberg passa le reste de sa vie à étudier les résonances d'ondes-électrons. Oh ! il aboutit à des choses surprenantes... mais uniquement du domaine de la physique. Depuis lors, ses données psioniques en sont demeurées au même point. Je pourrais d'ailleurs vous citer quantités d'autres cas analogues que je réunis depuis des années. Les Cibarréens ne livrent pas le moindre renseignement d'ordre psionique. Neuf fois sur dix, l'aide intellectuelle que nous recevons d'eux se

révèle être un faux-fuyant qui nous entraîne loin de la question. »

Le poing du général s'abattit sur le bureau. « Des recherches poursuivies indépendamment d'eux nous ont tout juste permis d'apprendre que la psionique sous-tend des possibilités inimaginables. Or, les Cibarréens font tout pour nous en tenir éloignés. Vous appelez cela une attitude amicale ? »

Narden s'humecta les lèvres. « Peut-être ne peuvent-ils pas nous faire confiance, mon général ? Et la façon dont nous venons d'agir à leur égard prouverait qu'ils n'ont pas tort. »

Médina fit saillir sa mâchoire. « Vous vous êtes porté volontaire, commandant. Il est trop tard à présent pour reculer. »

Narden sentit son visage s'empourprer. Jeune, bâti en force et blond comme beaucoup d'originaires de Tau Ceti II, il parlait terrien avec la pointe d'accent rustique de ses compatriotes. Son uniforme noir soutaché d'argent du service Astronaval de l'Empire (Corps des Recherches Scientifiques) ne faisait pas un faux pli ; on n'en sentait pas moins, sous cette élégance officielle, la maladresse du provincial. « J'étais volontaire pour une mission importante incluant des risques éventuels, mon général. Je n'en savais pas davantage. »

— Eh bien ? » sourit Médina. Il laissa passer un silence, puis : « Il peut y aller de notre vie, de notre raison — et même de notre honneur, car l'Empire sera obligé de nous désavouer en cas d'échec de notre part. D'échec rendu public. Vous admettez donc, commandant, que je n'hésiterais pas une seconde à casser les reins d'un subordonné qui viendrait à renâcler. » Sa voix se fit dure. « Si nous réussissons, nous pouvons réaliser du jour au lendemain un bond en avant de mille millénaires. Les hommes ont pris des risques bien plus grands pour beaucoup moins. Et ce que nous devons apprendre, nous l'apprendrons de nos prisonniers. Par la douceur si possible — mais s'il le faut, nous les disséquons fibre par fibre. Et maintenant, allez les voir. Votre travail commence ! »

Baris Narden salua et sortit.

Le couloir était plus glacial encore que le bureau du général — long tunnel blanc où se répercutait le bruit des pas, jalonné de portes closes derrière lesquelles on entendait un bourdonnement continu. De loin en loin, Narden croisait ou dépassait un homme mais aucune parole n'était échangée. Il y avait trop de silence. Des années-lumière de silence. Et au-delà de ce labyrinthe de cavernes, s'entassaient les montagnes, s'étendaient les plaines ferreuses : planète lugubre, hargneuse, dont l'atmosphère gelée n'était plus que glaciers et champs de neige sous l'innombrable scintillation des étoiles. Combien, parmi les quelque cent hommes composant l'effectif de la Base, connaissaient ses coordonnées et son orbite sans soleil ? Une douzaine, peut-être. Cette planète ? Autant dire la mort. Narden évoqua les collines de

Novaïa Mechta, la maison paternelle dans le murmure des grands arbres, et se demanda pourquoi il avait quitté tout cela. L'ambition, se répondit-il avec lassitude ; l'Empire, son attrait prestigieux ; et plus que tout le reste, l'immense désir d'apprendre. De sorte qu'il avait à présent ses parchemins d'homme de science, la satisfaction de petits succès dans le domaine ardu de la psionique, et son rôle à jouer dans une affaire de rapt, rôle qui allait peut-être le conduire à torturer, à tuer, à... Une situation d'avenir, pour ça oui !

Les gardiens préposés à l'entrée du Secteur des Recherches le laissèrent passer sans difficulté, tant Médina attachait peu d'importance aux mots de passe et formules magiques de même farine. De l'autre côté s'étendait tout un ensemble de laboratoires et de bureaux. Une porte était ouverte, donnant dans une pièce où Mohammed Kérintji travaillait, entouré d'une quantité d'appareils divers. Des compteurs agitaient leurs aiguilles sans arrêt et un bourdonnement se faisait entendre à intervalles irréguliers, qui portait sur les nerfs.

Le petit homme au teint basané ne semblait pas souffrir du bruit. Il leva les yeux quand Narden passa devant la porte et lui adressa un signe de tête. « Ah ! vous voilà, commandant.

— Tout est calme, capitaine ? demanda machinalement l'arrivant.

— Tout ce qu'il y a de plus calme, et même mieux. » Les yeux de Kérintji brillaient. « Non seulement je reste maître de nos fauves, mais encore, je suis en train d'apprendre une ou deux choses nouvelles.

— Ah ? » Du coup, Narden entra dans le laboratoire.

« Oui. En premier lieu, bien sûr, l'idée de base du général reçoit une confirmation éclatante. De faibles courants à impulsions désordonnées, induits dans leur système nerveux par l'énergie que je concentre sur les prisonniers, inhibent toutes leurs facultés psioniques.

Plus question pour eux de se téléporter, ni de me télékinétiser. » Kérintji gloussa. « Et c'est évident ! Sans quoi nous ne devrions plus nous trouver ici... ni cette planète, peut-être ! Néanmoins, les faits ne corroborent pas l'hypothèse du général d'après laquelle l'énergie psionique se formerait dans le cerveau de façon analogue aux ondes encéphalographiques ordinaires.

— Pourquoi ? » Malgré lui, Narden eut un sursaut d'intérêt : tout cela venait en effet des résultats de ses expériences précédentes.

« Voyez ces compteurs. Ils sont groupés en un ensemble du type hydrodétecteur. Il faut de l'énergie pour faire bouger leurs aiguilles malgré la résistance des ressorts. Or, les aiguilles réagissent suivant un schéma qui correspond aux courants nerveux induits par notre dérégleur. En outre, le travail effectué contre les ressorts représente une somme d'énergie telle qu'aucun système nerveux humain n'est capable d'en produire : les neurones seraient détruits, grillés !

Conclusion : le dérégleur qui rend impuissants les Cibarréens ne le fait pas en supprimant leur émission d'énergie psionique, mais simplement en les empêchant de la contrôler. Autre conclusion : l'énergie en question ne provient pas du système nerveux, lequel, selon toute probabilité, n'agit que comme modulateur. »

Narden hocha la tête. « Mes propres observations m'ont amené à supposer que le corps dans son ensemble pourrait être le générateur. Toutefois, je n'ai jamais rien obtenu d'assez consistant pour aboutir à une certitude.

— Cette certitude, nous l'aurons, ricana Kérintji. Nous pouvons utiliser la calorimétrie, mesurer chaque erg qui traverse leur organisme. Si l'énergie émise, y compris le travail psionique produit, est supérieure à l'énergie reçue, nous saurons que le facteur *psi* suppose un emprunt à une force extérieure, et probablement d'ordre cosmique.

— De telles expériences sont très délicates, objecta Narden. Je m'en suis rendu compte dans mon laboratoire.

— Parce que vous opériez sur les humains et que vous deviez y mettre des gants. Et puis, l'énergie émise par un homme est si infime, si irrégulière... Tenez, regardez plutôt ça ! » Kérintji manœuvra un cadran. Aussitôt, l'aiguille d'un des compteurs oscilla à une vitesse folle. « Je n'ai fait que quadrupler l'intensité de mon dérégleur, alors que la force *psi* émise se trouve, elle, multipliée par cinquante. Exactement comme quand on vous enfonce une épingle dans la peau et qu'on vous regarde sauter. Eh bien, ça, nous pouvons le *contrôler* ! »

Narden le quitta avec une vague sensation d'écœurement.

Deux autres gardes se tenaient en permanence à la porte de la prison. C'était un appartement auquel on accédait par un sas d'astronef dont il fallait fermer hermétiquement la valve extérieure pour que l'autre puisse s'ouvrir. Narden se demanda si un tel luxe de précautions ne servait pas surtout à apaiser les craintes des hommes. Les pièces étaient vastes et confortables — mais là encore, quelle utilité, sinon calmer les consciences ?

Deux Cibarréens occupaient un sofa. Ils ne se levèrent pas à l'entrée du visiteur : leur civilisation avait ses rites de politesse raffinée, mais tout se passait presque uniquement sur le plan mental. Ils tournèrent vers Narden leurs grands yeux couleur d'ambre au-dessus desquels oscillaient les délicates antennes frémissantes. Une fois de plus, l'homme fut saisi de la beauté merveilleuse de ces êtres : mammifères bipèdes auxquels de longues jambes donnaient une taille dépassant les deux mètres, pieds scindés en trois doigts, mains délicates d'humanoïdes, large développement du torse et des épaules, visage ovale aux traits finement ciselés, pelage gris très court couvrant tout le

reste du corps, kilt et manteau en mince tissu iridescent — autant de mots qui n'arrivaient pas à la mesure de cette grâce féline offerte aux yeux de Narden.

L'un d'eux prit la parole, s'exprimant dans un terrien calme et sonore : « Je m'appelle en ce moment Alanai. Voici Elth, mon compagnon.

— Baris Narden. » L'homme se balançait d'un pied sur l'autre. Les lèvres d'Alanai esquissèrent un sourire à peine perceptible.

« Veuillez vous asseoir, dit Elth à son tour. Désirez-vous une collation ? On nous a dit que nous pouvions obtenir de la nourriture à volonté. »

Narden s'assit sur le bord d'une chaise. « Non, je vous remercie. » *Je n'ai pas le droit de fraterniser avec vous*, songea-t-il. « Allez-vous bien ? »

« Aussi bien que l'on peut s'y attendre. » La grimace d'Alanai était un chef-d'œuvre. Narden se rappela une théorie soutenue par certains xénologues, d'après laquelle la « télépathie » cibarréenne était pour une bonne part affaire de gestes et d'expressions. Théorie plausible, s'appliquant à une race dont chaque individu développait un langage parlé personnel pour exprimer uniquement ses propres nuances, et apprenait en retour le langage de chacun de ses amis. Théorie qui n'expliquait cependant pas le fait avéré que les Cibarréens pouvaient, sans aucun engin, voyager et communiquer sur des années-lumière de distance.

« J'espère... » Les mots avaient peine à sortir de la bouche de Narden. « J'espère que les conditions où vous vous trouvez... ne sont pas trop pénibles.

— Vous voulez dire le brouillage de notre énergie nerveuse ? dit Alanai. C'est selon. Nous pouvons nous retrancher contre la souffrance physique et éviter les lésions. Mais quant à la privation... Imaginez vous-même que vous deveniez sourd-muet. »

Le ton du Cibarréen demeurait amène.

« Je crains malheureusement que ce ne soit nécessaire, murmura Narden.

— De sorte que nous ne pouvons ni nous évader, ni appeler au secours, ni contrecarrer vos projets ? Eh bien, soit. » Ayant dit, Alanai tendit la main vers une petite table à thé recouverte en cristal où se trouvait disposé un échiquier et commença une partie contre lui-même. Les mouvements des pièces se succédaient à peu d'intervalle, sans que noirs ou blancs marquassent une quelconque supériorité. Incontestablement, les Cibarréens possédaient une maîtrise de leurs facultés physiques et intellectuelles que les humains avaient peine à imaginer.

« Je serais curieux de savoir comment vous avez machiné notre

enlèvement, reprit Elth non sans quelque malice dans la voix. Pour ma part, je me suis livré à de nombreuses suppositions.

— Eh bien... » Narden hésita. *Au diable Médina*. « Nous savions que votre planète envoyait une mission sur New-Mars... je veux dire, sur le monde que les hommes appellent New-Mars. Une tribu autochtone avait demandé votre aide par le canal habituel des trafiquants interstellaires, en vue de rationaliser et d'esthétiser leur propre culture. Nous connaissions déjà nombre de planètes où vous aviez accompli une œuvre semblable et prévoyions que vous ne pourriez demeurer sourds à une telle demande, même si elle vous écartait de votre champ d'action habituel. De leur côté, nos psychotechniciens avaient consacré des années à bien faire comprendre aux chefs de la tribu en question ce que l'on attendait d'eux. »

Elth rit de bon cœur.

Narden se lança, comme si la chose l'obsédait : « Le peu qu'il nous a été donné d'apprendre concernant la faculté *psi* nous a révélé certaines limites dont nous pouvions profiter. Vous avez probablement les moyens de communiquer à travers l'univers...

— Il existe des races anciennes dans d'autres galaxies », acquiesça Alanaï.

Un troisième Cibarréen apparut au seuil de la pièce. « Il existe une galaxie entière intelligente, dit-il gravement. Nous sommes comme des enfants à ses pieds.

— L'idée ne vous est-elle pas venue que nous puissions, nous aussi... » Mais Narden laissa la phrase en suspens et reprit : « La distance ne peut faire obstacle à un message télépathique. Le bruit, les parasites, oui. Si vous n'êtes pas sur la longueur d'onde exacte de celui qui se trouve à des parsecs de distance, vous ne percevez qu'un brouillamini émanant des milliards de milliards de cerveaux de l'univers entier. Nous n'avions donc pas à craindre que vous n'éventiez notre complot. Après tout, New-Mars est située aux confins de ce bras de la galaxie, alors que Cibarra se trouve plus près du centre, à 20 000 années-lumière.

» Dès son arrivée, votre délégation fut invitée chez le chargé d'affaires impérial, qui ignorait tout de la chose : pour lui, c'était pure question de courtoisie officielle. C'est à son insu que les sous-ordres chargés de vous enlever attendaient le moment opportun dans sa propre résidence. Nous avons choisi de nouvelles recrues provenant de planètes coloniales dont la langue et la civilisation diffèrent de celles de la Terre. Nos recherches nous avaient amenés à penser que vous ne pourriez pénétrer d'emblée dans l'esprit d'un être dont le fond socio-linguistique serait nouveau pour vous. Son univers conceptuel étant par trop différent, il devait vous falloir une courte période d'adaptation consacrée à l'étudier, à cataloguer sa façon de penser,

avant de pouvoir entrer en rapport avec lui. C'est ce qui arriva... Ces recrues vous mirent hors d'état de résister à l'aide de rayons annihilants, vous transportèrent à bord d'un astronef et vous ont maintenu dans l'inconscience jusqu'à votre arrivée ici. »

Elth se mit de nouveau à rire. « Bien joué !

— Ne me félicitez pas, se hâta d'ajouter Narden. Je ne fus pour rien dans tout cela.

— À vous entendre parler, dit Alanaï, on croirait cependant que vous avez pris part à l'affaire.

— Vraiment ? » Narden essaya de se rappeler. « Oui... c'est exact, j'ai dit "nous", n'est-ce pas ? J'ai dû m'exprimer de... de façon collective. Mais je ne suis entré en scène qu'à la dernière heure, après votre capture. Cet enlèvement ne répond à aucun but égoïste de notre part, voyez-vous.

— Quel dessein, en ce cas, poursuivez-vous ? » demanda Alanaï. Mais sa question fut posée d'une voix douce, comme s'il connaissait d'avance la réponse. Et ses compagnons imitèrent son silence pour écouter.

Narden commença par s'empêtrer dans ses mots : « Il ne s'agit pas de rançon comme vous l'avez peut-être cru, ni de... Nous ne voulons... nous ne cherchons qu'à répondre aux besoins de nos peuples. Il y a de cela cinquante ans, des astronefs de l'Empire, poussant vers le centre galactique... rencontrèrent pour la première fois des représentants de votre race sur quelques-unes des planètes où ils abordèrent. Depuis lors, et à plus ou moins d'intervalle, nous avons eu des rapports avec les Cibarréens — juste assez pour comprendre leur situation. Le monde d'où vous venez est beaucoup plus ancien que le nôtre...

— Il l'était, rectifia Alanaï. La Planète Perdue faisait partie d'une constellation primitive de Peuplement Deux — ce qui expliquait sa pauvreté en métaux. Durant des millénaires, nos ancêtres n'ont connu qu'une technologie néolithique, circonstance qui a peut-être contribué à cette forme mentale particulière de notre évolution. Les sciences physiques furent représentées avec le travail de la terre cuite, des plastiques et des conducteurs traités aux acides, mais uniquement dans le domaine de la recherche pure. Finalement, notre soleil devenant de plus en plus chaud, nos ancêtres se virent contraints d'émigrer. Ce passé se situe à des centaines de siècles de nous ; pourtant, d'une certaine façon, nous avons nous aussi connu la Planète Perdue et l'avons pleurée avec nos pères... »

Elth posa une main sur le poignet de son compagnon, et Alanaï sembla s'arracher lentement à un songe. « *Oa, Anna*, murmura-t-il.

— Oui, dit Narden, je connais tout cela. De même, je sais comment vous les avez rencontrés par hasard. Mais seulement de façon très sommaire.

— Vous ne pourriez guère assimiler les connaissances physiques plus vite que vous ne le faites déjà », objecta un des autres Cibarréens. Ils étaient quatre, à présent, debout dans l'encadrement de la porte. Narden se redressa.

« C'est possible, admit-il. Là n'est d'ailleurs pas le motif de ce qui nous oppose. Nous sommes parfaitement capables d'apprendre tout ce que nous voulons en physique et n'avons aucune raison de penser que vous êtes très en avance sur nous dans ce domaine. Vous pouvez même piétiner dans certaines branches qui n'ont jamais intéressé votre civilisation — la robotique, par exemple. De toute façon, dans un univers fini, la physique est limitée. Non : notre rancœur vient de ce que vous nous empêchez d'aller plus loin dans le savoir de base. Nous vous reprochons cette attitude d'opposition qui est la vôtre, de temps en temps, à l'égard de nos propres recherches. »

La réponse d'Elth fut empreinte d'une raideur de ton à peine perceptible : « Vous vous êtes emparés de nous dans l'espoir de nous amener à vous faire connaître cet aspect de la réalité que vous appelez psionique. Et si nous refusons de vous instruire (ce qui est effectivement le cas), vous chercherez à réunir les éléments nécessaires en nous étudiant. »

Narden avala sa salive. « Oui. »

Alanaï parla à son tour, mais sans trace aucune de condescendance (n'étaient-ce pas des larmes, qui troublaient soudain son regard ?). « Les philosophes cibarréens approfondissaient ces concepts avant même que la Terre soit sortie de la poussière cosmique. Pensez-vous vraiment que notre réticence naisse en nous d'un désir égoïste ?

— Non. Mais ceux de ma race... Nous, humains, ne sommes pas comme les enfants qui acceptent sans regimber que leur père en sache plus qu'eux. Nous sommes toujours parvenus à nos fins, envers et contre tout — contre les fauves, contre les glaciers, contre nous-mêmes, contre l'univers physique. Et maintenant, s'il le faut, ce sera contre les dieux. »

Elth secoua la tête, d'un geste lent qui traduisait le regret. « Je suis tout aussi limité que vous. Plus que vous, même, à certains égards. Je ne crois pas que je trouverais en moi le courage de vivre si j'étais... » Il s'arrêta court, une soudaine inquiétude dans son regard.

« Nous sommes obligés d'agir ainsi. » Narden se leva. « Pardonnez-nous.

— Vous pardonner quoi ? dit Alanaï. Vous n'y pouvez rien. Vous êtes jeune, sans expérience, et l'ardent désir de vivre vous possède. Ah !... » Les paroles du Cibarréen ne furent plus qu'un murmure. « ... comme on vous sent brûler de cette soif de vie !

— Et pourtant vous nous laissez stagner dans un état à moitié animal, alors que nous pourrions, nous aussi, lancer nos pensées à

travers l'espace ? » Narden scrutait les visages fermés des prisonniers. Ses deux poings se serrèrent. « Je vous en conjure, dans votre intérêt à tous, aidez-moi. Je ne veux pas vous arracher ces secrets par la souffrance !

— Pour votre propre sauvegarde, répondit Alanaï, nous résisterons. Pied à pied. »

Ces paroles, Narden se les remémora plus tard, lors d'un nouvel entretien avec Médina.

« La lutte a été longue », soupira-t-il.

Le général prit une attitude plus ferme dans son fauteuil. « Ils ne nous ont opposé aucune résistance physique. »

« Le problème qui nous occupe n'est pas d'ordre physique », rappela Kérintji.

Médina faisait preuve d'esprit pratique en ce sens qu'il n'était jamais sur le dos de ses subordonnés du Secteur des Recherches. Il avait néanmoins fini par réclamer un compte rendu officieux — exigence dont Narden fut le premier à reconnaître le bien-fondé. Partout ailleurs dans les cavernes artificielles, les ingénieurs surveillaient les machines dont dépendait la vie de la Base entière ; les soldats poursuivaient leur entraînement, paressaient, ressentaient le mal du pays ; les techniciens interprétaient mesures et tableaux statistiques. Mais là, dans le bureau central, Narden avait l'impression d'être à mille années-lumière de toutes ces activités, et beaucoup plus proche moralement des prisonniers.

N'en est-il pas de même pour chacun ? se demanda-t-il. *Le mutisme cibarréen ne nous retient-il pas, tous tant que nous sommes, prisonniers dans nos propres crânes ?* Mais il savait, au point d'en être écoeuré, que son indignation n'était que mots, qu'un de ces slogans trouvés par les hommes pour justifier leur cruauté et leur élégante idiotie.

Si nous pouvions voir d'un bout à l'autre des galaxies et au cœur même de l'univers comme le peuvent les Cibarréens, nous n'aurions pas besoin de slogans. Cette idée revigora quelque peu Narden, et ce fut avec plus d'assurance qu'il répondit au général.

« Puisqu'ils ne veulent pas nous aider, nous les avons utilisés jusqu'à présent comme simples générateurs de force psionique. Nous fûmes retardés plusieurs jours durant quand ils trouvèrent le moyen d'affaiblir leur propre émission d'énergie. Aujourd'hui, je crois que nous avons un aperçu de la façon dont ils ont procédé : un phénomène d'interférence à l'intérieur même du système nerveux, et selon toute probabilité atrocement douloureux. Mais sur le moment, cela nous a bien handicapés.

— Et de quelle manière y avez-vous remédié ?

— En anesthésiant l'un des prisonniers, expliqua Kérintji. Nous

avons ainsi obtenu qu'il réagisse de nouveau aux stimulus nerveux. En fait, ses réflexes étaient plus organisés qu'à l'état conscient, car il ne pouvait plus produire de brusques émissions désordonnées d'énergie dans le but délibéré de brouiller notre lecture. Nous l'avons gardé huit jours anesthésié. Après cela, les autres ont renoncé à leur système d'interférences. »

Narden revoyait Alanaï gisant au milieu d'un lacs indigne de tubes intraveineux, et les convulsions provoquées par les impulsions nerveuses, tordant la chair inconsciente jusqu'au moment où il fallait attacher le corps sur la table. Il se rappelait la maigreur extrême du Cibarréen quand on l'avait laissé enfin s'éveiller avant de lui faire réintégrer la prison. Et pourtant, c'était sans amertume qu'Alanaï les avait regardés. Il semblait à Narden, maintenant qu'il y repensait, que les grands yeux d'ambre exprimaient de la pitié.

« Trêve de détails pour l'instant, trancha Médina. Êtes-vous arrivés à une conclusion quelconque ?

— En quatre semaines ? ricana Kérintji.

— Oui, oui, je sais qu'il faudra dix, vingt, trente ans, même, pour bâtir une théorie cohérente de la force *psi*. Au moins devez-vous être en mesure de formuler d'ores et déjà quelques hypothèses constructives.

— Et quelques conclusions nettement établies », précisa Narden. Il disait cela très vite, pour écarter de lui l'image d'Alanaï.

« Qui sont ?... » Les doigts épais du général battaient la charge sur le bureau.

« En premier lieu, nous avons établi certains faits relatifs à l'énergie qui intervient dans les différents cas. Elle n'est jamais très forte du point de vue mécanique. Mais sous stimulation maximale, elle arrive à dépasser de loin la somme d'énergie que peut émettre l'organisme physique. Ce qui prouve qu'elle doit provenir d'ailleurs. L'adepte psionicien (pour reprendre le terme dont on use couramment) ne fournit lui-même qu'une petite quantité d'énergie ; en fait, il émet constamment dans le spectre psionique à un niveau minimal défini. Mais lorsqu'il agit sur un objet matériel (téléportation, télékinésie) et aussi, probablement, dans tous les autres cas, il est plus comparable à un tube électronique qu'à un générateur : il emprunte et module l'énergie psionique déjà existante.

— Qu'entendez-vous par *spectre psionique* et par *énergie psionique* ? » demanda Médina.

Kérintji haussa les épaules. « Le mot "psionique" est une étiquette commode pour une certaine catégorie de phénomènes. En eux-mêmes, ils n'ont rien d'électromagnétique, ni de thermique, ni de gravitationnel ; et pourtant, ils sont convertibles en chacune de ces formes d'énergie physique. Un exemple : il a été prouvé sur Terre,

voici quelques années, que les “esprits frappeurs”, ou *poltergeist*, procèdent bel et bien par modification des paramètres gravitationnels locaux.

— L'énergie physique doit donc, elle aussi, être convertible en énergie psionique ? »

Narden hocha la tête, sentant croître encore en lui le profond respect qu'il avait pour l'intelligence de Médina. « Oui, mon général. Le mécanisme qui permet cette conversion dans les deux sens apparaît comme étant l'organisme vivant lui-même. La plupart des espèces, y compris la nôtre, n'ont qu'un très faible pouvoir de conversion et à peu près aucun moyen de contrôle. Par contre, les Cibarréens sont des convertisseurs extraordinairement puissants, d'une sensibilité, d'une complexité inouïes. Ils peuvent disposer sans arrêt, et pour n'importe quel besoin, des forces psioniques — alors que les meilleurs adeptes humains n'en sont encore qu'au stade de maigres réalisations sporadiques.

— Je déduis de vos explications que vous saviez déjà tout cela avant de venir ici », grommela Médina. « Mais qu'avez-vous retiré de vos travaux *actuels* ?

— Qu'attendiez-vous de nous en quatre semaines ? » Narden se sentait gagné par la même mauvaise humeur que Kérintji. « J'estime que ces premiers résultats sont plutôt encourageants. Disposant d'une source sûre et puissante d'énergie psionique, j'ai pu corroborer deux ou trois conclusions hasardées auxquelles j'avais abouti antérieurement. J'ai établi que l'individu ne produit pas la totalité de sa propre énergie psionique — et, de plus, que cette énergie se transmet au moins partiellement par ondes. J'ai obtenu divers phénomènes d'interférences enregistrés par des détecteurs convenablement placés. »

Médina pinça les lèvres. « Vous êtes certain de cela, commandant ? Je croyais que la propagation psionique était instantanée ?

— Alors que, qui dit “ondes” suppose obligatoirement vitesse finie ? C'est exact. Mais je n'ai aucune idée de la vitesse à laquelle se propage une onde psionique. Elle est certainement supérieure, et de loin, à celle de la lumière. Peut-être ne lui faut-il que quelques secondes pour faire le tour de l'univers ? Après tout, les Cibarréens reconnaissent qu'ils sont en communication avec des galaxies lointaines.

— Mais la quadratique inverse...

— Pour une raison inconnue, ils y échappent. Il se peut que la force psionique opère de façon continue, sans obéir à la loi des quanta, et qu'elle ait un niveau de bruit extrêmement bas ? Mais même en l'admettant, la transmission de cette force par simple radiodiffusion à travers les distances intersidérales est manifestement impensable :

vous-même, mon général, vous vous êtes rendu compte que les Cibarréens ne peuvent être “à l’écoute” de toutes les pensées se trouvant dans une sphère située à des années-lumière de distance ; et d’ailleurs, il se pose encore la question de l’affaiblissement. Non : il doit intervenir quelque effet de syntonisation ou de concentration. Mais de quelle manière ? C’est ce que j’ignore. »

Kérintji releva brusquement la tête. « Un instant, mon commandant. L’autre jour, vous imaginiez également des hypothèses à ce sujet.

— Oui... de simples conjectures. » Le ton de Narden manquait d’enthousiasme.

« Voyons toujours ? pria Médina.

— Soit, puisque vous insistez. Étant donné que l’espace est fini et que la transmission *psi* s’effectue par ondes (mais des ondes différentes des oscillations électriques classiques), il devrait être théoriquement possible de prouver l’existence d’une... disons, d’une onde stationnaire à l’échelle cosmique. En fait, une somme énorme d’énergie psionique emplirait l’espace entier suivant un schéma régulier. La source de cette énergie serait le rayonnement *psi* émanant de toute vie existant dans le cosmos. Dès lors, un adepte pourrait obtenir et utiliser telle quantité dont il aurait besoin — et ce, à n’importe quel moment. Les organismes vivants restituant toujours l’énergie empruntée, la quantité totale demeurerait à peu près constante. Elle devrait même augmenter, étant donné que l’énergie rayonnée n’est pas perdue à la mort de celui qui l’émet, et que de nouveaux êtres vivants ne cessent de naître. Tout cela vient ajouter une proposition passablement fantastique à la seconde loi de la thermodynamique : l’énergie physique devient de moins en moins disponible à mesure qu’augmente l’entropie, alors qu’il se passe exactement le contraire pour l’énergie psionique. En d’autres termes, tout se passe comme si l’univers évoluait lentement d’un état sans vie, purement physique, à l’état final de... oui... de pur esprit. »

Médina eut un grognement d’incrédulité : « Ça, il faudrait que je le voie pour le croire !

— Je vous l’ai dit : ce n’est qu’une pure hypothèse de ma part. Je suis le premier à ne pas la prendre au sérieux.

— Mais elle explique tout ! intervint Kérintji avec véhémence. Cette onde stationnaire, l’esprit la module. Oh ! de façon infime, je vous l’accorde, comparée à l’énorme amplitude naturelle ; mais cette modulation n’en existe pas moins. Elle peut se régler sur l’onde stationnaire à la vitesse de phase qui lui est propre. Enfin, elle peut être dirigée et syntonisée.

— Il y aurait même encore plus étrange, reprit Narden non sans une pointe d’impatience. En premier lieu, cela impliquerait que la

pensée n'est pas un simple épiphénomène du cerveau humain. Les modulations de l'onde cosmique auraient peut-être alors autant d'importance pour l'existence de l'esprit que les modifications physiques des neurones et des synapses. Mais voyez-vous, mon général, nous ne pouvons pas nous engager aussi loin. Dans cinquante ans d'ici, on pourra peut-être parler en vraie connaissance de cause de la rivalité de l'esprit et du corps. Dans l'immédiat il nous faut avancer pas à pas, prendre chaque fait comme il se présente. Aller plus loin serait perdre un temps précieux qui devrait être employé à mesurer les constantes de propagation.

— Ou à décider ces satanés Cibarréens à nous aider », grommela Kérintji.

Médina hocha la tête. « Oui, je comprends. En vérité, messieurs, je vous ai amenés à discuter de problèmes pratiques — alors qu'au départ, je désirais simplement un résumé de la situation. »

Il contempla un instant sa grande carte murale de la Terre. Puis il dit très vite, avec une intonation métallique dans la voix : « Je m'attendais à quelque chose de ce genre. J'en ai d'ailleurs tenu compte dans mes prévisions, mais il y avait toujours une chance pour que nos prisonniers viennent à résipiscence ou que vous réussissiez à percer un de leurs secrets. Cette chance, je présume qu'elle existe encore, bien qu'elle semble s'amenuiser de jour en jour, n'est-ce pas ? Nous allons donc être obligés de nous engager dans la voie difficile. Nous y passerons des années. Peut-être le restant de notre vie. Et même, je crains fort qu'aucun d'entre nous n'ait à espérer désormais de congé dans sa famille. Parce que les Cibarréens vont se demander ce qu'il est advenu de leurs envoyés. Ils pousseront les recherches à travers toute la galaxie... par télépathie... » Il prit un cigare dans le coffet posé sur son bureau, se le planta entre les lèvres et tira deux ou trois bouffées furieuses pour l'allumer. « Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir afin de rendre nos conditions de vie acceptables. Nous agrandirons les cavernes, aménagerons des parcs et autres lieux de détente. En dernier ressort, il y aura même possibilité de faire venir des épouses éventuelles pour notre personnel. Mais... » Il fit une grimace éloquente. « Mais j'ai bien peur que nous ne devions nous considérer nous aussi comme des prisonniers. »

Narden referma la porte intérieure du sas qui commandait l'accès aux appartements-prison. Les Cibarréens se trouvaient tous les six dans le living-room. Il fut bouleversé de voir à quel degré de maigreur ils étaient réduits, et combien leur pelage avait perdu de son brillant. Alanai n'était pour ainsi dire plus qu'un squelette — un spectre dont seuls les yeux vivaient. *C'est d'être ainsi confinés*, songea Narden. *Confinés, sondés, épiés, et toujours à subir ce chaos d'énergie dans leurs*

cellules nerveuses, ce brouillage qui les rend sourds et aveugles au plus profond d'eux-mêmes : tout cela les mine, les détruit peu à peu. Leur mort va mettre un terme à ma propre captivité.

Vaine lueur d'espoir aussitôt éteinte. *Mais non. Nous avons ici des biochimistes qui savent trop bien à quoi s'en tenir sur leur métabolisme. Vitamines, hormones, enzymes, rien ne manque pour nous interdire cette issue.*

Elth parla, très calme : « Il y a de la douleur en vous, Baris. »

Narden s'arrêta. « J'ai eu un entretien avec le général Médina. »

Un des autres prisonniers qui se faisait appeler quelquefois Ionar et quelquefois encore Dwanin, mais qui le plus souvent usait d'un trille musical pour se désigner, remua faiblement. « Et on vous a de nouveau fortifié dans votre résolution », dit-il.

Leur virtuosité à saisir la pensée humaine ne surprenait plus Narden. C'était un fait dont il avait appris à tenir compte : ils savaient toujours à l'avance, par pure logique, ce qu'il s'apprêtait à essayer de leur dire : « Nous allons continuer aussi longtemps qu'il le faudra. Comprenez-vous ce que cela signifie ? »

Il entendit à peine la réponse d'Alanaï : « Jusqu'à ce que nous soyons tous morts.

— Ou sauvés, rectifia Elth. Même s'ils ne peuvent recevoir nos messages télépathiques, nos amis finiront par soupçonner ce qui nous est arrivé.

— Cette galaxie est trop vaste pour qu'on puisse l'explorer totalement, dit Narden, et tous ceux qui sont au courant de la chose se trouvent confinés ici. Pourquoi résister plus longtemps ? Croyez-vous que je me réjouisse du traitement qui vous est infligé ?

— Je vous en prie... » Alanaï levait une main diaphane. « Ne vous torturez pas de la sorte. Votre propre souffrance est la pire chose que nous ayons à endurer.

— Il ne tient qu'à vous de mettre un terme à tout cela, de partir librement de cette Base, insista Narden. Nous ne craignons pas les représailles de votre planète, ce n'est pas dans notre nature, et nous ferons tout notre possible pour réparer le mal causé. Mais si vraiment vous vous intéressez à nous... Enfin, ne sentez-vous donc pas tout ce que votre silence commence à provoquer chez ceux de ma race, et qui ne fera qu'empirer au fur et à mesure des années... ce sentiment de vivre dans l'ombre d'êtres semblables à des dieux ? D'êtres dont les moyens rabaissent nos sciences humaines au niveau dérisoire des jeux d'enfants ? Si nous ne pouvons obtenir notre part, si infime soit-elle, de tout ce qui importe, de tout ce qui compte véritablement, quelle raison avons-nous d'exister ?

— Ne dites pas cela », gémit Ionar. « Ce qui se passe en vous, ne l'avons-nous pas déjà observé, tout au cours de notre longue histoire ?

Laissez-nous vous aider de la seule manière qui nous est possible, laissez-nous montrer à vos frères humains comment réaliser leur progrès culturel en ce contentant de ce qu'ils ont et de ce qu'ils sont. »

Quelque chose remua en Narden. Quelque chose qui lui fit redresser la tête et qui se traduisit d'un seul frémissement dans sa voix : « Vous laisser nous domestiquer, voulez-vous dire ? Devant Dieu, non ! Nous sommes des hommes — non de ces pitoyables êtres serviles comme nous n'en avons que trop rencontré sur les planètes où vous êtes passés ! »

Elth se pencha vers lui. « Mais enfin, insista-t-il, savez-vous seulement si la psionique vous serait d'une quelconque utilité ? Enviez-vous l'Osirien de pouvoir respirer l'hydrogène, ou le Végien d'être insensible aux radiations ultraviolettes ?

— Ce n'est pas le genre de lacunes qui nous gêne ! coupa Narden. Partout où peuvent aller ces autres races, nous pouvons, nous, envoyer un robot télécommandé. Mais comment pourrions-nous avoir la moindre idée de ce que nous *sommes* tant que... »

Ce fut bien le plus irréfléchi des coups lancés à l'aveuglette — mais il lâcha les mots d'une seule traite, sans oser s'arrêter :

«... tant que nous n'aurons pas également trouvé le moyen de régler notre pensée sur l'onde stationnaire qui fait le tour du cosmos ? »

Un silence total régna dans le living-room — si profond, si lourd, que Narden se crut un instant frappé de surdité. Il eut alors un aperçu de l'horreur que ses appareils dérégleurs faisaient connaître aux Cibarréens, et chercha à se représenter l'esprit qui pouvait endurer un tel supplice sans même ressentir le besoin d'oublier. Mais son angoisse s'évanouit dans le brusque jaillissement d'une flamme ardente.

Par l'homme et le Dieu de l'homme, j'ai gagné ! Ils ne peuvent dissimuler leur trouble. Ils s'imaginaient me laisser piétiner indéfiniment, ils espéraient que quelque chose se produirait entre-temps, qui les sauverait. Maintenant, mes amis... il est déjà trop tard pour vous !

Enfin Elth parla, et ses lèvres étaient les seules choses qui semblaient encore vivre dans ce groupe d'êtres effondrés. « Vous y êtes donc arrivé par hypothèses ? Je ne croyais pas qu'aucun humain pût disposer d'une telle force d'intuition.

— Et je vais continuer sur ces données. » Narden s'efforçait de vaincre le tremblement de sa voix. Un battement formidable lui emplissait les oreilles. « Si vague, si générale qu'elle soit encore, mon hypothèse me fait faire un bond de cinquante ans en avant. Je sais maintenant quoi tenter, dans quel sens pousser mes recherches. Les théoriciens vont pouvoir approfondir mathématiquement le concept, les biologistes déterminer la méthode exacte permettant d'aboutir à la génération *psi*. Nous réaliserons finalement un générateur artificiel (un

mutant, peut-être), grâce auquel nous ferons des expériences contrôlées. Cibarra n'a plus à compter sur la guerre pour nous arrêter ! » L'exaltation de Narden retomba. C'était contraire à l'effet cherché, mais ce fut d'un ton plus sobre qu'il ajouta : « Pourquoi ne pas nous aider, dans ce cas, au lieu de résister ? »

Aucun des prisonniers n'avait vraiment écouté, mais ils se mirent à échanger des regards. Puis il y eut quelques mots prononcés à mi-voix dans une langue inconnue. Ensuite Alanaï fit un geste, Elth bondit jusqu'à lui, et lentement, péniblement, Alanaï se leva. L'un soutenant l'autre, ils sortirent du living-room. Leurs compagnons suivirent.

On eût dit une procession.

Le premier moment de stupeur passé, Narden se rua vers la porte et empoigna le bras de Ionar qui fermait la marche. « Où allez-vous ? s'écria-t-il. À quoi rime tout cela ? »

Le regard d'ambre se posa sur lui. « Nous avons envisagé pareille éventualité, répondit le Cibarréen. Nous avons attendu, car douce est la vie physique, et aucun de nous n'en a encore exploré les limites. Mais vous ne nous laissez plus le choix. »

Il se dégagea avec une vigueur insoupçonnée. Narden demeura cloué sur place, le regardant disparaître à la suite des autres. Il entendit le bruit étouffé de leurs voix — murmure, ou peut-être chanson, il ne savait au juste.

Et tout à coup, la voix affolée de Kérintji vibra dans un interphone : « Mais foncez donc, imbécile ! Arrêtez-les ! Ils le tuent ! »

L'espace d'un éclair, Narden se souvint que chaque pièce de la prison comprenait un micro-objectif d'observation. Il brisa l'étau qui le paralysait, courut. La porte du sas s'ouvrit derrière lui et deux soldats firent irruption dans l'appartement.

Déjà, Alanaï n'était plus. D'une seule torsion sans appel, Elth et un autre Cibarréen venaient de lui briser les vertèbres du cou. Ils étendirent le cadavre sur le sol puis, très calmes, se retournèrent face aux pistolets braqués dans leur direction.

« Pas un geste ! » Narden s'entendait crier, mais ce cri lui semblait venir de très loin.

« Séparez-les ! » Kérintji faisait de nouveau trembler l'interphone. « Enchaînez-les, faites-les surveiller, qu'ils ne se suicident pas... »

— Tout ce que vous voudrez, articula Elth. Quant à nous, nous avons terminé. »

Il se baissa et d'un geste très lent, très doux, ferma les yeux d'Alanaï. Et pourtant, Narden songea que le calme de sa voix n'avait pu entièrement dissimuler une ardeur contenue, une émotion rappelant celle d'un enfant le matin de son anniversaire.

« Ils n'ont pas commis ce meurtre sans motif. » Médina tirait

bouffée sur bouffée de son cigare, au point que son visage finissait par disparaître dans un nuage de fumée. « Ils ont sacrifié celui qui était affaibli, et le plus facile à tuer, sans même essayer d'éliminer un autre d'entre eux. Qu'est-ce qui a bien pu les pousser à agir ainsi ?

— Mon hypothèse sur la nature de la transmission psionique n'était qu'esquissée, rappela Narden. Ils n'ont pas dû vouloir courir le risque de me laisser poursuivre mes recherches.

— Mais nous avons toujours les cinq autres à notre disposition ! Et le cadavre ! » Médina se tourna vers Kérintji. « Aucune chance du côté réanimation, hein ?

— Aucune, mon général. » Le petit capitaine secouait la tête. « Les chirurgiens n'ont pas perdu une seconde pour recourir aux grands moyens : ouverture de la boîte crânienne, nutrition et stimulation directes de l'encéphale, sans parler des procédés viscéraux habituels ; enfin, introduction d'un support vertébral rampant doublant la région endommagée de la moelle épinière. À ce stade, n'importe quel être humain aurait repris conscience. Au moins pouvait-on espérer obtenir des réflexes locaux des divers organes. Eh bien, non ! Le Cibarréen est resté mort. Ce qui s'appelle mort ! On a examiné des coupes de ses tissus au microscope : même les cellules les moins organisées (comme celles du foie) demeurent inertes.

— Ma foi, et pour autant que je sache, on ne peut s'attendre à voir des êtres d'une autre planète mourir de la même façon que nous.

— Mais c'est précisément ce qui devrait se produire, mon général ! Les Cibarréens respirent l'oxygène, métabolisent les hydrates de carbone et les acides aminés exactement comme nous. Leurs cellules ont un noyau, des gènes, des chromosomes. Oh ! bien sûr, on y observe certaines particularités — entre autres, un réseau de filaments d'une délicatesse extrême et dont nous ne comprenons pas du tout le rôle. Mais enfin, ils ne devraient pas être différents de nous à ce point ! »

Médina écrasa son cigare, le contempla dans le cendrier et tendit la main vers le coffret pour en prendre un autre. « Nous finirons par trouver, grommela-t-il. Rien n'est impossible. Vous qui savez si bien bâtir une hypothèse, commandant Narden, si vous nous disiez pourquoi ils ont supprimé leur congénère ?

— Je l'ignore, répondit lentement Narden. En ce moment, j'ai l'impression de ne plus pouvoir mettre deux idées bout à bout.

— Au nom de la Mère Impériale, faites taire votre sacrée conscience ! C'est pour l'homme que nous faisons cela... pour notre race tout entière, pour tous ceux qui viendront après nous dans la suite infinie des siècles ! »

Narden évoqua une fois encore le souvenir d'Alanai, de paroles qui semblaient un murmure venu d'une distance infinie dans le temps.

« Vous n'y pouvez rien. Vous êtes jeune, sans expérience, et l'ardent désir de vivre vous possède. Ah !... comme on vous sent brûler de cette soif de vie ! » Mais on eût dit soudain que son esprit peinait, qu'il refusait de fonctionner. Il demeura immobile.

Ce fut Kérintji qui prit la parole, lèvres serrées : « Moi, je crois savoir pourquoi, mon général — et si je ne me trompe pas, nous ferions mieux d'évacuer cette planète pour nous transporter ailleurs ! À l'instant même où il allait mourir, au moment où il n'avait plus vraiment besoin de son système nerveux, Alanai a pu le faire donner à plein — l'épuiser complètement, le griller — en envoyant un appel télépathique assez puissant pour être reçu par Cibarra en dépit du brouillage de nos dérégleurs. Un cri capable à lui seul de... »

« Exactement. »

Dès qu'eut résonné ce mot, Médina reposa son cigare. Il demeura figé derrière le bureau, toute vie effacée de son visage, cependant que ses compagnons étaient obligés de tourner la tête pour voir ce qu'il voyait. Kérintji porta immédiatement la main à son ceinturon, d'où il fit jaillir un pistolet. Presque aussitôt, une force irrésistible le lui arrachait des doigts — une force telle que la peau des phalanges fut déchirée et que l'arme alla rebondir sur le sol dans un fracas de métal.

Du fond de son subconscient, l'idée vint alors à Narden qu'il avait toujours attendu cet instant. Il leva progressivement les yeux vers la haute silhouette grise, vers le regard d'ambre que nulle haine à son égard ne pouvait assombrir. La tête du Cibarréen était entièrement recouverte d'une sorte de résille métallique autour de laquelle l'air brillait. Narden songea que ce devait être un moyen de protection contre les appareils dérégleurs : sans aucun doute, seule la nécessité de fabriquer ces casques avait retardé l'intervention des Cibarréens au cours des dernières heures.

« Je vous félicite de vos déductions. » Même à manier le langage des hommes, la voix s'élevait comme une mélodie. « Vous n'avez rien à craindre pour vous-mêmes. Vos victimes vont partir, cela va de soi, et nous ferons en sorte que de tels errements ne se reproduisent pas. Mais c'est uniquement en ce qui nous concerne. Nous n'avons pas coutume d'attenter à la liberté d'autrui, ce serait contrevenir à notre éthique ; toutefois, nous adresserons un appel solennel à l'Empire pour qu'il renonce à ces recherches, comme étant trop dangereuses. Et je crois, le temps aidant, que les hommes tiendront compte de notre avis. »

Narden se leva, fit un pas en direction du Cibarréen. Un mur invisible l'arrêta. « Mais c'est mon œuvre ! » s'écria-t-il.

Le regard impersonnel ne pouvait avoir lu en lui ; pourtant, la voix musicale demanda doucement : « N'existe-t-il pas une maison au milieu des bois, sur une planète qu'on appelle Novaïa Metchta ? »

Une autre silhouette surgit soudain dans le bureau. Elth. Il était sans casque (les dérégleurs devaient être maintenant réduits au silence) et ses antennes eurent un frémissement de joie. « Je viens vous dire adieu, Paris. »

Médina s'enfouit le visage dans ses mains : « Allez au diable... Allez au diable !

— En tout cas, nous avons appris quelque chose », gronda Kérintji. « Vous aurez beau dire, vous aurez beau faire, la poignée d'hommes que nous sommes continuera d'apprendre ! Un jour viendra où il ne vous suffira plus de tuer ni d'appeler à l'aide. Vous ne trouverez plus de secours nulle part dans l'univers ! »

Narden demeurait de nouveau silencieux. Fut-ce une fibre infime de son esprit, une molécule rudimentaire appelée peut-être, après des millénaires d'évolution, à devenir un véritable organe psionique ? Fut-ce cet embryon qui saisit au vol une des grandes pensées dont les courants invisibles se croisaient autour de lui ? Il n'en eut pas la moindre idée. Au demeurant, ce fut peut-être la simple logique du subconscient qui avait travaillé. « Non », dit-il.

« Quoi ? » Kérintji cilla — et c'étaient maintenant les Cibarréens qui ne bougeaient plus.

« Votre théorie de l'épuisement... » Narden ne reconnaissait plus sa propre voix. « C'est ce qu'ils espéraient : nous laisser croire qu'Alanaï a usé de ce moyen pour leur envoyer un message. Mais c'est une fausse piste. Un faux-fuyant de plus. Les communications se font par ensembles cohérents, non par émissions chaotiques d'énergie. Et comment Alanaï aurait-il pu organiser son système nerveux suffisamment en conséquence, surtout au moment même de mourir ? Et les dérégleurs qui fonctionnaient sans interruption ? Non. Rappelez-vous ce que j'avais également supposé : l'ensemble que forme l'esprit, la pensée, pourrait être imposé à l'onde cosmique tout comme on l'impose à l'ensemble de nos neurones. Alanaï est mort pour que le transfert soit total. Pour libérer son esprit, en quelque sorte, du poids du corps. Il n'a pas lancé d'appel à Cibarra : il y est allé lui-même, sous forme d'ondes ! »

Médina releva la tête : « Vous n'allez pas prétendre qu'il est toujours en vie ?

— Si, dans un sens. » Les mots se heurtaient, se bousculaient. Narden lui-même ignorait où ils allaient le mener. « Il est toujours vivant, dans un sens très réel. Mais il s'agit d'une vie différente de celle qui était la sienne lorsqu'il disposait d'un corps. Il n'a plus aucune composante physique, voyez-vous ; mais, naturellement, il doit avoir acquis de nouvelles facultés psioniques qui font plus que compenser cette perte. Il a pu communiquer d'esprit à esprit avec les Cibarréens, leur dire ce qui était arrivé à la mission... Et puis, il est

peut-être entré dans une nouvelle phase de son existence, comme un papillon sorti de sa chrysalide... »

Narden se tourna vers les Cibarréens toujours immobiles. « Voilà ! s'écria-t-il. Voilà ce que vous vous efforciez par tous les moyens de nous empêcher de découvrir : que la mort n'est pas une fin ! Mais pourquoi ? Vous qui prétendez vous intéresser à notre bonheur, qu'auriez-vous pu nous annoncer de plus merveilleux, sinon que nous sommes immortels ? »

Le Cibarréen au casque disparut brusquement, mais Elth resta une seconde encore — et Narden comprit qu'il s'avouait vaincu : il allait répondre maintenant à la question si longtemps posée, puisque, aussi bien cette réponse serait découverte tôt ou tard... à moins qu'eux, les trois humains, ne choisissent la voie du silence. Quand il parla, ce fut avec une compassion de praticien :

« Vous ne l'êtes pas », dit-il.

The Martyr
Traduit par René Lathière

DUEL SUR LA SYRTE [34]

Anderson a parodié ou adapté au cours de sa carrière la plupart des grands thèmes de la littérature et du cinéma populaires, western, science-fiction ou fantastique, comme il a passé au filtre de son regard les grands mythes anciens. Ses variations sur le mythe d'Orphée comptent parmi les plus beaux textes de la science-fiction moderne. L'enseigne Flandry a certains traits communs avec James Bond...

Poul Anderson reprend ici le thème de la chasse à l'homme, sur un ton très proche du film d'Ernest B. Schoedsack, Les Chasses du comte Zaroff.

La nuit fit circuler tout bas le message. Au long des nombreux kilomètres de solitude, il fut relayé, emporté par le vent, susurré par les lichens à demi conscients et par les arbres nains, murmuré de l'une à l'autre par les petites créatures qui se blottissaient sous les rochers escarpés, dans des grottes, près des dunes ombreuses. Exprimé non par des mots mais par une sourde pulsation d'épouvante qui se réverbéra dans le cerveau de Kreega, l'avertissement chemina...

Ils recommencent à chasser.

Kreega frissonna sous une brusque rafale de vent. La nuit était énorme autour de lui, au-dessus de lui, depuis l'âpre rudesse des montagnes jusqu'à la ronde scintillante des constellations à des années-lumière au-dessus de sa tête. Il déploya ses perceptions tremblantes, se mit à l'écoute de la brousse, du vent et des menus habitants des terriers sous ses pieds, laissant la nuit lui parler.

Seul, tout seul. Il n'y avait pas un autre Martien sur cent cinquante kilomètres de désert. Il n'y avait que les petits animaux, la brousse frémissante et le souffle triste et aigu du vent.

Le sourd hurlement d'agonie se propagea à travers la brousse de plante en plante, repris par les palpitations de peur des animaux et par l'écho sonore des falaises. Tout se contractait, se recroquevillait, se carbonisait sous la mort irradiante déversée par la fusée — et veines et nerfs en se desséchant criaient vers les étoiles.

Kreega se pelotonna contre un haut pic désolé. Ses yeux étaient comme des lunes jaunes dans le noir, froids de terreur, de haine et d'une résolution qui s'affermissait peu à peu. Les dents serrées, il calcula que la mort était en train d'être disséminée selon un cercle

d'un diamètre de quinze ou seize kilomètres. Il se trouvait pris au piège à l'intérieur de ce cercle — et bientôt le chasseur se lancerait à sa poursuite.

Il leva les yeux vers le scintillement indifférent des étoiles et un frisson parcourut son corps. Puis il s'assit et commença à réfléchir.

Cela avait commencé quelques jours auparavant, dans le bureau personnel du marchand Wisby.

« Je suis venu sur Mars, dit Riordan, pour inscrire un hibou à mon tableau de chasse. »

Wisby avait appris la valeur de l'impassibilité. Il examina son vis-à-vis par-dessus le bord de son verre, l'évaluant.

Même dans des trous perdus comme Port Armstrong, on avait entendu parler de Riordan. Héritier d'une société d'affrètement valant un million de dollars que lui-même avait développée en un monstre qui avait des ramifications dans l'ensemble du Système, il était également connu comme chasseur de gros gibier. Des dragons de feu de Mercure aux chenilles de glace de Pluton, il avait tué de tout. Sauf, naturellement, un Martien. Ce gibier-là était protégé à présent.

Il se carrait dans son fauteuil, grand, fort, impitoyable — un homme jeune encore. Il donnait à la pièce en désordre l'air d'être minuscule par contraste avec sa stature et son dynamisme difficilement contenu, et son regard vert et froid dominait le marchand.

« C'est illégal, vous savez, déclara Wisby. Qu'on vous prenne sur le fait et vous écopez de vingt ans de prison.

— Bah ! Le préfet de Mars est à Arès, de l'autre côté de la planète. Si nous arrangeons les choses convenablement, qui l'apprendra jamais ? » Riordan lampa son verre. « Je suis conscient que dans un an ou deux on aura renforcé la réglementation suffisamment pour que cela devienne impossible. C'est la dernière chance qui reste à un homme d'abattre un hibou. Voilà pourquoi je suis ici. »

Wisby hésita, le regard perdu par la fenêtre. Port Armstrong n'était guère qu'un enchevêtrement poussiéreux de dômes, reliés par des tunnels, dans une plaine désolée de sable rouge qui s'étendait jusqu'au proche horizon. Un Terrien en combinaison pressurisée et casque transparent marchait dans la rue et deux Martiens étaient mollement adossés à un mur. À part cela, rien — une monotonie accablante, silencieuse, morose sous le soleil ratatiné. La vie sur Mars n'était pas particulièrement agréable pour un humain.

« Vous n'avez pas succombé à cette passion pour les hiboux qui a contaminé toute la Terre ? » questionna Riordan d'un ton de dédain.

— Oh, non, dit Wisby. Je les maintiens à leur place autour de mon comptoir. Mais les temps changent. On n'y peut rien.

— À une certaine époque, c'étaient des esclaves, reprit Riordan. Maintenant, ces vieux ramollis de la Terre veulent leur accorder le droit de vote. » Il eut un reniflement ironique.

« Ma foi, les temps changent, répéta Wisby d'une voix égale. Quand les premiers humains ont posé le pied sur Mars il y a cent ans, la Terre venait juste de sortir des Guerres des deux Hémisphères. Les pires guerres que l'humanité ait connues. Elles ont bien failli ruiner à tout jamais les vieilles idées de liberté et d'égalité. Les gens étaient soupçonneux et durs — il le fallait, pour survivre. Ils n'étaient pas capables de... d'éprouver d'empathie, ou je ne sais quoi, à l'égard des Martiens. Pas capables de les envisager comme autre chose que des animaux intelligents. Et les Martiens faisaient des esclaves tellement commodes — ils ont besoin de si peu de nourriture, de chaleur ou d'oxygène, ils peuvent même vivre jusqu'à un quart d'heure sans respirer du tout. Et les Martiens sauvages offraient un excellent divertissement — un gibier intelligent qui parvenait assez souvent à s'échapper ou même se débrouillait pour tuer le chasseur.

— Je sais, dit Riordan. Voilà pourquoi je veux en chasser un. Ce n'est pas amusant quand le gibier n'a aucune chance.

— C'est différent à présent, poursuivit Wisby. La Terre vit en paix depuis longtemps. Les libéraux ont repris le dessus. Naturellement, une de leurs premières réformes a été de mettre fin à l'esclavage des Martien. »

Riordan jura. Le rapatriement forcé des Martiens travaillant sur ses vaisseaux spatiaux lui avait coûté une jolie somme. « Je n'ai pas de temps à perdre avec votre pseudo-philosophie, dit-il. Si vous pouvez vous débrouiller pour que j'abatte un Martien, vous serez payé de votre peine.

— Combien ? » demanda Wisby.

Ils marchandèrent un moment avant de convenir d'un chiffre. Riordan avait apporté des fusils et un petit avion-fusée, mais Wisby aurait à fournir des matières radioactives, un « faucon » et un chien de roche. De plus il devait être indemnisé pour le risque de poursuites judiciaires, encore que ce risque fût minime. Le prix final était élevé.

« Maintenant, où est-ce que je trouve mon Martien ? » s'enquit Riordan. Il désigna du geste les deux dans la rue. « J'en attrape un et je le relâche dans le désert ? »

Ce fut au tour de Wisby de se montrer méprisant. « Un de ceux-là ? Ah ! Des traîne-savates du bourg ! Un citoyen de la Terre vous donnerait plus de fil à retordre. »

Les Martiens ne payaient pas de mine. Dressés sur des jambes maigres aux pieds armés de griffes, ils n'atteignaient qu'un mètre vingt de haut et leurs bras, terminés par des mains osseuses à quatre doigts, étaient secs et fins. Leur cage thoracique était large et forte, mais leur

taille d'une minceur grotesque. C'étaient des vivipares à sang chaud, qui allaitaient leurs petits, cependant des plumes grises recouvraient leur peau. Leur tête ronde au bec crochu, leurs yeux énormes couleur d'ambre et leurs oreilles surmontées d'aigrettes de plumes expliquaient l'origine du surnom de « hibou ». Ils ne portaient que des ceintures avec des poches et des couteaux à gaine ; même les libéraux de la Terre n'étaient pas prêts à permettre aux indigènes l'usage d'outils et d'armes modernes. Les vieilles rancœurs étaient trop nombreuses.

« Les Martiens ont toujours été de bons combattants, dit Riordan. Ils ont détruit une bonne quantité de colonies terriennes par le passé.

— Les sauvages, admit Wisby, mais pas ces gens-là. Eux ne sont que des manœuvres stupides, aussi dépendants de notre civilisation que nous-mêmes. Vous voulez un vrai dur de dur et je sais où en dénicher un. »

Il déploya une carte sur le bureau. « Vous voyez, ici dans les Monts Hraefniens, à cent cinquante kilomètres environ. Ces Martiens vivent longtemps, deux siècles peut-être, et Kreega est là depuis l'arrivée des premiers Terriens. Il a conduit pas mal de coups de main martiens dans les débuts mais, depuis l'amnistie générale et la paix, il vit tout seul là-haut, dans une des vieilles tours en ruine. Un véritable guerrier d'autrefois qui ne peut pas souffrir les Terriens. Il vient ici de temps en temps avec des fourrures et des minéraux à troquer, de sorte que je le connais un peu. » Les yeux de Wisby étincelèrent d'une lueur féroce. « Vous nous rendrez service à tous en descendant cette espèce de bougre arrogant. Il se balade par ici d'un air supérieur comme si le pays lui appartenait. Et il vous donnera du fil à retordre pour votre argent. »

La massive tête noire de Riordan hocha de satisfaction.

L'homme avait un oiseau et un chien de roche. Ça, c'était mauvais. Sans eux, Kreega se serait évanoui dans le labyrinthe de grottes, de canyons et de fourrés broussailleux — mais le chien suivrait sa piste et l'oiseau le repèrerait d'en haut.

Par surcroît de malchance, l'homme avait atterri près de la tour de Kreega. Les armes s'y trouvaient toutes — à présent, il était coupé de sa retraite, sans armes et seul si l'on néglige la faible assistance qu'était en mesure de lui apporter ce qui vit dans le désert. Sauf s'il parvenait d'une manière ou d'une autre à doubler ses voies pour revenir là-bas — mais en attendant il devait survivre.

Il était assis à l'entrée d'une caverne et son regard survolait un chaos désertique de sable, de broussailles et de roche érodée par le vent, pour plonger à des kilomètres de là dans l'air transparent et léger jusqu'au scintillement de métal à l'endroit où était posée la

fusée. L'homme était un point minuscule dans l'énorme paysage aride, un insecte solitaire cheminant sous le ciel bleu sombre. Même en plein jour, les étoiles luisaient dans l'atmosphère raréfiée. Un pâle soleil sans vigueur se répandait sur les rochers fauves, ocre ou couleur de rouille, sur les buissons bas épineux couverts de poussière, sur les petits arbres tordus et sur le sable qui voltigeait entre eux. Mars équatorial !

Seul ou non, l'homme avait un fusil qui pouvait cracher la mort aussi loin que l'horizon, il avait aussi ses animaux et dans la fusée devait se trouver une radio pour appeler ses congénères. Et la mort irradiante les entourait, cercle enchanté que Kreega ne pouvait franchir sans attirer sur lui une mort pire que la mort donnée par le fusil...

Ou bien y avait-il une fin pire que d'être abattu par un monstre et d'avoir sa peau empaillée emportée comme trophée pour que des imbéciles la contemplent bouche bée ? L'antique orgueil de sa race s'éveilla en Kreega, un orgueil de fer, exigeant, âpre, inexorable. Il ne demandait plus grand-chose à la vie ces temps-ci, sinon la solitude dans sa tour pour rêver ses longs rêves de Martien et créer les délicates petites œuvres d'art qu'il aimait ; la compagnie des siens à la Saison du Rassemblement, antique cérémonie solennelle et âcre gaieté, et occasion d'engendrer et d'élever des fils ; une expédition de temps à autre au comptoir des Terriens pour les objets en métal et le vin qui étaient les seuls biens appréciables apportés par eux sur Mars ; une vague ambition de hisser les gens de son peuple à une place où ils seraient les égaux de tout l'univers. Pas plus. Et voici que maintenant ils voulaient lui ôter même cela !

Il jeta d'une voix rauque une malédiction sur l'humain et reprit son œuvre de patience, le façonnage d'une pointe de lance pour l'aide minime qu'elle pourrait lui donner. La brousse émettait un bruissement peureux, de petits animaux cachés couinaient leur terreur, le désert lui criait que le monstre avançait à grands pas vers sa caverne — mais il n'avait pas besoin de fuir tout de suite.

Riordan pulvérisa l'isotope de métal lourd en un cercle de quinze kilomètres de diamètre autour de la vieille tour. Il fit cela de nuit, pour le cas où un avion de surveillance patrouillerait dans les parages. Mais une fois qu'il eut atterri, il n'eut plus rien à craindre — il pourrait toujours prétendre explorer paisiblement, chasser des sauteurs ou quelque chose du même genre.

La poussière radioactive avait une demi-vie d'environ quatre jours, ce qui signifiait qu'il serait dangereux de s'approcher pendant trois semaines — deux au minimum. Cela laissait suffisamment de temps, puisque le Martien était coincé dans un espace aussi restreint.

Le risque qu'il tente de franchir le cercle était nul. Les hiboux avaient appris ce qu'était la radioactivité à l'époque où ils avaient lutté contre les humains. Et leur vision, dont l'étendue atteignait largement l'ultraviolet dans le spectre, la rendait directement visible pour eux par sa fluorescence ; pour ne rien dire du sens supplémentaire qu'ils possédaient et qui était totalement étranger aux humains. Non, Kreega essaierait de se cacher, et peut-être de se battre, et il finirait par être acculé.

N'empêche, inutile de courir des risques. Riordan installa une minuterie sur la radio de son vaisseau. S'il ne revenait pas l'arrêter d'ici deux semaines, elle émettrait un signal que Wisby entendrait, et il serait secouru.

Il vérifia le reste de son matériel. Il avait une combinaison pressurisée adaptée aux conditions sur Mars, équipée d'une petite pompe mue par un faisceau électrique issu du vaisseau, qui comprimait l'atmosphère de façon à la lui rendre respirable. Le même dispositif récupérait l'eau de son haleine en quantité suffisante de sorte que le poids de plusieurs jours de vivres, dans la gravité martienne, ne constituait pas un fardeau trop lourd à porter pour lui. Il avait un fusil de 45 construit pour tirer dans l'air martien, ce qui était un calibre d'une grosseur convenant à ses intentions. Il avait aussi, naturellement, une boussole, des jumelles et un sac de couchage. Un équipement bien succinct, mais il préférait de toute façon le minimum.

En cas de nécessité absolue, il y avait le petit réservoir de suspensine. En tournant une valve, il pouvait l'introduire dans son système d'aération. Le gaz n'induisait pas exactement un état d'animation suspendue, il paralysait les nerfs efférents et ralentissait le métabolisme général au point qu'un homme était en mesure de vivre pendant des semaines avec juste l'air qui était dans ses poumons. Ce gaz rendait des services en chirurgie et avait sauvé la vie de plus d'un explorateur interplanétaire dont le système d'oxygénation s'était détraqué. Toutefois, Riordan ne pensait pas avoir à l'utiliser. Il espérait bien ne pas y être obligé. Il serait fastidieux de rester étendu pleinement conscient pendant des jours en attendant que le signal automatique alerte Wisby.

Il sortit de la fusée et la verrouilla. Pas de danger que le hibou y entre par effraction s'il revenait sur ses traces ; pour fendre cette carlingue, il aurait fallu de la tordénite.

Il siffla ses bêtes. C'étaient des animaux indigènes domestiqués depuis longtemps par les Martiens et ensuite par l'homme. Le chien de roche était comme un loup efflanqué, mais avec un thorax énorme et des plumes en guise de pelage, un traqueur aussi bon qu'un limier terrestre. Le « faucon » avait moins de ressemblance avec son

homologue de la Terre : c'était un oiseau de proie, seulement dans l'atmosphère raréfiée il avait besoin d'un mètre quatre-vingts d'envergure pour soulever son petit corps. Riordan était content de la façon dont ils avaient été dressés.

Le chien donna de la voix, sur une note basse chevrotante qui aurait été presque inaudible dans l'air raréfié et le casque de plastique de l'homme si la combinaison n'avait comporté des microphones et des amplificateurs. Le chien se mit à chercher en décrivant un cercle, cependant que le faucon s'élevait dans le ciel étranger.

Riordan n'examina pas de près la tour. C'était un tronçon écroulé au sommet d'une colline couleur de rouille, inhumain et baroque. Jadis, peut-être dix mille ans auparavant, les Martiens avaient eu une sorte de civilisation, avec des villes, une agriculture et une technologie néolithique. Mais, d'après leur propre tradition, ils étaient parvenus à une union ou symbiose avec la vie sauvage de la planète et avaient abandonné ces moyens mécaniques comme étant inutiles. Riordan eut un reniflement de mépris.

Le chien aboya de nouveau. Le bruit parut planer étrangement dans l'air immobile et froid, s'écarter en frémissant des escarpements et des éperons rocheux, puis mourir à regret sous l'énorme silence. Pourtant, c'était comme un coup de clairon, un défi hautain porté à un monde devenu vieux — écarte-toi, fais place, voici venir le conquérant !

L'animal s'élança soudain au petit trot. Il avait une piste. Riordan se mit en marche à grands pas rendus aisés par la faible pesanteur. Ses yeux luisaient comme de la glace verte. La chasse avait commencé !

Son souffle était douloureux dans les poumons de Kreega, des sanglots secs, brefs et déchirants. Ses jambes étaient molles et lourdes, et le battement sourd de son cœur semblait ébranler tout son corps.

Il courait pourtant, tandis que l'aboiement effrayant retentissait derrière lui et que le bruit de pas se rapprochait sans cesse. Sautant, pivotant sur lui-même, bondissant de piton en piton rocheux, glissant vers le fond de ravins aux parois schisteuses et se faufilant à travers des bouquets d'arbres, Kreega fuyait.

Le chien était derrière lui et le faucon planait dans le ciel. En un jour et une nuit, ils l'avaient amené à ça, à courir comme un sauteur affolé avec la mort qui aboyait sur ses talons — il n'avait pas imaginé qu'un humain était capable de se déplacer aussi vite ou avec une telle endurance.

Le désert combattait pour lui ; les plantes avec leur singulière vie aveugle qu'aucun Terrien ne comprendrait jamais étaient de son côté. Leurs branches épineuses s'écartaient d'une torsion quand il fonçait sur elles comme une flèche, puis se rabattaient pour racler les flancs du chien, le ralentir — mais elles étaient impuissantes à bloquer sa

course brutale. Il filait malgré leurs doigts faibles qui tentaient de l'accrocher et hurlait sans discontinuer sur la piste du Martien.

L'humain progressait péniblement à plus de quinze cents mètres en arrière, mais ne donnait aucun signe de fatigue. Kreega courait toujours. Il lui fallait atteindre l'arête de l'escarpement avant que le chasseur le voie dans sa mire — il le fallait, il le fallait, et le chien grondait maintenant à un mètre de lui.

Il se mit à gravir la longue pente. Le faucon battit des ailes et se laissa tomber, cherchant à planter bec et serres dans sa tête. Il repoussa la créature à grands moulinets de sa lance et se réfugia derrière un arbre. L'arbre projeta en avant une branche contre laquelle le chien rebondit, éveillant les échos des rochers par ses hurlements.

Le Martien déboucha sur l'arête de l'escarpement. De là la paroi s'abaissait à la verticale jusqu'au fond de la gorge, cent cinquante mètres de roc strié de fer plongeant dans des profondeurs battues par le vent. Au-delà, l'éclat du soleil couchant l'aveuglait. Il s'arrêta un instant seulement, dessiné en noir sur le ciel, cible parfaite si l'humain survenait, puis il bondit par-dessus la crête.

Il avait espéré que le chien de roche continuerait sur sa lancée, mais l'animal freina sa course juste à temps. Kreega entama la descente de la muraille, prenant appui dans la moindre crevasse, frissonnant quand la roche pourrie par les siècles s'effritait sous ses doigts. Le faucon s'approcha, le harcelant du bec et criant pour appeler son maître. Il ne pouvait pas se défendre contre l'oiseau de proie alors qu'il avait besoin de se cramponner de tous ses doigts et ses orteils pour éviter l'écrasement mortel, mais...

Il se déplaça sur la face du précipice vers un buisson de plantes grimpantes gris-vert, s'y enfonça, et ses nerfs vibrèrent de l'appel de l'antique symbiose. Le faucon fondit de nouveau vers lui mais il resta sans bouger, rigide comme s'il était mort, jusqu'à ce que l'oiseau de proie pousse un cri aigu de triomphe et se pose sur son épaule pour lui arracher les yeux.

Alors les lianes remuèrent. Elles n'étaient pas fortes, mais leurs épines s'enfoncèrent dans la chair de l'oiseau et il ne put se dégager. Kreega continua sa pénible descente vers le fond du canyon tandis que les lianes déchiquetaient le faucon.

L'énorme masse de Riordan se dessina sur le ciel qui s'obscurcissait. Il tira — une fois, deux fois, les balles sifflant dangereusement près — mais, s'enfonçant dans les ombres qui montaient des profondeurs, le Martien fut bientôt à couvert.

L'homme augmenta le son de l'amplificateur et sa voix mugit et résonna monstrueusement dans la nuit grandissante, un tonnerre comme Mars la planète sèche n'en avait pas entendu depuis des millénaires : « Un point pour toi ! Mais ce n'est pas fini ! Je te

trouverai ! »

Le soleil glissa au-dessous de l'horizon et la nuit vint comme tombe un rideau. Dans l'obscurité, Kreega entendit l'homme rire. Les vieilles roches tremblèrent sous ce rire.

Riordan était fatigué par la longue poursuite et par l'insuffisance minable de sa réserve d'oxygène. Il avait envie d'une cigarette et d'un repas chaud et il ne pouvait avoir ni l'un ni l'autre. Oh, tant pis, il n'en apprécierait que mieux les agréments de la vie quand il rentrerait chez lui — avec la peau du Martien.

Il sourit en préparant son campement. Le petit bonhomme était un gibier digne de ce nom, il n'y avait bougrement pas de doute là-dessus. Il tenait bon depuis deux jours maintenant, dans un petit cercle de terrain de quinze kilomètres, et il avait même tué le faucon. Toutefois Riordan était à présent suffisamment près de lui pour que le chien suive sa trace, et Mars n'avait pas de cours d'eau pour dissimuler une piste. Cela n'avait donc pas d'importance.

Allongé, il contempla la splendide nuit étoilée. Le froid tomberait d'ici peu, un froid impitoyable, mais son sac de couchage était un isolant suffisant pour le maintenir au chaud avec l'aide de l'énergie solaire emmagasinée pendant la journée par ses piles de Gergen. Mars était une planète obscure la nuit, ses lunes ne servaient pas à grand-chose — Phobos était un point filant à toute allure, Deimos simplement une étoile brillante. Obscure, froide et déserte. Le chien de roche s'était enfoui dans le sable friable à côté de lui, mais il donnerait l'alerte si le Martien tentait de s'approcher du camp. Ce qui n'était guère probable — lui aussi devrait se mettre à l'abri quelque part s'il ne voulait pas geler.

Les broussailles, les arbres, les petits animaux furtifs chuchotèrent une nouvelle qu'il ne pouvait pas entendre. Ils babillaient et papotaient dans le vent au sujet du Martien qui entretenait sa chaleur en travaillant. Mais voilà, l'homme ne comprenait pas cette langue qui n'était pas une langue.

À demi endormi, Riordan se remémora d'autres chasses. Le gros gibier de la Terre — les lions, les tigres, les éléphants, les bisons, les mouflons sur les hauts pics des Montagnes Rocheuses embrasés par le soleil. Les forêts pluvieuses de Vénus et le rugissement saccadé comme une toux d'un monstre des marais aux nombreuses pattes, qui renversait les arbres sur son passage en fonçant vers l'endroit où il l'attendait. Un battement primitif de tambours dans une nuit étouffante et humide, la mélopée des rabatteurs dansant autour d'un feu... les marches épuisantes dans les plaines infernales de Mercure, avec un soleil dilaté qui léchait de tous ses rayons sa modeste combinaison isolante... la grandeur et la désolation des marécages de gaz liquide de Neptune et l'énorme chose aveugle qui hurlait en

courant maladroitement à sa poursuite...

Mais cette chasse-ci était la plus solitaire, la plus étrange et peut-être la plus dangereuse de toutes — et de ce point de vue la meilleure. Il n'avait rien contre le Martien ; il respectait le courage du petit être comme il respectait la vaillance des autres animaux qu'il avait combattus. Ce qu'il rapporterait chez lui de cette chasse comme trophée serait bien gagné.

Le fait que son succès devrait être traité avec discrétion n'avait pas d'importance. Quoiqu'il dût convenir que la publicité ne lui déplaisait pas, il chassait moins pour la gloire que par goût. Ses ancêtres s'étaient toujours battus, sous un nom ou un autre — viking, croisé, mercenaire, rebelle, patriote, ce qui était à la mode sur le moment. La lutte était dans son sang et, à cette époque dégénérée, plus grand-chose ne demeurerait contre quoi se mesurer excepté ce qu'il chassait.

En tout cas... demain... il fut pris par le sommeil.

Il s'éveilla dans la brève aube grise, avala un petit déjeuner rapide et siffla son chien. Ses narines étaient dilatées par l'excitation, une pure et forte ivresse qui vibrait merveilleusement en lui. Aujourd'hui... peut-être aujourd'hui !

Ils furent forcés de faire un détour pour descendre dans la gorge et le chien chercha pendant une heure avant de retrouver la piste. Alors l'abolement grave retentit de nouveau et ils furent de nouveau en chasse — plus lentement à présent, car la piste pierreuse était cruellement accidentée.

Le soleil monta haut tandis qu'ils progressaient le long d'un antique lit de torrent. Sa pâle clarté froide baignait des rochers en pointe d'aiguille, des murailles à pic aux teintes fantastiques, du schiste et du sable et les épaves d'ères géologiques. Les broussailles basses et rêches crissaient sous les pas de l'homme, manifestant leur protestation impuissante par des tortillements et des craquements. À part cela, le silence régnait, un silence profond, tendu, un silence d'attente en quelque sorte.

Le chien rompit cette paix par un jappement ardent et fonça. Une piste chaude ! Riordan se hâta derrière lui, se frayant à coups de pied un chemin dans les taillis denses, haletant et jurant, souriant d'excitation.

Soudain les broussailles tapissant le sol cédèrent. Avec un hurlement d'effroi, le chien glissa sur la paroi abrupte de la fosse qu'elles avaient masquée. Riordan se jeta en avant avec une agilité de tigre, à plat ventre, une main agrippant de justesse la queue du chien. Le choc faillit l'entraîner aussi dans le trou. Il s'accrocha d'un bras autour d'un arbuste, qui griffa son casque, et ramena le chien à son niveau.

Tremblant, il examina le piège. Il avait été bien fait — profond d'environ six mètres, avec des parois aussi droites et étroites que le sable le permettait, et habilement recouvert de broussailles. Il y avait, plantées dans le fond, trois lances dont la pointe de silex ne disait rien qui vaille. Aurait-il été un peu moins prompt dans ses réactions qu'il aurait perdu le chien et y serait peut-être resté lui-même.

Il découvrit ses dents en un sourire cruel et regarda autour de lui. Le hibou avait sûrement travaillé toute la nuit à ça. Donc il ne pouvait pas être loin... et il devait être très fatigué.

Comme en réponse à ses pensées, un bloc de pierre s'abattit du haut de l'escarpement le plus proche. Le bloc était énorme, mais un objet qui tombe sur Mars n'a que la moitié de l'accélération qu'il a sur Terre. Riordan rampa précipitamment de côté au moment où la masse de roc atterrissait avec fracas à l'endroit où il avait été allongé.

« Viens donc ! » cria-t-il, et il se rua vers l'escarpement.

Pendant un instant, une forme grise se dessina au-dessus de la crête, projetant une lance dans sa direction. Riordan tira au jugé et la silhouette disparut. La lance ricocha sur le tissu résistant de sa combinaison et il escalada une étroite corniche pour atteindre le sommet de l'à-pic.

Le Martien était invisible, mais une faible piste rouge menait au cœur de la région des collines accidentées. *Pardieu, je lui ai mis du plomb dans l'aile !* Le chien fut plus lent à négocier la piste couverte de schistes ; lui aussi avait les pattes en sang quand il arriva en haut. Riordan jura contre lui et ils se remirent en route.

Ils suivirent la piste sur deux ou trois kilomètres, puis elle s'interrompit. Riordan jeta un coup d'œil circulaire au chaos d'arbres et d'aiguilles rocheuses qui bouchaient la vue dans toutes les directions. Manifestement, le hibou était revenu sur ses propres traces et avait escaladé un de ces rochers d'où il avait eu la faculté de gagner d'un saut un autre endroit. Mais lequel ?

De la sueur qu'il était dans l'impossibilité d'essuyer coulait sur le visage et le corps de l'homme. Il était en proie à des démangeaisons intolérables, et ses poumons étaient à vif à force de pomper désespérément la chiche portion d'air qui lui était allouée. Pourtant, il éclata d'un grand rire de contentement. Quelle chasse ! Quelle chasse !

Kreega était couché dans l'ombre d'une haute roche et frissonnait de lassitude. Au-delà de cet ombrage, le soleil dansait dans ce qui était pour Kreega un éclat éblouissant intolérable, brûlant, cruel, avide de vie, dur et brillant comme le métal des conquérants.

Passer des heures inestimables à creuser cette trappe au lieu d'en profiter pour se reposer avait été une erreur. La trappe n'avait pas joué son rôle et il aurait dû se douter qu'elle ne servirait à rien.

Maintenant, il avait faim, la soif était comme une bête sauvage dans sa bouche et sa gorge, et ils le suivaient toujours.

Ils n'étaient pas très loin derrière à présent. Pendant toute cette journée, ils l'avaient talonné ; il n'avait jamais eu plus d'une demi-heure d'avance. Aucun repos, aucun, une chasse infernale à travers un désert chaotique de pierre et de sable, et maintenant il en était réduit à attendre la bataille avec un rude fardeau d'épuisement pesant sur lui.

La blessure qu'il avait reçue au côté cuisait. Elle n'était pas profonde, mais elle lui avait coûté du sang, de la souffrance et les quelques minutes de somme qu'il aurait pu voler.

Pendant un moment, Kreega le guerrier disparut et un petit enfant effrayé et solitaire sanglota dans le silence du désert. *Pourquoi ne me laissent-ils pas tranquille ?*

Un arbuste bas couleur gris-vert se mit à bruire. Un courlis des sables pépia dans un des ravins. Ils approchaient.

Avec lassitude, Kreega grimpa au sommet du rocher et s'y tapit en s'aplatissant autant que possible. Il était revenu sur ses pas pour y parvenir ; logiquement, ils devraient passer à côté de lui en allant vers sa tour.

Kreega la voyait d'ici, ruine jaune basse usée par les vents des millénaires. Il avait juste eu le temps de se précipiter à l'intérieur pour prendre un arc, quelques flèches et une hache. Des armes pitoyables — les flèches ne pourraient traverser la combinaison du Terrien avec seulement la poigne chétive d'un Martien pour tendre l'arc, et même avec un tranchant d'acier la hache était un modeste outil sans grande efficacité. Mais c'était tout ce dont ils disposaient, lui et ses petits alliés d'un désert qui ne se battait que pour conserver sa solitude.

Des esclaves rapatriés lui avaient parlé de la puissance des Terriens. Leurs machines rugissantes emplissaient le silence de leurs propres déserts, entaillaient la face paisible de leur lune, secouaient les planètes avec l'acharnement insensé d'une énergie dénuée de sens. Ils étaient les conquérants, et jamais l'idée ne leur était venue qu'une paix et un silence datant du fond des âges pouvaient valoir la peine d'être préservés.

Ah, bah... Il encocha une flèche sur la corde et attendit, accroupi dans la silencieuse et vibrante clarté du soleil.

Le chien arriva le premier, glapissant et hurlant. Kreega banda l'arc au maximum. Mais l'humain devait d'abord approcher...

Le voilà qui surgissait, courant et bondissant par-dessus les pierres, son fusil à la main et ses yeux jamais en repos brillant d'un dur éclat vert, se rapprochant pour la mise à mort. Kreega pivota silencieusement sur lui-même. La bête avait dépassé le rocher à

présent, le Terrien était presque en dessous.

L'arc se détendit. Avec une joie farouche, Kreega vit la flèche s'enfoncer dans le chien, vit la créature sauter en l'air puis rouler sur elle-même, hurlant et mordant la chose plantée dans sa poitrine.

Comme un éclair gris, le Martien se jeta à bas du rocher en direction de l'humain. Si sa hache pouvait briser ce casque...

Il heurta l'homme et ils tombèrent sur le sol ensemble. Frénétiquement, le Martien tapa avec sa hache. Le fer ripa sur le plastique... Kreega n'avait pas la place de brandir son arme. Riordan rugit et décocha un coup de poing. Hoquetant, Kreega partit en arrière à reculons.

Riordan tira sur lui au jugé. Kreega se retourna et s'enfuit. L'homme se releva sur un genou, visa soigneusement la forme grise qui gravissait à toute vitesse la pente la plus proche.

Un petit serpent des sables s'élança le long de la jambe de l'homme et s'enroula autour de son poignet. Sa faible force suffit juste à déplacer le canon latéralement. La balle siffla près de l'oreille de Kreega au moment où il disparaissait dans une crevasse.

Il perçut la menue agonie du serpent quand l'homme le détacha et l'écrasa sous son pied. Un peu plus tard, il entendit un grondement assourdi qui se répercutait entre les montagnes. L'homme avait pris des explosifs dans sa fusée et avait fait sauter la tour.

Il avait perdu sa hache et son arc. Il se trouvait à présent absolument désarmé sans même un endroit où se réfugier pour une ultime résistance. Et le chasseur n'abandonnerait pas. Même sans ses animaux, il suivrait, plus lentement mais aussi implacablement qu'auparavant.

Kreega s'effondra sur une corniche rocheuse. Des sanglots secs secouèrent son corps mince, et le vent du couchant pleura avec lui.

Au bout d'un moment, il leva les yeux, par-delà une immensité rouge et jaune, vers le soleil bas. Des ombres longues s'étendaient lentement sur le pays — la paix et le silence pour un bref moment avant que tombe l'impitoyable froid de la nuit. Quelque part, le doux pépiement d'un courlis des sables résonna entre des escarpements bas érodés par le vent — et la brousse commença à parler, échangeant des chuchotements dans son antique langue sans mots.

Le désert, la planète avec son vent et son sable sous les hautes étoiles froides, les vastes espaces nus voués au silence, à la solitude et à une destinée qui n'était pas celle de l'homme, lui parlèrent. L'immense union de la vie sur Mars, qui s'était faite pour affronter le cruel environnement, remua dans son sang. Tandis que le soleil baissait et que les étoiles prenaient leur plein éclat dans une impressionnante brillance givrée, Kreega commença à réfléchir de nouveau.

Il ne haïssait pas son persécuteur, mais la résolution farouche de Mars était en lui. Il menait la guerre de tout ce qui est vieux, primitif et perdu dans ses propres rêves contre l'étranger et le profanateur. Et cette guerre était aussi ancienne et impitoyable que la vie, et chaque bataille gagnée ou perdue signifiait quelque chose même si personne ne devait jamais en entendre parler.

Tu ne combats pas seul, chuchota le désert. Tu luttas pour Mars tout entier, et nous sommes avec toi.

Quelque chose se déplaçait dans le noir, une minuscule forme tiède qui courait sur sa main, une menue chose emplumée ressemblant à une souris, qui creusait des terriers sous le sable, qui menait sa petite vie éphémère et était heureuse de la vivre. Cependant elle était partie intégrante d'un monde et Mars n'a pas de pitié dans la voix.

N'empêche, il y avait de la tendresse au fond du cœur de Kreega et il chuchota doucement dans la langue qui n'était pas une langue : « *Tu feras cela pour nous ? Tu le feras, petit frère ?* »

Riordan était trop las pour bien dormir. Il était resté éveillé longtemps, à méditer, et ce n'est pas bon pour un homme seul dans les montagnes martiennes.

Ainsi donc le chien de roche était mort, lui aussi. Mais cela n'avait pas d'importance, le hibou ne s'échapperait pas. Cependant, l'incident l'avait rendu en quelque sorte sensible à l'immensité, à l'ancienneté et à la solitude du désert.

Ce désert chuchotait à ses oreilles. La brousse bruissait, quelque chose gémissait dans le noir, le vent soufflait avec une sonorité lugubre et sauvage par-dessus des escarpements faiblement éclairés par la lueur des étoiles, et c'était comme si tout avait une voix, comme si le monde entier grommelait et le menaçait dans la nuit. Vaguement, il se demanda si l'homme assujettirait jamais Mars, si la race humaine n'avait finalement pas trouvé plus fort qu'elle.

Allons, c'était absurde. La planète Mars était vieille, épuisée, stérile, elle se laissait lentement glisser vers la mort en rêvant. Le piétinement des pas humains, les cris des hommes et le rugissement des fusées sillonnant le ciel la réveillaient, mais pour un nouveau destin, celui de l'Homme. Quand Arès avait dressé ses fortes tours au-dessus des montagnes de la Syrte, où donc étaient les antiques dieux de Mars ?

Il faisait froid, et le froid s'accroissait à mesure que la nuit s'avancait. Les étoiles étaient de feu et de glace, diamants étincelants dans les profondeurs cristallines des ténèbres. De temps à autre, il entendait un faible craquement propagé par la terre quand un rocher ou un arbre se fendait. Le vent se coucha lui aussi, les sons moururent bloqués par le gel, il n'y eut plus que la dure clarté limpide des étoiles qui tombait à travers l'espace pour se briser en éclats sur le sol.

Une fois, quelque chose remua. Il s'éveilla d'un sommeil agité et vit une menue créature accourir à petits bonds pressés vers lui. Il tâtonna pour prendre le fusil à côté de son sac de couchage, puis eut un rire sec. Ce n'était qu'une souris des sables. Toutefois, cela prouvait que le Martien n'avait aucune chance de se faufiler jusqu'à lui pendant qu'il se reposait.

Il se garda de rire à nouveau. Le son avait eu un écho trop caverneux dans son casque.

Il se leva dès l'aube âpre et pure. Il voulait en finir avec cette chasse. Il était sale et pas rasé sous la combinaison, écœuré des rations de vivres poussées à travers le sas, ankylosé et endolori par la fatigue. Comme il n'avait plus le chien qu'il avait dû abattre, la traque serait lente, mais il ne voulait pas retourner en chercher un autre à Port Armstrong. Non, que le diable emporte ce Martien, il aurait bientôt sa satanée peau !

Le petit déjeuner et un peu de mouvement le remirent d'aplomb. Il chercha d'un œil exercé la piste du Martien. Il y avait du sable et des broussailles partout, même les rochers étaient couverts d'une mince couche due à leur propre érosion. Le hibou ne pouvait pas dissimuler ses empreintes à la perfection — s'il essayait, cela le retarderait trop. Riordan se mit en route d'un petit trot régulier.

Midi le trouva en terrain plus élevé, des montagnes accidentées avec des aiguilles de roc dénudé s'élevant de plusieurs mètres vers le ciel. Il continuait d'avancer, sûr d'être de force à épuiser le gibier. Il avait pourchassé un cerf là-bas sur Terre, jour après jour, jusqu'à ce que le cœur de la bête lui manque et qu'elle attende en tremblant qu'il vienne à elle.

La piste paraissait maintenant nette et fraîche. Il sentit que le Martien ne pouvait être loin et la tension s'accrut en lui.

Trop nette ! S'agissait-il d'un appât vers un autre piège ? Il assura son fusil dans sa main et continua sa route avec plus de circonspection. Mais non, le temps aurait manqué...

Il escalada une haute crête et parcourut du regard le paysage sévère et fantastique. Près de l'horizon, il vit une bande noircie, la frontière de sa barrière radioactive. Le Martien ne pouvait pas aller plus loin et, s'il revenait sur ses pas, Riordan aurait alors une excellente chance de le repérer.

Il monta le son de son microphone et laissa sa voix rugir dans le silence : « Sors donc, hibou ! Je vais t'avoir, tu ferais aussi bien de sortir maintenant et d'en finir ! »

Les échos prirent le relais et se répercutèrent d'un côté à l'autre entre les pitons dénudés, tremblant et frémissant sous la voûte de bronze du ciel. *Sors donc, sors donc, sors donc...*

Le Martien donna l'impression de surgir du néant, fantôme gris qui

se matérialisa au-dessus du chaos de pierre et se tint campé à moins de six mètres de là. Pendant un instant, le choc de la surprise fut trop fort ; Riordan resta bouche bée d'incrédulité. Kreega attendit, avec une oscillation à peine perceptible qui le faisait ressembler à un mirage.

Puis l'homme poussa un cri et épaula son fusil. Néanmoins, le Martien demeura sur place comme s'il était sculpté dans de la pierre grise et, avec un sentiment de déception, Riordan se dit qu'il avait finalement résolu de s'abandonner à une mort inévitable.

Bah, ç'avait été une belle chasse. « Adieu », murmura Riordan, et il pressa la détente.

Comme la souris des sables s'était introduite dans le canon, le fusil explosa.

Riordan entendit le fracas et vit le canon s'ouvrir comme la peau d'une banane pourrie. Il n'était pas blessé mais, au moment où il reculait en trébuchant sous le choc, Kreega fonça sur lui.

Le Martien avait un mètre vingt de haut, rien que la peau sur les os et pas une arme, mais il heurta le Terrien comme une tornade en réduction. Ses jambes se nouèrent autour de la taille de l'homme et ses mains cherchèrent à détacher le tuyau flexible de l'arrivée d'air.

Riordan tomba sous l'effet de l'impact. Il gronda, d'un feulement de tigre, et referma ses doigts sur la mince gorge du Martien. Kreega lui assena en vain des coups avec son bec. Ils roulèrent sur le sol dans un nuage de poussière. La brousse se mit à babiller avec excitation.

Riordan essaya de rompre le cou de Kreega — le Martien se dégagea d'une torsion, revint à la charge.

Avec une stupeur terrifiée, l'homme entendit le sifflement de l'air qui s'échappait quand le bec et les doigts de Kreega parvinrent enfin à arracher le tuyau flexible. Une valve automatique se referma, mais il n'y avait plus à présent de raccordement avec la pompe...

Riordan jura et replaça ses mains autour de la gorge du Martien. Puis il resta simplement étendu là, à serrer, et tous les tortillements et contorsions de Kreega furent impuissants à rompre cette étreinte.

Riordan eut un sourire somnolent et maintint ses mains en place. Au bout d'à peu près cinq minutes, Kreega ne bougea plus. Riordan continua à l'étrangler pendant encore cinq minutes, juste pour la bonne mesure. Puis il lâcha prise et tâtonna dans son dos, s'efforçant d'atteindre la pompe.

L'air dans sa combinaison était brûlant et fétide. Il n'avait pas le bras tout à fait assez long pour raccorder le tuyau à la pompe...

Mal conçu, songea-t-il vaguement. Il faut dire aussi que ces combinaisons étanches n'ont pas été étudiées pour servir d'armure de guerre.

Il regarda la mince forme silencieuse du Martien. Un souffle de

vent souleva les plumes grises. Quel lutteur s'était montré ce petit zigue ! Il serait la plus belle pièce de sa salle des trophées, là-bas sur Terre.

Voyons maintenant... Il déroula son sac de couchage et l'étala avec soin. Il n'arriverait jamais jusqu'à la fusée avec ce qu'il avait d'air, il était donc nécessaire de lâcher la suspensine dans sa combinaison. Cependant, il devait se mettre à l'intérieur du sac, afin que les nuits ne lui figent pas le sang en glace.

Il se fourra dedans, fermant soigneusement les rabats, et ouvrit la valve du réservoir de suspensine. Une chance qu'il en ait — mais aussi un bon chasseur pense à tout. Il allait s'ennuyer ferme à rester couché là jusqu'à ce que Wisby capte le signal, d'ici une dizaine de jours, et vienne à sa recherche, mais il tiendrait le coup. L'aventure ferait un bon souvenir. Dans cet air sec, la peau du Martien se conserverait à merveille.

Il sentit la paralysie l'envahir, les battements de son cœur et l'action des poumons décroître. Ses perceptions et son intelligence conservaient leur activité et il prit conscience que la relaxation complète a ses inconvénients. Oh, bah... il avait gagné. Il avait tué de ses propres mains le plus rusé des gibiers.

Peu après, Kreega se redressa sur son séant. Il se tâta avec précaution. Apparemment, une côte était cassée — ma foi, ces choses-là se guérissent. Il était encore en vie. Il avait été étouffé pendant dix bonnes minutes, mais un Martien est capable de se passer d'air un quart d'heure.

Il ouvrit le sac de couchage et prit les clefs de Riordan. Puis il retourna lentement en boitillant jusqu'à la fusée. Un jour ou deux d'expérimentation lui apprirent à la piloter. Il irait retrouver les siens près de la Syrte. Maintenant qu'ils avaient une machine terrienne et des armes terriennes à copier...

Toutefois il lui restait d'abord une autre tâche. Il n'éprouvait pas de haine envers Riordan, mais Mars est un monde rude. Il revint sur ses pas, traîna le natif de la Terre à l'intérieur d'une grotte et le cacha de façon qu'aucune équipe de secours humaine ne parvienne jamais à le découvrir.

Pendant un moment, il regarda l'homme dans les yeux. L'horreur impuissante à s'exprimer répondit à son regard. Il parla lentement, dans un anglais hésitant : « À cause de ceux que tu as tués, parce que tu es un étranger sur un monde qui ne veut pas de toi et jusqu'au jour où Mars sera libre, je te laisse. »

Avant de partir, il sortit de la fusée plusieurs bouteilles d'oxygène et les brancha sur le réservoir de l'homme. Cela faisait pas mal d'air pour quelqu'un dont toutes les fonctions vitales étaient suspendues. Assez pour le maintenir en vie mille ans.

Duel on Syrtis

Traduit par Ariette Rosenblum

INTERDICTION DE SÉJOUR

Dans la diversité presque infinie de l'œuvre d'Anderson, le lecteur rencontre aussi l'exercice difficile que constitue l'histoire à chute. À partir de la simple idée du voyage dans le temps, il en donne ici un exemple achevé, qui est aussi un petit chef-d'œuvre de sadisme. Cela commence doucement, tranquillement, les personnages sont mis en place, la scène bien posée, et brutalement, en quelques lignes, tout bascule.

Nous nous sommes rencontrés pour des raisons d'affaires. La société Michaels envisageait d'ouvrir une filiale dans la périphérie d'Evanston et j'étais propriétaire de terrains parmi les plus intéressants. Elle me fit une offre avantageuse que je déclinai. Elle augmenta encore ses prix : je ne cédaï pas. Finalement, le grand patron vint me voir en personne. Il n'était pas tout à fait comme je me l'imaginais. Agressif, certes, mais sous des dehors si courtois que l'on ne se sentait pas vexé et son urbanité faisait presque oublier son manque de culture auquel il remédiait d'ailleurs en suivant des cours du soir et de perfectionnement autant que par ses lectures omnivores.

Nous sortîmes afin de discuter devant un verre. Il me conduisit dans un bar comme on en trouve rarement à Chicago : calme, défraîchi, sans juke-box ni télévision ; il y avait des livres sur des rayons et plusieurs échiquiers mais aucun des phénomènes et des cinglés qui infestent généralement ce genre d'endroits. En dehors de nous, il n'y avait pas plus d'une demi-douzaine de clients — un homme style professeur en retraite qui feuilletait les bouquins, des gens qui parlaient politique de façon assez pertinente, un jeune homme qui avait une controverse avec le propriétaire de l'établissement : il s'agissait de savoir si Bartok avait plus d'originalité que Schoenberg — ou vice versa. Michaels et moi nous installâmes dans un coin et commandâmes de la bière danoise.

J'expliquai à mon interlocuteur que l'argent ne me faisait ni chaud ni froid mais que j'étais opposé à ce qu'on éventre au bulldozer un paysage somme toute assez joli pour construire encore une de ces casernes chromées. Michaels bourra sa pipe avant de répondre. C'était un homme à la silhouette mince et droite ; il avait le menton allongé, un nez de Romain ; ses cheveux grisonnaient et ses yeux noirs étaient

lumineux.

« Mes représentants ne vous ont donc pas dit ? fit-il. Nous n'avons pas l'intention d'édifier un alignement de baraques identiques et faites au moule. Nos plans comportent six types architecturaux de base avec des variantes qui s'intégreront dans un ensemble... tenez ! »

Il prit un crayon et un morceau de papier et se mit à dessiner. À mesure qu'il parlait, son accent se faisait plus guttural bien que son élocution conservât sa fluidité. Son plaidoyer fut plus convaincant que ceux des hommes qui avaient défendu la même cause avant lui. Que cela vous plaise ou non, m'assena-t-il, nous sommes au milieu du XX^e siècle et la production de masse est un fait définitivement acquis. Un centre collectif n'est pas forcément laid parce qu'il est fabriqué en série. Au contraire, cela peut en réalité lui conférer une unité esthétique. Et il entreprit de me montrer comment.

Il ne poussa pas trop loin son avantage et la conversation dévia sur d'autres sujets.

« C'est charmant, cette boîte, lui dis-je. Comment l'avez-vous découverte ? »

Il haussa les épaules. « J'aime déambuler dans les rues. La nuit surtout. J'explore.

— N'est-ce pas un peu dangereux ?

— Non si l'on compare... » Il y avait un soupçon de rudesse dans sa voix.

« Hum... Je suppose que vous n'êtes pas né ici ?

— Non. Je ne suis arrivé aux États-Unis qu'en 1946. En tant que "personne déplacée", comme on les appelle. J'ai adopté le nom de Thad Michaels parce que j'en avais assez d'épeler Tadeusz Michalowski. Et puis, je me refusais énergiquement à donner dans le romantisme de l'émigration nostalgique. Je suis un assimilationniste zélé. »

Cependant, d'une façon générale, il parlait peu de lui-même. Plus tard, j'obtins quelques détails sur ses débuts dans les affaires que me fournirent des concurrents admiratifs et envieux dont certains ne comprenaient toujours pas comment il était possible de vendre moins de 20 000 dollars une maison à rayonnement thermique et de réaliser quand même un bénéfice. Michaels avait trouvé le moyen d'y parvenir. Ce n'était pas mal pour un émigré sans le sou.

Je fis mon enquête et appris ainsi qu'il avait bénéficié d'un visa spécial en considération de services rendus à l'armée américaine vers la fin des hostilités sur le front européen. Des services qui avaient exigé du cran aussi bien qu'un esprit agile.

Entre-temps, nos relations s'étaient développées. Je lui avais vendu les terrains qu'il désirait acquérir mais nous continuions de nous voir,

parfois dans cette taverne, parfois dans mon appartement de célibataire mais le plus souvent dans le pavillon qu'il possédait au bord du lac. Il était marié avec une blonde étourdissante et avait deux fils, des garçons intelligents et bien élevés. C'était pourtant un homme solitaire et je lui apportais une amitié dont il avait besoin.

Il me fit le récit de sa vie environ un an après notre première rencontre.

Les Michaels m'avaient invité à dîner pour le Thanksgiving. Le repas terminé, nous nous mîmes à bavarder. Longtemps et d'abondance. Quand nous eûmes évoqué l'éventualité d'un chambardement à l'occasion des prochaines élections municipales, puis les possibilités que pouvaient avoir d'autres planètes de suivre en gros une évolution historique semblable à la nôtre, Amalie, la femme de Michaels, s'excusa et alla se coucher. Minuit était passé depuis longtemps. Nous continuâmes de parler, Michaels et moi. Je ne l'avais jamais vu aussi surexcité. On aurait dit que le dernier sujet que nous avions abordé — ou un mot particulier — lui avait ouvert une porte. Finalement, il se leva, remplit à nouveau les verres d'une main qui tremblait légèrement et traversa le salon (silencieusement car l'épais tapis vert amortissait les pas) pour se planter devant la fenêtre panoramique.

La nuit était claire et transparente. À nos pieds se déployaient la ville — un poudrolement lumineux, un enchevêtrement de couleurs, un entrelacement de rubis, d'améthyste, d'émeraude, de topaze — et la nappe sombre du lac Michigan. On avait presque l'impression de distinguer la blancheur des plaines qui, au-delà, se déroulaient à l'infini. Au-dessus de nous, le ciel était un cristal noir ; la Grande Ourse était assise toute droite et Orion parcourait la voie lactée à grands pas. Un spectacle grandiose et glacé que j'avais eu rarement l'occasion d'admirer.

« Après tout, je sais de quoi je parle », murmura Michaels.

Je m'étirai dans mon fauteuil. Dans la cheminée, le feu crachait de minuscules flammèches bleues. La pièce n'était éclairée que par une seule lampe à l'éclat tamisé de sorte que le grouillement des étoiles était visible.

« Personnellement ? » demandai-je, un tantinet narquois.

Il se retourna et me dévisagea, le visage dur.

« Que diriez-vous si je vous répondais : oui ? »

Je bus une gorgée. Le King's Ransom est un whisky noble qui vous reconforte, tout spécialement lorsque la Terre elle-même semble parcourue d'un frisson glacial.

« Je penserais que vous avez vos raisons et j'attendrais de les connaître. »

Il eut un demi-sourire. « Oh ! j'appartiens moi aussi à cette planète, bien sûr, fit-il. Et pourtant... pourtant, le ciel est si vaste, si étrange... Ne pensez-vous pas que son étrangeté doit affecter ceux qui iront là-haut ? Qu'elle les imprègnera, qu'elle s'insinuera au plus profond de leur chair et que la Terre ne sera plus jamais la même pour eux après leur retour ?

— Continuez. Vous savez que j'aime les contes de fées. »

Il contempla à nouveau le ciel puis se retourna et avala d'un trait le contenu de son verre. Ce geste violent ne lui ressemblait pas. Mais ces hésitations non plus.

Il reprit d'une voix sèche, retrouvant tout son accent : « Eh bien, soit ! Je vais vous raconter un conte de fées. Mais c'est une histoire hivernale, une histoire froide et vous seriez bien avisé de ne pas la prendre aussi sérieusement. »

Je tirai sur l'excellent cigare qu'il m'avait offert et j'attendis sans mot dire car le silence lui était nécessaire.

Il se mit à marcher de long en large devant la fenêtre, les yeux fixés au sol. Enfin, il remplit une fois de plus son verre et vint s'asseoir près de moi. Il ne me regardait pas. Il contemplait une toile accrochée au mur, quelque chose d'obscur et d'incompréhensible qu'il était seul à apprécier. Le spectacle de ce tableau parut lui infuser une force nouvelle et il commença de parler. Vite et d'une voix assourdie.

« Il y avait une fois dans un lointain, dans un très lointain avenir, une civilisation. Je ne vous la décrirai pas : ce serait impossible. Si vous vous trouviez transporté dans l'Égypte antique, pourriez-vous décrire aux bâtisseurs des pyramides la ville qui s'étend devant nous ? Je ne veux pas dire qu'ils ne vous croiraient pas. Il est évident qu'ils ne vous croiraient pas, mais ce n'était pas le plus important. Je veux dire qu'ils ne comprendraient pas. Vos propos n'auraient pas de sens pour eux. Et la manière dont les gens pensent, dont ils travaillent, leur foi seraient encore moins intelligibles que ces lumières, ces pylônes, ces machines. N'est-ce pas votre avis ? Si je vous parlais des hommes de l'avenir vivant au milieu du déferlement d'énergies aveuglantes, de modifications génétiques et de guerres imaginaires, de pierres qui parlent, d'un certains chasseur aveugle, quoi que vous puissiez éprouver, vous ne comprendriez pas.

« Aussi je vous demande seulement d'imaginer combien de milliers de révolutions cette planète a faites autour du Soleil, d'imaginer à quel point nous sommes enfouis dans le gouffre du temps — oubliés. Et d'imaginer que cette autre civilisation pense selon des processus mentaux tellement étrangers qu'elle a franchi toutes les limites des lois logiques et naturelles et a ainsi découvert le moyen de voyager dans le temps. Aussi, alors que le résident moyen de cet âge (je ne peux pas

lui donner exactement le nom de citoyen ni aucune étiquette existante car ce serait trompeur), alors que le résident moyen doté d'une culture moyenne sait d'une manière vague et détachée que des semi-sauvages ont été les premiers à opérer la fission de l'atome dans un passé vieux de plusieurs millénaires, un ou deux hommes seulement ont visité cette époque, nous ont côtoyés, étudiés, analysés et sont repartis avec des informations destinées à alimenter le cerveau central, si je peux l'appeler ainsi. On ne s'intéresse pas plus à nous que vous ne vous intéressez à l'archéologie de la Mésopotamie primitive. Est-ce que vous me suivez ? »

Son regard tomba sur le verre qu'il tenait à la main et resta fixé sur lui comme si le whisky était une fontaine dispensatrice d'oracles. Le silence s'appesantit.

« Très bien, finis-je par dire. J'accepte ces prémisses pour le besoin de la cause. Je suppose que des voyageurs temporels passeraient inaperçus. Ils disposeraient de techniques de camouflage, etc. Ils ne chercheraient pas à modifier leur propre passé ?

— Oh ! aucun danger ! Tout simplement, parce qu'ils n'apprendraient pas grand-chose s'ils clamaient sur les toits qu'ils viennent du futur. Vous vous rendez compte ? »

J'eus un rire étouffé.

Michaels me décocha un regard sombre. « En dehors de l'intérêt scientifique que présente le voyage dans le temps, pouvez-vous imaginer à quoi il pourrait encore servir ?

— Eh bien, au commerce des objets d'art ou des ressources naturelles. On arrive à l'ère des dinosaures, on extrait du fer avant que l'homme ne soit apparu et n'ait épuisé les mines les plus riches. »

Il secoua la tête. « Réfléchissez encore. Ils ne désirent qu'une quantité limitée de statuettes minoennes, de vases Ming ou de nains de la Troisième Hégémonie Universelle, principalement pour les musées — si tant est que le mot "musée" ne soit pas trop inexact. Je vous répète qu'ils ne sont pas comme nous. Quant aux ressources naturelles, ils ne sont pas près d'en manquer : ils les fabriquent eux-mêmes. »

Il fit une pause comme pour se préparer au dernier plongeon. Enfin, il dit : « Comment s'appelait cette ancienne colonie pénitentiaire que les Français ont abandonnée ?

— L'Île du Diable ?

— Oui... c'est ça. Pouvez-vous imaginer une meilleure vengeance que de reléguer un criminel dans le passé ?

— Il me semblerait que les hommes de l'avenir devraient avoir dépassé la notion de vengeance et même celle de la prévention du crime par des sanctions exemplaires terrifiantes. Aujourd'hui déjà, nous sommes conscients que cela ne sert à rien.

— En êtes-vous sûr ? demanda-t-il doucement. À l'actuel développement d'une doctrine pénitentiaire éclairée ne correspond-il pas un accroissement parallèle de la criminalité ? Il y a quelque temps, vous vous étonniez que j'ose me promener seul dans les rues, la nuit. D'ailleurs, qu'est-ce que le châtiment sinon une catharsis pour la société en tant que telle. Les gens de l'avenir vous diraient que l'exécution publique des criminels condamnés au gibet a réduit le taux de la criminalité qui, autrement, aurait encore été plus élevé. Et, ce qui a aussi une certaine importance, que les exécutions spectacles ont rendu possible la naissance du véritable humanitarisme du XVIII^e siècle. » Il haussa les sourcils d'un air sardonique. « C'est tout du moins ce qu'ils prétendent, dans le futur. Ont-ils raison ou ne font-ils que ratiociner pour intégrer un élément de décadence inhérent à leur propre société ? C'est sans importance. La seule chose qui compte pour le moment, est que vous admettiez le fait qu'ils expédient leurs grands criminels dans le passé.

— C'est une agression contre le passé.

— Non. Pas véritablement et pour pas mal de raisons. D'abord parce que tout ce qu'ils ont provoqué est déjà arrivée... Oh ! zut ! L'anglais n'est pas fait pour développer de tels paradoxes. Mais il ne faut pas perdre de vue qu'ils ne consacrent pas tant d'efforts pour les malfaiteurs ordinaires. Il faut avoir commis un crime tout à fait exceptionnel pour être passible de l'exil dans le temps. Et l'année où nous sommes, cette année particulière de l'histoire du monde, est celle des pires des crimes. Le meurtre, le brigandage, la trahison, l'hérésie, le trafic des stupéfiants, la traite des esclaves, le patriotisme et toute la lyre — tout cela a tantôt été sanctionné par la peine capitale et tantôt été considéré comme des vétilles ou a même encore été parfois ouvertement approuvé. Tout dépend de l'époque. Réfléchissez et dites-moi si j'ai tort. »

Je le dévisageai un moment. Les rides qui lui marquaient le visage étaient profondes et, me rappelant son âge, je songeais qu'il n'aurait pas dû avoir les cheveux aussi gris. « Très bien. Vous avez raison, je vous l'accorde. Mais un homme du futur, possédant tout le savoir de son temps... »

Il reposa brutalement son verre avec un bruit sec et m'interrompit brusquement : « Quel savoir ? Servez-vous de vos méninges ! Supposez que vous soyez abandonné, tout nu, à Babylone. Connaissez-vous la langue babylonienne ? Que savez-vous de l'histoire de Babylone ? Quel est le roi régnant ? Combien de temps occupera-t-il son trône ? Qui lui succédera ? Quelles sont les lois et les coutumes que vous devrez observer ? Vous vous rappelez que, finalement, les Assyriens, les Perses ou quelqu'un d'autre feront la conquête de Babylone et qu'il

y aura une énorme rançon à payer. Mais quand ? Comment ! La guerre qui se mène actuellement n'est-elle qu'un incident de frontière ou est-ce une guerre sans merci ? Si c'est le cas, Babylone en sortira-t-elle victorieuse ? Sinon, quelles conditions de paix lui seront-elles imposées ? Allons ! Il n'y aurait pas vingt personnes aujourd'hui qui pourraient répondre sans regarder dans un livre. Et vous ne faites pas partie de cette poignée d'érudits. Et on ne vous a pas donné de livres.

— Je pense que, dès que j'aurais appris suffisamment le babylonien, je me rendrais au temple le plus proche. Je déclarerais aux prêtres que je suis capable de fabriquer... disons des pièces d'artifice. »

Michaels eut un rire dépourvu de gaieté. « Et comment vous y prendriez-vous ? Rappelez-vous que vous êtes à Babylone. Où trouverez-vous du soufre et du salpêtre ? Supposons que vous parveniez à faire comprendre aux prêtres ce que vous voulez et que vous obteniez — je ne sais comment — qu'ils vous procurent les ingrédients nécessaires, comment composeriez-vous une poudre qui détonnera effectivement sans faire long feu ? Sachez que c'est tout un art. Vous ne trouveriez même pas un grabat comme homme de pont. Encore heureux si vous finissiez par être frotteur de parquet. Il est plus probable que l'on vous ferait travailler dans les champs comme esclave. Ce n'est pas vrai ? »

Le feu baissait.

« Oui. C'est vrai.

— Ils choisissent avec soin l'époque où ils vous relèguent. » Il se tourna vers la fenêtre. De notre place, les reflets jouant sur les vitres effaçaient les étoiles de sorte que l'on ne voyait que la nuit. « Quand un homme est condamné à l'exil, une consultation générale des experts a lieu. Chacun souligne ce que la période dont il est spécialiste signifiera pour l'individu en question. La Grèce homérique serait un cauchemar vivant pour un intellectuel délicat alors qu'un truand se tirerait sans doute assez bien d'affaire — il pourrait même finir dans la peau d'un guerrier respecté. Si ce truand n'est pas le plus noir des criminels, ils peuvent le déposer près du palais d'Agamemnon et se contenter de le condamner au danger, à l'inconfort et à la nostalgie. Oh ! mon Dieu, soupira-t-il, la nostalgie ! »

Une telle tristesse s'était emparée de lui à mesure qu'il parlait que je tentai de le calmer par une remarque impersonnelle. « Le-déporté doit être immunisé contre toutes les anciennes maladies. Sinon, ce ne serait qu'une sentence de mort raffinée. »

Son regard se posa à nouveau sur moi. « Oui. Et, bien sûr, le sérum de longévité qui circule dans ses veines est toujours agissant. Mais ce n'est pas tout. L'exilé est abandonné dans un endroit désert, la nuit ; la

machine s'évanouit et il est isolé jusqu'à la fin de ses jours. La seule chose qu'il sait, c'est qu'on a sélectionné à son intention une époque dont les caractéristiques constitueront un châtement à la mesure de son crime. »

À nouveau, le silence se tissa entre nous. Le seul son perceptible était le tic-tac de la pendule sur la cheminée. On aurait dit que tout autre bruit était mort. Je jetai un coup d'œil sur le cadran. La nuit était bien avancée ; bientôt, le ciel pâlirait à l'est.

Je me retournai vers Michaels. Il me contemplait toujours avec une troublante intensité. « Quel crime avez-vous commis ? » lui demandai-je.

Ma question ne parut pas le déconcerter. Il se borna à répondre d'un ton las : « Quelle importance ? Je vous ai dit que ce qui est un crime à une époque est un acte d'héroïsme à une autre. Si j'avais réussi, la postérité eût adoré mon nom. Mais j'ai échoué.

— Beaucoup de gens ont dû être lésés. Un monde tout entier doit vous haïr.

— Eh oui... » Il se tut et reprit au bout d'une minute : « C'est évidemment une histoire imaginaire que je vous raconte. Pour passer le temps. »

Je souris : « Je joue le jeu. »

Sa tension se relâcha quelque peu. Il s'enfonça dans son fauteuil et s'étira. « Bien. Comment avez-vous déduit l'ampleur de mon prétendu crime à partir du roman que je vous ai conté ?

— Il y a votre existence antérieure. Où avez-vous été abandonné ? Et quand ?

— Près de Varsovie, en août 1939 », dit-il. Il y avait dans sa voix une tristesse que je ne lui avais jamais connue.

« Je suppose que vous n'avez pas envie de parler de la guerre.

— Non. »

Mais il n'en poursuivit pas moins, relevant le défi : « Mes ennemis ont fait une erreur. La confusion qui suivit l'invasion allemande m'a permis de fausser compagnie à la police avant que je ne sois jeté dans un camp de concentration. Peu à peu, j'ai compris la situation. Naturellement, je ne pouvais rien prédire. Je ne le peux pas davantage aujourd'hui. Seuls les spécialistes savent ce qui s'est passé au XX^e siècle et il n'y a qu'eux qui s'en soucient. Mais quand je me suis trouvé mobilisé de force dans l'armée allemande, j'ai deviné que j'étais dans le camp perdant. Aussi, je me suis évadé, j'ai rejoint les Américains et je leur ai fait part de ce que j'avais observé. Je leur ai servi d'éclaireur. C'était risqué mais je me moquais de recevoir une balle dans le corps. Je n'en ai pas reçu. Et, au bout du compte, j'ai eu de multiples appuis pour passer aux États-Unis. Le reste de l'histoire est classique. »

Mon cigare s'était éteint. Je le rallumai car les cigares de Michaels

n'étaient pas quelque chose à prendre à la légère. Il les faisait spécialement venir d'Amsterdam par avion.

« Le blé étranger, murmurai-je.

— Pardon ?

— Vous savez... Ruth en exil... Elle n'était pas maltraitée mais elle ne cessait de pleurer en songeant à sa patrie.

— Non. Je ne connais pas cette histoire.

— C'est dans la Bible.

— Ah ! oui. Il faut vraiment que je lise la Bible un de ces jours. » Son humeur n'était plus la même, à présent. Il recouvrait cette assurance qui m'avait frappé lors de notre première rencontre. Il acheva son whisky d'un geste presque jovial. Son expression était animée et confiante.

« Oui, c'est ce qui a été le plus dur. Je ne parle pas des conditions matérielles d'existence. Vous avez sans doute déjà campé et vous avez remarqué que l'eau courante, l'électricité, tous les "gadgets" qui nous sont absolument indispensables au dire des fabricants cessent très vite de vous manquer. Je serais content d'avoir un réducteur de gravité ou un stimulateur de cellules, mais je m'en passe très bien. Ce qui vous ronge, c'est le mal du pays. Des petites choses auxquelles on n'a jamais prêté attention — un mets particulier, la démarche des gens, les jeux qu'ils pratiquent, les conversations banales. Même les constellations. Elles ne sont pas pareilles dans l'avenir. Le Soleil a parcouru une telle distance de son orbite galactique... Cela dit, volontaires ou forcés, il y a toujours eu des émigrants. Qui que nous soyons, nous sommes les descendants de ceux qui ont été capables de surmonter le traumatisme. Je me suis adapté. » Ses sourcils se froncèrent, lui donnant un air menaçant. « Je ne rentrerais plus, maintenant, même si ces traîtres m'amnistiaient. À cause de l'orientation qu'ils ont donnée au monde. »

J'achevai mon verre. Ce whisky était une merveille, un velours pour la langue et le palais. Je n'écoutais plus Michaels que d'une oreille.

« Vous vous plaisez ici ?

— Oui, répondit-il. Maintenant, je me plais. J'ai dépassé l'étape où l'on broie du noir. Pendant les cinq premières années ç'a été une lutte de tous les instants, uniquement pour survivre, et j'ai été plus qu'occupé quand je suis arrivé en Amérique et qu'il m'a fallu m'y faire une place. Cela m'a aidé. Je n'ai jamais eu beaucoup de temps pour m'apitoyer sur moi-même. À présent mon travail m'intéresse davantage tous les jours. C'est un jeu passionnant et si l'on commet des erreurs, on n'est pas passible de sanctions draconiennes, ce qui est bien agréable. J'ai découvert des vertus qui se sont perdues dans

l'avenir... Je parierais que vous n'avez aucune idée de l'exotisme de cette ville. Tenez, à cette seconde même, dans un rayon de cinq milles, il y a un soldat qui monte la garde devant un laboratoire atomique, il y a un clochard qui claque des dents dans une embrasure, il y a une orgie chez un milliardaire, il y a un prêtre qui se prépare à célébrer la cérémonie du lever du soleil, il y a un marchand venu d'Arabie, un champion venu de Moscovie, un navire venu des Indes... »

Son effervescence se calma. Se détournant de la fenêtre et de la nuit, il regarda dans la direction des chambres. « Et il y a ma femme et mes enfants, ajouta-t-il d'une voix radoucie. Non, je ne repartirai pas, quoi qu'il arrive. »

Je tirai une ultime bouffée de cigare. « Vous vous en êtes assez bien sorti. »

Entièrement rasséréné, il m'adressa un large sourire. « Mais dites donc, vous avez l'air de croire à mon histoire !

— J'y crois. » J'écrasai le cigare dans le cendrier, me levai et m'étirai. « Il est tard, fis-je. Nous ferions bien de partir. »

Sur le moment, il ne remarqua pas le pluriel. Quand il comprit, il bondit comme un chat sauvage. « *Nous* ?

— Bien sûr ! Je sortis un neuro-pistolet de ma poche. Il s'immobilisa, son élan coupé net. « Dans ce genre d'affaires, nous ne laissons rien au hasard. Nous vérifions. Bon... Venez, maintenant. »

Son visage était exsangue.

« Non... non... non... Vous ne pouvez pas... Ce n'est pas juste. Vous ne pouvez pas faire ça à Amalie, aux enfants...

— Cela fait partie du châtiment. »

Je l'ai déposé à Damas un an avant que Tamerlan la mette à sac.

My Object All Sublime...

Galaxy, juin 1961

Traduit par Michel Deutsch

SAM HALL

Les techniques et le vocabulaire de l'informatique ont évolué depuis les années cinquante. Mais il aurait été vain de tenter d'adapter ce texte pour l'amener à l'état actuel de l'« art ». Ce qui est fascinant ici, c'est le concept développé par Anderson, alors que les revues spécialisées d'aujourd'hui sont remplies de récits standardisés de systèmes informatiques détournés, pénétrés par des étrangers, de virus mortels pour les ordinateurs, de bombes à retardement glissées dans les grands systèmes...

Des composants électroniques, quelle que soit leur génération, peuvent naître les mythes et les légendes de demain.

Clic, clac. Bzzz. Brrr.

Le citoyen Blank, dans une ville anonyme, quelque part aux États-Unis, se dirige vers la réception de l'hôtel.

« Une chambre pour une personne, avec salle de bains.

— Désolé, monsieur. Notre ration de combustible est insuffisante pour permettre les salles de bains particulières. Mais on peut vous faire couler un bain, pour un supplément de vingt-cinq dollars.

— Oh ! c'est tout ? Bon. »

D'un geste machinal, le citoyen Blank fouille dans sa poche et en tire sa carte perforée, qu'il présente à la machine enregistreuse. Des mâchoires d'aluminium se referment dessus, des dents de cuivre tâtonnent à la recherche des trous, une langue électronique goûte la vie du citoyen Blank.

Lieu et date de naissance. Parents. Race. Religion. Études suivies. État de services civils et militaires. Situation de famille. Professions exercées, jusques et y compris la profession actuelle. Relations. Taille, empreintes digitales et rétinienne, groupe sanguin. Profil psychologique de base. Quotient de loyalisme. Index de loyalisme en fonction du temps jusqu'à la date du dernier contrôle. Clic, clac. Bzzz.

« Pour quel motif êtes-vous ici, monsieur ?

— Voyageur de commerce. Je compte être demain soir à New Pittsburg. »

L'employé (trente-deux ans, marié, deux enfants. N.B. confidentiel : Juif — doit être tenu à l'écart des postes clefs) appuie sur des boutons.

Clic, clac. La machine rend la carte. Le citoyen Blank remet celle-ci

dans son portefeuille.

« Chasseur ! »

« Le chasseur de l'hôtel (dix-neuf ans, célibataire. N.B. confidentiel : catholique — doit être tenu à l'écart des postes clefs) prend la valise du client. L'ascenseur s'élève dans un grincement. L'employé se remet à sa lecture. L'article s'intitule : « L'Angleterre nous a-t-elle trahis ? » D'autres articles de la revue ont pour titres : « Nouveau programme d'endoctrinement pour les forces armées », « Recherche de main-d'œuvre sur Mars », « J'étais un travailleur syndiqué au service de la police de Sécurité », « De nouveaux plans pour *votre* avenir ».

La machine parle toute seule. Clic, clac. Un tube clignote vers son voisin, comme pour lui faire partager une bonne plaisanterie. Le signal global s'éteint au-dessus des fils métalliques.

Avec un millier d'autres signaux il s'abat sur le dernier câble et pénètre dans le trieur des Archives centrales. Clic, clac. Bzzz. Brrr. Un clignotement, une lueur. Un sondeur scrute les circuits des souvenirs. Les molécules déformées de l'une des bobines réceptrices montrent le gabarit du citoyen Blank, puis celui-ci est renvoyé. Il pénètre dans le bloc de comparaison, sur lequel le signal reçu, correspondant au citoyen Blank, a également été branché. Tous deux sont en parfait accord. Rien ne cloche. Le citoyen Blank se trouve bien dans la ville où la veille il avait dit qu'il se rendrait, de sorte qu'il n'a pas eu à présenter de rectificatif.

Les nouveaux renseignements s'ajoutent au dossier du citoyen Blank ; l'ensemble de sa vie est renvoyé à la banque des données. Il s'efface du bloc trieur et du bloc de comparaison, afin que ceux-ci soient libres pour recevoir le prochain signal à venir.

La machine a avalé et digéré une nouvelle journée. Elle est satisfaite.

Thornberg entra dans son bureau à l'heure habituelle. Sa secrétaire leva les yeux pour lui dire : « Bonjour », puis le regarda plus attentivement. Elle travaillait avec lui depuis assez longtemps pour savoir déceler les nuances sur son visage à l'expression soigneusement contrôlée. « Quelque chose qui ne va pas, chef ? demanda-t-elle.

— Non, répondit-il d'un ton bourru — ce qui était également insolite. — non, rien. Je me sens un peu mal fichu, voilà tout.

— Oh ! » fit simplement la secrétaire avec un petit hochement de tête. On apprend à être discret au service du gouvernement. « Eh bien, j'espère que ça ira bientôt mieux, se contenta-t-elle d'ajouter.

— Merci, ce n'est rien. »

Thornberg se dirigea en boitant vers son bureau, s'assit et sortit un paquet de cigarettes. Pendant un instant, il en garda une entre ses

doigts jaunis par la nicotine, avant de l'allumer, et ses yeux avaient un regard vide. Puis, lançant d'un air féroce quelques bouffées de fumée en l'air, il se tourna vers son courrier. En tant que technicien en chef des Archives centrales, il recevait une abondante ration de tabac, qu'il consommait entièrement.

Le bureau n'était pas vaste : un simple cagibi sans fenêtre, meublé avec un ordre lugubre, et dont l'unique ornement était une photographie de son fils et de sa défunte femme. Thornberg paraissait trop grand pour la pièce : il était long et maigre, avait des traits fins et réguliers et des cheveux grisonnants soigneusement peignés. Il portait le simple uniforme d'agent de la sécurité sur lequel étaient fixés l'insigne de la division technique et ses galons de commandant, mais sans autre décoration et sans aucun des rubans auxquels il avait droit. Les préposés au culte de Matilda la Machine constituaient un groupe bien peu formaliste pour l'époque.

Thornberg parcourut son courrier en fumant une cigarette après l'autre. Il ne s'agissait que de questions courantes, dont la plupart traitaient des changements à prévoir en vue de l'établissement du nouveau système d'identification. « Allons-y, June », dit Thornberg à sa secrétaire. Sans raison précise il préférerait dicter à celle-ci plutôt qu'au magnétophone. « Débarrassons-nous rapidement de ce courrier, ajouta-t-il ; j'ai du travail qui m'attend. »

Posant l'une des lettres devant lui, il commença : « Au sénateur E.W. Harmison, S.O.B. New Washington. Monsieur, en réponse à votre lettre du quatorze courant me demandant mon opinion personnelle sur le nouveau système d'identification, je me permets de vous faire remarquer qu'il n'appartient pas à un technicien d'exprimer des opinions. Le décret ordonnant que chaque citoyen ait un numéro unique se rapportant à tous ses papiers et à toutes ses fonctions — acte de naissance, instruction, rations, sécurité sociale, états de service, etc. — présente des avantages évidents et à longue échéance, mais entraîne naturellement un gros travail de transformation des dossiers électroniques. Le président ayant décidé qu'en fin de compte le bénéfice qui en résultera justifiait les difficultés actuelles, il ne reste plus aux citoyens qu'à obéir. Veuillez agréer, etc. » Il sourit avec une certaine froideur, en murmurant : « Voilà qui va le remettre à sa place ! Je me demande à quoi le Congrès peut bien servir, sinon à empoisonner la vie des honnêtes bureaucrates. »

En elle-même June décida de modifier la lettre. Un sénateur n'était peut-être qu'un raseur, mais on ne pouvait se débarrasser de lui d'une façon aussi brutale. Le rôle d'une secrétaire consiste en partie à éviter des ennuis à son patron.

« Bon, dit Thornberg, passons à la suivante. Adresse : Colonel M.R. Hubert, directeur de la division de liaison, Archives centrales, service

de Sécurité, etc. Monsieur, en réponse à votre note du quatorze courant me demandant de vous faire connaître la date exacte à laquelle sera achevée la transformation du système d'identification, puis-je respectueusement vous faire observer qu'en toute honnêteté il m'est impossible de fixer cette date ? Nous devons mettre au point un appareil modificateur de données qui effectuera la transformation de tous nos registres sans que nous ayons besoin d'enlever et de remanier chacune des quelques trois cents millions de bobines dont est constituée la machine. Vous comprendrez donc qu'il soit impossible de prévoir avec certitude le temps nécessaire à la réalisation d'un tel projet. Toutefois, le travail de recherche se poursuit de façon satisfaisante (renvoyez-le à mon dernier rapport, voulez-vous ?) et je suis en mesure d'affirmer que la transformation sera achevée et que tous les citoyens auront reçu communication de leurs numéros dans deux mois au plus tard. Sentiments respectueux, etc. Tournez ça comme il faut, June. »

Elle fit un signe d'assentiment. Thornberg continua à examiner son courrier dont il mit la plus grande partie dans une corbeille où la secrétaire n'aurait qu'à le prendre pour y répondre seule. Quand il eut terminé, il bâilla et alluma une autre cigarette en s'écriant : « Allah soit loué, c'est fini ! Maintenant je peux descendre au laboratoire.

— Vous avez des rendez-vous cet après-midi, lui rappela-t-elle.

— Je reviendrai après le déjeuner. À tout à l'heure. » Il se leva et quitta le bureau.

Un escalier roulant l'amena dans une galerie de niveau plus bas encore, puis il suivit un couloir, rendant leur salut aux techniciens qui le croisaient, sans penser le moins du monde à ce qu'il faisait. Les traits de son visage restaient figés, et seul peut-être le balancement raide de ses bras signifiait quelque chose.

Jimmy, pensait-il. Jimmy, mon petit.

Il s'avança vers le dispositif de protection et appuya une main et un œil contre les sondeurs disposés dans la porte qui défendait l'approche de la machine. Ses empreintes digitales et rétiniennees lui servaient de laissez-passer : aucun signal d'alarme ne retentit ; la porte s'ouvrit devant lui et il pénétra dans le sanctuaire de Matilda.

Elle était devant lui sa masse énorme, pareille — avec ses manettes de commande, ses instruments, ses signaux scintillants — à une pyramide aztèque. Les dieux murmuraient dans son sein, en clignant de leurs yeux rouges vers l'homme minuscule qui rampait sur les flancs monstrueux de la machine. Thornberg s'immobilisa un instant pour regarder le spectacle. Puis un sourire las crispa un côté de son visage. Un souvenir sardonique lui revint à l'esprit : celui de quelque chose qu'il avait lu dans un livre interdit, entre les années quarante et cinquante du siècle précédent. Qu'ils fussent français,

allemands, anglais ou italiens, les intellectuels avaient tous lancé feu et fleurs contre l'américanisation de l'Europe, l'effondrement de la vieille culture devant la barbarie mécanisée des boissons gazeuses, de la publicité, des automobiles chromées, du chewing-gum, de la matière plastique... Aucun d'eux n'avait protesté contre l'eupéanisation de l'Amérique qui s'était produite simultanément : contrôle gouvernemental, castes militaires, sempiternelles paperasseries et chinoiseries administratives, nationalisme, racisme...

Bah !

Mais, Jimmy, mon garçon, où es-tu à présent, et que sont-ils en train de te faire ?

Se dirigeant vers le banc d'essai où son meilleur ingénieur, Rodney, essayait un appareil, Thornberg demanda : « Alors, comment ça marche ?

— Pas mal, chef », répondit Rodney. Il ne prit pas la peine de saluer : en fait Thornberg avait interdit, pendant les heures de travail au laboratoire, les saluts qu'il considérait comme une perte de temps. « Il y a encore quelques parasites, reprit l'ingénieur, mais nous finirons bien par les éliminer. »

Il fallait trouver un truc pour changer les numéros sans rien modifier d'autre. Ce n'était pas une tâche facile, car les banques de données dépendaient de champs magnétiques individuels. « Très bien, dit Thornberg. Dites donc, je vais aller jeter un coup d'œil sur les commandes principales. J'aurais quelques vérifications à y faire. Certains tubes me semblent fonctionner de façon bizarre, dans la section 13.

— Vous avez besoin d'aide ?

— Non, merci. Tout ce que je demande, c'est qu'on ne me dérange pas. »

Thornberg poursuivit son chemin en faisant résonner lourdement le plancher sous ses pas. Les commandes principales se trouvaient dans une cabine blindée nichée contre la grande pyramide, et il dut se soumettre à un nouveau contrôle avant que la porte s'ouvrit devant lui. Peu de personnes étaient admises dans cette cabine : les archives complètes de la nation avaient trop de valeur pour qu'on courût le risque de les laisser à la portée de n'importe qui.

Le quotient de loyalisme de Thornberg était de AAB-2, c'est-à-dire que, sans être absolument parfait, c'était le meilleur qu'on pût trouver parmi les hommes de son calibre. Le dernier hypnotest auquel il avait été soumis laissait apparaître certains doutes et certaines réserves quant à la politique gouvernementale, sans qu'il fût cependant question de désobéissance. À première vue, Thornberg pouvait certainement être considéré comme loyal. Il s'était distingué pendant la guerre contre le Brésil, perdant une jambe au cours d'un combat ; sa

femme avait été tuée lors d'un raid de fusées avorté, lancé dix ans plus tôt par les Chinois ; son fils, jeune officier de la garde spatiale sur Vénus, était promis à un grand avenir. Thornberg avait écouté des discours interdits, lu des livres inscrits sur la liste noire, prêté l'oreille à une propagande étrangère et clandestine, mais tous les intellectuels en étaient là : ce n'était pas une faute bien grave, lorsque vous aviez d'autre part un bon dossier et que vous preniez comme une plaisanterie ce que ces livres et cette propagande racontaient.

Il resta un moment assis à regarder le tableau de commandes à l'intérieur de la machine. Sa complexité aurait déconcerté bien des ingénieurs, mais Thornberg était habitué à Matilda depuis si longtemps qu'il n'avait même pas besoin de se reporter aux tables de références.

Bon...

Cela demandait du sang-froid. Un hypnotest ne manquerait pas de révéler ce qu'il était sur le point de faire. Mais de tels contrôles étaient, nécessairement, effectués au hasard : Thornberg ne serait probablement pas appelé à s'y soumettre une nouvelle fois avant plusieurs années, surtout étant donné son classement. D'ici le moment où il serait découvert, Jack aurait atteint dans la garde un rang suffisamment élevé pour se trouver en sécurité.

Dans l'intimité de la cabine, Thornberg se permit une petite grimace. « Ceci, murmura-t-il à l'adresse de la machine, va me faire plus de mal qu'à toi. »

Et il commença à manipuler des boutons.

Il y avait des circuits permettant de modifier les dossiers ; on pouvait enlever l'un de ceux-ci et écrire tout ce qu'on voulait dans le champ magnétique. Thornberg avait effectué cette opération à plusieurs reprises pour des officiers de haut rang. Maintenant, il s'apprêtait à le faire pour lui-même.

Jimmy Obrenowicz, fils d'un de ses cousins au second degré, avait été arrêté la nuit par la police de Sécurité, parce que soupçonné de trahison. Le dossier montrait ce qu'aucun simple citoyen n'était censé savoir : Jimmy se trouvait au camp Fieldstone. Ceux qui revenaient de ce camp gardaient un silence absolu sur l'endroit où ils étaient allés ; parfois même, ils étaient dans l'incapacité de parler.

Il n'aurait pas été de bon ton pour le chef des Archives centrales d'avoir un parent à Fieldstone. Thornberg manipula des boutons pendant une demi-heure, effaçant, modifiant. Ce fut une rude tâche, car il dut revenir plusieurs générations en arrière et transformer toute une généalogie. Mais, quand il eut terminé, Jimmy Obrenowicz n'avait plus le moindre lien de parenté avec les Thornberg.

« Et dire que j'avais une si haute opinion de ce garçon !... Mais ce n'est pas pour moi que je fais cela, Jimmy : c'est pour Jack. Quand les

flics examineront ton dossier, un peu plus tard dans la journée sans doute, je ne peux pas les laisser découvrir que tu es un parent du capitaine Thornberg en poste sur Vénus et un ami de son père. »

Il donna une petite tape sur le commutateur, qui remit la bobine à sa place dans la banque des données. *Par cet acte, je te renie, Jimmy !*

Après cela, il resta assis pendant un moment, savourant le silence de la cabine ainsi que la propreté et l'impersonnalité des instruments. Il n'avait même pas envie de fumer.

Ainsi, désormais, chaque citoyen se verrait attribuer un numéro, tatoué, sans doute, sur la peau. Un seul numéro pour tout. Thornberg prévoyait que, dans l'argot populaire, ces numéros prendraient le nom de « marques de fabrique » et que la Sécurité se montrerait très sévère envers ceux qui utiliseraient ce terme. Langage déloyal !

À vrai dire, le mouvement clandestin constituait un danger. Il était soutenu par des pays étrangers qui ne voulaient pas d'un monde dominé par l'Amérique — du moins, pas par l'Amérique d'aujourd'hui, bien qu'autrefois le nom « États-Unis » ait été synonyme d'« Espoir ». On disait que les rebelles avaient établi leurs bases quelque part dans l'espace et semé des agents sur toute l'étendue du pays. C'était fort possible. Leur propagande était subtile : nous ne voulons pas anéantir la nation, nous voulons la libérer ; nous voulons rétablir la Déclaration des Droits. Cette propagande devait attirer un nombre important de gens instables ; mais, en se livrant à la chasse aux espions, la Sécurité ne pouvait manquer de ramener dans ses filets une certaine quantité de citoyens qui n'avaient jamais eu l'intention de trahir. Jimmy, par exemple — à moins qu'en fin de compte Jimmy n'eût vraiment fait partie du mouvement clandestin. On ne savait jamais. Personne ne vous le disait jamais.

Thornberg sentit dans sa bouche un goût d'amertume. Il fit une grimace. Le couplet d'une chanson lui revint à l'esprit : « *Je vous hais, tous autant que vous êtes.* » Comment était-ce, déjà ? C'était une sorte de complainte qu'on chantait à l'époque où il était au collège. Elle racontait l'histoire d'un individu très aigri qui avait commis un meurtre.

Ah ! oui. *Sam Hall* ! Il fallait une voix de basse un peu éraillée pour la chanter correctement.

Ah ! mon nom, c'est Sam Hall, c'est Sam Hall.

Oui, mon nom c'est Sam Hall, c'est Sam Hall,

Et je vous hais, tous autant que vous êtes.

Oui, je vous hais, tous autant que vous êtes !

Que le diable vous emporte !

Oui... c'était bien cela. Et Sam Hall allait être pendu pour meurtre.

Thornberg s'en souvenait à présent. Il avait l'impression d'être Sam Hall lui-même. Regardant la machine, il se demanda combien de Sam Hall il y avait dedans.

Distraitement, retardant le moment de retourner à son travail, il pressa un bouton pour obtenir la fiche au nom de Sam Hall, sans autre indication. La machine marmonna pour elle-même et, presque aussitôt, cracha une liasse de papiers micro-imprimés, à l'instant même, par les banques de données. Un dossier complet sur chaque Sam Hall, vivant ou mort, depuis l'époque où on avait commencé à conserver les archives. Au diable toute cette paperasserie ! Thornberg la jeta dans l'incinérateur à ordures.

« Ah ! j'ai tué un homme qu'ils disent — oui qu'ils disent. »

Thornberg se sentit saisi d'une impulsion sauvage, aveuglante. En ce moment même, ils étaient en train de régler son compte à Jimmy, de le frapper violemment sur les reins, sans doute, et lui, Thornberg, restait assis là, à attendre que les flics viennent s'emparer du dossier de Jimmy, et il ne pouvait rien faire pour les en empêcher. Ses mains étaient vides.

Bon Dieu ! pensa-t-il. Je vais leur donner Sam Hall !

Ses doigts se mirent à courir sur la machine. Il oublia son dégoût pour ne plus penser qu'au difficile problème technique : glisser à l'intérieur de Matilda une bobine truquée. Ce n'était pas là chose aisée ! On ne pouvait reproduire les numéros, et chaque citoyen en possédait une quantité. Il fallait rendre compte de chacun des jours de sa vie.

Mais cette tâche pouvait être en partie simplifiée. La machine n'existait que depuis vingt-cinq ans ; avant cette époque, les dossiers étaient conservés sur papier dans une douzaine de bureaux différents. Il n'y avait qu'à faire de Sam Hall un habitant de New York dont le dossier aurait été détruit trente ans plus tôt, au cours du bombardement de la ville. Ceux de ses papiers qui se trouvaient dans les archives de New Washington auraient également été détruits, lors de l'attaque chinoise, de sorte qu'il suffirait de fournir les indications dont Thornberg se souvenait et qui n'avaient pas besoin d'être très nombreuses.

Voyons. *Sam Hall* était une chanson anglaise, donc Sam Hall devrait être anglais, lui aussi. Venu s'installer aux États-Unis à l'âge de trois ans — mettons... trente-huit ans plus tôt — avec ses parents, et naturalisé en même temps qu'eux : cela se passait avant la grande interdiction d'immigration. Élevé dans les bas quartiers de New York, Sam avait été un gamin des rues, un petit voyou. Son dossier scolaire s'était perdu lors du bombardement, mais il affirmait avoir suivi ses classes jusqu'à la seconde. Aucun parent actuellement en vie. Aucun membre de la famille tué récemment au service civil. Pas de

profession définie, mais seulement une série de métiers de fortune. Quotient de loyalisme : BRA-O, ce qui signifiait qu'un simple questionnaire de routine le cataloguait comme n'ayant aucune opinion politique à prendre en considération.

« Trop terne, pensa Thornberg. Mettons un peu de violence dans son passé. » Il tira de la machine des renseignements sur les rafles effectuées par la police de New York, et s'en servit pour constituer un casier judiciaire chargé : ivrognerie, vie déréglée, bagarres, participation à quelques hold-up et cambriolages, mais rien d'assez grave pour justifier qu'on fît appel aux hypnotechniciens afin de le soumettre à des tests.

Hum... Le mieux était de faire de lui un 4-F, dispensé du service militaire. La raison de cette dispense ? Eh bien, un léger penchant pour la drogue ; on n'avait pas suffisamment besoin d'hommes, de nos jours, pour faire soigner les toxicomanes. Drogue utilisée : la novocaïne : cela n'affaiblissait pas trop les facultés mentales ; en fait, le cocaïnomane se montrait anormalement fort et résistant sous l'effet de la drogue, bien qu'il présentât par la suite une réaction brutale.

Il fallait mentionner aussi le temps de service civil. Voyons... Sam Hall avait fait ses trois ans comme simple manœuvre employé à la construction du barrage du Colorado : on avait engagé tant d'hommes pour la construction de ce barrage que personne ne se souviendrait de celui-là — ou, du moins, il serait difficile de trouver un contremaître qui s'en souvînt.

Il s'agissait maintenant de remplir les vides. Pour ce faire, Thornberg eut recours à une quantité de machines automatiques. Il fallait rendre compte de chacune des journées qui s'étaient écoulées pendant une période de vingt-cinq ans ; mais, bien entendu, la plupart ne comporteraient ni voyage ni changement de résidence. Thornberg tapa pour obtenir une liste d'hôtels bon marché hébergeant beaucoup de personnes à la fois : aucune fiche ne devait être conservée dans ce genre d'établissement puisque tout était classé dans la machine ; et personne ne se rappellerait un simple particulier d'aussi piètre apparence. En fait d'adresse, Thornberg donna celle du Triton, sorte d'asile de nuit amélioré qui se trouvait dans le quartier Est, non loin des Cratères. Actuellement sans emploi, Sam Hall vivait sans doute sur ses économies passées... Oh ! nom d'un chien ! il fallait joindre une déclaration d'impôts sur le revenu — ce que Thornberg fit aussitôt.

Quant au signalement... hum... Pourquoi ne pas faire de lui un homme de taille moyenne, trapu, aux cheveux et aux yeux noirs, avec un nez recourbé et une cicatrice sur le front, l'air d'une brute — mais pas assez pour se faire particulièrement remarquer. Thornberg fournit des mesures précises et n'eut pas de peine à maquiller des empreintes digitales et rétinienues. Par mesure de précaution il brancha un circuit

de censure, afin de ne pas risquer de reproduire accidentellement celles de quelqu'un d'autre.

Quand il eut terminé, il se pencha en arrière en poussant un soupir. Il y avait encore beaucoup de lacunes dans le dossier, mais il pourrait les combler à loisir. Ce qu'il venait de faire lui avait demandé deux heures d'un travail dur, exigeant beaucoup de concentration d'esprit — et sans aucun objet. Mais cela l'avait soulagé. Il se sentait beaucoup mieux.

Il jeta un coup d'œil à sa montre. *Il est temps de retourner au travail, mon vieux.* Pendant un moment de révolte il souhaita qu'on n'eût jamais inventé les montres et les pendules. Elles avaient rendu possible le développement de la science qu'il aimait, mais contribué ensuite à mécaniser l'homme. Bah ! il était trop tard à présent. Thornberg se leva et quitta la cabine. La porte se referma derrière lui.

Ce fut environ un mois plus tard que Sam Hall commit son premier meurtre.

La veille au soir, Thornberg était chez lui. Son rang lui donnait droit à un logement confortable, bien qu'il vécût seul : deux pièces et une salle de bains au quatre-vingt-dix-huitième étage d'un immeuble situé en ville, non loin de l'entrée camouflée donnant accès au domaine souterrain de Matilda. Le fait d'appartenir à la Sécurité — sans, toutefois, faire partie de la section chargée de pourchasser les rebelles — lui valait une si grande déférence de la part de tous qu'il se sentait parfois bien seul. Un des officiers de police avait été, un jour, jusqu'à lui offrir sa fille : « Tout juste vingt-trois ans, monsieur. Elle vient d'être plaquée par un homme ayant rang de maréchal et cherche maintenant un protecteur sympathique, monsieur. » Thornberg avait décliné cette proposition, en s'efforçant de ne pas se montrer trop bégueule. *Autres temps, autres mœurs* [35], — mais, tout de même, cette fille aurait pu trouver un autre moyen de se faire une position sociale, la première fois en tout cas. Et l'union conjugale de Thornberg avait été longue et heureuse.

Il s'était mis à fureter dans sa bibliothèque à la recherche de quelque chose à lire. Le Bureau littéraire avait récemment proclamé en Whitman l'un des premiers modèles de patriotisme américain ; mais, bien que Thornberg eût toujours aimé ce poète, ses mains s'égarèrent avec perversité sur un volume de Marlowe aux pages cornées. Était-ce là une « littérature légère » ? Le Bureau littéraire était très défavorable à ce genre de littérature. Bah ! on vivait une époque difficile. Ce n'était pas commode d'appartenir à la nation chargée d'imposer la paix à un monde morne : il fallait se montrer réaliste, énergique et tout le tremblement ; c'était certain.

Le téléphone bourdonna, Thornberg se dirigea vers l'appareil et

décrocha le récepteur. Le visage joufflu et insignifiant de Martha Obrenowicz apparut sur l'écran. Ses cheveux étaient en désordre et sa gorge émettait un croassement rauque.

« Euh... bonjour », dit Thornberg d'un ton gêné. Il n'avait pas appelé Martha depuis que lui était parvenue la nouvelle de l'arrestation de son fils. « Comment allez-vous ?

— Jimmy est mort », répondit-elle.

Thornberg resta un long moment immobile. Il avait l'impression que son crâne était vide.

« J'ai appris aujourd'hui qu'il était mort au camp, reprit Martha. J'ai pensé que vous voudriez le savoir. »

Thornberg secoua la tête de gauche à droite, très lentement. « Ce n'est pas la nouvelle que j'aurais aimé recevoir, Martha, dit-il.

— Ce n'est pas *juste* ! cria-t-elle d'une voix déchirante. Jimmy n'était pas un traître. Je connaissais mon propre fils. Qui aurait pu le connaître mieux que moi ? Il avait quelques amis au sujet desquels j'étais un peu réticente, mais jamais Jimmy n'aurait... »

Une boule froide se forma dans la gorge de Thornberg : on ne savait jamais si les communications n'étaient pas interceptées.

« Je suis désolé, Martha, dit-il d'une voix sans timbre. Mais la police fait montre de beaucoup de prudence dans ce genre d'affaire. Elle ne prend jamais aucune mesure sans avoir de certitude. La justice fait partie de nos traditions. »

Martha le regarda pendant un long moment, et ses yeux avaient un éclat dur. « Vous aussi, dit-elle enfin.

— Faites attention, Martha, conseilla-t-il. Je sais que c'est pour vous un coup affreux, mais ne dites rien que vous puissiez regretter par la suite. Après tout, peut-être Jimmy est-il mort accidentellement. Ce sont des choses qui arrivent.

— Je... j'avais oublié, riposta-t-elle d'un ton saccadé, que... vous-même... faisiez partie... de la Sécurité.

— Efforcez-vous d'être calme, dit-il. Pensez que c'est un sacrifice fait dans l'intérêt de la nation. »

Elle coupa la communication. Il comprit qu'elle ne l'appellerait plus. Et il n'aurait pas été sage de chercher à la revoir.

« Au revoir, Martha », dit-il à voix haute. Et il lui sembla que c'était un étranger qui avait parlé.

Il retourna vers sa bibliothèque. « *Ce n'est pas pour moi*, se disait-il misérablement, *c'est pour Jack*. » Il tâta du doigt la reliure de *Feuilles d'herbe*. « Oh ! *Whitman*, vieux rebelle, pensa-t-il avec un bizarre petit rire intérieur, *t'appelle-t-on Walt le Tourbillonnant à présent ?* »

Ce soir-là, il prit un comprimé de somnifère supplémentaire. Il avait encore le cerveau embrumé lorsqu'il se remit au travail et, au bout d'un moment, renonçant à répondre à son courrier, il descendit

au laboratoire.

Tandis qu'il parlait avec Rodney — et qu'il avait bien du mal à comprendre le problème technique dont il était question — ses yeux se posèrent sur Matilda. Brusquement, il comprit de quel genre de dérivatif il avait besoin. Dès que ce fut possible, il interrompit la conversation et pénétra dans la cabine où se trouvaient les commandes principales.

Il s'arrêta un moment devant le clavier. La création au jour le jour de Sam Hall avait été pour lui une curieuse expérience. Thornberg, homme silencieux et introverti, avait modelé un être tapageur et peint une personnalité fruste et bourrue. Sam Hall avait plus de réalité pour lui que beaucoup de ses collègues. *« Eh bien, je suis une sorte de schizophrène, moi aussi, se dit-il ; peut-être aurais-je dû être écrivain. »* Non, cela aurait entraîné trop de restrictions, trop de craintes d'offenser la censure. Il avait agi entièrement à sa guise en ce qui concernait Sam Hall.

Avec un profond soupir, il demanda à la machine la liste des meurtres commis sur les personnes d'officiers de la Sécurité, au cours du dernier mois, dans la ville de New York, et dont les auteurs n'avaient pas encore été découverts. Ce genre de crime se révéla étonnamment courant. Se pouvait-il que le mécontentement fût plus général que le gouvernement ne voulait bien l'admettre ? Mais quand la masse d'un pays nourrit des pensées étiquetées comme séditeuses, cette étiquette peut-elle toujours s'y appliquer ?

Thornberg trouva bientôt ce qu'il cherchait. Le 27 du mois précédent, le sergent Brady s'était imprudemment rendu dans le quartier des Cratères après la tombée de la nuit, en mission de surveillance. Il portait l'uniforme noir, sans doute pour donner plus de poids à son autorité. Le lendemain matin, on l'avait découvert dans une ruelle, le crâne fendu.

Ah ! j'ai tué un homme qu'ils disent, qu'ils disent.

Oui, j'ai tué un homme qu'ils disent, qu'ils disent.

Je l'ai frappé sur la tête.

Et je l'ai laissé pour mort.

Oui, je l'ai laissé pour mort, que le diable l'emporte !

Les journaux n'avaient pas manqué de déplorer cet acte brutal accompli par les perfides agents de puissances ennemies. *« Oh, le pasteur, il est venu, il est venu. »* Un certain nombre de suspects avaient aussitôt été cueillis et soumis à un examen serré. *« Et le shérif, il est venu aussi, il est venu aussi. »* Mais on n'avait encore rien pu prouver, bien qu'un certain Joe Nikolsky dont la famille possédait la nationalité américaine depuis cinq générations (mécanicien de son métier, marié,

père de quatre enfants et dans la chambre duquel on avait découvert des pamphlets subversifs) eût été arrêté la veille comme suspect.

Thornberg soupira. Il connaissait suffisamment les méthodes de la Sécurité pour être certain que celle-ci trouverait quelqu'un à prendre pour un crime de ce genre. Elle ne pouvait laisser entacher sa réputation d'infailibilité par manque de preuves convaincantes. Peut-être Nikolsky avait-il commis le crime — il ne pouvait *prouver* que, ce soir-là, il était simplement sorti faire un tour — ou peut-être était-il innocent. Mais, par le feu de l'enfer ! pourquoi ne pas lui laisser sa chance ? Il avait quatre gosses. Avec une marque aussi infamante, leur mère ne pourrait trouver à s'embaucher que dans un lieu de plaisir.

Thornberg se gratta la tête. Cela demandait beaucoup de soin et de prudence. Voyons... le corps de Brady était sans doute incinéré maintenant ; mais, bien entendu, il avait dû, auparavant, faire l'objet d'un très sérieux examen. Thornberg retira de la machine la fiche du mort et prit une copie des preuves, qui étaient pratiquement inexistantes. Effaçant celles-ci, il introduisit à leur place une déclaration selon laquelle l'empreinte barbouillée d'un pouce aurait été découverte sur le col de la victime et envoyée au laboratoire de l'Identité judiciaire aux fins de reconstitution. Sur la fiche de l'Identité judiciaire, il nota que cette besogne avait bien été faite, mais n'avait pu être terminée que la veille en raison de l'urgence du travail en cours (ce qui était d'ailleurs exact car, ces derniers temps, le service avait été fort occupé par l'examen de matériel en provenance de Mars, saisi au cours d'une perquisition effectuée dans l'un des lieux de rendez-vous des rebelles). Le dessin reconstitué des sillons formant l'empreinte digitale était probablement... — et ici, il introduisit l'empreinte du pouce droit de Sam Hall.

Il remit les bobines en place et se renversa contre le dossier de sa chaise. Ce qu'il faisait là était risqué : si quelqu'un avait l'idée d'effectuer un contrôle au laboratoire de l'Identité judiciaire, lui, Thornberg, était fichu ! Mais c'était une hypothèse improbable : il y avait de grandes chances pour que New York acceptât les conclusions données, par un simple accusé de réception qu'un employé du laboratoire classerait sans l'examiner. Les dangers plus plausibles n'étaient pas tellement grands non plus : des policiers très occupés n'interrompraient pas leur travail pour s'enquérir si l'un des préposés à l'identification avait réussi à reconstituer cette empreinte digitale barbouillée ; et, au cas où un hypnotest révélerait que Nikolsky était réellement le meurtrier, on penserait que l'empreinte relevée sur le col de la victime était celle d'un passant qui avait trouvé le corps sans faire part à personne de sa découverte.

Ainsi, maintenant, Sam Hall avait tué un officier de la Sécurité : il l'avait saisi par le cou et lui avait fracassé le crâne avec une massue.

Thornberg se sentit beaucoup mieux.

La Sécurité de New York demanda aux Archives centrales de lui faire connaître toutes informations nouvelles sur l'affaire Brady qui pourraient se présenter. Un appareil automatique reçut ces informations, compara les codes et constata que des renseignements récents avaient été ajoutés. Le message repartit comme l'éclair, accompagné du dossier de Sam Hall et de deux autres — car la reconstitution ne pouvait être suffisamment précise.

Il apparut très vite que les deux autres hommes devaient être mis hors de cause, car tous deux avaient un alibi. La brigade qui fit irruption à l'hôtel Triton pour demander Sam Hall fut accueillie avec ébahissement : aucune personne de ce nom n'était inscrite sur le registre de l'hôtel ; aucun homme répondant à la description donnée n'y était connu. Un minutieux examen confirma ces déclarations. Donc, Sam Hall avait trouvé moyen de se fabriquer une fausse adresse. Il avait pu le faire très facilement, à l'hôtel, en tripotant des boutons pendant que personne ne le regardait. Sam Hall pouvait se trouver n'importe où !

Après avoir été hypnotisé et reconnu inoffensif, Joe Nikolsky fut relâché. Il devrait s'endetter pendant des années afin de pouvoir payer l'amende qui lui fut infligée pour avoir en sa possession des écrits subversifs — il n'avait aucun ami influent auquel avoir recours pour la faire retirer — mais du moins éviterait-il les ennuis s'il se tenait sur ses gardes. La Sécurité ordonna que des recherches fussent entreprises pour retrouver Sam Hall.

Thornberg éprouva un amusement sardonique à surveiller les progrès de cette chasse à l'homme. Aucun individu possesseur de cette carte d'identité n'avait pris de billet dans un moyen de transport public. Mais cela ne prouvait rien : parmi les centaines de personnes qui disparaissaient chaque année, certaines devaient avoir été tuées pour leur carte d'identité, et les meurtriers s'étaient ensuite débarrassés de leurs corps. Matilda fut programmée de façon à donner l'alarme aussitôt que la carte d'identité d'une personne portée disparue serait présentée quelque part. Thornberg fabriqua de toutes pièces quelques rapports en ce sens, simplement pour donner quelque chose à faire à la police.

Il dormait de plus en plus mal la nuit, et son travail en souffrait. Un jour, il rencontra Martha Obrenowicz dans la rue — mais passa rapidement devant elle, sans la saluer — et ne put pas dormir du tout la nuit suivante, même en prenant le maximum de somnifères autorisé.

Le nouveau système d'identification était maintenant au point. Des machines envoyèrent à chaque citoyen un avis lui prescrivant de se faire tatouer sur l'omoplate droite le numéro qui lui avait été attribué,

et ce dans les six semaines. Au fur et à mesure qu'un centre de tatouage faisait savoir que telle ou telle personne avait fait procéder à cette opération, les robots de Matilda modifiaient le dossier de cette personne en conséquence. Sam Hall, numéro AX-428-399-075, ne se présenta pas au tatouage. Thornberg gloussa à la lecture du symbole AX.

Bientôt courut une nouvelle qui fit dresser l'oreille à tous les habitants du pays : des bandits avaient attaqué l'une des principales banques d'Américaville (autrefois Moscou), dans l'Idaho, et filé en emportant une somme d'environ cinq millions de dollars en billets de différentes valeurs. Leur façon de procéder et l'équipement dont ils s'étaient munis donnaient à penser qu'il pouvait s'agir de rebelles venus en vaisseau spatial d'une base interplanétaire inconnue, et que ce hold-up avait pour objet d'aider à financer leurs opérations criminelles. La Sécurité collaborait activement avec les forces armées pour dépister les malfaiteurs et on pouvait s'attendre à ce qu'elle procédât, d'un moment à l'autre, à des arrestations, etc.

Thornberg alla trouver Matilda pour obtenir un compte rendu complet de l'affaire. On se trouvait en présence d'une entreprise audacieuse. Selon toute apparence les cambrioleurs portaient tous un masque en matière plastique et une cuirasse légère sous leurs vêtements ordinaires. Au cours de leur fuite précipitée, le masque de l'un d'eux avait glissé de côté, découvrant son visage pendant un moment seulement ; mais un employé de la banque qui avait, par hasard, aperçu ce visage avait, sous hypnotique, donné de l'individu une assez bonne description. D'après lui, il s'agissait d'un homme solidement bâti, aux cheveux châains, au nez aquilin, aux lèvres minces, à la moustache taillée en brosse.

Thornberg hésita. Une plaisanterie est une plaisanterie, et venir en aide au pauvre Nikolsky était peut-être une position moralement défendable. Mais se faire le complice d'un forfait qui, de toute évidence, était en même temps un acte de trahison...

Il eut un petit sourire dépourvu de gaieté. C'était trop amusant de jouer les dieux ! Vivement, il modifia le rapport. Le malfaiteur était de taille moyenne ; il avait des cheveux bruns, un nez busqué et le visage marqué d'une cicatrice... Thornberg s'immobilisa un moment, se demandant dans quelle mesure il était sain d'esprit — dans quelle mesure aussi les gens, en général, l'étaient...

La Sécurité demanda le dossier concernant le hold-up, avec tous les éléments complémentaires que la machine pourrait fournir et qui lui furent aussitôt envoyés. La description donnée pouvait se rapporter à beaucoup d'individus, mais les sondeurs éliminèrent toutes les possibilités à l'exception d'une seule : *Sam Hall*.

De nouveau, on lâcha la meute. Cette nuit-là, Thornberg dormit

bien.

« Cher papa,

« Excuse-moi de ne pas t'avoir écrit plus tôt, mais nous avons eu beaucoup à faire ici. Comme tu le sais, je viens de participer à une patrouille de plusieurs semaines dans le Gorbuvashatar. C'est une région désolée, comme l'est, d'ailleurs, toute cette damnée planète. Il m'arrive de me demander si je reverrai jamais le soleil, les lacs, les forêts et... qui donc a écrit ce poème sur les vertes collines de la Terre ? Nous n'avons pas grand-chose à lire ici, et j'ai parfois l'impression que mon esprit se rouille. Non pas que je me plaigne, naturellement. Ce travail est nécessaire, et il faut bien que quelqu'un le fasse.

« À peine étions-nous rentrés de notre patrouille qu'on nous a appelés en service commandé, fourrés dans des fusées et expédiés à travers la planète sous la pire tempête que j'aie jamais connue, même sur Vénus. Si je n'avais pas été un officier — et, par conséquent, sans doute aussi un gentleman — j'aurais tout plaqué. C'est ce qu'ont fait beaucoup de nos camarades. Quant à nous, qui sommes restés, nous formions une bien piteuse équipe lorsque nous avons débarqué. Mais nous avons dû entrer en action immédiatement. Il y avait, aux mines de thorite, une grève à laquelle les autorités locales ne parvenaient pas à mettre fin. Nous avons dû faire usage de mitrailleuses pour ramener les grévistes à la raison. Je n'ai pas honte de t'avouer, papa, que je me suis vraiment senti plein de pitié pour ces pauvres diables. Imagine un peu : des pierres, des marteaux, des bouts de tuyaux contre des mitrailleuses !... Et les conditions de travail dans les mines sont très pénibles. Les mineurs... BIFFÉ PAR LA CENSURE... il faut bien que ce travail se fasse aussi et, si personne ne se porte volontaire quel que soit le salaire payé, les autorités doivent désigner arbitrairement des hommes du service civil. C'est dans l'intérêt de la nation.

« À part cela, rien de nouveau. La vie est plutôt monotone. Ne va pas croire les histoires d'aventures qu'on raconte ! En fait d'aventure, nous vivons ici des semaines de profond ennui coupées de moments de frayeur intense. Je regrette de devoir être aussi bref, mais il faut que j'envoie cette lettre par la prochaine fusée en partance : il n'y en aura pas d'autre avant deux mois maintenant. Tout va bien, je t'assure. J'espère qu'il en est de même pour toi, et je vis dans l'attente du jour où nous nous reverrons. Merci mille fois pour les gâteaux, mais quel gaspilleur tu fais ! Tu sais très bien que tes moyens ne te permettent pas de payer des frais de port aussi élevés. C'est Martha qui a confectionné ces galettes, n'est-ce pas ? J'ai reconnu le style Obrenowicz. Dis-lui bien des choses de ma part, je te prie, ainsi qu'à Jim, et garde pour toi les pensées les plus affectueuses de

Les émetteurs lancèrent des messages « Recherche » au nom de Sam Hall. On ne possédait de celui-ci aucune photographie, mais un peintre réussit, d'après la description précise fournie par Matilda, à faire de lui un portrait assez ressemblant — et, bientôt, son visage brutal orna les murs de tous les lieux publics. Peu de temps après, les bureaux de la Sécurité à Denver furent soufflés par l'explosion d'une grenade lancée d'une voiture roulant à toute vitesse, et qui se perdit aussitôt parmi le flot des autres véhicules. Un témoin déclara avoir entrevu l'individu qui avait lancé la grenade, et le portrait rudimentaire qu'il en fit sous hypnotest ressemblait assez à celui de Sam Hall. Thornberg le maquilla un peu pour le rendre encore plus ressemblant. C'était là une opération dangereuse, évidemment, car si jamais la Sécurité avait des soupçons, elle pourrait facilement effectuer une vérification auprès de son témoin. Mais le risque à courir n'était pas très grand car un homme testé scientifiquement disait, sur le sujet sur lequel on le questionnait, tout ce que sa mémoire consciente, inconsciente et cellulaire avait pu en retenir, de sorte qu'il n'y avait jamais lieu de répéter ce genre d'interrogatoire.

Thornberg cherchait souvent à analyser les mobiles qui le poussaient à agir comme il le faisait. Manifestement, il éprouvait de l'aversion contre le gouvernement. Il avait dû, pendant toute sa vie, empêcher cette haine de se manifester de façon consciente, et ce n'était que tout récemment qu'elle s'était imposée à son esprit. Il ne pouvait l'avoir nourrie plus tôt, même dans son subconscient, car les tests de loyalisme l'auraient décelée. Elle provenait d'une vie entière de doutes (la guerre contre le Brésil avait-elle eu d'autre motif que celui d'obtenir des bases et des concessions minières ? L'attaque chinoise n'avait-elle pas été provoquée — sinon même inventée, puisque le gouvernement chinois avait toujours refusé de s'en laisser attribuer la responsabilité ? Et ces milliers de petites frustrations qu'il fallait subir quand on vivait dans un pays gouverné par une dictature militaire...). Mais, tout de même, que cette haine eût atteint une telle violence !...

En créant Sam Hall, Thornberg avait voulu rendre coup pour coup ; mais ce n'était là qu'un geste timide, inefficace. Très probablement, son principal mobile était de se trouver un exutoire : grâce à Sam Hall, il faisait, par personne interposée, tout ce que la bête en lui avait envie de faire. À plusieurs reprises, il avait eu l'intention de mettre fin à son sabotage ; mais celui-ci était devenu pour lui une véritable drogue : Sam Hall était maintenant nécessaire à son équilibre.

Cette constatation était alarmante. Thornberg se dit qu'il ferait

peut-être bien de consulter un psychiatre... Mais non ! Le médecin ne manquerait pas de raconter son histoire, on l'enverrait dans un camp et la carrière de Jack serait, sinon positivement brisée, du moins gravement compromise. D'ailleurs, Thornberg n'avait aucune envie d'être expédié dans un camp. La vie offrait à sa solitude d'agréables compensations : un travail intéressant, quelques bons amis, des activités artistiques, littéraires et musicales ; il y avait aussi le bon vin, les couchers de soleil, les montagnes, les souvenirs... En commençant ce jeu, il n'avait fait que céder à une impulsion, mais il était trop tard maintenant pour y mettre fin.

Car Sam Hall avait été élevé au rang d'ennemi public n°1.

L'hiver arriva, et les pentes des Rocheuses, sous lesquelles était cachée Matilda, se couvrirent d'une couche blanche sous le ciel froid et verdâtre. Le trafic aérien autour de la ville toute proche se perdit dans cette immensité, seuls de bruyants météores traversant parfois l'infini ; de l'entrée des Archives on ne pouvait rien voir du trafic sur terre. Chaque matin, pour se rendre à son travail, Thornberg prenait le chemin de fer souterrain spécial ; mais, au retour, il faisait souvent à pied les six kilomètres qui le séparaient de chez lui, et il passait généralement ses dimanches en longues marches sur les pistes glissantes. C'était une folie de se promener ainsi tout seul, en plein hiver, mais il se sentait insouciant du danger.

Un jour, peu avant Noël, il travaillait dans son bureau quand une voix dans l'interphone annonça : « Le commandant Sorensen, du service des Recherches, désire vous voir, monsieur. »

Thornberg sentit son estomac se nouer. « Très bien, répondit-il sur un ton dont le calme le surprit lui-même, annulez tout autre rendez-vous. » Le service des Recherches de la Sécurité avait priorité sur tout.

Sorensen entra en faisant claquer militairement ses bottes. C'était un grand homme blond aux larges épaules, au visage dénué d'expression et dont les yeux pâles avaient un regard aussi froid et aussi lointain que le ciel d'hiver. L'uniforme noir lui allait comme sa peau et l'insigne de son service scintillait sur son col comme une étoile gelée. Il se tint un moment debout, très raide, devant le bureau, et Thornberg se leva pour lui adresser un salut embarrassé.

« Asseyez-vous, je vous prie, commandant Sorensen, dit-il. Que puis-je faire pour vous ?

— Merci », répondit le policier d'une voix sèche et un peu rauque. Il se laissa tomber de toute sa masse sur une chaise et fixa sur Thornberg un regard perçant avant de reprendre : « Je viens vous parler de l'affaire Sam Hall.

— Oh !... le rebelle ? » dit Thornberg en sentant venir la chair de poule. Il n'était pas de force à affronter ce regard glacial.

« Comment savez-vous que c'est un rebelle ? demanda Sorensen. Cela n'a jamais été prouvé officiellement.

— Mais... je pensais... L'attaque de la banque... Et puis, les affiches disent qu'il doit faire partie du mouvement clandestin... »

Sorensen inclina très légèrement sa tête tondue. Quand il reprit la parole, ce fut d'un ton radouci, presque désinvolte. « Dites-moi, commandant Thornberg, demanda-t-il, avez-vous examiné en détail le dossier Hall ? »

Thornberg hésita. Il n'était pas censé étudier ce dossier sans en avoir reçu l'ordre ; sa tâche consistait simplement à faire fonctionner la machine. Mais le souvenir d'un conseil qu'il avait lu autrefois lui revint à la mémoire : « Lorsqu'on vous soupçonne d'une faute grave, avouez-en franchement de plus légères : cela détourne les soupçons. » Ou quelque chose de ce genre.

« En fait, oui, je l'ai examiné, répondit-il. Je sais que c'est contraire au règlement, mais cette affaire m'intéressait et... eh bien, je ne voyais aucun mal à cela. Naturellement, je n'en ai parlé à personne.

— Peu importe, répliqua Sorensen en agitant une main musclée. Si vous n'aviez pas étudié ce dossier, je vous aurais donné l'ordre de le faire. Je veux connaître votre opinion à ce sujet.

— Mais... je ne suis pas détective !

— Vous connaissez les Archives mieux que n'importe qui. Je vais être franc avec vous — en confidence, bien entendu. » Sorensen se montrait presque amical à présent. *Était-ce une ruse pour tromper la vigilance de sa proie ?* « Voyez-vous, reprit-il, cette affaire présente quelques particularités déconcertantes. »

Thornberg garda le silence. Il se demandait si son interlocuteur pouvait entendre les battements sourds de son cœur.

« Sam Hall est une ombre, poursuivit le policier. Les examens les plus minutieux nous obligent à écarter la possibilité de l'identifier à toute autre personne du même nom. En fait, nous avons appris que ce nom se trouvait dans une vieille — et très réaliste — chanson à boire. Est-ce une simple coïncidence, ou bien la chanson a-t-elle donné à Sam Hall l'idée de commettre ses crimes, ou encore a-t-il trouvé moyen, par quelque procédé inimaginable, de faire entrer ce nom d'emprunt dans son dossier au lieu de son véritable nom ? Quelles que soient les réponses à ces questions, nous savons qu'il est censé n'avoir aucune formation militaire, et pourtant il a réussi une magnifique attaque. Bien que son quotient intellectuel ne soit que de 110, il évite tous les pièges que nous lui tendons. Il ne fait pas de politique, et pourtant il s'en prend à la Sécurité sans crier gare. Nous n'avons pas pu trouver une seule personne qui se souvienne de lui — pas une seule — et, croyez-moi, ce n'est pourtant pas faute d'avoir cherché. Oh ! il y a bien quelques souvenirs inconscients qui pourraient

s'appliquer à lui — mais ne s'y appliquent probablement pas — alors qu'on devrait garder d'un personnage aussi agressif un souvenir conscient. Aucun des agents étrangers ou clandestins dont nous sommes emparés ne le connaît, ce qui défie toute vraisemblance. Toute cette affaire paraît incroyable. »

Thornberg se passa la langue sur les lèvres. Sorensen, le chasseur d'hommes, devait comprendre qu'il avait peur ; mais prenait-il cette frayeur pour la nervosité normale d'un homme qui se trouve en présence d'un officier de la Sécurité ?

Un sourire dur apparut sur les lèvres de Sorensen. « Comme l'a fait remarquer un jour Sherlock Holmes, dit-il, lorsqu'on a éliminé toute autre hypothèse, la seule qui reste, si improbable qu'elle puisse paraître, doit être la bonne. »

Thornberg ne put réprimer un petit sursaut : son interlocuteur ne lui avait pas donné l'impression de savoir lire dans les pensées.

« Et alors, demanda-t-il d'une voix lente, quelle hypothèse vous reste-t-il ? »

L'autre l'observa pendant un moment qui lui parut interminable, avant de répondre : « Le mouvement clandestin est plus puissant et plus étendu qu'on ne le croit généralement. Ses membres ont eu près de soixante-dix ans pour se préparer, et il y a dans leurs rangs beaucoup de grands cerveaux. Ils poursuivent des recherches scientifiques pour leur compte personnel. Bien qu'ils gardent sur ce sujet un secret absolu, nous savons qu'ils ont mis au point un type d'arme que nous ne sommes pas encore en mesure de reproduire. Il s'agirait d'un fusil lançant des éclairs d'énergie — d'un désintégrateur, pourrait-on dire — d'une puissance considérable. Tôt ou tard, ils en viendront à déclarer la guerre à notre gouvernement.

« Ce que nous nous demandons est ceci : ont-ils réussi à faire quelque chose de semblable dans le domaine psychologique ? Se peut-il qu'ils aient découvert un moyen d'effacer ou d'obscurcir les souvenirs de façon sélective, même au niveau cellulaire ? Sont-ils capables de tromper un détecteur de personnalité, de déguiser les pensées elles-mêmes ? Si oui, peut-être se trouve-t-il parmi nous un certain nombre de Sam Hall qui continueront à passer inaperçus de tous jusqu'à ce que le moment soit venu pour eux de frapper. »

Thornberg se sentait sans forces. Il ne put réprimer un soupir de soulagement, et espéra que son interlocuteur prendrait celui-ci pour un signe de frayeur.

« Cette éventualité est terrifiante, n'est-ce pas ? reprit le grand homme blond avec un rire rauque. Vous imaginez ce qu'on ressent dans les milieux officiels ! Nous avons mis au travail sur la question tous les chercheurs psychologues que nous avons pu trouver — mais, bah ! ce ne sont que des sots ! Ils s'en tiennent à leurs connaissances

livresques et ont peur de montrer de l'originalité, même quand c'est le gouvernement qui le leur demande.

« Peut-être ne s'agit-il là que de sombres divagations, naturellement. Je le souhaite. Mais nous devons absolument *savoir* à quoi nous en tenir. C'est pourquoi je suis venu vous trouver personnellement plutôt que de vous convoquer comme c'est l'usage. Je veux que vous fassiez des recherches approfondies dans les dossiers, que vous examiniez à fond tout ce qui a trait à cette question : chaque homme, chaque découverte, chaque hypothèse. Vous avez reçu une formation technique poussée et, d'après les tests psychologiques auxquels vous avez été soumis, vous possédez une imagination créatrice peu commune. Je vous demande de faire tout ce qui est en votre pouvoir pour établir toutes les corrélations possibles entre nos données. Engagez pour cette tâche tout le personnel dont vous aurez besoin. Déposez à mon bureau un rapport sur les possibilités — ou peut-être devrais-je dire : les probabilités — qu'a l'hypothèse dont je vous ai parlé de se confirmer et, si elle a la moindre chance de se révéler juste, établissez un programme de recherches qui nous permette de reproduire les résultats et de les contrecarrer.

— J'essaierai. Je ferai de mon mieux, dit Thornberg d'une voix faible, en cherchant ses mots.

— Très bien. C'est pour la nation. »

Sorensen avait accompli sa mission officielle, mais il ne partit pas aussitôt. « La propagande rebelle est subtile, poursuivit-il après un instant de silence. Elle est dangereuse parce qu'elle reprend nos propres slogans en en déformant le sens. Liberté, égalité, justice, paix... La plupart des gens ne se rendent pas compte que les temps ont changé et que la signification des mots a nécessairement changé avec eux.

— Sans doute », dit Thornberg. Et il ajouta ce mensonge : « Je n'ai jamais beaucoup réfléchi à la question.

— Vous devriez y réfléchir, répliqua Sorensen. Étudiez l'histoire. Après avoir perdu la Troisième Guerre mondiale, nous avons dû militariser le pays pour gagner la quatrième et, ensuite, en vue d'assurer notre sécurité, il nous a fallu devenir les gardiens de la race humaine tout entière. Le peuple l'exigeait. »

« *Le peuple, pensa Thornberg, n'a jamais apprécié la liberté avant de l'avoir perdue. Il s'est toujours montré disposé à vendre son patrimoine... Ou bien est-ce simplement que, mal entraîné à penser, il n'a su ni voir clair dans la démagogie ni se représenter les conséquences finales des vœux qu'il exprimait ?* » Cette idée qui lui venait à l'esprit le choqua un peu : n'était-il plus capable de contrôler ses pensées ?

« Les rebelles, poursuivit Sorensen, déclarent que les conditions ont changé, que la militarisation n'est plus nécessaire — à supposer qu'elle

l'ait jamais été — et que l'Amérique serait parfaitement en sécurité dans une union de pays libres. C'est là une propagande diablement habile, commandant Thornberg, méfiez-vous-en. »

Il se leva et prit congé de son interlocuteur. Thornberg resta un long moment immobile, le regard fixé sur la porte. Les derniers mots prononcés par Sorensen étaient, pour le moins... étranges. Constituaient-ils une menace — ou un appât dans un piège ?

Le lendemain, Matilda reçut une liste de faits divers dont les détails étaient soigneusement censurés pour diffusion dans le public. Des forces rebelles avaient débarqué au bain de Camp Jackson, dans l'Utah, abattu les gardiens et enlevé les prisonniers. Le médecin du camp, qui avait été épargné, raconta que le chef du commando — un homme trapu au visage recouvert d'un masque — lui avait déclaré ironiquement : « Dites à vos amis que je reviendrai. Mon nom est Sam Hall. » Un vaisseau de la garde spatiale explosa sur le terrain d'atterrissage de Mesa Verde. Sur un fragment de métal, quelqu'un avait gribouillé ces mots : « Avec les compliments de Sam Hall. »

Un million de dollars volés dans un dépôt de l'intendance générale de l'Armée. Avant de disparaître, le chef des bandits déclare qu'il est Sam Hall.

Une brigade de la police de Sécurité effectuant une descente dans ce qu'elle soupçonnait être une cachette de rebelles, à New Pittsburg, est abattue par un tir de mitrailleuses. Une voix crie, dans un haut-parleur invisible : « Mon nom, c'est Sam Hall ! »

Le docteur Matthew Thompson, chimiste à Seattle, soupçonné d'entretenir des rapports avec les rebelles, a disparu lorsque la police vient inspecter sa maison. Un message laissé sur son bureau annonce : « Parti rendre visite à Sam Hall. Serai de retour pour la libération. M.T. »

Une usine produisant d'importantes pièces pour bombes-fusées, près de Miami, est soufflée par une petite bombe atomique après que son directeur eut été averti, par téléphone, que la bombe a été placée dans l'usine et qu'il dispose d'un quart d'heure pour évacuer ses ouvriers. L'homme qui a lancé cet appel, et qui porte un masque sur le visage, déclare s'appeler Sam Hall.

Un laboratoire de l'Armée, à Houston, reçoit de la part de Sam Hall un avertissement semblable. Ce n'est qu'une fausse alerte, mais une précieuse journée de travail est ainsi perdue en recherches.

Sur tous les murs, de New York à San Diego, de Duluth à El Paso, est griffonné ce nom : Sam Hall, Sam Hall, Sam Hall.

De toute évidence, se disait Thornberg, le mouvement clandestin s'était emparé de cet homme légendaire invisible et invincible pour l'utiliser, à ses propres fins. Des rapports le concernant affluaient chaque jour, par centaines, de tous les coins du pays : Sam Hall a été

vu ici, Sam Hall a été vu là-bas. 99 pour 100 de ces rapports pouvaient être écartés comme canulars, hallucinations ou erreurs. Le mythe de Sam Hall était devenu la nouvelle toquade nationale, fruit d'une époque où régnait la crainte, comme la chasse aux sorcières des XVI^e et XVII^e siècles ou les soucoupes volantes du XX^e. Mais la Sécurité et la police civile devaient contrôler chaque individu.

Un certain nombre de rapports furent envoyés par Thornberg lui-même.

Mais celui-ci s'employait surtout à remplir la mission qui lui avait été confiée, comprenant parfaitement ce qu'elle signifiait pour le gouvernement. Dans un pays dirigé par une dictature militaire, la vie de tous les citoyens est, inévitablement, basée sur la crainte et la méfiance, et chacun a les yeux fixés sur son voisin. Mais du moins, jusqu'alors, les psychotypes et les hypnotests offraient-ils une certaine sécurité. Maintenant, après la suppression brutale de tout ce personnel...

Les études préliminaires auxquelles se livra Thornberg montrèrent qu'une découverte comme celle dont Sorensen avait émis l'hypothèse, sans être tout à fait impossible, restait encore inaccessible à la science moderne, et que les rebelles n'avaient donc pas pu la mettre au point. De telles recherches entreprises à ce stade auraient constitué — du point de vue pratique, sinon de celui des connaissances — une perte de temps et d'hommes compétents.

Thornberg passa de nombreuses nuits blanches et épuisa sa ration de cigarettes mensuelle avant de décider de ce qu'il devait faire. Bon ! il avait, d'une certaine manière, soutenu l'insurrection et ne devrait pas reculer maintenant devant les prochaines mesures à prendre. Mais... cependant... voulait-il les prendre, ces mesures ?

Jack... Ce garçon avait une carrière toute tracée devant lui. Il aimait les grandes profondeurs au-delà du ciel comme il aurait aimé une femme. Si les conditions de vie changeaient, qu'en serait-il de la carrière de Jack ?

Eh bien, qu'en était-il actuellement ? Cantonné sur une lugubre planète où il remplissait les fonctions d'officier de la garde et d'exécuteur de malheureux crève-la-faim atteints du mal du pays et empoisonnés par la radioactivité, le pauvre garçon ne voyait jamais le soleil. Le jour venu, Jack se débrouillerait sûrement pour obtenir un poste à bord d'un véritable vaisseau spatial : on aurait besoin d'hommes hardis pour explorer l'espace au-delà de Saturne. Jack était trop honnête pour faire un bon rebelle, mais Thornberg avait le sentiment que, le premier choc passé, il accueillerait favorablement un nouveau gouvernement.

Mais trahir !... Non !

Quand, dans le cours des événements humains...

Ce fut un petit incident qui décida Thornberg. En passant devant une boutique en ville, il vit un groupe de membres de la jeune garde occupés à briser la vitrine et à barbouiller de peinture jaune les articles exposés : Ô Moïse, Jésus, Mendelssohn, Hertz et Einstein ! Une fois qu'il se fut engagé sur ce chemin, une curieuse sérénité s'empara de lui. Il chipa à un chimiste de ses amis un petit flacon d'acide prussique qu'il garda toujours dans sa poche. Quant à Jack, eh bien, il n'aurait qu'à courir sa chance, lui aussi.

La tâche était lourde et périlleuse. Il fallait modifier des faits enregistrés qui pouvaient être vérifiés ailleurs — dans des livres ou des magazines, et dans l'esprit des hommes. Il n'était naturellement pas possible de toucher à la théorie fondamentale, mais on pouvait jongler un peu avec les résultats quantitatifs de façon à fausser légèrement le tableau d'ensemble. Thornberg comptait choisir soigneusement ses experts — engager des hommes dont les psychotypes indiquaient qu'ils adopteraient la solution facile de se fier à Matilda plutôt que de contrôler eux-mêmes les sources d'information. Quant à l'intégration d'innombrables données et à leurs liens entre elles, ainsi qu'aux équations empiriques et aux extrapolations s'y rapportant, il serait facile de les falsifier.

Thornberg abandonna à Rodney son travail courant pour pouvoir se consacrer entièrement à sa nouvelle tâche. Il maigrit et devint irritable. Quand Sorensen vint le voir pour le prier de se dépêcher, il répliqua d'un ton sec : « Est-ce la vitesse ou la qualité que vous voulez ? » et ne s'étonna pas lui-même, après coup, de cette riposte. Bien qu'il dormît peu, son esprit semblait demeurer étonnamment clair.

L'hiver se mua en printemps tandis que Thornberg et ses experts peinaient sur leur tâche et que la violence accrue de Sam Hall faisait trembler la nation — au moral comme au physique. Le rapport que Thornberg présenta au mois de mai était si volumineux et si détaillé qu'on pouvait douter que les autorités gouvernementales prendraient la peine de se reporter à d'autres sources d'information. La conclusion de ce rapport était la suivante : un brillant cerveau appliquant les matrices de Belloni à des formules cybernétiques et faisant appel à quelque sonde colloïdale inconnue pourrait, sans doute, mettre au point une technique de cache psychologique.

Le gouvernement engagea, pour effectuer des recherches en ce sens, tous les hommes compétents qu'il put trouver. Thornberg savait bien qu'un jour ou l'autre les autorités se rendraient compte qu'elles avaient été jouées : ce n'était qu'une question de temps. De combien de temps ? Il l'ignorait ; mais, lorsqu'elles en seraient convaincues...

Maintenant, au bout de la corde je pends, oui, je pends.

Maintenant, au bout de la corde je pends, oui je pends.

Et les canailles qui sont au-dessous, elles crient : « Sam, on te l'avait bien dit ! » Elles crient :

« Sam, on te l'avait bien dit ! »

Que le diable les emporte !

LES REBELLES ATTAQUENT.

DES VAISSEAUX SPATIAUX ATTERRISSENT À LA FAVEUR D'UN ORAGE ET S'EMPARENT DE POINTS STRATÉGIQUES PRÈS DE DÉTROIT. DES ARMES À FLAMMES UTILISÉES PAR LES REBELLES CONTRE L'ARMÉE.

« Les infâmes légions des traîtres se sont emparées de positions clefs sur toute l'étendue du pays, mais nos vaillantes armées les ont déjà repoussées. Elles ont éclos au début de l'été, comme des champignons vénéneux, et disparaîtront aussi vite que ceux-ci... Ouiiiiiiiiioooooo !! » Silence.

« Il est conseillé à tous les citoyens de garder leur calme, de rester loyaux envers leur pays et de demeurer à leurs postes jusqu'à nouvel ordre. Les civils doivent se mettre sous la protection de leurs chefs locaux. Les réservistes doivent se présenter immédiatement pour prendre part au service actif. »

« Allô, Hawaii ! Hawaii, répondez ! J'appelle Hawaii ! »

« ... ici l'état-major de Mars... bzzzz... ouiiii... se sont emparés de la colonie de Syrtis et... ououououou... demandons de l'aide... »

« Les bases de lancement de fusées lunaires sont attaquées et prises. Le commandant, plutôt que de se rendre, les fait sauter. Un éclair — un nouveau cratère — apparaît sur la face de la Lune. Quel nom va-t-on lui donner ? »

« Ils ont pris Seattle, dites-vous ? Envoyez une escadrille de bombes-fusées. Rayez cette ville de la carte ! Les habitants ?... Au diable les habitants ! C'est la guerre ! »

« ... à New York. Des rebelles secrètement entraînés ont surgi brusquement du fameux quartier des Cratères et livré l'assaut... »

« ... assassins ont été abattus. Le nouveau président a déjà prêté serment et... »

LA GRANDE-BRETAGNE, LE CANADA, L'AUSTRALIE REFUSENT DE PRÊTER ASSISTANCE AU GOUVERNEMENT.

« ... non, mon commandant. Les bombes ont bien atteint Seattle, mais aucune n'a eu le temps de toucher son objectif... Une sorte de fusil à énergie... »

« Instructions à tous les commandants de l'Armée en Floride et en Georgie : l'action ennemie a rendu tout l'État de Floride et les positions clefs provisoirement intenables. Les troupes devront se replier de la façon suivante... »

« Aujourd'hui, des forces rebelles attaquant un convoi de l'Armée au passage de Donner ont été anéanties par une bombe atomique tactique bien placée. Quoique des pertes soient à déplorer, de ce fait, dans nos rangs... »

« Communication à tous les commandants de l'Armée en Californie : la révolte des troupes en garnison près de San Francisco pose un grave problème... »

LA POLICE CÔTIÈRE EFFECTUE UN RAID DANS UN LIEU DE RETRAITE DES REBELLES ET CAPTURE CINQ OFFICIERS.

« Bon ! l'ennemi est sur le point de prendre Boston. Mais nous ne pouvons pas fournir d'armes aux habitants ; ils pourraient les retourner contre nous ! »

LES UNITÉS DE LA GARDE SPATIALE ACTUELLEMENT EN POSTE SUR VÉNUS SONT ATTENDUES PROCHAINEMENT.

« Jack, Jack, Jack ! »

C'était étrange de vivre au milieu d'une guerre. Jamais Thornberg n'aurait pensé que cela se passerait ainsi. On voyait des visages aux traits tirés, des yeux au regard furtif ; une grande confusion régnait dans la diffusion des nouvelles transmises par les émetteurs ou par les journaux qui arrivaient de façon irrégulière ; il y avait le black-out, les exercices de défense passive, les restrictions, de temps en temps un accès de panique quand un avion à réaction passait en sifflant au-dessus des têtes — mais rien de plus : pas de canonnades ni de bombardements ; pas de bataille du tout, à part les combats lointains dont on entendait parler. Les seules pertes à déplorer étaient imputables à la Sécurité : des gens disparaissaient continuellement et personne ne parlait plus d'eux.

D'ailleurs, pourquoi l'ennemi se serait-il soucié de cette petite ville de montagne sans importance ? L'Armée de Libération — comme elle se faisait appeler — s'emparait des points clefs de l'industrie, des transports, des voies de communication ; elle combattait contre les forces militaires, sabotait l'outillage et les machines, assassinait des personnages haut placés dans le gouvernement. Mais, par sa nature même, elle ne pouvait livrer au pays une guerre totale ; elle ne pouvait anéantir la nation qu'elle voulait libérer. Cependant, le bruit courait que les défenseurs n'étaient pas tellement scrupuleux...

La plupart des citoyens restaient passifs. Ils le sont toujours. On peut douter qu'au cours de la Troisième Révolution américaine, plus d'un quart de la population ait jamais participé à un combat. Les habitants des villes voyaient bien, parfois, du feu dans le ciel ; ils entendaient le sifflement et le fracas des tirs d'artillerie ; ils devaient s'écarter précipitamment sur le passage des soldats et des engins blindés, et se tapir dans les abris quand les fusées grondaient au-

dessus de leurs têtes ; mais la bataille se livrait au-dehors de la ville. Si on en venait aux combats de rues, les rebelles ne poursuivaient pas leur action : ils se retiraient pour attendre, ou bien ils fondaient leur action sur leurs agents disséminés à travers la ville. On pouvait entendre alors la décharge des fusils, l'éclatement des grenades, le crépitement des mitrailleuses, et voir des cadavres dans les rues. Et tout cela finissait soit par le retour en place du gouvernement militaire officiel, soit par l'entrée des rebelles dans la ville pour installer leurs conseils provisoires. (Ils étaient rarement accueillis par des acclamations et des fleurs : personne ne savait comment la guerre se terminerait. Mais on leur glissait un mot à l'oreille et ils obtenaient généralement une bonne assistance.) Dans la mesure du possible, l'Américain moyen continuait à mener sa petite vie de tous les jours.

Thornberg, lui, continuait à agir selon son bon plaisir. En tant que centre d'information, Matilda travaillait à plein rendement. Si jamais les rebelles apprenaient où elle se trouvait...

« À moins qu'ils ne le sachent déjà ?... »

Il ne pouvait consacrer beaucoup de temps à son sabotage personnel, mais il l'organisait soigneusement et mettait chaque seconde à profit lorsqu'il se trouvait seul dans la cabine des commandes. Des rapports sur Sam Hall, naturellement : Sam Hall ici, Sam Hall là-bas, Sam Hall réussissant tel ou tel incroyable coup. Mais quelle importance pouvait avoir un individu, même un surhomme, en des jours comme ceux-là ? On avait besoin d'autre chose.

La radio et les journaux annoncèrent, dans la jubilation, que le contact avec Vénus avait enfin été établi. La Lune et Mars étaient tombés, les satellites de Jupiter gardaient le silence, mais tout semblait en ordre sur Vénus, où quelques petites insurrections avaient facilement été étouffées. Les puissantes unités de la garde allaient se mettre immédiatement en route vers la Terre. Pendant le transport, les troupes devraient souvent être placées en orbite de sorte qu'elles mettraient six bonnes semaines avant d'atteindre leur destination, mais, quand enfin elles arriveraient, elles constitueraient un puissant renfort.

« J'ai l'impression que vous allez bientôt revoir votre fils, chef, dit un jour Rodney.

— Oui, répondit Thornberg, on le dirait.

— Ce sont de rudes combats, reprit l'ingénieur en hochant la tête. Je n'aimerais fichtre pas m'y trouver mêlé ! »

« Si Jack est tué par un rebelle alors que j'ai soutenu la cause des rebelles... »

Sam Hall — se disait Thornberg — avait mené une vie dure, faite de violence, de haine et de suspicion. Sa femme elle-même n'avait pas eu confiance en lui.

*« ... et ma Nellie vêtue de bleu
Me dit : « Ta minable vie est finie.
Maintenant, je sais que tu seras sincère,
Que le diable t'emporte ! »*

Pauvre Sam Hall. Rien d'étonnant à ce qu'il eût tué un homme !

« La suspicion ! »

Thornberg resta un moment debout, les nerfs tendus, ressentant sur tout le corps d'étranges picotements. Le régime policier était fondé sur la suspicion. Personne ne pouvait faire confiance à son voisin. Et, avec la crainte supplémentaire qu'inspirait la technique de cache psychologique, alors que les recherches entreprises à ce sujet avaient été suspendues pendant la période de crise...

« Du calme, du calme, mon garçon. Il ne faut rien précipiter, mais, au contraire, dresser très soigneusement tes plans. »

Thornberg tapa pour obtenir les dossiers de diverses personnes occupant des postes clefs dans l'Administration, dans l'Armée, à la Sécurité. Il procéda à cette opération en présence de deux de ses assistants, se disant que les fréquents séjours qu'il faisait, seul, dans la cabine des commandes devaient commencer à paraître bizarres.

« Il s'agit de secrets intéressant la Défense nationale, dit-il en manière d'avertissement aux deux ingénieurs — tout en se félicitant lui-même de son flegme : il était en passe de devenir un véritable Machiavel. Vous serez écorchés vifs si vous en parlez à qui que ce soit », ajouta-t-il.

Rodney lui jeta un regard pénétrant, en marmonnant : « Ils ne sont donc même plus sûrs de leurs chefs de file, maintenant ?

— On m'a chargé de faire quelques vérifications, répliqua Thornberg d'un ton sec. C'est tout ce que vous avez besoin de savoir. »

Il étudia les dossiers pendant plusieurs heures avant de prendre une décision. Des observations secrètes étaient, naturellement, portées de temps à autre sur chacun. Un recoupement effectué avec Matilda montra que le policier qui avait classé le dernier dossier sur Lindahl avait été tué le lendemain, au cours d'un soulèvement avorté. Ce rapport était peu fourni : il indiquait seulement que Lindahl se trouvait chez lui, occupé à examiner des documents, seul avec un garde du corps qui, installé dans une autre pièce, ne l'avait pas vu. Et Lindahl était secrétaire adjoint à la Défense.

Thornberg modifia le rapport. Un homme masqué — trapu, aux cheveux noirs — était entré dans la maison et avait discuté pendant trois heures avec Lindahl. Ils parlaient bas, de sorte que le policier qui se tenait dehors, sous la fenêtre, n'avait pu saisir ce qu'ils disaient. Puis, le visiteur était parti, Lindahl s'était retiré. Le policier était

rentré, tout excité, pour rédiger son rapport et avait remis celui-ci au veilleur, qui l'avait transmis à Matilda.

« C'est dur pour le veilleur, se dit Thornberg. On va vouloir savoir pourquoi il n'a pas raconté cela à son chef, à New Washington, si celui qui faisait le guet a été tué avant de pouvoir le faire lui-même. Il niera avoir reçu ce rapport et on le soumettra à un hypnotest... Mais ils n'ont plus confiance dans cette méthode, maintenant ! »

Sa compassion ne dura pas longtemps. Tout ce qui comptait, c'était de faire en sorte que la guerre se terminât avant le retour de Jack. Il remit en place la bobine falsifiée et fit un petit retour en arrière, afin de transposer de Salt Lake City à Philadelphie le dernier lieu où Sam Hall avait été vu : cela rendrait les choses plus plausibles. Puis, dès que l'occasion s'en présenta, il se mit au travail sur d'autres dossiers. Il dut attendre pendant deux affreuses journées avant que parvînt l'ordre de la Sécurité d'effectuer un nouveau recoupement des renseignements concernant Sam Hall. Les sondeurs déroulèrent leur processus compliqué, un engrenage bascula, un tube rougeoya. Des corrélations s'établirent, la bobine Lindahl se déroula devant le micro-imprimeur, à l'intérieur de la machine. Des références à cette bobine se dispersèrent dans toutes les directions. Thornberg renvoya le rapport préliminaire, accompagné de cette question : L'affaire paraissant intéressante, la Sécurité souhaitait-elle recevoir des informations complémentaires ?

Elle le souhaitait !

Le lendemain, les émetteurs annoncèrent un grand remaniement de personnel à la Défense nationale. On n'entendit plus parler de Lindahl.

Et voilà ! pensa sombrement Thornberg. J'ai attrapé par la queue un gros tigre. Maintenant, ils vont être obligés de contrôler tout le monde et je ne suis qu'un homme seul, qui tente de gagner de vitesse toute la police de Sécurité !

Lindahl est un traître. Comment son chef a-t-il pu le laisser parvenir à ce poste élevé ? Hoheimer était un grand ami de Lindahl. Que les Archives vérifient immédiatement son dossier.

Comment ? Hoheimer lui-même ?... Il y a cinq ans, soit, mais quand bien même... Son dossier montre qu'il habitait un immeuble dont Sam Hall était le gardien ! Qu'on arrête Hoheimer ! Qui va prendre sa place ? Le général Halliburton ? Cette vieille ganache ? Mais, du moins, son dossier est vierge. On ne peut faire confiance à des types trop malins.

Un frère d'Hoheimer fait partie de la Sécurité ; il a rang de général et possède un bon dossier. C'est une couverture ?... Qui sait ? Qu'on fourre le frère en prison, au moins pour la durée de la guerre ! Mieux vaut vérifier aussi son état-major... Les Archives montrent qu'un de ses officiers, un certain Jones, n'a pu rendre compte de son emploi du

temps pendant cinq jours, au cours de l'année dernière. À l'époque, il a prétendu avoir été chargé par la Sécurité d'une mission secrète, mais des recoupements ont permis d'établir que ce n'était pas vrai. Qu'on fusille ce Jones ! Un de ses neveux est capitaine dans l'Armée. Qu'on retire son unité de la ligne de combat jusqu'à ce que nous ayons pu contrôler les hommes l'un après l'autre ! Nous n'avons déjà eu que trop de mutineries.

Lindahl était aussi un ami intime de Benson, responsable des usines atomiques du Tennessee. Qu'on embarque Benson !

Le fils aîné d'Hoheimer est un industriel ; il possède une usine de pétrole synthétique au Texas. Qu'on l'arrête ! Sa femme est la sœur de Leslie, chef de la Commission de coordination de la production de guerre. Qu'on arrête Leslie aussi. Bien sûr, il fait du bon travail, mais il envoie peut-être des renseignements à l'ennemi. Ou peut-être n'attend-il qu'un signal pour saboter toutes les usines. On ne peut faire confiance à *personne*, je vous assure !

Comment ? Les Archives nous transmettent un rapport du service des Renseignements selon lequel le maire de Tampa serait de mèche avec les rebelles ! Ce rapport porte la mention : « Information non contrôlée, simple rumeur » ; mais Tampa s'est effectivement rendue sans un combat. Le maire a pour associé dans ses affaires un nommé Gale, dont le cousin commande une base de bombes téléguidées à New Mexico. Qu'on contrôle les dossiers de ces deux Gale... Ah ! le cousin s'est absenté pendant quatre jours sans rendre compte de ses allées et venues ? Privilège militaire ou non, qu'on l'arrête et qu'on le force à dire où il était !

« Attention, Archives, attention ! Urgent. Le général de brigade John Harmsworth Gale, etc., a refusé de fournir les renseignements réclamés par la Sécurité, affirmant n'avoir pas quitté sa base. Peut-il s'agir d'une erreur de votre part ? »

« Archives à Sécurité, référence, etc. Aucune possibilité d'erreur, si ce n'est dans l'information reçue. »

« Aux Archives, référence, etc. Déclarations de Gale confirmées par trois de ses officiers. »

Qu'on arrête tous les hommes de cette satanée base et qu'on vérifie une nouvelle fois ces rapports ! Qui les a envoyés, d'ailleurs ?

« Aux Archives, référence, etc. La base de fusées téléguidées 37-J a ouvert le feu sur le détachement envoyé par la Sécurité pour procéder à l'arrestation de tout le personnel de la base, et l'a repoussé. Selon les derniers rapports reçus, Gale faisait appel, pour lui prêter secours, aux forces rebelles cantonnées à soixante kilomètres de sa base. Des détails suivront, dès que possible, pour les dossiers. »

Ainsi, Gale est un traître ! — ou bien, est-ce la peur qui l'a poussé à ce geste ? — Que les Archives s'efforcent de découvrir qui a classé

cette information le concernant. *On ne peut faire confiance à personne !*

Thornberg ne fut guère surpris le jour où la porte s'ouvrit brusquement pour livrer passage à une escouade de la Sécurité. Il s'y attendait depuis quelque temps déjà : un homme seul ne peut continuer indéfiniment à mener le jeu. Sans doute les contradictions accumulées avaient-elles fini par attirer l'attention sur lui, à moins que — ironie du sort ! — les chaînes d'accusation qu'il avait forgées n'aient, par hasard, conduit la police jusqu'à lui — ou encore que Rodney ou un autre ingénieur, jugeant suspecte l'attitude de son chef, n'ait vendu la mèche.

Si tel était le cas, Thornberg n'éprouvait pas de rancune à l'égard de celui qui l'avait dénoncé. Ce qu'il y a de tragique dans une guerre civile, c'est qu'elle dresse des frères les uns contre les autres. Des millions de gens honnêtes, de braves types, prenaient fait et cause pour le gouvernement parce qu'ils lui avaient prêté serment de fidélité. Ce que Thornberg ressentait surtout, c'était une grande fatigue.

Il posa les yeux sur le canon du fusil, puis leva un regard las vers le visage de l'homme qui le tenait. « Je suppose que je suis en état d'arrestation ? demanda-t-il d'une voix sans timbre.

— Lève-toi ! » ordonna l'homme. Il avait une face aplatie et bestiale ; une grimace sadique plissait ses lèvres épaisses. C'était le type parfait de la Chemise noire.

June fit entendre un petit gémissement. L'homme qui s'était saisi d'elle venait de lui tordre un bras derrière le dos. « Ne faites pas cela, dit Thornberg. Elle est innocente.

— Lève-toi, je te dis ! » Le canon du fusil était pointé dans sa direction.

« Ne vous approchez pas de moi non plus », dit Thornberg. Il leva sa main droite dont les doigts étaient serrés sur une petite balle. « Vous voyez ceci ? poursuivit-il. C'est un truc de ma fabrication. Non, pas une bombe — simplement une petite commande radio. Si mes doigts relâchent leur pression, le caoutchouc va se détendre et fermer un commutateur. »

Les hommes reculèrent légèrement.

« Lâchez cette jeune fille, répéta Thornberg d'un ton patient.

— Rends-toi d'abord ! »

June poussa un cri aigu : le policier lui tordait le bras encore plus fort.

« Non, répondit Thornberg. Ceci a beaucoup plus d'importance que nous tous. Je m'étais préparé à ce qui arrive, voyez-vous. Je m'attends à mourir. Si je lâche cette balle, le signal radio va fermer le relais, engendrant un puissant champ magnétique à l'intérieur de

Matilda — de la machine contenant les Archives. Chacun des dossiers que possède le gouvernement sera ainsi complètement effacé. Je frémis à la pensée de ce que vous feront vos chefs si vous laissez les choses en arriver là ! »

Lentement, le policier lâcha June qui s'affaissa sur le sol en pleurant.

« C'est du bluff ! » lança l'homme qui tenait le fusil. La sueur coulait sur son visage.

« Essayez et vous verrez ! » répliqua Thornberg en se forçant à sourire. Cela m'est égal !

— Sale traître !

— Sale, peut-être, mais très efficace, en tout cas, vous ne trouvez pas ? J'ai réussi à semer la pagaille et à mettre le gouvernement sens dessus dessous. L'Armée s'en va à la débandade : dans toutes les unités, des officiers désertent par crainte de se voir arrêtés les uns après les autres. L'Administration a les mains liées et tremble de frayeur. La Sécurité court après ses propres agents d'un bout du continent à l'autre. L'assassinat et la trahison sont monnaie courante. Les gens se rallient en masse aux rebelles. L'Armée de Libération balaie sur son passage une résistance démoralisée et impuissante. Je suis prêt à parier que New Washington va capituler d'ici à une semaine.

— Et tout ça, c'est ton œuvre ! » Le doigt de celui qui venait de parler se crispa sur la détente du fusil.

« Oh ! non, » répliqua Thornberg ; un seul homme ne peut pas changer le cours de l'histoire. Mais je reconnais que j'ai joué un rôle assez important dans ce chambardement — ou, plutôt, c'est Sam Hall qui l'a joué.

— Et maintenant, qu'est-ce que tu vas faire ?

— Cela dépend de vous, mes amis. Si vous me fusillez, si vous me faites passer dans la chambre à gaz, si vous m'assommez ou quoi que ce soit de ce genre, ma main va naturellement lâcher la balle. Autrement, nous n'aurons qu'à attendre jusqu'à ce que, les uns ou les autres, nous en ayons assez.

— Il bluffe ! répéta le chef de l'escouade.

— Vous pouvez, bien sûr, faire contrôler Matilda par les techniciens qui sont ici et, s'ils constatent que j'ai dit la vérité, leur ordonner de débrancher mon électro-aimant. Mais je vous préviens qu'au moindre signal de votre part, je lâcherai cette balle. Regardez, ajouta Thornberg en ouvrant la bouche toute grande. J'ai là une capsule de verre contenant du poison. Quand ma main aura lâché la balle, je serrerai très fortement les dents sur cette capsule. Alors, vous le voyez bien, je n'ai rien à craindre de vous. »

Une expression tour à tour de perplexité et de fureur passa sur le

visage de ceux qui l'observaient. Ces hommes-là n'étaient guère habitués à réfléchir.

« Bien sûr, reprit Thornberg, il reste encore une possibilité. Selon les derniers rapports reçus, une escadrille d'avions de chasse rebelles serait basée à une centaine de kilomètres d'ici. Nous pourrions les appeler à la rescousse. Vous y auriez peut-être avantage aussi, car le jour des règlements de comptes va venir pour vous autres, Chemises noires, et mon influence pourrait vous être utile, quoique vous ne le méritiez guère. »

Ils échangèrent des regards. Au bout d'un très long moment, le chef de l'escouade hocha la tête en disant : « Non ! »

L'homme qui était derrière lui sortit son revolver et lui tira une balle dans le dos.

Thornberg sourit.

« En fait, expliqua-t-il à Sorensen, je bluffais réellement. Tout ce que je tenais dans ma main, c'était une balle de tennis sur laquelle j'avais collé quelques petits bouts de fil électrique. Non que cela ait eu beaucoup d'importance au point où nous en étions — sauf pour moi.

— Matilda va nous être bien utile pour déblayer le terrain, dit Sorensen. Voulez-vous rester encore un peu ?

— Bien sûr ; en tout cas jusqu'à l'arrivée de mon fils. Ce sera la semaine prochaine.

— Vous allez être heureux d'apprendre que nous avons enfin pris contact avec la garde de l'espace. Nous n'avons pu échanger avec elle que de brefs messages radio, mais son commandant s'est engagé à obéir au gouvernement qui sera en place au moment où il arrivera. Comme c'est nous qui serons au pouvoir, votre fils n'aura pas à combattre. »

Il n'y avait rien à répondre à cela. Au bout d'un moment, Thornberg reprit, avec une feinte indifférence : « Je dois vous dire que j'ai été surpris de constater que *vous* apparteniez au mouvement clandestin.

— Au sein même de la Sécurité, nous étions plusieurs à en faire partie, répondit Sorensen. Nous étions groupés en petites cellules disséminées sur toute l'étendue du pays, et nous nous étions arrangés de façon à pouvoir nous hypnotester mutuellement. » Il fit une petite grimace et ajouta : « Mais ce n'était pas là une tâche bien plaisante, et certaines des choses que j'ai dû faire... Enfin, c'est terminé maintenant. »

Se renversant contre le dossier de sa chaise ; il posa sur le bureau ses pieds chaussés de bottes. Les militaires de l'Armée de Libération se préoccupaient fort peu de l'astiquage de leurs bottes et de l'entretien de leurs uniformes, qui étaient généralement assez avachis. Mais

Sorensen avait réussi à rester impeccable. « L'histoire de Sam Hall a d'abord fait naître un peu de suspicion, poursuivit-il après un instant de silence. La chanson, comprenez-vous, et certains détails... Mes chefs sont loin d'être bêtes. Mais je me suis désigné moi-même pour faire une enquête à votre sujet. Un contrôle serré m'a donné des raisons de vous soupçonner d'idées révolutionnaires — aussi, bien entendu, vous ai-je décerné un satisfecit. Par la suite, j'ai monté cette histoire de technique de cache psychologique, qui a inquiété un certain nombre de militaires de haut rang. En constatant que vous me suiviez sur cette piste, j'ai compris que vous étiez de notre bord. » Avec un large sourire, il acheva : « C'est pourquoi, naturellement, notre armée n'a jamais attaqué Matilda.

— Vous n'avez rejoint les vôtres que tout récemment sans doute ? demanda Thornberg.

— Oui : j'ai dû décamper de la Sécurité lors du tohu-bohu et de la chasse aux sorcières que vous avez déclenchés. Vous avez bien failli me coûter la vie, Thorny, le savez-vous ? Mais le jeu en valait la chandelle, quand cela n'aurait été que pour voir ces cancrelats s'écraser les uns les autres ! »

Se penchant par-dessus son bureau, Thornberg déclara d'un ton grave : « Jusqu'à présent, j'avais seulement pu supposer que vous autres, rebelles, étiez sincères. Je n'avais jamais eu de certitude à cet égard. Maintenant, j'en ai une... Avez-vous l'intention de détruire Matilda ? »

Sorensen fit un signe d'assentiment. « Quand nous l'aurons utilisée pour nous aider, d'abord à retrouver certaines personnes que nous recherchons activement, et ensuite à nous réorganiser — oui, certainement. C'est un instrument trop puissant. Il est temps de libérer le gouvernement.

— Merci », murmura Thornberg.

Au bout d'un moment, il reprit avec un petit rire étouffé : « Et ce sera la fin de Sam Hall ! Il ira dans je ne sais quel Walhalla réservé aux grands personnages de fiction. Je le vois d'ici se chamaillant avec Sherlock Holmes, asticotant le roi Arthur ou nouant une merveilleuse amitié avec Long John Silver... Vous savez comment se termine la plainte ? » Il chantonna :

*Maintenant là-haut, au paradis, je demeure ;
Au paradis je demeure...*

Malheureusement, la conclusion reste renfrognée : jamais Sam Hall n'a été satisfait de son sort.

Sam Hall

Traduit par Denise Hersant

BIBLIOGRAPHIE

1947. 001. « Tomorrow Children » (avec F.N. Waldrop) in *Astounding Science Fiction*, mars. Tr. fr. (« Les enfants de demain ») in *Le Barde du Futur*.

002. « Logic » in *Astounding Science Fiction*, juillet.

1948. 003. « Genius » in *Astounding Science Fiction*, décembre.

1949. 004. « Prophecy » in *Astounding Science Fiction*, mai.

005. « Entity » (avec John Gergen) in *Astounding Science Fiction*, juin (Future History Series I).

006. The Double-Dyed Villains in *Astounding Science Fiction*, septembre (Wing Alak, Galactic Patrol).

007 « Time Heals » in *Astounding Science Fiction*, octobre (Holger Danske).

1950. 008. « Gypsy » in *Astounding Science Fiction*, janvier (Future History Series I).

009. « The Perfect Weapon » in *Astounding Science Fiction*, février.

010. « Trespass » in *Fantastic Stories Quaterly* (avec Gordon R. Dickson), printemps.

011 « The Helping Hand » in *Astounding Science Fiction*, mai.

012. « Star Ship » in *Planet Stories*, automne (Future History Series I).

013. « The Long Return » in *Future*, septembre.

014. « The Star Beast » in *Super Science Stories*, septembre. Tr. fr. (« Dans le corps d'un fauve ») dans *Chefs-d'œuvre de la science-fiction : Fiction Spécial n°13*, juillet 1968.

015. « Quixote and the Windmill » in *Astounding Science Fiction*, novembre (Future History Series I).

016. « Fight to Forever » in *Super Science Stories*, novembre.

1951. 017. « Witch of the Demon Seas » (sous le nom de A.A. Craig) in *Planet Stories*, janvier, réédité en 1970 sous le titre « Demon Journey » in *Swords Against Tomorrow*, anthologie présentée par Robert Hoskins, Signet.

018. « Tiger by the Tail » in *Planet Stories* (Ensign Flandry), janvier. Tr. fr. (« Le Tigre par la queue ») dans *Agent de l'Empire Terrien*, CLA 22, OPTA, 1970.

019. « The Acolytes » in *Worlds Beyond* (Future History Series I), février.

020. « The Tinkler » in *Worlds Beyond*, février.

021. « World of the Med » in *Imagination*, février.
022. « Incomplete Superman » in *Future*, mars.
023. « Duel on Syrtis » in *Planet Stories* (Future History Series II), mars. Tr. fr. (« Duel sur la Syrte ») in *Le Barde du Futur*.
024. « Interloper » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, avril. Tr. fr. (« L'Émissaire ») in *Fiction*, n°3, février 1984.
025. « Inside Earth » in *Galaxy Science Fiction*, avril. Tr. fr. (« Le Valgolian ») in *Galaxie* ancienne série n°35, octobre 1956, et (« Manipulation ») in *Marginal*, n°6, janvier/février 1975.
026. « Honorable enemies » in *Future Combined with Science Fiction Stories* (Ensign Flandry) mai. Tr. fr. (« Honorable enemies ») dans *Agent de l'Empire Terrien*, CLA 22, Opta, 1970.
027. « Heroes are Made » (avec Gordon R. Dickson), in *Other Worlds Science Stories*, mai (Hoka).
028. « Earthman Beware ! » in *Super Science Stories*, juin. Tr. fr. (« Terrien prends garde ») in *Le Barde du futur*.
029. « The Missionaries » in *Other Worlds*, juin/juillet.
030. « The Virgin of Valkarion » in *Planet Stories*, juillet.
031. « Terminal Quest » in *Super Science Stories*, août (publiée dans diverses anthologies sous le titre « The Last Monster »).
032. « Lord of a Thousand Suns » in *Planet Stories* (Future History Series II), septembre. Tr. fr. (« Le Seigneur des dix mille soleils ») dans *Histoires Galactiques*, LP 3774, 1974, et dans *Les Meilleurs Récits de Planet Stories*, J'ai lu 617.
033. « Swordsman of Lost Terra » in *Planet Stories*, novembre.
1952. 034. « Sargasso of Lost Space Ships » in *Planet Stories*, janvier.
035. « Captive of the Centaurianess » in *Planet Stories*, mars.
036. « Garden in the Void » in *Galaxy Science Fiction*, mai. Tr. fr. (« Le jardin du Néant ») in *Galaxie* ancienne série n°13, déc. 1954, et (« Le jardin du Vide ») in *Marginal*, n°9, sept./oct. 1975. (Future History Series II.)
037. « Warmaid of Mars » in *Planet Stories*, mai (Future History Series II).
038. « The Star Plunderer » in *Planet Stories*, septembre (Future History Series II).
039. *Vault of the Ages*, Winston (Livre pour enfants, premier roman).
1953. 040. « Un-Man » in *Astounding Science Fiction*, janvier (Future History Series I).
041. « The Green Thumb » in *Science Fiction Quarterly*, février (Future History Series I).
042. « Security » in *Space Science Fiction*, février (Future History Series II).

043. « Ashtarn the Terrible » in *Fantasy Fiction*, fév./mars.
044. « Horse Trader » in *Galaxy*, mars.
045. « Courier of Chaos » in *Future Science Fiction*, mars.
046. « Three Wishes » in *Fantastic*, mars/avril.
047. « When Half-Gods Go » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, mai. Tr. fr. (« Ces Terriens si terre à terre ») in *Fiction* n°10, sept. 54.
048. « In Hoka Signo Vinces » (avec Gordon R. Dickson) in *Other Worlds Science Stories*, juin (Hoka).
049. « Rachela » in *Fantastic*, juin.
050. « The Nest » in *Science Fiction Adventures*, juillet.
051. « Enough Rope » in *Astounding Science Fiction* (Wing Alak), juillet. Tr. fr. (« Une corde pour se pendre ») in *Fiction* n°195, mars 1970.
052. « The Disintegrating Sky » in *Fantastic Universe*, août.
053. « Sam Hall » in *Astounding Science Fiction* (Future History Series II), août. Tr. fr. (« Sam Hall ») in *Histoires de demain*, Livre de Poche 3771, 1974 et in *Le Barde du futur*.
054. « The Escape » in *Space SF*, septembre. Première partie de *Brain Wave*, n°64.
055. « The Troublemakers » in *Cosmos*, septembre (Future History Series I).
056. « Three Hearts and Three Lions » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, sept./oct.
057. « The Adventure of the Misplaced Hound » (avec Gordon R. Dickson) in *Universe Science Fiction*, décembre (Hoka).
058. « Silent Victory » in *Two Complete Science Adventure Books*, Hiver.
059. « Sentiment, Inc. » in *Science Fiction Stories*, n°1.
1954. 060. « The Sensitive Man » in *Fantastic Universe Science*, janvier (Future History Series I).
061. « The Chapter Ends » in *Dynamic SF*, janvier (Future History Series I). Tr. fr. (« Dernier chapitre ») in *Satellite* n°28, avril 1960.
062. « The Immortal Game » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, février.
063. « Ghetto » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, mai. Tr. fr. (« Les Parias ») in *Fiction* n°17, avril 1955 et *Histoires de cosmonautes*. Livre de Poche 3765, 1974.
064. *Brain Wave* (Premier roman de S.F.), Ballantine, juin. Tr. fr. (*Barrière mentale*) in *Satellite* n°1 et 2, janv./fév. 1958, et Masque S.F. n°14, 1974.
065. « Question and Answer » in *Analog Science Fiction*, juin/juillet. Tr. fr. (« Question sans réponse ») in *Satellite* n° 39/40, nov./déc. 1961.

066. « Teucan » in *Cosmos*, n°4, juillet.
067. « The Embassadors of Flesh » in *Planet Stories*, été (Ensign Flandry). Rééd. de 26. Tr. fr. (« Les Guerriers de nulle part ») in *Agent de l'Empire Terrien*, CLA 22, Opta 1970.
068. « Contact Point » in *If*, août.
069. « The Big Rain » in *Astounding Science Fiction*, octobre (Future History Series I).
070. « Elliptic Orbit » in *If* décembre.
071. « The Stranger was Himself » in *Fantastic Universe*, décembre.
072. *The Broken Sword*. Abelard Schuman.
1955. 073. « Yo Ho Hoka ! » (avec Gordon R. Dickson) in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, mars (Hoka).
074. « The Long Way Home » in *Astounding Science Fiction*, avril et mai.
075. « Time Patrol. » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, mai (Time Patrol). Tr. fr. « La Patrouille du temps » in *Fiction* n°28, mars 1956 ; *Les Vingt Meilleurs Récits de Science-Fiction*, Marabout 207, 1964 ; *La Patrouille du temps*, Marabout 232, 1965.
076. « Snowball » in *If*, mai.
077. « The Soldier from the Stars » in *Fantastic Universe*, juin.
078. *No World of their Own*, Ace Books, juin/juillet. (Version écourtée de *The Long Way Home*.)
079. « Butch » in *New Worlds* n°37, juillet.
080. « Inside Straight » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, août. Tr. fr. (« Les jeux sont faits ») in *Fiction*, n°33, août 1956.
081. « The Tiddlywink Warriors » (avec Gordon R. Dickson) in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, août (Hoka).
082. « Out of the Iron Womb » in *Planet Stories*, été (Future History Series I).
083. « Joy in Mudville » (avec Gordon R. Dickson) in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, novembre (Hoka).
084. « Delenda Est » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, décembre (Time Patrol). Tr. fr. (« L'Autre Univers ») in *Fiction*, n°32, juillet 1956, et *La Patrouille du temps*. Marabout 232, 1965.
085. « The Snows of Ganymede » in *Startling Stories*, hiver (Future History Series I).
1956. 086. « The Corkscrew of Space » in *Galaxy Science Fiction*, février. Tr. fr. (« Tire-bouchon spatial ») in *Galaxie* ancienne série, n°31, juin 1956.
087. « Catalysis » in *Worlds of If Science Fiction*, février (Future History Series I).
088. « Superstition » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, mars. Tr. fr. (« Superstition ») in *Fiction*, n°40, mars 1957.
089. *Star Ways*. Avalon Books, avril. Tr. fr. (*La Route étoilée*) in Les

Cahiers de la Science-Fiction, n°8, éd. Satellite, 1959, et Masque S.F., n°5, 1974.

090. « The Barbarian » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, mai.

091. « The Man Who Came Early » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, juin. Tr. fr. (« Le Voyage prématuré ») in *Fiction*, n°39, février 1957.

092. « The Live Coward » in *Astounding Science Fiction*, juin (Wing Alak).

093. « What Shall It Profit ? » in *Worlds of If Science Fiction*, juin (Future History Series I).

094. *Planet of No Return*. Ace Books/Question and Answer, 1954.

095. « Margin of Profit » in *Astounding Science Fiction*, septembre (Van Rijn).

096. « Operation Afreet » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, septembre. Tr. fr. (« Loup y es-tu ? ») in *Fiction*, n°49, décembre 1957 (Stephen Matuchek).

097. « Details » in *Worlds of If Science Fiction*, octobre.

1957. 098. « The Valor of Cappen Varra » in *Fantastic Universe Science Fiction*, janvier. Tr. fr. (« La Vaillance de Cappen Varra ») in *Le Barde du Futur*.

099. « Operation Salamander » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, janvier. Tr. fr. (« Sus à la Salamandre ») in *Fiction*, n°65, avril 1959 (Stephen Matuchek).

100. « Virgin Planet » in *Venture* (Future History Series I), janvier.

101. « Security Risk » in *Astounding Science Fiction*, janvier.

102. « The Apprentice Wobbler » in *Startling Stories*, janvier.

103. « Journey's End » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, février. Tr. fr. (« Le Bout de la route ») in *Fiction* n°1, février 1958 ; *Chefs-d'Œuvre de la Science-Fiction*, éd. Planète, 1970 ; « La Fin du Voyage » in *Histoires de pouvoirs*, Livre de Poche 3770, 1975.

104. « Marius » in *Astounding Science Fiction*, mars (Future History Series I).

105. « The Light » in *Galaxy Science Fiction*, mars. Tr. fr. (« La Vierge aux rochers ») in *Galaxie* Ancienne Série, n°42, mai 1957, et *Planète*, n°19, nov./déc. 1964.

106. « Survival Technique » (avec Kenneth Grey), in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, mars. Tr. fr. (« Un travail de Romain ») in *Fiction*, n°52, mars 1958.

107. « License » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, avril. Tr. fr. (« Gangsters légaux ») in *Fiction*, n°50, janvier 1958.

108. « Call Me Joe » in *Astounding Science Fiction*, avril. Tr. fr. (« Jupiter et les Centaures ») in *Fiction Spécial*, n°16, juillet 1970.

109. « Cold Victory » in *Venture*, mai (Future History Series I). Tr.

fr. (« Triste victoire ») in *Fiction*, n°71, octobre

110. « Undiplomatic Immunity » (avec Gordon R. Dickson) in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, mai (Hoka).

111. « Among Thieves » in *Astounding Science Fiction*, juin.

112. « A World Called Maanerek » in *Galaxy Science Fiction*, juillet.

Tr. fr. (« Le Rénégat ») in *Galaxie* ancienne série, n°46, sept. 1957.

113. « Life Cycle » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, juillet. (Stephen Matuchek). Tr. fr. (« Cycle génétique ») in *Fiction*, n°59, octobre 1958.

114. « Brake » in *Astounding Science Fiction*, août (Future History Series I).

115. « Mr. Tiglath » in *Tales of the Frightened*, août.

116. « For The Duration » in *Venture Science Fiction*, septembre. Tr. fr. (« L'État d'urgence ») in *Fiction*, n°77, avril

117. « Ballade of An Artificial Satellite » (poème), in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, octobre.

118. « The Long Remembering » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, novembre. Tr. fr. de Francis Carsac (« Souvenir lointain ») in *Fiction*, n°56, juillet 58.

119. « Corpse in a Suit of Armor » in *Saint Detective Magazine*, novembre.

120. « The Peacemongers » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, décembre. Tr. fr. (« Les Fauteurs de paix ») in *Fiction*, n°66, mai 1959, et *Histoires de demain*, Livre de Poche 3771, 1974.

121. « Full Pack » (avec Gordon R. Dickson) in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* (Hoka). Hoka Wild, décembre.

122. *Earhman's Burden* (avec Gordon R. Dickson) (Recueil) Gnome (Hoka). Contient 27, 51, 57, 73, 81 et « Don Jones ».

1958. 123. « The Last of the Deliverers » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, février. Tr. fr. (« Et s'il n'en reste qu'un... ») in *Fiction*, n° 78, mai 1960.

124. « The Martian Crown Jewels » in *Ellery Queen's Mystery Magazine*, février.

125. « The Man Who Counts » in *Astounding Science Fiction*, fév/avril (Van Rijn).

126. « Backwardness » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, mars. Tr. fr. (« Les Arriérés ») in *Fiction*, n°58, septembre 1958.

127. « The Game of Glory » in *Venture*, mars (Ensign Flandry). Tr. fr. (« Pour la gloire ») in *Fiction*, n° 114, mai 1963 et CLA 22, *Agent de l'Empire Terrien*.

128. « The High Ones » in *Infinity Science Fiction*, juin.

129. « Innocent at Large » in *Galaxy Science Fiction*, avec Karen Anderson, juillet. Tr. fr. (« Un naïf en liberté ») in *Galaxie* ancienne série, septembre 1958.

130. *The Snows of Ganymede*, Ace, août (= n°85), avec *War of the Wing-Men* (= n°125 retitré).

131. « We Have Fed Our Sea » in *Astounding Science Fiction*, août/septembre.

132. « Single Jeopardy » (avec Karen Anderson) in *Alfred Hitchcock Magazine*, octobre.

133. « Wildcat » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, novembre. Tr. fr. (« Les Prospecteurs ») in *Fiction*, n°67, juin 1959.

134. « A Bicycle Built For Brew » in *Astounding Science Fiction*.

1959. 135. « Robin Hood's Barn » in *Astounding Science Fiction*, janvier.

136. « The Sky People » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, mars. Tr. fr. (« Le Peuple du ciel ») in *Fiction*, n°92, juillet 1951.

137. « The Martian Crown Jewels » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, avril. Tr. fr. (« Les Joyaux de la couronne martienne ») in *Fiction*, n°99, février 1962.

138. « Wherever You Are » (sous le nom de Winston P. Sanders) in *Astounding Science Fiction*, avril.

139. « Sister Planet » in *Satellite*, mai.

140. « A Handful of Stars » in *Amazing Stories*, juin (Ensign Flandry). Tr. fr. (« Les Chasseurs de la Caverne du ciel ») in *Agent de l'Empire Terrien*, CLA, n°22, Opta, 1970.

141. « Brave to Be a King » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, août (Time Patrol). Tr. fr. (« Le Grand Roi ») in *Fiction*, n°74, janvier 1960, et *La Patrouille du temps*, Marabout 232, 1965.

142. « Pact » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*.

143. « Condemned to Death » in *Fantastic Universe*, octobre.

144. « Operation Incubus » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, octobre (Stephen Matuchek). Tr. fr. (« Que succombe l'incube ») in *Fiction*, n°119, octobre 1963.

145. « State of Assassination » in *Ellery Queen's Mystery Magazine*, décembre.

146. « A Message in Secret » in *Fantastic*, décembre (Ensign Flandry). Tr. Fr. (« Message secret »), in *Agent de l'Empire Terrien*, CLA, n°22. Opta, 1970.

147. « Pythagorean Romaji » in *Saint Detective Magazine*, décembre (Trygve Yamamura).

148. *War of Two Worlds*, Ace Books (= n°58). Tr. fr. de B.R. Bruss (*La Troisième Race*), Fleuve Noir, n°150.

149. *We Claim these Stars*, Ace Books (Ensign Flandry). Extension de 140.

150. *The Enemy Stars*, Lippincott (= n°131).

151. *Perish by the Sword*, Macmillan (Roman policier, Trygve

Yamamura).

152. *Virgin Planet*, Avalon. Version étendue de 100.

1960. 153. « The Only Game in Town » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, janvier (Time Patrol). Tr. fr. (« Échec aux Mongols ») in *Fiction*, n°82, septembre 1960 et *La Patrouille du Temps*, Marabout 232, 1965.

154. « A Twelvemonth and a Day » in *Fantastic Universe*, janvier (Future History Series I).

155. « Paper Spaceship » in *New Frontiers*, janvier (Article sur la science de « The Enemy Stars », 1959).

156. « The Burning Bridge » in *Analog Science Fiction*, janvier.

157. « The Martyr » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, mars. Tr. fr. (« Les Prisonniers ») in *Fiction*, n°81, août 1960 et (« Le Martyr ») in *Le Barde du futur*, 1988.

158. « Stab in the back » in *Saint Detective Magazine*, mars (Trygve Yamamura).

159. *Guardians of Time*, recueil, Ballantine, mars. Contient 75, 141, 153 et 84. Tr. fr. (*La Patrouille du temps*), Marabout, n°232, 1965 et *J'ai Lu*, n°1409, 1982.

160. « Eve Times Four » in *Fantastic Science Fiction Stories*, avril.

161. « The Covenant » in *Fantastic*, juillet.

162. « The High Crusade » in *Analog Science Fiction*, juil./ sept.

163. « Gentle Way » in *Saint Detective Magazine*, août (Trygve Yamamura).

164. « The World to Space » (sous le nom de Winston P. Sanders), in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, septembre.

165. « Barnacle Bull » (sous le nom de Winston P. Sanders), in *Analog Science Fiction*, septembre.

166. « Welcome » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, octobre. Tr. fr. (« Bienvenue ») in *Fiction*, n°93, août 1961.

167. « A World to Choose » in *Fantastic*, novembre.

168. « The First Love » (poème) in *Amra*, décembre.

169. « A Plague of Masters » in *Fantastic*, décembre (Ensign Flandry). Tr. fr. (« Le Fléau des maîtres ») in *Agent de l'Empire Terrien*, CLA, n°22, Opta, 1970.

170. « The Longest Voyage » in *Analog Science Fiction*, décembre. Tr. fr. (« Long Cours ») in *Fiction*, n°186, juin 1969.

171. *Murder in Black Letter*, Macmillan (Trygve Yamamura).

172. *The Golden Slave*, Avon (Roman historique).

173. *Rogue Sword*, Avon.

174. *Earthman Go Home*, Ace Books. (Ensign Flandry). Rééd. de 169.

175. *The High Crusade*, Doubleday. Rééd. de 162. Tr. fr. (*Les Croisés du Cosmos*), Denoël, 1962.

1961. 176. « Time Lag » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, janvier. Tr. fr. (« Autant en apporte le temps ») in *Fiction*, n°97, décembre 1961.

177. « Hiding Place » in *Analog Science Fact and Fiction*, mars (Van Rijn).

178. « My Object All Sublime » in *Galaxy*, juin. Tr. fr. (« Interdiction de séjour ») in *Galaxie*, n°22, février 1966.

179. « Night Piece » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, juillet. Tr. fr. (« Tranche de nuit ») in *Fiction*, n°100, mars 1962, et *Histoires de mutants*. Livre de Poche 3766, 1974.

180. *Twilight World*, Doubleday, juillet. Contient 1, 2 (retitré « Chain of Logic », et « Children of Fortune »).

181. *Strangers from Earth*, recueil, Ballantine Books. Contient 8, 15, 14, 28, 23, 52, 116 et 111.

182. *Three Hearts and Three Lions*, Doubleday. Extension de 56. Tr. fr. (*Trois cœurs, trois lions*), Garancière, 1986.

183. *Mayday Orbit*, Ace Books (Ensign Flandry). Rééd. de 146. Tr. fr. (« Message secret ») in *Agent de l'Empire Terrien*, CLA, n° 22, Opta, 1970.

184. *Orbit Unlimited*, Pyramid. Contient 135, 156, 143 (retitré « Condemned to Earth ») et « The Mill of the Gods ».

185. « Goodbye Atlantis », *Fantastic Stories*, août.

1962. 186. « The Day after Doomsday » in *Galaxy Science Fiction*, décembre 61, janvier, février.

187. « Progress » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, janvier (The Sky People). Tr. fr. (« Le Peuple de la mer ») in *Fiction*, n°108, novembre 1962.

188. « Third Stage » in *Amazing Stories*, février.

189. « Epilogue » in *Analog Science Fact & Fiction*, mars. Tr. fr. (« Épilogue ») in *Le Barde du futur*, 1988.

190. *After Doomsday*, Ballantine Books, mars. Rééd. de 186. Tr. fr. (« Après l'Apocalypse ») in *Galaxie-bis*, n° 2, Opta, octobre 1966.

191. « Shield » in *Fantastic*, juin.

192. « Escape from Orbit » in *Amazing Stories*, octobre.

193. « The Critique of Impure Reason » in *Worlds of If Science Fiction*, novembre. Tr. fr. (« La Critique de la raison impure ») in *Le Barde du futur*, 1988.

194. *The Makeshift Rocket*, Ace Books (avec *Un-Man and Other Novellas*).

195. *Un-Man and Other Novellas* (Recueil), Ace Books (avec *The Makeshift Rocket*). Contient 40, 95 et 92.

196. *Murder Bound* (Roman policier), Macmillan.

1963. 197. « Kings Who Die » in *Worlds of If Science Fiction*, mars.

198. « What'll You Give ? » (sous le nom de Winston P. Sanders) in

Analog Science fiction/Science Fact, avril.

199. « Turning Point » in *Worlds of If Science Fiction*, mai. Tr. fr. (« La Croisée des chemins ») in *Galaxie*, n°1, mai 1964.

200. « No Truce With Kings » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, juin. Tr. fr. (« Pas de trêve avec les rois ») in *Fiction*, n°127, juin 1964.

201. « Territory » in *Analog Science Fiction/Science Fact*, juin (Van Rijn).

202. « Homo Aquaticus » in *Amazing Stories*, septembre.

203. « Industrial Revolution » (sous le nom de Winston P. Sanders) in *Analog Science Fiction/Science Fact*, septembre.

204. « Three Cornered Wheel » in *Analog Science Fiction/Science Fact*, octobre (Falkayn, Van Rijn).

205. « Conversation In Arcady » in *Analog Science Fiction/Science Fact*, décembre.

206. *Let the Spacemen Beware*, Ace Books. Extension de 154.

207. *Thermonuclear Warfare : A Choice of Tragedies* (Document), Monarch.

208. *Shield*, Berkley Books. Rééd. de 191.

209. *Is There Life on Other Worlds* (Document), Crowell-Collier.

1964. 210. « Three Worlds to Conquer » in *Worlds of If Science Fiction*. Tr. fr. (« Trois mondes à conquérir ») in *Galaxie-bis*, n°2, octobre 1966.

211. « Sunjammer » (sous le nom de Winston P. Sanders), in *Analog Science Fiction/Science Fact*, avril.

212. « To Build a World » in *Galaxy Magazine*, juin. Tr. fr. (« Pour construire un monde ») in *Galaxie*, n°9, janvier 1965.

213. « Musn't Touch » in *Analog Science Fiction/Science Fact*.

214. « The Master Key » in *Analog Science Fiction/Science Fact*, juillet (Van Rijn).

215. *Time and Stars* (Recueil), Doubleday. Contient 200, 199, 192, 189, 193 et 160.

216. *Trader to the Stars* (Recueil), Doubleday. Contient 177, 201, 214 + deux pages de 95.

1965. 217. « Marque and Reprisal » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, février. Tr. fr. (« Corsaire de l'espace ») in *Fiction*, n°144, novembre 1965.

218. « Arsenal Port » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, avril. Tr. fr. (« Arsenal ») in *Fiction*, n°146, janvier 1966.

219. « The Corridors of Time » in *Amazing Stories*, mai/juin.

220. « Admiralty » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*. Tr. fr. (« Amirauté ») in *Fiction*, n°148, mars 1966.

221. « Trader Team » in *Analog Science Fiction/Science Fact*, juill./août. (Van Rijn, Falkayn)/« The Trouble Twisters », 1966.

222. « Say It With Flowers » (sous le nom de Winston P. Sanders) in *Analog Science Fiction/Science Fact*, septembre.

223. « The Life of Your Time » (sous le nom de Michael Karageorge) in *Analog Science Fiction/Science Fact*, septembre.

224. *Agent of the Terran Empire*, Chilton. Contient 18, 26, 67 et « Hunters of the Sky Cave » (version écourtée de 149). Tr. fr. in *Agent de l'Empire Terrien*, C.L.A. 22, Opta, 1970.

225. *The Corridors of Time*, Doubleday.

226. *Flandry of Terra*, Chilton. Contient 127, 146 et 169. Tr. fr. in *Agent de l'Empire Terrien*, C.L.A. 22, Opta, 1970.

227. *The Star Fox*, Doubleday. Contient 217, 218 et 220.

228. *Three Worlds to Conquer*, Pyramid. Rééd. de 210. Tr. fr. (« Trois mondes à conquérir ») in *Galaxie-bis*, n°2, Opta, oct. 1966.

229. « Minds Unleashed » in *Giants Unleashed*, anthologie composée par Groff Conklin Grosset. Rééd. de n°3.

230. « Professor James » (poème, avec Karen Anderson) dans *West by One and by One*.

231. « The Moonrakers » in *Worlds of If Science Fiction*, janvier. Tr. fr. (« Les Écumeurs de Lune ») in *Galaxie*, n°37, mai 1967.

232. « High Treason » in *Impulse*, mars.

233. « A Sun Invisible » in *Analog Science Fiction/Science Fact* (Falkayn, Van Rijn).

234. « The Ancient Gods » in *Analog Science Fiction/Science Fact*, juin/juill.

235. « Ensign Flandry » in *Amazing Stories*, octobre.

236. « Escape the Morning » in *Boy's Life*, novembre (The Boy Scouts of America).

237. « Door to Anywhere » in *Galaxy Magazine*, décembre.

238. « The Disinherited » in *Orbit 1*, anthologie composée par Damon Knight, Putnams.

239. *The Trouble Twisters*, recueil, Doubleday (Falkayn, Van Rijn). Contient 204, 233 et 221 (retitré « The Trouble Twisters »).

240. *Ensign Flandry*, Chilton Books (Ensign Flandry).

241. *World Without Stars*, Ace Books. Rééd. de 234.

242. *The Fox, the Dog, and the Griffin* (traduction d'un conte danois de C. Molbech), Doubleday.

1967. 243. « Supernova » in *Analog Science Fact/Fiction*, janvier (Van Rijn)/« Day of Burning ». Tr. fr. (« Supernova ») in *Histoires Stellaires, Fiction Spécial*, n°15, novembre 1969.

244. « Elementary Mistake » (sous le nom de Winston P. Sanders) in *Analog Science Fiction/Science Fact*, février.

245. « In the Shadow » (sous le nom de Michael Karageorge) in *Analog Science Fact/Fiction*, mars.

246. « To Outlive Eternity » in *Galaxy Science Fiction*, juin/août.

247. « Starfog » in *Analog Science Fact/Fiction*, août.
248. « Poulfinch's Mythology » (fac. article) in *Galaxy Magazine*, octobre.
249. « Outpost of Empire » in *Galaxy Science Fiction*, décembre. Tr. fr. (« Avant-poste de l'Empire ») in *Galaxie* 98/99, juillet/août 1972.
250. « Eutopia » in *Dangerous Visions* (édité par Harlan Ellison) Doubleday. Tr. fr. (« Eutopia ») in *Dangereuses Visions* t. II, J'ai Lu, 1976.
- 1968.** 251. *The Horn of Time* (Recueil), Signet, janvier. Contient 202 (retitré « The Horn of Time the Hunter »), 145 (retitré « A Man to my Woundint »), 128, 91, 104 et 187.
252. « A Tragedy of Errors » in *Galaxy Science Fiction*, février. Tr. fr. (« Le Coureur d'étoiles ») in *Galaxie*, n°79, décembre 1970.
253. « Peek ! I See You » in *Analog Science Fact/Fiction*, février.
254. « The Inevitable Weapon » in *Analog Science Fact/Fiction*, mars.
255. « Satan's World » in *Analog Science Fiction/Fact*, mai/ août (Van Rijn, Falkayn).
256. « The Faun » in *Boy's Life*, septembre (The Boy Scouts of America).
257. « The Pirate » in *Analog Science Fact/Fiction*, octobre.
258. « The Alien Enemy » (sous le nom de Michael Karageorge) in *Analog Science Fact/Fiction*, novembre.
259. « The Sharing of Flesh » in *Galaxy Science Fiction*, décembre. Tr. fr. (« Le Partage de la chair ») in *Galaxie*, n°70, mars 1970.
260. « Kyrie » in *The Farthest Reaches* (anthologie composée par Joseph Elder), Simon & Schuster.
- 1969.** 261. « Operation Changeling » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, mai/juin. Tr. fr. (« Les Conquérants de l'enfer ») in *Fiction* 206/207, février/mars 1971.
262. *Beyond the Beyond* (Recueil), Signet Books. Contient 60, 112 (retitré « Memory »), 114, 231, 243 (retitré « Day of Burning ») et 247.
263. « The White King's War » in *Galaxy Science Fiction*, août. Tr. fr. (« La Guerre du Roi Blanc ») in *Galaxie*, n°71, avril 1970.
264. *The Rebel Worlds*, Signet, octobre (Enseigne Flandry).
265. *Satan's World*, Doubleday, 1969 (Van Rijn, Falkayn). Rééd. de 255. Tr. fr. (*Le Monde de Satan*), Denoël, 1971.
266. *Seven Conquests, An Adventure in Science Fiction*, (Recueil), Macmillan. Contient 197, 133, 109, 80, 97, 107 et 212 (retitré « Strange Bedfellows »).
267. *Nebula Award Stories Four*, anthologie composée par Poul Anderson.
268. « The Dipteroid Phenomenon » in *Four For the Future*, anthologie composée par Harry Harrison, Macmillan.
269. *Infinite Voyage : Man's Future in Space* (Essai), Crowell-Collier.

1970. 270. « Birthright » in *Analog Science Fiction/Science Fact* (Van Rijn).

271. « S.O.S. » in *Worlds of If Science Fiction*, mars. Tr. fr. (« S.O.S. ») in *Galaxie*, n°102, novembre 1972.

272. *A Circus of Hells*, Signet, mai. Rééd. de 263.

273. « Fatal Fulfillment » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*. Tr. fr. (« Destins en chaîne ») in *Fiction*, n°209, mai 1971.

274. *Tales of the Flying Mountains* (Recueil), Macmillan. Contient « Nothing Succeeds Like Failure », 203 (retitré « The Rogue »), 222, « Ramble with a Gambler's Man », 198 (retitré « Que donnerez-vous ? »), 211 et « Recruiting Nation ».

275. *Tau Zero*, Doubleday. Version étendue de 246.

276. « The Communicators », in *Infinity 1*, anthologie composée par Robert Hoskins, Lancer 1970.

1971. 277. « The Queen of Air and Darkness » in Numéro spécial Poul Anderson du *Magazine of Fantasy and Science Fiction*, avril. Tr. fr. (« La Reine de l'air et des ténèbres ») in *Fiction*, n°238, octobre 1973.

278. « The Byworlder » in *Fantastic Stories*, juin/août.

279. « A Little Knowledge » in *Analog Science Fiction/Science Fact*, août.

280. « The Feast for the Gods » (avec Karen Anderson) in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, novembre. Tr. fr. (« Une fête pour les dieux ») in *Fiction*, n°276, janvier 1977.

281. *The Byworlder*, Signet, septembre. Rééd. de 278. Tr. fr. (*Le Hors-le-Monde*), Albin Michel, 1973.

282. *Operation Chaos* (Recueil), Doubleday. Contient 96, 261, 144, 99.

283. *The Dancer from Atlantis*, Signet.

284. « Murphy's Hall » (avec Karen Anderson), dans *Infinity*, anthologie composée par Bob Hoskins, Lancer.

285. « A Philosophical Dialogue » in *Outworld*, n°8.

1972. 286. « Goat Song » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, février. Tr. fr. (« Le Chant du barde ») in *Fiction*, n°230, février 1973.

287. « Wings of Victory » in *Analog Science Fiction/Science Fact*, avril.

288. *There Will Be Time*.

289. « Fortune Hunter » in *Infinity 4*, anthologie composée par Robert Hoskins, Lancer.

290. « A Chapter of Revelation » in *The Day the Sun Stood Still*, anthologie composée par Robert Silverberg.

291. « I Tell You, It's True » in *Nova 2*, anthologie composée par Harry Harrison, Walker.

292. « Lost Secrets Revealed » in *Gallimafry*.

1973. 293. « The Problem of Pain » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, février. Tr. fr. (« Le Grand Chasseur ») in *Fiction*, n°243, mars 1974.

294. « The People of the Wind » in *Analog Science Fiction/Science Fact*, févr./avril.

295. *The People of the Wind*, Signet, mai.

296. « Rescue on Avalon » in *Boy's Life*, juillet. (The Boy Scouts of America.)

297. *Hrolf Kraki's Saga*, Ballantine, octobre.

298. « The Pugilist » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, novembre. Tr. fr. (« Le Pugiliste ») in *Fiction* 254, février 1975.

299. « The Season of Forgiveness » in *Boy's Life*, décembre. (The Scouts of America.)

300. *The Rebel Worlds*, Signet, décembre.

301. *The Queen of Air and Darkness* (Recueil), Signet Books, contient 176, 238 (retitré « Home »), 245, 258, 256, 277.

302. « Lodestar » in *Astounding: John W. Campbell Memorial Anthology*, anthologie composée par H. Harrison (Random House, Inc). (Van Rijn, Falkayn.)

303. « Wingless on Avalon » in *Children of Infinity*, anthologie composée par Roger Elwood, Concordia House.

304. *The Day of their return*, Doubleday (janvier 1974, S.F.B.C.).

305. « The Merman's Children » in *Flashing Swords 1*, anthologie composée par Lin Carter, Dell.

306. « The Serpent in Eden » in *Omega*, anthologie composée par Roger Elwood, Walker.

307. « Windmill » in *Saving Worlds*, anthologie composée par Roger Elwood et Virginia Kidd, Doubleday.

308. *The Worlds of Poul Anderson*, Ace, janvier, 65 (retitré « Planet of No Return »), 58 (retitré « The War of Two Worlds »), et 241.

309. « My Own, my Native Land » in *Continuum 1*, anthologie composée par Roger Elwood, Putnam, janvier.

310. « A Problem of Pain » in *Chronicles of a Comer and Other Religious Stories*, anthologie composée par Roger Elwood-John Knox Press, mars. (« A Problem of Pain », 1973.)

311. « A Knight of Ghosts and Shadows » in *Worlds of If Science Fiction*, sept./oct./nov./déc.

312. « The Visitor » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, octobre. Tr. fr. (« Le Visiteur ») in *Fiction*, n°264, décembre 1975.

313. *Inheritors of Earth* (avec Gordon Eklund), Chilton Books, octobre.

314. *Fire Time*, Doubleday, novembre.

315. *The Many Worlds of Poul Anderson* (Recueil), anthologie composée par Roger Elwood, Chilton. Contient 1,277, « Her Strong

Enchantments Failing » (essai de Patrick McGuire), 189, 170, « Challenge and Response » (essai de Sandra Miesel), 103, « A World Named Cleopatra », 27 (retitré « The Sheriff of Canyon Gulch ») et 243 (retitré « Day of Burning »).

316. « How to Be Ethnic » in *Future Quest*, anthologie composée par Roger Elwood, Avon Books (R. Elwood).

317. *A Midsummer Tempest*, Doubleday (Stephen Matuchek).

318. « The Voortrekkers » in *Final Stage*, anthologie composée par Ed Ferman et Barry Malzberg, Chilton.

319. « Passing the Love of Women » in *Continuum II*, anthologie composée par Roger Elwood, Putnam.

320. « A Fair Exchange » in *Continuum III*, anthologie composée par Roger Elwood, Putnam.

321. *The Day of Their Return*, S.F.B.C. (Signet, 1975).

322. « The Little Monster », in *S.F. Adventures from Way Out*, anthologie composée par Roger Elwood, Whitman.

1975. 323. *Star Prince Charlie*, avec Gordon R. Dickson. Putnam, février (Hoka).

324. *Homeward and Beyond* (Recueil), Doubleday, juin, contient 287, 118, 253, 284, 257, 286, 312, « Wolfram » et « The Peat Bog ».

325. *The Book of Poul Anderson* (Recueil), anthologie composée par Roger Elwood, juin, Daw Books, réédition de 315.

326. « To Promote the General Welfare » in *Continuum IV*, anthologie composée par Roger Elwood, Berkley, juillet.

327. « Home » in *Saving Tomorrow*, anthologie composée par Robert Hoskins, Fawcett, automne.

328. *A Knight of Ghosts and Shadows*, octobre, S.F.B.C., Signet (Ensign Flandry).

329. « Gibraltar Falls » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, octobre. Tr. fr. (« Les Chutes de Gibraltar ») in *Fiction* n°297, janvier 1979.

330. *The Long Way Home*, Panther, novembre. (*No World of their Own*, 1955.)

331. « The Black Tank » in *Gamma One*, anthologie composée par Robert Hoskins, Popular Library.

332. « The Bitter Bread » in *Analog Science Fiction/Science Fact*, décembre.

1976. 333. *The Winter of the World*, Signet, mai.

334. *The Best From Poul Anderson* (Recueil), Pocket Books, contient 170, 90, 123, 178, 53, 260, 177, 136, et « Recollecting Poul Anderson » (Préface de Barry N. Malzberg).

335. « Dialogue » in *Faster than Light*, anthologie composée par Jack Dann et George Zebrowski, Harper.

336. « The Kitten » (avec Karen Anderson) in *Frights* anthologie

composée par Kirby Mac Cauley, St Martins.

1977. 337. « The Tale of Hauk » in *Swords against Darkness* n°1, anthologie composée par Andrew J. Offutt, Zebra books.

338. « Joelle » in *Isaac Asimov's Science Fiction Magazine*, automne.

339. *Mirkheim*, Putnam (Van Rijn et Falkayn).

340. « The Tupilak » in *Flashing Swords* n°4, anthologie composée par Lin Carter, Dell.

1978. 341. *The Man Who Counts*, Ace Books, février, réédition de 125.

342. *The Night Face*, Ace Books, février, réédition de 206.

343. *The Peregrine*, Ace, février, réédition de 89.

344. *Question and Answer*, Ace, février, réédition de 94.

345 « One Thud and Blunder » (essai) in *Swords Against Darkness III*, anthologie composée par Andrew J. Offutt, Zebras, mars.

346. *Two Worlds*, Gregg, avril, contient 344 et 241.

347. *Commander Flandry*, Severn, septembre (Rebel Worlds, 1969).

348. « Captive of the Centaurianess » in *Asimov's Science Fiction Adventure Magazine*, automne, 35 réécrit.

349. *The Avatar*, Berkley/Putnam, octobre.

350. « Hunter's Moon » in *Analog Science Fiction/Science Fact*, novembre.

351. *The Earth Book of Stormgate* (Recueil), Putman's, contient 287, 293, 316 retitré « How to Be Ethnic in One Easy Lesson », 95, 270 retitré « Esäu », 299, 125, 279, 243 retitré « Day of Burning », 302, 303 retitré « Wingless » et 296.

352. *The Night Face and Other Stories* (Recueil), Gregg, contient 170, 259, 252, 154.

1979. 353. « The Ways of Love » in *Destinies*, jan./fév.

354. « House Rule » in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, mai. Tr. fr. (« L'Auberge hors du temps ») in *Fiction* n°308, mai 1980.

355. « Of Pigs And Men » (essai) in *Swords Against Darkness IV*, édité par Andrew J. Offutt, Zebra, septembre.

356. *The Merman's Children* (roman), Putnam, septembre, en partie basé sur 305 et 340.

357. « The Gate of the Flying Knives » in *Thieves World*, anthologie composée par Robert Lynn Asprin, Ace Books, octobre.

358. *A Stone in Heaven*, Ace, octobre.

359. *The Demon of Scatterry*, Ace Books, avec Mildred Downey Broxon, décembre.

1980. 360. *The Golden Horn*, The Last Viking, Book 1, Zebra, mars.

361. *Knight Flandry*, Severn House, avril.

362. *Road to the Sea Horse*, The Last Viking, Book 2, Zebra, mai.

363. *Sign of the Raven*, The Last Viking, Book 3, Zebra, juin.

364. *Conan the Rebel*, Bantam Books, juillet.

365. « Einstein's Distress » (poème), in *Isaac Asimov Science Fiction Magazine*, septembre.

366. « Clausius Chaos » (poème) in *Isaac Asimov Science Fiction Magazine*, octobre.

367. *The Devil's Game*, Pocket Books, novembre.

1981. 368. « The Saturn Game » in *Analog Science Fiction/Science Fact*, février.

369. *Cold Victory* (Recueil), Tor, mars, contient 15, 114, 82 retitré « Holmgang », 93, 109, avec préface et textes de liaison de Sandra Miesel.

370. *The Psychotechnic League* (Recueil), Tor, juin, contient 69, 104, 60 et 40.

371. *Winners* (Recueil), Tor, août, contient 200, 170, 259, 277, 286.

372. *Fantasy* (Recueil), Tor, contient 354, 337, 355, 167 retitré « Logical Conclusion », 98, 357, 90, 345, 24, 142, 88, « Fantasy in the Age of Science » (essai), 312, 248, retitré « Bullwinch's Mythology », et « An Invitation to Elfland » (essai de Sandra Miesel).

373. *Explorations* (Recueil), Tor, novembre, contient 368, 332, 353, 318, 189 et 247.

374. *The Dark Between the Stars* (Recueil), Berkley, décembre, contient 108, 250, 289, 329, 179, 297, 259, 318 et 307.

375. *Conquest* (Recueil), Panther/réédition, 266.

1982. 376. *Starship* (Recueil), Tor, juin, contient « Foreward », 8, 12, 100, 66, 257, 61 et « Chronology of the Future » préparée par Sandra Miesel.

377. *Murai and Kith* (Recueil), Tor, octobre, contient 136, 187, 307, 63 et 202 retitré « The Horn of Time the Hunter ».

378. *The Gods Laughed* (Recueil), Tor, novembre, contient 348, 97, 279, 157, 179, 253, 77, 47 et 164.

379. *New America* (Recueil), Tor, décembre, contient 238 retitré « Home », 320, 309, 319, 326 et 277.

380. « Strength » in *The Magic May Return*, anthologie composée par David Niven, Ace, avec Mildred D. Broxon.

381. 1981. 381. « Vulcan's Forge » in *Amazing*, janvier.

382. *Orion Shall Rise* (roman), Phantasia Books, février.

383. « The Napoleon Crime » (avec Gordon R. Dickson) in *Analog Science Fiction/Science Fact*, mars.

384. *The Long Night* (Recueil), Tor, mai, contient 249, 259, 38, 247 et 252.

385. *Conflict* (Recueil), Tor, septembre, contient 258, 111, 97, 232, 291, 197, 145 retitré « A Man to my Wounding », 298, 176, 199.

386. *Hoka !* (Recueil), Simon & Schuster, avec Gordon R. Dickson, octobre (Hoka), contient 83, 121, 110 et 383.

387. *Time Patrolman* (Recueil), Tor, octobre, contient « Ivory, and

Apes, and Peacocks » et « The Sorrow of Odin the Goth ».

388. « Deathwomb » in *Analog Science Fiction/Science Fact*, novembre.

1984. 389. *The Unicorn Trad* (Recueil), Tor, avril, contient « Ballade of an Artificial Satellite » (poème, 1958), « Extract From the English Edition of a Guide Michelin » (fac. article, avec Karen Anderson, 1973), « Fairy Gold », 280, 129 retitré « The Innocent Arrival », 336, 284, 285, 230, avec articles et autres poèmes de ou avec Karen Anderson.

390. *Annals of the Time Patrol*, S.F.B.C., édition club de 159 et 387.

391. *Past Times* (Recueil), Tor, octobre, contient 250, 16, 105, 322, 50, 166 et 133.

1985. 392. « Pride » in *Far Frontiers*, volume 1, janvier, anthologie composée par Jerry Pournelle et James Baen, Baen Books.

393. *Dialogue With Darkness* (Recueil), Tor, janvier, contient 290, 139, 223, 7, 271, 205, 335 et 276.

394. *The Game of Empire*, Baen, avril.

1986. 395. *Time Wars*, recueil édité par Martin H. Greenberg et Charles Waugh, « créé » par Poul Anderson, Tor, octobre.

396. *Roma Mater*, The King of Ys 1, avec Karen Anderson, Baen Books, décembre.

1987. 397. *The Enemy Stars*, Baen Books, juin, contient 150 et 353.

398. *Gallicenae*, The King of Ys 2 (avec Karen Anderson), Baen Books, août.

399. *Dahut*, The King of Ys 3 (avec Karen Anderson), Baen Books, décembre.

1988. 400. « Strangers » in *Analog Science Fiction/Science Fact*, janvier.

401. *The Dog and the Wolf*, King of Ys 4 (avec Karen Anderson), Baen Books, mars.

402. *The Year of the Ransom*, Walter Millennium, mars (Time Patrol).

403. *Space Wars*, anthologie composée par Poul Anderson, Martin H. Greenberg et Charles Waugh, préface de Poul Anderson, Tor, mars.

404. « The Comrade » in *Analog Science Fiction/Science Fact*, juin.

NOTES

[1] Les *Nornes* : trois divinités de la mythologie Scandinave qui président à la destinée des hommes. Elles correspondent aux *Parques* latines et aux *Moires* grecques. (N.d.T.)

[2] En traduction libre : *La décadence de l'Occident*. (N.d.T.)

[3] Les *Cascades* sont une chaîne de montagnes de l'ouest des États-Unis et du Canada, en bordure du Pacifique (point culminant : le mont Rainier, 4 391 mètres).

[4] La capitale fédérale des États-Unis, Washington (District de Columbia), est située sur le Potomac qui se jette dans l'Atlantique. La tombe de George Washington (1732-1799) : il fut le premier président des États-Unis ; élu à deux reprises en 1789 et 1792, il refusa un troisième mandat et se retira à Mount Vernon (Virginie), sur le Potomac, sa propriété où il fut enterré. (N.d.T.)

[5] Le Ragnarok ou Ragnaröck, dans la mythologie Scandinave, est le crépuscule des dieux, un cataclysme pendant lequel, les dieux disparaissant, la création est régénérée totalement. (N.d.T.)

[6]. W.A.C. : Women Army Corps, corps d'armée féminin. (N.d.T.)

[7] *Ex officio* : de par mes fonctions ; *pro tem* (pour *pro tempore*) : à titre temporaire. (N.d.T.)

[8] Johann/Gregor Mendel (1822-1884), botaniste autrichien qui, par ses expériences sur l'hybridation des plantes et l'hérédité chez les végétaux, a été à l'origine de la théorie chromosomique de l'hérédité.

[9] Massif montagneux situé dans l'est des États-Unis. (N.d.T.)

[10] *La période de demi-vie* est l'espace de temps (variant du millionième de seconde à 300 000 ans) pendant lequel un corps radioactif voit sa masse diminuer de moitié. Le terme *demi-vie* s'applique aussi au temps mis par la moitié d'une substance (drogue ou traces radioactives) présente ou introduite dans un système vivant pour être éliminée par excrétion, décomposition métabolique ou autre processus naturel. (N.d.T.)

[11] C'est-à-dire Saint Paul et Minneapolis, villes jumelles situées sur le Mississippi, dans l'État de Minnesota. (N.d.T.)

[12] Le zygote est la cellule formée par la réunion de deux gamètes (cellules reproductrices mâle et femelle dont le noyau de chacune ne contient que n chromosomes) — autrement dit, c'est l'œuf fécondé, possédant $2n$ chromosomes. (N.d.T.)

[13] Science des conditions les plus favorables à la reproduction et à

l'amélioration de la race humaine. (N.d.T.)

[14] Herrenvolk : la race des seigneurs. (N.d.T.)

[15] L'étoile Tau de la constellation de la Baleine. (N.d.T.)

[16] Cercle terminateur ou ligne terminatrice de la partie lumineuse d'un astre. (N.d.T.)

[17] Un écho du poète John Keats (1795-1821) (dans *Ode on a Graecian Urn*) : « À jamais tu l'aimeras et elle sera belle à jamais. » (N.d.T.)

[18] *Allusion au Psaume 137 : Sur les bords des fleuves de Babylone, Nous étions assis et nous pleurons/En nous souvenant de Sion.* (N.d.T.)

[19] Structure ou configuration de phénomènes physiques, biologiques ou psychologiques, « modèles ». (N.d.T.)

[20] Se dit des composés chimiques peu stables, notamment à la chaleur. (N.d.T.)

[21] Titre original : Pierce, Arrow... comme la vieille marque d'automobiles. (N.d.T.)

[22] Allusion à Sur la route de Jack Kerouac et à ses romans suivants, ainsi qu'à l'état d'esprit de toute la « beat génération ». (N.d.T.)

[23] En français dans le texte.

[24] Sorte de quadrille.

[25] *Babbitt* (paru en 1922) est un roman de l'écrivain américain Sinclair Lewis (1885-1951), Prix Nobel de littérature en 1930. *Babbitt* met en scène George F. Babbitt, un homme d'affaires arriviste, qui est devenu le type du businessman américain moyen épris de succès matériel et méprisant les valeurs artistiques ou intellectuelles si même il est capable de les apprécier. (N.d.T.)

[26] Mañana : demain.

[27] Est-il oiseux de rappeler ici la parenté du clupéidé nommé pilchard avec la sardine et son voisin le hareng, ainsi que le vieux proverbe « Asinus asinum fricat » ? Quant à Poorboy, le patronyme pourrait se traduire par Pauvgars. (N.d.T.)

[28] Emprunté aux opéras de Richard Wagner (1813-1883), le fougueux contemporain allemand d'Emily Dickinson, ce terme en est venu à signifier un thème de fond qui revient constamment.

— *Entropie*

[29] Dans le texte original : *trollbaiting*, calqué sur le *bearbaiting*, combat d'ours avec des chiens, ou le *bullbaiting* où c'est un taureau qui, dans ce sport ancien, était harcelé par des chiens. (N.d.T.)

[30] Le chevalier Dupin, héros « détective » d'une célèbre nouvelle du romancier et poète Edgar Poe, « La lettre volée ».

[31] *Massachusetts Institute of Technology.* (N.d.T.)

[32] C'est-à-dire une des cinq planètes, sur les neuf principales du système solaire, dont l'orbite est la plus éloignée du Soleil : Jupiter, Saturne, Uranus, Neptune et Pluton, les « petites planètes » étant la

Lune, la Terre, Mercure, Mars et Vénus. (*N.d.T.*)

[33] Citation de Hamlet, de William Shakespeare : acte I, scène 2, vers 129. (*N.d.T.*)

[34] La syrte est le terme dont se servaient les Anciens pour désigner les sables mouvants — et en particulier les bancs de sable tantôt amoncelés tantôt dispersés par vents et courants sur la côte de l'Afrique septentrionale, célèbres par les dangers qu'ils faisaient courir à la navigation : la Grande Syrte (Golfe de Sydra), la Petite Syrte (Golfe de Gabès). Le mot, on s'en doute, n'a pas été utilisé ici par hasard. (*N.d.T.*)

[35] En français dans le texte.